

Plutar

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRÈS
DE PLUTARQUE.

X.

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER ;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNEREY, et gravés par DELVAUX.

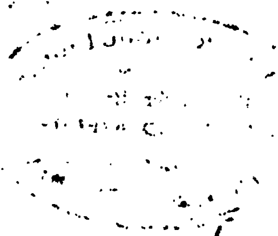
TOME DIXIÈME.



À PARIS,

CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
rue des Grands-Augustins, n.° 21.

1811.



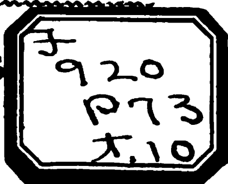
LES VIES

I



PHOCION.

Statue de M.r Delaitre.



LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

PHOCION.

L'ORATEUR Demadès, qui avoit beaucoup de crédit et d'autorité dans Athènes, parce que, dans le gouvernement de la république, il ne faisoit que ce qui pouvoit plaire aux Macédoniens et à Antipater, et qui, par cette raison, étoit souvent forcé de conseiller et d'ordonner des choses qui blessoient et la dignité et les mœurs de sa ville, disoit, « qu'il « étoit digne d'excuse, parce qu'il ne gou- « vernoit plus que les débris du naufrage de « son pays [1] ». Ce mot, qui paroît trop arrogant et trop dur, pourroit se trouver vrai à la lettre, si on l'appliquoit au gouvernement de Phocion; car pour Demadès, c'étoit lui même qui causoit le naufrage de sa ville, vivant et gouvernant avec tant de licence et de disso-

lution, qu'Antipater même disoit de lui, quand il fut devenu vieux, « qu'il n'en res-« toit que la langue et le ventre, de même « qu'aux victimes immolées[2] ». Mais la vertu de Phocion se trouvant en tête un adversaire aussi puissant et aussi terrible que le temps[3], les malheurs de la Grèce furent cause qu'elle demeura obscurcie, et qu'elle ne jeta plus l'éclat qui seul forme la gloire. Car il ne faut pas suivre le sentiment de Sophocle, qui fait la vertu foible et débile, quand il dit: « Ne « vous imaginez pas, seigneur, que ceux qui « ont le bon sens en partage, le conservent « dans les malheurs, il s'éclipse alors et les « abandonne[4] ». Mais tout le pouvoir qu'on doit accorder à la fortune qui combat contre les gens de bien, c'est de leur attirer souvent des plaintes, des reproches et des calomniès, au lieu des honneurs et des récompenses qu'ils méritent par leurs grands travaux, et de diminuer la confiance qu'on avoit en leur vertu.

Il y a pourtant des gens qui croient que les peuples sont naturellement plus disposés à s'élever et à s'emporter contre des gens de bien, quand ils se croient heureux[5], parce qu'alors leurs grands succès et l'accroissement de leur puissance, leur élevant le courage, les rendent fiers et orgueilleux. Mais c'est tout le contraire; car on voit toujours que les

malheurs aigrissent l'humeur, et font qu'on s'afflige de la moindre chose, qu'on est toujours prêt à s'irriter, et qu'on a les oreilles si chatouilleuses et si délicates, qu'elles sont offensées de la moindre parole qu'on profère d'un ton un peu haut. Or, celui qui reprend quelqu'un des fautes qu'il a faites, semble lui reprocher ses malheurs, et cette franchise porte avec elle un certain air de mépris. Et comme on voit que le miel aigrit les plaies et les ulcères, de même les remontrances vraies et pleines de sens mordent et aigrissent souvent ceux qui sont dans le malheur, si elles ne sont accompagnées d'une certaine douceur, et si elles ne plient et n'obéissent un peu. C'est pourquoi Homère appelle la douceur *menoeices*, parce qu'elle ne se roidit pas contre la partie irritée de l'âme [6], qu'elle ne la combat pas, qu'elle ne la heurte pas. Car les yeux qui sont affligés de quelque inflammation, s'arrêtent avec plaisir sur des couleurs obscures, et qui n'ont aucun éclat, mais ils évitent avec soin celles qui sont vives et brillantes. Il en est de même d'une ville qui se trouve dans des malheurs imprévus : sa propre foiblesse la rend si timide et si délicate, que le moindre bruit lui fait peur ; qu'elle ne peut souffrir qu'on lui dise la vérité, et qu'elle demande qu'on ne lui parle que de choses

qui ne lui remettent pas sa faute devant les yeux [7]. Voilà pourquoi il est très-dangereux d'avoir à gouverner une telle ville; car si elle immole celui qui la flatte, ce n'est qu'après avoir immolé celui qui ne la flattoit point. Mais, comme les mathématiciens disent que le soleil ne se laisse pas emporter entièrement au mouvement des cieux [8], et qu'il n'a pas non plus un mouvement entièrement opposé, et qui leur soit contraire, mais qu'il suit un cours un peu oblique et incliné, et décrit une ligne qui, au lieu d'être entièrement droite et roide, va en tournoyant mollement et en biaisant, et que par cette obliquité, il conserve toutes choses, et maintient le monde dans la juste température dont il a besoin; de même dans la conduite des états, le ton qui est trop fort et trop roide, et qui s'oppose en tout et partout aux volontés du peuple, est trop rude et trop dur. Comme aussi celui qui se laisse trop aller au ton de ceux qui font des fautes, et auquel la plupart inclinent, est trop doux et par là très-dangereux. Le politique qui tient le milieu, qui cède quelquefois aux appétits du peuple, pour le faire obéir ailleurs, et qui lui accorde une chose agréable, pour s'en faire rendre une nécessaire et utile, voilà le seul qui sache bien gouverner les hommes; car, par cette

condescendance, ils se laissent conduire et se prêtent à faire de très-bonnes choses : ce qu'ils ne font point quand on veut les avoir de haute lutte, et les mener par force et par autorité. Il est vrai que ce milieu est difficile à garder, parce qu'il faut mêler la douceur et la grâce avec la sévérité et la majesté : mélange qui n'est pas aisé à faire ; mais quand on y a réussi, il n'y a ni ton ni harmonie si admirable : c'est le mélange le plus harmonieux (*a*) et le plus parfait. Aussi est-ce celui dont Dieu se sert pour gouverner le monde, sans rien violenter ni forcer, et n'imposant la nécessité d'obéir qu'après l'avoir tempérée par la persuasion et la raison.

Une grande austérité faisoit le caractère de Caton le jeune ; ses mœurs n'avoient rien de doux, ni qui fût capable de plaire au peuple et de le persuader ; aussi n'eut-il aucun crédit dans le gouvernement. Cicéron dit de lui, « que, pour avoir voulu gouverner, comme « s'il eût été dans la république de Platon, « et qu'il n'eût pas été au milieu de la lie du « peuple de Romulus, il essuya un refus plein « de honte dans la poursuite du consulat 9 ». Pour moi, il me semble qu'il lui arriva ce qui arrive aux fruits qui viennent hors de

(*a*) Le grec dit, « le plus musical ».

saison; car, comme on voit avec plaisir ces fruits, et qu'on les admire sans s'en servir, de même ces mœurs antiques de Caton, venant après plusieurs siècles se montrer parmi des vies corrompues et des mœurs gâtées, eurent d'abord beaucoup de réputation et beaucoup d'éclat : mais on n'en put faire aucun usage, à cause de la gravité et de la grandeur excessive de sa vertu, qui se trouva trop disproportionnée à son siècle, et aux temps qui régnoient alors. Caton ne se mêla point du gouvernement, lorsque sa patrie étoit déjà ruinée, comme fit Phocion; mais il y entra pendant qu'elle étoit encore battue d'une affreuse tempête. Il n'y entra même qu'en second, comme pour servir à remuer les voiles et les cordages, et pour aider ceux qui avoient plus de pouvoir que lui; mais il ne touchoit point au gouvernail, et ne se mêloit nullement de conduire. Cependant il ne laissa pas de défendre et de soutenir long-temps la république contre la fortune, qui, ayant entrepris de la ruiner, en vint à bout par d'autres mains, quoique avec beaucoup de peine, fort lentement, et après un long temps : encore s'en fallut-il bien peu que Rome ne triomphât de tous les efforts de la fortune, par le secours de Caton et de sa vertu à laquelle nous com-

parons celle de Phocion, non point en suivant des ressemblances communes et générales, comme pour dire qu'ils out été tous deux hommes de bien et de grands politiques; car il y a sans doute de la différence de valeur à valeur, comme de la valeur d'Alcibiade à celle d'Epaminondas; de prudence à prudence, celle de Thémistocle n'étant pas la même que celle d'Aristide; de justice à justice, celle de Numa ne ressemblant point à celle d'Agésilas 10. Mais les vertus de ces deux personnages, jusqu'à leurs plus petites et plus imperceptibles différences, portoient toutes le même caractère, la même forme et la même couleur de mœurs et de sentimens. La douceur y est mêlée avec la prudence, la timidité prévoyante pour les autres avec l'abandon d'eux-mêmes aux plus grands dangers; et la fuite des choses honteuses s'y trouve si bien liée et unie avec le zèle constant de la justice, qu'il faudroit un jugement bien subtil, comme un instrument bien délié pour les séparer et pour y trouver la moindre différence.

Pour ce qui est de Caton, tout le monde convient qu'il étoit d'une maison illustre, comme nous le dirons dans sa vie. Et quant à Phocion, je conjecture qu'il n'étoit pas d'une naissance entièrement obscure, ni de bas lieu;

car si, comme Idoménée (*a*) le prétend, il eût été fils d'un faiseur de pilons à mortier, Glaucippus, fils d'Hyperide, dans le traité qu'il a fait contre lui, où il a rassemblé toutes les injures qu'il a pu, n'auroit jamais oublié de lui reprocher la bassesse de son extraction, et lui-même il n'auroit point eu une éducation si honnête et si sage; car étant fort jeune, il fut disciple de Platon, et ensuite de Xénocrate dans l'Académie, où dès le commencement il forma ses mœurs et sa vie sur le modèle de la plus parfaite vertu. Duris écrit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir ses mains hors de son manteau quand il étoit habillé. D'ailleurs, quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours nu-pieds [11] et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif et insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant : « Voilà Phocion habillé, c'est signe « d'un grand hiver ».

Quoiqu'il fût d'un naturel très-doux et très-humain, il avoit le visage si rude et l'air si repoussant, que ceux qui ne le connoissoient point, auroient craint de se trouver seuls avec

(*a*) Historien qui avoit été disciple d'Epicure. Il avoit écrit les vies de ceux qui s'étoient attachés à Socrate.

lui. Un jour que l'orateur Charès parloit fortement contre ses sourcils terribles, les Athéniens se mirent à rire; mais Phocion leur dit: « Cependant jamais ces sourcils ne vous ont « fait aucun mal; mais les ris de ces gens-là « ont fait souvent verser bien des larmes à « votre ville ». Ses discours, toujours pleins de conceptions heureuses et de pensées nobles, étoient utiles et salutaires, toujours renfermés dans une brièveté propre au commandement, et assaisonnés d'une austérité qui n'étoit mêlée d'aucune douceur. Car, comme Zénon disoit, « que le philosophe ne doit « point proférer de parole, qui ne soit trempée « dans le bon sens », tous les discours de Phocion renfermoient beaucoup de sens en peu de paroles. Il semble que Polyeuctus le Sphettien avoit cela en vue, quand il disoit « que Démosthène étoit le plus excellent des « orateurs, et que Phocion en étoit le plus « éloquent ». Car, comme parmi les monnoies, celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinsèque, sont les plus estimées, de même le prix du discours consiste à faire entendre beaucoup de choses en peu de mots. L'on dit qu'un jour que le théâtre étoit plein de monde, Phocion se promenoit sur la scène tout pensif et renfermé en

lui-même, et qu'un de ses amis lui ayant dit : « Phocion, vous avez bien l'air d'un homme « qui médite. Vous avez raison, lui répondit-« il, je médite effectivement si je ne pourrois « point retrancher quelque chose du discours « que je dois faire aux Athéniens ». Aussi Démosthène, qui méprisoit tous les autres orateurs, dès que Phocion se levoit pour parler, avoit coutume de dire tout bas à ses amis : « Voilà la hache de mes discours qui « se lève ». Mais peut-être que c'est aux mœurs de Phocion qu'il faut faire tout l'honneur du grand effet que produisoit son éloquence ; car souvent un mot, un signe, un clin d'œil d'un homme de bien, ont plus de pouvoir et de force pour persuader, que les périodes les mieux travaillées et les figures les plus pathétiques.

Phocion, étant encore fort jeune, suivit à la guerre le général Chabrias, et apprit de lui beaucoup de choses concernant le métier des armes. Mais il y en eut d'autres où il fut très-utile à Chabrias, et où il corrigea son naturel qui étoit inégal et emporté. Car étant d'ailleurs paresseux et difficile à émouvoir, il s'emportoit aisément dans les combats, et son courage s'enflammoit de manière qu'il se jetoit tête baissée au milieu des plus grands périls

avec la dernière témérité : il lui en coûta même la vie à Chio (*a*); car il se piqua d'aborder le premier avec sa galère, et il fit sa descente malgré les efforts des ennemis qui bordoient le rivage, et qui s'y opposoient. Phocion, qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, échauffoit la lenteur de Chabrias, et ralentissoit l'impétuosité hors de saison de sa grande audace : de sorte que Chabrias, qui étoit naturellement doux, et plein de bonté, l'aimoit et l'estimoit, l'avançoit aux premières charges, lui confioit des commandements importants, et le faisoit connoître aux Grecs, en se servant de lui dans les affaires les plus hasardeuses et de la plus grande conséquence; surtout à la bataille navale de l'île de Naxos[12], il lui fit acquérir beaucoup de réputation et d'honneur, car il lui donna le commandement de son aile gauche, où les ennemis firent leurs plus grands efforts, et qui décida promptement de la victoire. Comme cette bataille fut la première que la ville d'Athènes gagna avec ses seules forces depuis qu'elle avoit été prise par Lysandre, ce grand succès lui causa tant de joie, qu'elle en conçut beaucoup d'affection pour Chabrias, et qu'elle commença à faire grand compte de

(*a*) Ce fut dans la guerre qu'on appela *sociale*. *A. L. D.*

Phocion, comme d'un capitaine capable de la bien servir. Elle remporta cette victoire le jour de la fête des grands mystères; et pour en célébrer la mémoire, Chabrias, tous les ans à pareil jour, qui étoit le seizième du mois d'octobre (*a*), distribuoit du vin à tous les Athéniens.

Quelque temps après, Chabrias envoyant Phocion pour recevoir les contributions que les îles devoient payer, et voulant lui donner à cette occasion vingt vaisseaux, Phocion lui dit « que, s'il l'envoyoit contre des ennemis, « vingt vaisseaux ne suffisoient pas; et que, « s'il l'envoyoit vers des alliés, il en avoit « assez d'un ». En effet, il s'embarqua sur sa seule galère; et après avoir conféré avec les villes, leurs principaux officiers et commandants, d'une manière simple et franche, il s'en retourna avec beaucoup de galères que les alliés envoyoient pour porter tout l'argent qu'ils devoient.

Phocion ne continua pas seulement d'honorer Chabrias, et de lui faire la cour pendant sa vie; mais encore après sa mort, il eut un très-grand soin de tous ceux qui lui appartenoient, et n'oublia rien pour rendre honnête homme son fils Ctesippe; et quoi-

(*a*) C'est-à-dire le premier jour de la fête; car elle duroit neuf jours.

qu'il le vît d'un naturel féroce, emporté et incorrigible, il ne se rebuta point, il continua de l'avertir, et tâcha toujours de le redresser et de couvrir ses infamies. Il est vrai qu'une seule fois, dans une de ses expéditions, ce jeune homme, qui servoit sous lui, l'importunant et lui rompant la tête par des questions hors de propos, et par des conseils mêmes qu'il s'avisoit de lui donner pour le redresser, comme d'égal à égal, Phocion perdit presque patience, et s'écria : « O Chabrias, Chabrias, « que je te paie un grand retour de l'amitié « que tu as eue pour moi, en supportant « toutes les impertinences de ton fils » !

Phocion, voyant que ceux qui se mêloient alors du gouvernement, avoient partagé entre eux, comme au sort, les charges de la guerre et celles de la ville, et que les uns, comme Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hyperide, ne faisoient que haranguer le peuple, et proposer tous les décrets; et que les autres, comme Diopithe, Menesthée, Léosthène et Charès, s'avançoient par les exploits de la guerre, il aima mieux imiter la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme plus entière et plus parfaite, parce qu'elle réunissoit les talents de la guerre et ceux de la politique [13]; car chacun de ces trois personnages étoit à la fois, comme

dit Archiloque, « et bon serviteur de Mars, « et grand courtisan des aimables Muses ». Il voyoit même que la déesse protectrice d'Athènes étoit et s'appeloit effectivement *Polémique* et *Politique*, c'est-à-dire, propre à conduire des armées et à gouverner des villes.

S'étant donc formé sur ce modèle dans toute sa manière de gouverner, il eut toujours en vue le repos et la paix, comme le but de tout gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non seulement qu'aucun des capitaines de son temps, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui; non qu'il demandât ni qu'il briguât les charges, mais c'est qu'il ne les fuyoit point et ne les refusoit point quand sa ville l'y appeloit; car c'est une chose constante et avouée de tout le monde, qu'il fut élu quarante-cinq fois capitaine général, et qu'il ne se trouva pas une seule fois aux élections; mais qu'il fut nommé toujours absent, ses concitoyens l'ayant toujours rappelé pour le charger de la conduite de leurs armées. Les personnes peu sensées ne pouvoient assez s'étonner de cette conduite du peuple, d'en user ainsi pour Phocion, qui le plus souvent s'opposoit à ses volontés, et qui jamais ne faisoit et ne disoit rien pour lui complaire.

Comme on dit que les rois s'amusent de leurs flatteurs, quand ils ont lavé leurs mains pour se mettre à table, de même le peuple d'Athènes se servoit de ses orateurs les plus gracieux et les plus agréables pour avoir le plaisir d'entendre leurs harangues; mais quand il étoit question du commandement des armées, alors toujours sage et toujours sérieux, il y appeloit le plus austère et le plus sensé de ses citoyens, et choisissoit celui qui s'opposoit le plus à ses volontés et à ses caprices. Un jour qu'on lut en pleine assemblée du peuple un oracle de Delphes, qui portoit, « que tous les Athéniens étoient d'accord, à « l'exception d'un seul qui n'étoit pas de « l'avis des autres », Phocion se leva et dit, « qu'on s'épargnât la peine de chercher; que « c'étoit de lui dont parloit l'oracle, car il « étoit le seul à qui tout ce qu'on faisoit « déplaisoit au dernier point ». Une autre fois ayant dit son avis devant le peuple, il fut applaudi et suivi de tout le monde. Étonné de cette approbation, il se tourna vers ses amis, et leur dit: « Ne m'est-il point échappé « quelque sottise, sans que je m'en sois « aperçu » ?

Une autre fois, les Athéniens demandoient que chacun contribuât pour faire un grand sacrifice, et la plupart avoient déjà donné

libéralement. On s'adressa plusieurs fois à Phocion qui répondit : « Demandez aux riches ; car pour moi j'aurois honte de vous « donner, n'ayant pas encore payé celui-ci », montrant l'usurier Calliclès. Et comme on ne cessoit de crier après lui et de l'importuner, il leur conta cet apologue : « Un jour un « homme fort poltron s'enrôla pour aller à la « guerre. Il part. Tout-d'un-coup il entend « des corbeaux croasser ; il pose les armes et « s'arrête. Un moment après il se rassure, « reprend ses armes et se met en marche. Les « corbeaux recommencent leurs cris, et lui « pose encore les armes et s'arrête. Enfin, « après plusieurs reprises, il leur dit : Vous « croasserez tant qu'il vous plaira, mais vous « ne tâterez pourtant pas de ma peau, et s'en « retourna ».

Quelque temps après, les Athéniens voulurent forcer Phocion à les mener contre l'ennemi, et il n'en voulut rien faire. Ils l'appelèrent poltron, lâche, mais il leur répondit : « Ni vous ne sauriez me rendre vaillant, ni « moi vous rendre timides ; mais nous nous « connoissons, demeurons-en là ». Dans des temps difficiles, le peuple, devenu insolent, s'emporta contre lui, et vouloit que sur l'heure il lui rendît compte de sa conduite ; il ne fit que leur dire : « Mes amis, avant toutes choses,

« pensez comment vous vous tirerez du mau-
« vais pas où vous êtes ». Pendant la guerre, les Athéniens étoient humbles et fort souples par la crainte du péril, et aussitôt après la paix faite, ils devenoient arrogants et crioient contre Phocion, lui reprochant qu'il leur avoit ravi la victoire qu'ils tenoient entre les mains : « Vous êtes bien heureux, leur dit-il,
« d'avoir un capitaine qui vous connoît, car
« sans cela, il y a déjà long-temps que vous
« seriez perdus ».

Un jour qu'ils refusoient de terminer par les voies de la justice les différents qu'ils avoient avec les Béotiens pour leurs limites, et qu'ils vouloient prendre les armes, il leur conseilla
« de combattre avec des paroles, en quoi ils
« étoient les plus forts, et non avec les armes,
« en quoi ils étoient les plus foibles ». Une autre fois qu'ils n'avoient nulle attention à ce qu'il disoit dans le conseil, il leur dit : « Vous
« pouvez bien me forcer à faire ce que je ne
« veux pas, mais jamais vous ne me forcerez
« à dire contre mon sentiment ce qu'il ne
« faut pas ». Démosthène, un des orateurs qui lui étoient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : « Phocion, les Athéniens
« vous feront mourir, s'ils rentrent jamais
« dans leur fureur. Et vous, ils vous feront mou-
« rir, lui repartit-il, s'ils rentrent jamais dans

« leur bon sens ». Polyeuctus le Sphettien haranguoit le peuple, pour lui persuader d'entreprendre la guerre contre Philippe. Comme il faisoit ce jour-là une chaleur excessive, et qu'il étoit fort gros, il étoit tout hors d'haleine, et suoit à grosses gouttes; de sorte qu'il fut obligé de boire plusieurs fois de l'eau, pour achever son discours. Phocion, le voyant en cet état, dit : « Athéniens, il est bien juste « que, sur la parole de cet homme, vous « entrepreniez la guerre contre Philippe; car, « que ne devez-vous pas penser de ce qu'il « fera, lorsqu'il sera sous la cuirasse et le « bouclier, et que les ennemis seront proches, « lui qui, pour dire seulement en votre pré- « sence ce qu'il a préparé tout à son aise, se « voit à tout moment sur le point d'être suf- « foqué » ? L'orateur Lycurgue l'accabloit d'injures dans une assemblée du peuple, et lui reprochoit entre autres choses, comme un très-grand crime, qu'Alexandre, ayant demandé à la ville d'Athènes dix de ses citoyens, pour en faire ce qu'il voudroit, il avoit conseillé de les donner. Il se leva et dit : « J'ai donné aux Athéniens plusieurs conseils « très-sages et très-utiles, mais ils ne les sui- « vent point ». Il y avoit alors à Athènes un homme appelé Archibiade, qui contrefaisoit le Lacédémonien, avec une barbe d'une lon-

gueur démesurée, un méchant manteau tout usé, et un visage triste et sévère. Un jour, dans une assemblée du peuple, Phocion, fatigué des contradictions qu'il essuyoit, appela cet Archibiade à son secours, le priant de venir confirmer par son témoignage la vérité de ce qu'il disoit; mais Archibiade se levant, se rangea du côté des Athéniens, et dit ce qui leur étoit le plus agréable. Alors Phocion, le prenant à la barbe, lui dit : « O Archibiade, « que ne faisois-tu donc raser cette grande « barbe, puisque tu voulois faire le métier « de flatteur » ? Aristogiton le sycophante, toujours brave dans les assemblées, ne parloit que de guerre, et ne cessoit de presser les Athéniens de prendre les armes; mais lorsqu'on fit les rôles de ceux qui pouvoient ou ne pouvoient pas servir, il vint se présenter, appuyé sur une béquille et une jambe liée. Phocion, qui étoit sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : « Ecris Aris« togiton, boiteux et lâche ».

Toutes ces réponses, qui marquent beaucoup d'amertume et de fiel, font que je m'étonne très-souvent comment et pourquoi un homme si rude et si sévère a jamais pu avoir le surnom de bon et de doux; mais enfin, je trouve que, s'il est difficile, il n'est pourtant pas impossible que le même homme soit en

même temps doux et sévère, comme on trouve des vins qui sont ensemble doux et piquants; car on en voit assez qui paroissent doux dans la société, et sont pourtant très-aigres et très dangereux. Cependant on écrit que l'orateur Hyperide dit un jour au peuple : « Athé-« niens, ne regardez point si je suis aigre, « mais regardez si je le suis pour rien et sans « aucun profit pour moi » : comme si le peuple ne haïssoit et ne rejetoit que ceux qui se rendent fâcheux et insupportables par leur avarice, et qu'il n'eût pas encore plus de haine pour ceux qui, par insolence, par envie, par haine, par colère ou par opiniâtreté, abusent de leur pouvoir.

Pour Phoçion, jamais il ne fit le moindre mal à aucun citoyen par aucune haine particulière, et ne regarda personne comme ennemi; mais il étoit sévère, intraitable, et inflexible à l'égard de ceux qui s'élevoient contre lui, et qui résistoient à ce qu'il proposoit pour le bien de la patrie : car dans tout le reste de sa conduite, il se montroit doux, familier et humain; jusque-là que quand ceux qui lui avoient été les plus opposés, venoient à faire des fautes, et à tomber dans quelque malheur, il couroit à leur secours, et paroissoit pour eux dans les tribunaux, dès qu'ils étoient en danger d'être condamnés. On ra-

conte que ses amis lui reprochant un jour qu'il défendoit en justice un méchant à qui on faisoit le procès, il leur répondit : « Les bons « n'ont pas besoin qu'on les défende [14] », Aristogiton le sycophante ayant été condamné, fit prier Phocion de venir le voir; tout aussitôt il sortit pour aller à la prison, et comme ses amis vouloient l'en empêcher : « Laissez-moi aller, mes amis, leur dit-il; « car où peut-on voir Aristogiton plus volon-« tiers que là » ?

Cependant, quand les Athéniens envoyoient des flottes en mer, si c'étoit un autre que Phocion qui les commandât, toutes les villes maritimes de leurs alliés et les insulaires, regardant ces flottes comme ennemies, fortifioient leurs murailles, combloient leurs ports, et retiroient de la campagne dans les villes, leurs troupeaux, leurs esclaves, leurs femmes, leurs enfants, tous leurs meubles et tous leurs effets. Mais quand c'étoit Phocion qui les commandoit, tous ces peuples alloient bien loin au-devant de lui, couronnés de fleurs et pleins de joie, et l'introduisoient dans leurs ports. Philippe, cherchant à s'emparer de l'Eubée par surprise, y faisoit passer des troupes de la Macédoine, et attiroit les villes dans son parti par le moyen des tyrans qui les gouvernoient, et qui vouloient se fortifier

de sa protection. Sur cela Plutarque d'Eretrie (*a*) appela les Athéniens, et les conjura de venir délivrer cette île qui étoit déja occupée par les Macédoniens. Les Athéniens envoyèrent d'abord Phocion avec peu de troupes, dans l'espérance que tous les peuples de l'île se joindroient d'abord à lui. Mais Phocion à son arrivée trouvant l'île pleine de traîtres, et s'apercevant que tout y étoit corrompu et presque miné par l'argent que Philippe y avoit répandu, se vit d'abord dans un très-grand danger. Il prit le parti de se saisir d'une éminence qui étoit séparée de la plaine de Tamynes par un ravin fort profond: il s'y fortifia, et retint tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, exhortant ses capitaines à ne pas se mettre en peine de tous ses soldats mutins, raisonneurs et peu disciplinés, qui se retiroient du camp, et qui désertoient; « car, « disoit-il, non seulement par leur peu de « discipline ils nous seroient ici très-inutiles, « mais ils deviendroient même nuisibles et « pernicieux en détournant et embarrassant « ceux qui sont disposés à bien faire; et quand « ils seront de retour à Athènes, comme ils « se sentiront coupables de désertion, ils crie- « ront moins contre nous, et ne nous calom- « nieront pas avec tant d'impudence ».

(*a*) Ville de l'Eubée sur l'Euripe.

Quand les ennemis se furent approchés, il commanda à ses troupes de se tenir immobiles sous les armes, jusqu'à ce qu'il eût fait son sacrifice. Cela dura assez de temps, soit qu'il eut de la peine à trouver des signes heureux, soit qu'il voulût par là engager les ennemis à s'avancer davantage. Plutarque crut d'abord que ce délai venoit de la peur qui l'avoit saisi, et qu'il balançoit à combattre; c'est pourquoi sans attendre l'ordre il s'ébranla, et marcha avec les étrangers qu'il avoit à sa solde. La cavalerie qui le vit aller à la charge, ne put se contenir, et se mit à le suivre pour charger aussi, mais en désordre, et les rangs écartés comme lorsqu'elle sortoit des retranchements. Les premiers ayant été facilement rompus, tous les autres se débandèrent, et Plutarque lui-même prit la fuite. La plupart des ennemis croyant avoir tout vaincu, donnèrent jusque dans le camp, et travailloient à en abattre la clôture et à s'en rendre maîtres. Dans ce moment, le sacrifice de Phocion se trouvant achevé, les Athéniens tombèrent sur eux, et les mirent en fuite, après en avoir tué la plus grande partie dans les retranchements qu'ils abattoient. En même temps, Phocion donne ordre à son corps de bataille de rester à son poste, pour attendre

et recevoir ceux qui avoient été rompus d'abord à la première attaque, et qui s'étoient débandés; et lui, avec l'élite de ses gens, il alla charger l'ennemi. La mêlée fut fort rude, et les uns et les autres combattirent avec beaucoup de valeur et sans aucun ménagement pour leur vie. Deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cynéas, et Glaucus, fils de Polymède, qui combattoient auprès de leur général, se distinguèrent par-dessus tous les autres. Cléophane acquit aussi beaucoup d'honneur dans ce combat, et y rendit un grand service; car rappelant les cavaliers qui avoient pris la fuite, il les força par ses cris et ses exhortations à venir au secours de leur général, qui étoit en danger de sa personne; et en les ralliant, il assura la victoire de l'infanterie. Après le combat, Phocion chassa Plutarque d'Eretrie; et s'étant emparé du fort appelé *Zaretra*, situé dans un lieu très-avantageux, précisément dans l'endroit où l'île se rétrécit en pointe, et est serrée de deux côtés par la mer, il ne voulut pas permettre qu'on prît les Grecs prisonniers (*a*), de peur que les orateurs d'Athènes ne portassent un jour le

(*a*) D'après les variantes des manuscrits, il faudroit lire, « renvoya tous les Grecs qui avoient été faits prisonniers. *A. L. D.*

peuple à exercer contre eux quelque cruauté par un emportement de colère et de vengeance.

Phocion, après ce grand succès, ne fut pas plutôt parti, que tous les alliés regrettèrent sa bonté et sa justice, et que les Athéniens connurent sa grande capacité, sa valeur et son expérience. Car Molossus qui lui succéda, et qui prit après lui le commandement, fit la guerre de manière qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis. Philippe, qui n'avoit que des vues fort vastes, et dont les espérances n'embrassoient rien que de grand, vint dans le pays de l'Hellespont avec toutes ses forces, ne doutant point qu'à la faveur de cette conjoncture, il ne se rendît maître aussitôt de la Chersonèse, de Périnthe, et de Byzance (*a*). Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y faire passer du secours, les orateurs firent tant par leurs harangues, qu'ils y envoyèrent Charès pour général. Il s'embarqua donc avec une bonne flotte, et ne fit rien qui répondît à ce grand appareil. Les villes mêmes ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports; mais

(*a*) Ces deux villes étoient dans la partie de la Thrace qui formoit le royaume des Odrysiens; Périnthe sur la Propontide, et Byzance sur le Bosphore. *A. L. D.*

suspect à tout le monde, il étoit forcé de croiser le long des côtes, rançonnant les alliés, et méprisé des ennemis. Le peuple, irrité par les orateurs, fit éclater son indignation et se repentoit d'avoir envoyé du secours à Byzance. Phocion se levant dit, « qu'il ne fal-
« loit point s'irriter contre les alliés qui se dé-
« fioient des Athéniens, mais contre les géné-
« raux qui donnoient lieu à cette défiance.
« Car ce sont ceux-ci qui vous rendent odieux
« et formidables à ceux mêmes qui ne sauroient
« se sauver sans votre secours ».

Le peuple, frappé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, et ordonna qu'il allât lui-même avec de nouvelles forces au secours des alliés dans l'Hellespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance; car la réputation de Phocion étoit déjà fort grande, et Cléon, l'un des premiers de Byzance en vertu et en autorité, et qui avoit lié une amitié particulière avec lui dans l'Académie, fut sa caution envers la ville. Les Byzantins ne souffrirent donc point qu'il campât dehors comme il le vouloit; mais lui ouvrant leurs portes, ils le reçurent dans leur ville, et mêlèrent parmi eux les Athéniens, qui, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, se montrèrent très-sages, très-

tempérants, et entièrement irréprochables dans leur manière de vivre, et très-hardis dans tous les combats. Philippe fut chassé de l'Hellespont après y avoir perdu beaucoup de sa réputation; car jusque-là il avoit passé pour invincible, et rien n'avoit osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques places fortes où il avoit mis garnison, et ayant fait des desccentes en plusieurs endroits de ses terres, il courut et pilla tout le plat pays jusqu'à ce que des troupes s'étant assemblées, et étant venues au secours, il fut blessé et obligé de s'en retourner.

Quelque temps après, les habitants de Mégare (*a*) l'envoyèrent prier secrètement de venir les secourir et prendre possession de leur ville. Phocion, qui craignit que les Béotiens avertis de ce dessein, ne le prévinssent avant qu'il pût y être arrivé, fit tenir dès le grand matin une assemblée, où il fit part aux Athéniens de ce que les Mégariens lui avoient proposé. Les Athéniens ordonnèrent sur l'heure qu'on iroit à leur secours, et Phocion, au sortir de l'assemblée, fit sonner de la trompette pour donner le signal de prendre les armes et de partir, et sans autre délai, il les mena à Mégare. Les Mégariens le reçurent

(*a*) Ville à l'extrémité occidentale de l'Attique, près le mont Cithéron. *A. L. D.*

avec de grandes démonstrations de joie; il fortifia d'abord le port de Nisée, tira deux bonnes murailles depuis la ville jusqu'à ce port, et joignit par ce moyen la ville à la mer; de sorte que ne craignant plus ses ennemis du côté de la terre, elle fut entièrement à la disposition des Athéniens.

Athènes s'étant déclarée ouvertement ennemie de Philippe, et ayant élu, en l'absence de Phocion, d'autres capitaines pour les envoyer à cette guerre, Phocion à son retour des îles, conseilla d'abord au peuple, puisque Philippe ne cherchoit qu'à vivre en paix avec eux, et qu'il craignoit l'issue de cette guerre, d'accepter les propositions qu'il offroit; et comme quelqu'un de ces orateurs accoutumés à passer leur vie dans le tribunal de l'Héliée [15], et à ne faire d'autre métier que d'accuser les uns et les autres, s'opposa à son avis, et lui dit: « Osez-vous bien, Phocion, « détourner les Athéniens de faire la guerre, « lorsqu'ils ont déjà les armes à la main? Oui, « sans doute, lui répondit Phocion, je l'ose, « et cela, quoique je sache fort bien que si « on fait la guerre, je te commanderai, et que « si l'on fait la paix tu me commanderas » ([16]). Mais son avis n'étant pas suivi, et celui de Démosthène, qui conseilloit aux Athéniens d'aller donner la bataille à Philippe, le plus loin qu'ils pourroient de l'Attique, l'empor-

tant, et entraînant tout le monde, Phocion lui dit tout haut : « Mon ami, ne cherchons « point où nous donnerons la bataille, mais « comment nous remporterons la victoire; car « voilà le seul moyen d'éloigner la guerre de « nous, au lieu que si nous sommes battus, « tous les maux seront à nos portes ».

Après que les Athéniens eurent perdu la bataille (*a*), les plus mutins et les plus turbulents de la ville, et ceux qui ne cherchoient que des nouveautés, traînèrent Charideme[17] au tribunal, pour le faire élire capitaine; ce qui alarma tous les gens de bien qui eurent recours au sénat de l'aréopage, et là, au milieu de l'assemblée, par leurs larmes et par leurs prières, ils obtinrent enfin, quoiqu'avec peine, qu'on remît la ville entre les mains de Phocion. Ce dernier dit aussitôt que son avis étoit qu'il falloit recevoir les lois et les conditions pleines d'humanité que Philippe leur offroit. Mais l'orateur Demadès ayant proposé que la ville seroit comprise dans la paix générale, et qu'elle entreroit dans l'assemblée de la Grèce, Phocion s'y opposa, et soutint qu'il n'en falloit rien faire qu'on n'eût su auparavant les demandes que Philippe feroit aux Grecs dans cette assemblée[18]. Son avis

(*a*) Il s'agit apparemment de la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe. *A. L. D.*

ne fut pas le plus fort, à cause des circonstances malheureuses où l'on se trouvoit; mais bientôt après, voyant les Athéniens tristes et dans un cuisant repentir de ce qu'ils avoient fait, parce qu'ils étoient obligés de fournir des vaisseaux et de la cavalerie à Philippe, il leur dit : « Eh ! voilà justement ce que je craignois « quand je m'opposois à votre résolution. « Mais puisque vous avez reçu ces conditions, « il faut supporter votre mal avec patience, « et ne pas vous décourager. Ressouvenez-« vous que vos ancêtres mêmes, donnant tan-« tôt la loi, et tantôt la recevant des autres, « et remplissant avec sagesse tous les devoirs « de ces deux différents états, ont sauvé « leur ville et toute la Grèce en même « temps ».

La nouvelle de la mort de Philippe étant portée à Athènes, il ne voulut pas souffrir que le peuple fît des sacrifices pour remercier les Dieux de cette nouvelle : « car il n'y « a rien, leur dit-il, qui marque plus de « bassesse de courage, que de se réjouir de la « mort d'un ennemi. D'ailleurs, l'armée qui « vous a défaits à Chéronée n'est affoiblie que « d'un seul homme ». Démosthène s'emportoit et invectivoit un jour extrêmement contre Alexandre qui s'avançoit déjà contre Thèbes avec des troupes. Phocion le blâmant, lui dit : « Malheureux, pourquoi voulez-vous

« piquer et irriter davantage cet homme bar-
« bare et violent [19], et si avide de gloire ?
« Quand vous voyez un si furieux embrase-
« ment s'allumer autour de vous, voulez-
« vous aussi y précipiter votre ville ? Pour
« moi, je ne souffrirai point que les Athé-
« niens se perdent, quand ils le voudroient,
« et ce n'est que pour l'empêcher, que j'ai
« accepté le commandement ».

Quelque temps après, Thèbes ayant été prise et rasée, et Alexandre ayant envoyé sommer les Athéniens de lui livrer Démosthène, Lycurgue, Hyperide et Charidème, toute l'assemblée jeta en même temps les yeux sur Phocion, et l'appela plusieurs fois par son nom pour savoir ce qu'il pensoit. Il se leva enfin; et faisant avancer Nicoclès, un de ses amis, celui qui lui étoit le plus cher, et en qui il avoit le plus de confiance, il parla en ces termes : « Ces hommes, qu'A-
« lexandre vous demande, ont jeté la ville
« dans l'état malheureux où elle se trouve.
« S'il me demandoit cet ami que j'aime si
« tendrement (en montrant Nicoclès), tout
« innocent qu'il est, je serois d'avis qu'on lui
« livrât; car moi-même je regarderois comme
« un grand bonheur de mourir pour vous sau-
« ver la vie. Il est vrai, Athéniens, que j'ai
« grande compassion de la misère de ces

« pauvres Thébains qui se sont retirés dans « votre ville; mais il suffit que les Grecs « pleurent Thèbes, sans qu'ils pleurent encore « Athènes. C'est pourquoi il vaut mieux in-« tercéder auprès du vainqueur, et deman-« der grâce pour l'une et pour l'autre, que « de prendre les armes pour achever de se « ruiner ».

On dit qu'Alexandre rejeta le premier décret qui fut rendu sur cette délibération, et qu'il tourna même le dos aux ambassadeurs qui étoient chargés de le lui présenter. Mais il reçut le second qui fut porté par Phocion, parce qu'il avoit entendu dire aux plus âgés de sa cour, que son père Philippe faisoit grand cas de cet homme. Aussi non seulement il lui donna une audience très-favorable, et reçut ses prières, mais il écouta même ses conseils, car Phocion lui dit « que, s'il aimoit le re-« pos, il devoit renoncer à la guerre; et que, « si, au contraire, il étoit ambitieux de gloire, « il devoit tourner ses armes contre les Bar-« bares, au lieu d'attaquer les Grecs ». Et ayant jeté ainsi adroitement dans ses discours beaucoup de choses conformes au naturel et aux sentiments d'Alexandre, il le changea tellement et l'adoucit si fort, que ce prince lui dit: « Que les Athéniens devoient avoir « l'œil aux affaires, et être attentifs à tout ce

« qui se passeroit ; parce que, s'il venoit à « mourir, c'étoit à eux seuls qu'il apparte- « noit de commander [20] ». Alexandre le goûta si bien, qu'il lia avec lui une amitié particulière. Il la fortifia encore par le lien de l'hospitalité, et il lui fit des honneurs qu'il n'accordoit qu'à un très-petit nombre de ses plus assidus courtisans. L'historien Duris ajoute qu'Alexandre, après qu'il eut acquis cette gloire qui le rendit très-grand, et qu'il eut défait Darius, retrancha de toutes les lettres qu'il écrivoit le mot *chairein*, c'est-à-dire, *salut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion [21]. Il n'y eut que lui et Antipater à qui il écrivit avec cette formule : Charès confirme ce récit.

Quant aux présents qu'il lui fit, tout le monde tombe d'accord qu'il lui envoya cent talents (*a*). Cet argent porté à Athènes, Phocion demanda à ceux qui en étoient chargés, « pour quelle raison, et dans quelle vue « Alexandre le choisissoit lui seul parmi un « grand nombre d'Athéniens, pour lui en- « voyer une si grosse somme? C'est, lui répon- « dirent-ils, qu'Alexandre vous juge seul « honnête homme et homme de bien. Cela « étant, répartit Phocion, qu'il me laisse « donc passer pour tel et l'être en effet ».

(*a*) Environ 493,827 fr. *A. L. D.*

Ces envoyés ne laissèrent pas de le suivre jusque dans sa maison, où ils virent une simplicité qui les surprit. Car ils trouvèrent sa femme qui pétrissoit; et lui-même, en leur présence, alla tirer de l'eau au puits pour se laver les pieds [22]. Sur cela, ils le pressoient encore davantage de recevoir le présent du roi, ils se fâchèrent même, lui disant, « que « c'étoit une chose indigne, qu'étant un des « principaux amis d'un si grand prince, il « vécût si pauvrement ». Dans ce moment, Phocion vit passer un citoyen fort pauvre, couvert d'un vieux manteau sale et usé; il leur demanda, « s'ils le jugeoient inférieur à « cet homme. A Dieu ne plaise, lui répon- « dirent-ils d'abord. Cependant, continua « Phocion, il vit de beaucoup moins que « moi, et il est content [23]. En un mot, c'est « en vain que je posséderai tant d'or, si je « ne m'en sers point; et si je m'en sers, je « me décrierai moi-même, et je décrierai « votre maître auprès de mes concitoyens ». C'est ainsi que cet argent retourna d'Athènes à Alexandre, après avoir fait voir aux Grecs que le moyen d'être plus riche que celui qui faisoit un présent si considérable, c'étoit de n'en avoir que faire, et de savoir s'en passer. Alexandre fut très-fâché de ce refus, et écrivit encore à Phocion, pour lui déclarer, « qu'il

« ne prenoit point pour ses amis ceux qui « refusoient ses grâces ». Mais Phocion n'en fut pas plus porté à les accepter. Il demanda seulement la liberté du sophiste Echecratides, d'Athénodore d'Imbre et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, accusés de quelques crimes, et qui étoient retenus prisonniers à Sardis. Alexandre les fit délivrer sur l'heure. Envoyant ensuite Cratere en Macédoine, il lui commanda de donner à Phocion, à son choix, une de ces quatre villes d'Asie, Cio (*a*), Gergithe, Mylasse, ou Elées, et de l'assurer qu'il seroit encore plus fâché que la première fois s'il la refusoit. Malgré toutes ces instances, Phocion ne voulut pas l'accepter, et Alexandre mourut peu de temps après. On montre encore aujourd'hui dans le bourg de Mélite (*b*) la maison de Phocion, qui est lambrissée de plaques de cuivre, mais du reste fort simple et sans ornement.

Il fut marié deux fois. On ne trouve rien sur sa première femme; on sait seulement qu'elle étoit sœur de Céphisodore, excellent sculpteur. Mais la seconde fut aussi célèbre

(*a*) Il ne s'agit pas ici de l'île de Cio, mais d'une ville sur un fleuve du même nom, dans la Bithynie ou la Mysie, qui lui est contiguë. *A. L. D.*

(*b*) C'étoit un quartier du Pirée. *A. L. D.*

à Athènes par sa grande sagesse, par sa modestie et par sa simplicité, que Phocion par sa bonté et par sa justice. On raconte qu'un jour, les Athéniens étant assemblés au théâtre pour voir jouer quelque tragédie nouvelle, un des principaux acteurs, sur le point de venir sur la scène, demanda un masque de reine, parce qu'il devoit jouer le rôle d'une princesse, et un grand nombre de suivantes parées magnifiquement. Comme Mélanthius, qui faisoit les frais du chœur, ne les fournissoit point, l'acteur s'emportoit, et faisoit attendre les spectateurs, ne voulant pas absolument paroître. Enfin, Mélanthius, lassé de ces difficultés, le poussa par force au milieu du théâtre, en lui criant : « Tu vois la femme de « Phocion qui paroît en public avec une seule « suivante, et tu viens faire ici le glorieux, « et corrompre les mœurs de nos femmes » ! Ce mot qui fut dit assez haut, ayant été entendu, tous les spectateurs le reçurent avec applaudissement et de grands battements de mains. Une femme d'Ionie, amie de la femme de Phocion, étant venue là voir et logeant chez elle, lui montroit ses bijoux d'or enrichis de pierreries, et qui consistoient en des bracelets et des colliers magnifiques : « Pour « moi, lui dit la femme de Phocion, mon seul « ornement c'est Phocion, qui depuis vingt

« années, est toujours élu général des Athé-
« niens ».

Le fils de Phocion voulant aller combattre aux jeux des fêtes Panathénées, son père le lui permit, mais à condition qu'il courroit à pied [24] : non qu'il fît grand cas de cette victoire, mais afin que son fils exerçant et fortifiant son corps par la course, s'accoutumât à une vie plus réglée et plus sage; car ce jeune homme étoit fort dissolu, et aimoit beaucoup le vin. Il remporta le prix de ces jeux, et plusieurs de ses amis demandèrent à Phocion la liberté de faire un festin pour célébrer cette victoire [25]. Phocion refusa tous les autres, et ne permit qu'à un seul de témoigner par cette fête l'attachement qu'il avoit pour sa maison. L'heure du souper venue, il se rendit chez ce jeune homme. Voyant des préparatifs magnifiques, et qu'on présentoit à tous les conviés de grandes cuvettes pleines de vin préparé, avec toutes sortes d'aromates pour leur laver les pieds, il appela son fils, et lui dit : « Phocus, ne veux-tu pas corriger
« ton ami qui gâte et qui corrompt ta victoire
« par ces délices indignes » ? Pour le retirer et l'éloigner entièrement de cette manière de vivre si pleine de luxe, il le mena à Lacédémone, et le mit avec les jeunes gens qui étoient élevés dans toute la rigueur de la discipline

de Sparte. Il déplut par là aux Athéniens, qui prirent cette action de Phocion pour une preuve qu'il négligeoit et qu'il méprisoit même les mœurs et les coutumes de son pays. L'orateur Demadès lui dit un jour à cette occasion : « Phocion, pourquoi ne conseillons-« nous pas aux Athéniens de prendre et d'imi-« ter la forme du gouvernement de Lacédé-« mone ? Si vous l'ordonnez, je suis tout « prêt à le proposer au peuple, et à en dres-« ser le décret. En vérité, lui répondit Pho-« cion, il te siéroit bien à toi, parfumé d'es-« sences, et couvert d'un si beau manteau, « de prêcher aux Athéniens la frugalité des « Lacédémoniens, et de louer Lycurgue ».

Alexandre ayant écrit aux Athéniens de lui envoyer un certain nombre de galères, et les orateurs s'y opposant, l'assemblée ordonna à Phocion de dire son avis : « Mon avis est, « leur dit-il, que vous soyez les plus forts par « les armes, ou les amis de ceux qui le sont ». L'orateur Pythéas, qui ne venoit que de commencer à parler devant le peuple [26], montroit déjà beaucoup d'audace et d'insolence, et étourdissoit tout le monde de son babil : « Ne veux-tu donc point te taire, lui dit « Phocion, toi qui as été nouvellement acheté « dans cette ville » ?

Harpalus, à qui Alexandre avoit confié la

garde des trésors de Babylone, s'étant enfui d'Asie avec d'immenses richesses, aborda à Athènes. D'abord tous ceux qui avoient coutume de s'enrichir de leur métier d'orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, et déjà même corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de jeter à chacun d'eux quelque petite partie de ces grands trésors, pour les amorcer. Mais il envoya à Phocion sept cents talents (a), mettant d'ailleurs tous ses autres biens et sa personne même en sa disposition, et sous sa sauve-garde. Phocion parla très-durement à ceux qui vinrent de sa part, et leur déclara qu'il alloit prendre des mesures violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre la ville. Sur cette réponse, Harpalus, fort étonné, et déchu de ses espérances, se retira. Peu de jours après, les Athéniens s'étant assemblés pour délibérer sur cette affaire, Harpalus vit que ceux qui avoient reçu son argent avoient changé de langage, et qu'au lieu de le défendre et de l'appuyer, ils l'accusoient devant le peuple, afin que leur intelligence avec lui ne fût pas découverte. Phocion seul qui n'avoit voulu rien recevoir, ayant toujours en vue le bien public, ne laissoit pas d'avoir quelque moyen de le tirer d'affaire. Ranimé par ces

(a) Environ 3,456,990 l. de notre monnoie. A. L. P.

lueurs de bienveillance, il se remit à lui faire la cour pour essayer de le gagner; mais plus il le considéroit et le reconnoissoit de tous côtés, plus il le trouvoit imprenable à l'argent comme une forteresse inaccessible. Enfin, il forma une étroite amitié avec Chariclès, gendre de Phocion, et fut cause que cet homme eut une très-mauvaise réputation dans Athènes; car on voyoit qu'Harpalus avoit en lui la plus grande confiance, et qu'il s'en servoit à toutes ses affaires, jusque-là qu'il lui donna le soin de faire bâtir un magnifique tombeau à la courtisane Pythionice qu'il avoit aimée, et dont il avoit une fille; il lui remit à cet effet de grosses sommes entre les mains. Cette commission, déjà assez honteuse par elle-même, le devint encore plus par la manière dont il s'en acquitta [27]; car on voit encore ce tombeau dans le lieu appelé *Hermée* [28], sur le chemin d'Athènes à Eleusine, et on n'y découvre rien qui réponde à cette grande dépense qui fut de trente talents (a), selon les comptes que Chariclès en rendit à Harpalus. Après la mort de ce dernier, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avoit eue de cette courtisane, et la firent élever avec beaucoup de soin. Peu de temps après, Chariclès fut appelé en justice, pour venir rendre compte de l'em-

(a) Environ 168,148 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

ploi de l'argent qu'il avoit reçu d'Harpalus. Il eut recours à Phocion, le priant de le secourir et de l'accompagner le jour du jugement pour l'aider à se défendre. Mais Phocion le refusa franchement, et lui dit : « Chariclès, je t'ai fait mon gendre, mais c'est « pour toutes choses justes et honnêtes ».

Le premier qui annonça dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ce fut un certain Asclépiade, fils d'Hipparque ; mais l'orateur Demadès exhortoit les Athéniens à ne pas lui ajouter foi : « Car, disoit-il, si « cela étoit, toute la terre entière auroit déjà « senti l'odeur de ce mort ». [29] Phocion voyant qu'à cette nouvelle le peuple commençoit à lever la tête et à penser à des nouveautés, tâchoit de le contenir. Mais comme malgré ses efforts, la plupart des orateurs couroient au tribunal, et crioient que la nouvelle d'Asclépiade étoit véritable, et qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se leva et leur dit : « Mais s'il est mort aujour- « d'hui, il le sera encore demain, et encore « après demain, de sorte que nous aurons « tout le temps de délibérer en repos et avec « plus de sûreté.

Léosthène qui, par ses intrigues, avoit précipité la ville d'Athènes dans la guerre qui fut appelée Lamiaque [30], voyant

que Phocion en étoit très-fâché, lui demanda d'un ton moqueur : « Quel bien il avoit fait « à sa ville pendant tant d'années qu'il avoit « été capitaine-général » ? « Comptes-tu « pour un petit bien, répartit Phocion, que « les citoyens qui sont morts pendant ce « temps-là ont été enterrés dans les tombeaux « de leurs pères » ? Ce Léosthène continuoit toujours de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance et de vanité ; Phocion, las de l'entendre, lui dit : « Jeune « homme, tes discours ressemblent aux cy« près : ils sont grands et hauts, et ne portent « point de fruit ». Alors Hypéride s'étant levé, demanda tout haut à Phocion : « Quand « sera-ce donc que vous conseillerez aux « Athéniens de faire la guerre » ? « Ce sera, « lui répondit Phocion, quand je verrai les « jeunes gens résolus à garder leur poste, les « riches contribuer selon leur pouvoir, et les « orateurs s'abstenir de voler les deniers « publics ».

Comme la plupart admiroient la grande et belle armée que Léosthène avoit assemblée, et qu'ils demandoient à Phocion ce qu'il en pensoit : « Elle me paroît très-belle pour le « stade, leur dit-il ; mais je crains le retour [31], « la ville n'ayant plus ni d'autres fonds, ni « d'autres vaisseaux, ni d'autres troupes ».

L'événement justifia ses craintes. Léosthène fit d'abord des exploits fort éclatants, qui lui donnèrent beaucoup de réputation ; il défit les Béotiens en bataille rangée, et força Antipater de se retirer dans la ville de Lamia ; de sorte que la ville d'Athènes, nageant dans la joie et dans l'espérance, ne faisoit que célébrer des fêtes et offrir des sacrifices pour remercier les Dieux des heureuses nouvelles qu'elle recevoit tous les jours. La plupart croyant confondre Phocion, et le réduire à ne savoir que répondre sur l'opposition qu'il avoit toujours faite à cette guerre, lui demandoient s'il ne voudroit pas avoir fait toutes ces belles choses : « Oui, sans doute, répon-« dit Phocion, je voudrois les avoir faites, « mais je ne voudrois pas n'avoir pas con-« seillé ce que j'ai conseillé ». Et comme ces bonnes nouvelles se suivoient de fort près, et arrivoient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignoit les suites, s'écria : « Quand « cesserons-nous donc de vaincre » ? Léosthène étant venu à mourir, ceux qui craignoient que Phocion ne fût élu général, et ne mît fin à cette guerre, apostèrent un certain homme assez obscur, qui s'étant levé, dit en pleine assemblée, « qu'il étoit ami particu-« lier de Phocion, et qu'il avoit été son cama-« rade d'école ; qu'il leur conseilloit donc de

« ménager ce grand homme, parce qu'ils n'en « avoient pas un second comme lui, et d'en- « voyer Antiphile à la tête de l'armée ». Déjà les Athéniens se rendoient à cet avis, lorsque Phocion s'avançant, dit « qu'il n'avoit « jamais été le camarade de cet homme, et « qu'il ne l'avoit jamais connu, ni n'avoit été « de ses amis. Mais, ajouta-t il en lui adres- « sant la parole : Je commence d'aujourd'hui « à te compter pour mon ami, et pour mon « meilleur ami ; car tu as conseillé tout ce « qu'il y avoit pour moi de plus utile ».

Les Athéniens voulant à toute force entreprendre la guerre contre les Béotiens, Phocion s'y opposa autant qu'il le put ; et comme ses amis lui représentoient que les Athéniens, irrités de cette opposition opiniâtre, le feroient mourir, il leur répondit : « Oui, ils « me feront mourir, mais injustement si je « conseille ce qui est utile, et très-justement « si je prévarique pour les flatter ». Voyant que malgré tout ce qu'il pouvoit faire et dire, ils ne se rebutoient point, et crioient de plus en plus contre lui, il ordonna au héraut de publier, « Que tous les Athéniens, depuis « l'age de quatorze ans jusqu'à soixante, « prissent du pain pour cinq jours, et qu'ils « le suivissent sans autre délai, au sortir de « l'assemblée ». Il s'élève aussitôt un grand

tumulte parmi le peuple ; tous les vieillards se mettent à crier et à se retirer : « Qu'y a-« t-il donc là de si terrible, leur dit Phocion, « et moi qui ai quatre-vingts ans, ne serai-« je pas à votre tête » ? Cette réponse les adoucit, et leur fit perdre cette envie démesurée de faire la guerre. Mais quelque temps après, toute la côte étant ravagée par Micion, qui, avec bon nombre de Macédoniens et d'autres troupes étrangères, s'étoit avancé jusqu'au bourg de Rhamnuse, et pilloit tout le pays, Phocion y courut, et mena contre lui les Athéniens. Là, s'empressant tous autour de lui, chacun se mêle de faire le général, et de lui donner des conseils; celui-ci dit qu'il faut occuper une telle colline; celui-là qu'il faut envoyer la cavalerie en tel endroit; cet autre qu'il faut choisir un tel camp, et s'y placer de telle et telle manière : « O Hercule! s'écria Phocion, com-« bien je vois de capitaines, et combien peu « de soldats » ! Quand il eut rangé son armée en bataille, un de ses gens de pied sortit des rangs et s'avança fièrement au milieu des deux armées ; un des ennemis sortit aussi de son côté et s'avança pour le combattre. Alors l'Athénien saisi de crainte se retira et regagna sa troupe ; « Jeune homme, lui dit Pho-« cion, n'as-tu point de honte d'avoir quitté

« en un même jour deux postes, le premier, « celui où ton capitaine t'avoit placé, et « l'autre, celui où tu t'étois placé toi-même »? En même temps il chargea les ennemis, les rompit et les mit en fuite, et tua Micion leur chef, avec un grand nombre d'entr'eux.

Cependant l'armée de la ligue des Grecs, qui étoit en Thessalie, gagna une grande bataille contre Antipater, auquel s'étoient joints Léonatus et tous les Macédoniens qui étoient en Asie. Léonatus fut tué à cette bataille où Antiphile commandoit l'infanterie, et Menon le thessalien, la cavalerie. Peu de temps après, Cratère étant repassé d'Asie en Grèce avec une puissante armée, il y eut une autre grande bataille près de la ville de Cranon (*a*), où les Grecs furent battus. Ni la défaite, ni le nombre des morts ne furent pourtant pas considérables; cet échec même n'arriva que par la désobéissance des soldats qui avoient des capitaines trop doux et trop jeunes qui ne savoient pas se faire obéir : d'ailleurs, Antipater ne se fut pas plutôt présenté devant leurs villes pour les tâter, qu'ils se débandèrent et abandonnèrent lâchement la cause de la liberté. Antipater profita de cette désertion, et marcha aussitôt avec son armée

(*a*) Ville dans le canton de la Thessalie, appelé *Tempé. A. L. D.*

vers Athènes. A son approche, Démosthène et Hyperide abandonnèrent la ville. Demadès, qui n'étoit pas en pouvoir de payer la moindre partie des amendes auxquelles il avoit été condamné, jusqu'à sept fois, pour avoir proposé des choses contre les lois et contre l'utilité publique, et qui étant demeuré infâme n'avoit plus le droit de parler et de rien proposer au peuple, se trouvant alors en pleine liberté, fit un décret qui portoit qu'on enverroit à Antipater des ambassadeurs avec de pleins pouvoirs, pour traiter avec lui de la paix. Mais le peuple, qui craignoit ceux qu'on pourroit y envoyer, appela d'une commune voix Phocion, disant qu'il étoit le seul à qui il pût confier une commission si importante et si délicate. Alors Phocion se leva, et leur dit : « Si vous m'aviez cru lorsque je vous « donnois mes conseils, nous ne serions pas « présentement réduits à délibérer sur des af- « faires de cette conséquence ». Ainsi le décret de Demadès ayant été approuvé et confirmé, Phocion fut envoyé à Antipater qui étoit campé dans la Cadmée (*a*), et qui se préparoit à entrer dans l'Attique.

La première chose qu'il lui demanda, ce fut, « qu'il traitât avec lui avant que de dé-

(*a*) C'est-à-dire dans la Béotie ; car la Béotie étoit appelée *Cadmée*, comme la citadelle de Thèbes.

« camper du lieu où il étoit ». Sur cela Cratère s'écrie : « Phocion nous demande une « chose qui n'est ni juste ni raisonnable, lors- « qu'il veut que nous achevions de ruiner les « terres de nos amis et de nos alliés, tandis que « nous pouvons aller vivre aux dépens de nos « ennemis ». Antipater, le prenant par la main, lui dit : « Il faut faire ce plaisir à Pho- « cion ». Mais sur toutes les conditions de la paix, il lui déclara qu'il falloit que les Athéniens s'en remissent entièrement à lui, comme lui-même, lorsqu'il fut assiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entièrement remis de la capitulation à Léosthène leur capitaine.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athènes, et les Athéniens ayant accepté cette condition par nécessité, il s'en retourna à Thèbes avec les autres ambassadeurs qui furent nommés, et à la tête desquels étoit Xénocrate ; car on avoit pour lui une si grande estime, et on avoit conçu une si haute idée de sa vertu, qu'on étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'homme, quelque arrogant, quelque cruel et quelque emporté qu'il pût être, à qui la vue de Xénocrate n'imprimât du respect, et qu'elle ne forçât à lui rendre hommage. Mais le contraire arriva par l'effet de la brutalité et de la grossièreté d'Antipater, et par l'antipathie naturelle qu'il avoit

pour la vertu. D'abord, il ne salua pas Xénocrate et ne le regarda point [32], et combla de caresses tous les autres. Sur quoi on rapporte que Xénocrate dit : « Antipater fait fort bien « de n'oser me regarder, et de rougir devant « moi seul de m'avoir pour témoin des injus- « tices qu'il va commettre contre Athènes ». Ensuite Xénocrate ayant commencé à parler, Antipater, qui ne pouvoit le supporter, l'interrompoit à tout moment, et entrant enfin contre lui dans une véritable colère, il l'obligea à se taire. Mais après que Phocion eut parlé, Antipater leur fit réponse, « qu'il étoit « prêt à faire amitié et alliance avec les Athé- « niens à condition qu'ils lui livreroient Dé- « mosthène et Hyperide ; qu'ils rétabliroient « le gouvernement sur l'ancien pied où les « charges étoient données aux riches ; qu'ils « recevroient garnison dans le port de Mu- « nychia (*a*) ; qu'ils payeroient tous les frais « de la guerre, et outre cela une grosse « amende dont on conviendroit ». Les autres ambassadeurs étoient satisfaits de ces conditions qu'ils regardoient comme fort douces, vu l'état où ils se trouvoient. Xénocrate seul les trouva insupportables, et dit : « Antipa- « ter nous traite fort doucement pour des es-

(*a*) Entre celui de Phalère vers l'orient, et celui du Pirée vers l'occident. *A. L. D.*

« claves, mais très-durement pour des hom-
« mes libres ». Et comme Phocion le pressoit et le supplioit de se relâcher sur l'article de la garnison de Munychia, on assure qu'Antipater lui dit : « O Phocion, nous voulons te « faire plaisir en toutes choses, excepté en « celles qui causeroient enfin ta ruine et la « nôtre [33] ».

D'autres racontent la chose autrement. Ils disent qu'Antipater demanda à Phocion, en cas qu'il se relâchât sur cette garnison, s'il vouloit être caution que sa ville observeroit fidèlement tous les articles du traité de paix, et ne chercheroit plus à remuer. Phocion gardant le silence et tardant à répondre, un certain Callimedon, surnommé Carabus, homme emporté, et qui haïssoit le gouvernement populaire, s'avançant, dit à Antipater : « Eh « quoi, seigneur, si cet homme, pour vous « amuser, s'avisoit de cautionner sa ville, « vous y fieriez-vous, et en feriez-vous moins « ce que vous avez résolu de faire » ? Ainsi les Athéniens furent obligés de recevoir dans Munychia une garnison macédonienne, qui étoit commandée par Ményllus, très-honnête homme, et ami de Phocion. Mais cette condition fut trouvée très-dure et très-superbe, et on la regarda plutôt comme une vanité d'un homme qui veut abuser de son pouvoir

avec insolence, que comme une sage précaution prise pour sa sûreté et pour le bien de ses affaires [34].

La conjoncture du temps n'ajouta pas peu à la douleur qu'en ressentirent les Athéniens. Car cette garnison entra dans Munychia, le vingtième du mois d'octobre, pendant la fête des grands mystères, et le jour que l'on conduit en pompe le dieu Iacchus d'Athènes à Eleusine. De sorte que la cérémonie se trouvant troublée, la plupart se mirent à comparer les fêtes des anciens temps avec celles qu'ils voyoient alors : « Autrefois, disoient-ils, pendant nos grandes prospérités, les Dieux se « sont souvent manifestés par des visions « mystiques, et par des voix qu'ils ont fait « entendre, et qui frappoient de terreur nos « ennemis. Et aujourd'hui à la même solen- « nité les Dieux voient tranquillement le plus « grand des malheurs qui pouvoient arriver « à la Grèce ; ils voient le plus saint de tous « les jours de l'année, et celui qui nous est « le plus agréable, souillé et marqué par la « plus affreuse de toutes les calamités, qui lui « donnera même son nom jusqu'à la fin des « siècles ».

Quelque temps auparavant, on avoit apporté de Dodone à Athènes un oracle qui ordonnoit aux Athéniens de bien garder les

promontoires de Diane [35], pour empêcher les étrangers de s'en emparer, et dans ces jours-là, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus, ayant été mises dans l'eau pour y être lavées, en rapportèrent une couleur jaunâtre et pâle comme celle d'un mort, au lieu de cette vive couleur de pourpre qu'elles avoient auparavant; et ce qu'il y avoit de plus singulier et de plus remarquable, les linges des particuliers qu'on lavoit dans la même eau, retenoient tout l'éclat de leur couleur naturelle. Et comme un des initiés aux petits mystères lavoit un pourceau dans un endroit du port où l'eau étoit pure et nette [36], un monstrueux poisson vint le saisir et en dévora tout le derrière jusqu'au ventre, le Dieu les avertissant par là d'une manière très-sensible qu'ils seroient privés des parties basses de leur ville, de celles qui touchoient à la mer, mais qu'ils en conserveroient les parties hautes.

Cette garnison commandée par Ményllus ne fit aucun mal aux habitants; mais il y en eut plus de douze mille qui, à cause de leur pauvreté, furent exclus du gouvernement par un des articles du traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athènes où elle faisoit tous les jours ses plaintes de l'injustice qu'elle souffroit, et les autres abandonnèrent la ville, et

se retirèrent en Thrace où Antipater leur assigna une ville et des terres pour leur habitation, et ils ressembloient parfaitement à des gens qui auroient été forcés dans leur ville et transportés dans un pays ennemi.

La mort de Démosthène, dans l'île de Calaurie (*a*), et celle d'Hyperide à Cléones(*b*), comme nous l'avons écrit ailleurs, firent aimer et regretter aux Athéniens les règnes d'Alexandre et de Philippe. Et il leur arriva justement ce qui arriva ensuite après la mort d'Antigonus; car ceux qui l'avoient défait et tué, et qui lui succédèrent, traitèrent si rudement leurs sujets, qu'un paysan de la Phrygie s'étant mis à fouir la terre, et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il cherchoit: *Hélas*, dit-il, en jetant un profond soupir, *je cherche Antigonus!* C'est ce que disoient aussi tous ceux qui se ressouvenoient de la magnanimité, de la générosité et de la clémence que ces deux princes conservoient dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à remettre les offenses, et à relever leurs ennemis, au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau et sous les apparences d'une vie simple et fru-

(*a*) A l'extrémité du golfe Argolique et du golfe Saronique. *A. L. D.*

(*b*) Cléones, ville de l'Argolide. *A. L. D.*

gale, dissimulant sa puissance, se montroit en effet un maître très-cruel et un tyran très-insupportable à tous ceux que la fortune lui avoit assujettis. Cependant, malgré toute sa cruauté, Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui par ses prières le rappel de plusieurs bannis; et à l'égard de ceux qu'il ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes et moins éloignés; car il empêcha qu'ils ne fussent relégués comme les autres au-delà des monts Cérauniens et du promontoire de Ténare, privés du doux séjour de la Grèce; ils eurent la liberté de demeurer dans le Péloponèse : de ce nombre fut Agnonidès, sycophante de profession.

Du reste, Antipater (*a*) gouverna avec beaucoup de justice et de douceur ceux qui restèrent dans Athènes, pourvut des premières charges et des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens; mais ceux qu'il connoissoit remuants, séditieux et curieux de nouveautés, il les tenoit éloignés de toute magistrature; et les laissant ainsi sécher et flétrir par cette oisiveté qui les mettoit hors d'état de pouvoir exciter des trou-

(*a*) Il me semble que M. Dacier s'est trompé, et qu'au lieu d'Antipater, il devoit mettre Phocion, dont il est question dans la phrase précédente. Il n'est pas probable qu'Antipater soit resté à Athènes, puisqu'il y avoit laissé Ményllus. *A. L. D.*

bles, il leur enseignoit à aimer la campagne, et à prendre plaisir à cultiver les terres. Et voyant Xénocrate payer à la ville le tribut que lui devoient les étrangers qui étoient venus s'y établir, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie; mais Xénocrate le refusa, disant, « qu'il n'auroit jamais de part à un gou-« vernement qu'il avoit toujours désapprou-« vé, surtout ayant été envoyé ambassadeur « auprès d'Antipater pour s'y opposer [37] ».

Ménylllus envoya, un jour, en présent à Phocion une somme d'argent considérable; mais Phocion fit réponse, « Que ni Ményl-« lus n'étoit plus grand seigneur qu'Alexan-« dre, ni lui Phocion n'avoit alors un pré-« texte plus spécieux de recevoir son présent, « que celui qu'il avoit quand il refusa le don « de ce roi ». Ményllus l'ayant prié de le recevoir au moins pour Phocus son fils : « Si « Phocus, dit Phocion, change de manière de « vivre, et qu'il veuille être sage, le bien de « son père lui suffira; au lieu que, s'il conti-« nue d'être ce qu'il est, il n'auroit pas assez « de toutes les richesses du monde ». Il répondit encore plus sèchement à Antipater qui exigeoit de lui quelque chose qui n'étoit ni honnête ni juste: « Il n'est pas possible, lui « dit-il, que je sois en même temps et votre « ami et votre flatteur »; et Antipater lui-

même disoit toujours, « que de deux amis « qu'il avoit à Athènes, Phocion et Demadès, il n'avoit jamais pu ni obliger l'un à « rien recevoir, ni assouvir l'avidité de l'autre ». Aussi Phocion montroit-il, comme une grande preuve de sa vertu, la pauvreté où il avoit vieilli, après avoir été tant de fois et pendant tant d'années capitaine-général des Athéniens, et avoir eu les plus grands rois pour amis. Au lieu que Demadès faisoit parade de ses richesses dans les choses mêmes qui étoient défendues par les lois. Car il y avoit alors à Athènes une loi qui portoit, qu'aucun étranger ne seroit reçu dans les chœurs de danse et de musique que l'on donneroit au peuple, à moins que celui qui faisoit la dépense des chœurs ne payât une amende de mille drachmes (*a*). Malgré cette défense, Demadès, donnant un jour des jeux à ses dépens, introduisit tout d'un coup des chœurs composés de cent danseurs étrangers, et en même temps il apporta au théâtre l'argent pour payer toutes ces amendes à mille drachmes par tête. Une autre fois, en mariant son fils Demeas, il lui dit : « Mon fils, quand j'épousai ta mère, tout se passa si paisible- « ment, que notre plus proche voisin n'en « entendit rien [38]; au lieu qu'aujourd'hui,

(*a*) Environ 889 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

« les princes et les rois contribuent aux frais « de tes noces ».

Les Athéniens importunoient tous les jours Phocion, pour le prier d'aller à la cour d'Antipater, et de tâcher d'obtenir qu'il ôtât la garnison de leur ville. Mais Phocion éludoit toujours cette ambassade, soit qu'il désespérât de le persuader, ou plutôt qu'il vît que le peuple étoit plus sage et plus facile à gouverner, tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspiroit. La seule chose qu'il demanda à Antipater et qu'il obtint, c'est qu'il n'exigeât pas si promptement les sommes que la ville lui devoit payer, et qu'il lui donnât quelque délai. Les Athéniens, voyant donc que Phocion ne vouloit pas de cette ambassade, s'adressèrent à Demadès qui s'en chargea volontiers, et partit aussitôt avec son fils pour la Macédoine, où l'on peut dire que son mauvais destin le conduisit. Il y arriva dans le moment qu'Antipater étoit attaqué d'une maladie dont il mourut, et que son fils Cassandre, maître absolu de toutes les affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Demadès écrivoit à Antigonus en Asie, pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grèce et de la Macédoine, « qui « ne tenoient plus, disoit-il, qu'à un fil, et « encore à un fil vieux et pourri », voulant

par là se moquer d'Antipater. Dès que Cassandre les vit arriver à sa cour, il les fit arrêter l'un et l'autre; et prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son père, et si près de lui, que le sang jaillit partout sur ses habits, et qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, et l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils.

Antipater avant de mourir, avoit nommé Polyperchon [39] général de son armée, et son fils Cassandre capitaine de mille hommes; mais à peine fut-il mort que Cassandre, peu content de ce partage, s'empara d'abord des affaires; et sans perdre un moment, envoya Nicanor succéder à Ményllus dans l'emploi de capitaine de la garnison d'Athènes, avant que la nouvelle de la mort de son père fût connue, et lui ordonna de se rendre maître de la forteresse de Munychia. Cela fut exécuté; et peu de jours après, les Athéniens apprirent la mort d'Antipater. Ils accusèrent d'abord Phocion de l'avoir sue et de l'avoir cachée en faveur de Nicanor, ce qui fit courir contre lui des bruits très-désavantageux; mais Phocion ne s'en mit nullement en peine, au contraire, il eut de fréquentes entrevues avec Nicanor; et par les entretiens qu'il eut

avec lui, il le rendit non seulement très-doux et très-bienveillant pour les Athéniens, mais encore il lui inspira l'ambition de se distinguer par sa magnificence, et de donner des jeux au peuple.

Sur ces entrefaites, Polyperchon, à qui le soin de la personne du roi (*a*) avoit été confié, voulant surprendre Cassandre, envoya aux Athéniens des lettres qui portoient, « que « le roi leur rendoit leur démocratie et leur « ancien gouvernement », par lequel tous les Athéniens sans distinction étoient admis aux charges 40. C'étoit un piége qu'il tendoit à Phocion; car voulant se rendre maître de la ville d'Athènes, comme cela parut bientôt après par sa conduite, il n'espéra pas de pouvoir en venir à bout, s'il ne trouvoit moyen de faire chasser Phocion. Or il ne doutoit pas qu'il ne fût chassé dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement seroient rétablis dans leurs anciens droits, et que les orateurs et les sycophantes seroient redevenus maîtres dans les tribunaux.

La lecture de cette lettre ayant excité du mouvement parmi les Athéniens, et Nicanor voulant leur parler au Pirée 41, le peuple s'y assembla, et Nicanor parut,

(*a*) Le soin du fils d'Alexandre, qui étoit encore enfant.

ayant confié sa personne à Phocion. Dercyllus, qui commandoit pour le roi dans le pays, se mit en devoir de l'aller prendre dans le Pirée; mais Nicanor, qui en fut averti, se sauva avant qu'il pût arriver, et fit assez connoître qu'il se vengeroit de cette trahison sur la ville. D'abord Phocion fut accusé de ne l'avoir pas retenu comme il le pouvoit, et de l'avoir laissé échapper. Il répondit, « qu'il se fioit aux promesses de Ni-
« canor, et qu'on ne devoit rien craindre de
« sa part; mais que quand même Nicanor au-
« roit de mauvais desseins, il aimoit beau-
« coup mieux être surpris souffrant l'injus-
« tice, que la commettant ».

Cette réponse, à qui l'examinera par rapport à lui seul, paroîtra certainement partir d'un grand fond de magnanimité, de vertu et de justice; mais quand on pensera qu'il voyoit en danger le salut de sa patrie, et qui plus est, de sa patrie dont il étoit le général et le premier magistrat, je ne sais si on ne trouvera pas qu'il violoit un droit beaucoup plus grand et une foi plus ancienne et d'une obligation sans contredit plus respectable et plus forte, en négligeant le soin qu'il devoit avoir de ses concitoyens. Car on ne sauroit alléguer pour sa défense qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de peur de jeter

sa ville dans une guerre inévitable. On peut dire tout au plus qu'il vouloit se mettre en droit de faire valoir la foi et la justice qu'il lui avoit gardées, afin que Nicanor à son tour, touché de respect pour lui et pour les obligations essentielles qu'il lui avoit, se tînt en paix et ne fît aucun mal aux Athéniens. Mais la vérité est qu'il avoit une entière confiance en Nicanor, et ce fut ce qui l'abusa; car on eut beau le lui déférer et l'accuser auprès de lui comme un homme qui tendoit des embûches pour s'emparer du Pirée, qui, pour cet effet, faisoit passer secrètement à Salamine des troupes étrangères, et qui, par ses pratiques, tâchoit de corrompre et de gagner les principaux habitants du Pirée même, il ne voulut jamais croire ces rapports, ni les écouter. Il fit plus encore : Philomédès, du bourg de Lampra (*a*), ayant fait un décret qui ordonnoit à tous les Athéniens de prendre les armes, et d'obéir aux ordres de Phocion leur général, il négligea l'exécution de ce décret; jusqu'à ce que Nicanor, sorti de la forteresse de Munychia avec des troupes, eut environné de tranchées le port du Pirée. Alors Phocion vouloit mener contre lui les Athé-

(*a*) Il y avoit deux bourgs de ce nom dans l'Attique. *A. L. D.*

niens, mais il les trouva si mutinés qu'il ne put se faire obéir.

Dans ce moment arriva Alexandre, fils de Polyperchon, qui venoit avec une grosse armée, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor; mais en effet pour tâcher de s'en emparer lui-même, s'il lui étoit possible, en profitant de la division où elle étoit. Car les bannis qui l'avoient suivi, y entrèrent d'abord; et tous les étrangers, la plus grande partie de la populace, et tous les hommes perdus ou autrement notés d'infamie, se rendirent auprès d'eux; de sorte qu'il y eut une assemblée confuse de gens ramassés et sans aucun ordre ni discipline, dans laquelle ils déposèrent Phocion et nommèrent d'autres généraux. Si l'on n'eût vu Alexandre s'aboucher seul avec Nicanor au pied de la muraille, et que leurs fréquents rendez-vous dans le même lieu n'eussent donné du soupçon aux Athéniens, jamais la ville n'auroit échappé à ce grand danger. Mais l'orateur Agnonidès, s'étant d'abord attaché à Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimedon et Périclès (a), qui craignoient le même sort, pri-

(a) On a proposé de mettre au lieu du nom de Périclès, celui de Chariclès, gendre de Phocion, dont il sera question plus bas. *A. L. D.*

rent promptement le parti de sortir de la ville, et Phocion, avec tous ses autres amis, qui étoient restés, se retira vers Polyperchon. Solon de Platée et Dinarque de Corinthe, pour lui faire plaisir, voulurent l'accompagner, car ils se vantoient d'avoir avec Polyperchon une grande liaison d'amitié et de familiarité. Mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils furent obligés de s'arrêter plusieurs jours à Elatée (*a*), pendant lesquels Agnonidès, sur le décret que proposa Archestratus, persuada au peuple d'envoyer des ambassadeurs à Polyperchon, pour accuser Phocion d'avoir voulu livrer sa ville.

Les deux parties arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon comme il traversoit avec le roi 42 un bourg de la Phocide, nommé Pharugès, qui est au pied du mont Acrorion, qu'on appelle aujourd'hui *Galàte*. Là Polyperchon fit tendre un dais d'or sous lequel il fit asseoir le roi, plaça à ses côtés les principaux de ses amis et de ses serviteurs; et avant tout, il ordonna qu'on se saisît de Dinarque, qu'on lui donnât la torture devant tout le monde, et qu'ensuite on le fît mourir.

Alors il donna aux Athéniens la permission de parler; mais comme ils faisoient beaucoup

(*a*) Ville de la Phocide.

de tumulte et de bruit, en s'accusant les uns les autres devant le roi et son conseil, Agnonidès, se tirant hors de la foule, s'avança et dit : « Seigneurs Macédoniens, faites-nous « mettre tous dans une cage, et renvoyez-« nous aux Athéniens, afin que devant eux « nous rendions compte de notre conduite ». Le roi se mit à rire de cette proposition; mais les Macédoniens qui étoient présents à cette assemblée, et les étrangers que la curiosité y avoit attirés, souhaitoient fort d'entendre plaider cette cause, et faisoient signe aux ambassadeurs de déduire tout de suite leurs chefs d'accusation, sans se faire renvoyer devant le peuple. La balance ne fut pas tenue bien égale entre les deux parties; car Polyperchon interrompit souvent Phocion; et enfin, transporté de colère, et frappant la terre de son bâton, il lui commanda de se taire et de se retirer. Comme il s'en alloit, Hégemon éleva la voix, et dit, « que Polyperchon lui-même « étoit témoin de l'affection qu'il avoit tou-« jours eue pour le peuple ». Polyperchon, irrité de ce mot qui le rendoit suspect, lui répondit : « Ne viens point porter ici au roi « un faux témoignage contre moi [43] ». Alors le roi, se levant de son siége, s'avança pour percer Hégemon de sa lance; mais Polyperchon, se jetant au-devant et le saisissant au

corps, l'en empêcha, et l'assemblée fut rompue. Aussitôt les gardes environnèrent Phocion et ses amis qui étoient auprès de lui. Les autres, qui étoient plus loin, témoins de cette violence, se couvrirent le visage de leurs manteaux, et se sauvèrent par la fuite. Mais les premiers furent conduits par Clitus à Athènes, en apparence pour y être jugés, mais en effet pour y être mis à mort, comme déjà condamnés. La manière dont on les traita ajoute encore à la rigueur et à la honte de ce traitement; car on les conduisit dans des charrettes le long du Céramique jusqu'au théâtre, où Clitus les tint jusqu'à ce que les archontes eussent fait assembler le peuple. On n'exclut de cette assemblée ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie; le tribunal et le théâtre furent ouverts à toutes sortes de gens, de tout sexe et de toute condition.

D'abord on lit publiquement les lettres du roi, qui marquoient, « qu'il avoit trouvé ces « gens convaincus de trahison; mais qu'il leur « en renvoyoit le jugement, comme à des « hommes libres, et qui avoient leurs privilé- « ges et leurs lois ». En même temps Clitus présente ces prisonniers au peuple. A l'aspect de Phocion, les plus honnêtes citoyens baissant les yeux, et se couvrant la tête, versè-

rent des larmes; et il y en eut un qui eut le courage de dire tout haut, « que puisque le « roi laissoit au peuple le jugement d'une af- « faire de telle conséquence, il étoit bon de « faire sortir de l'assemblée les esclaves et « les étrangers ». Mais la populace s'y opposa, et se mit à crier qu'il falloit plutôt lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Il n'y eut donc plus personne qui osât parler pour Phocion. Mais lui-même ayant enfin obtenu audience quoiqu'avec beaucoup de difficulté, il dit : « Athéniens, comment « voulez-vous nous faire mourir? Est-ce « justement ou injustement »? Quelques-uns ayant répondu, « justement : Eh! repartit « Phocion, comment pourrez-vous assurer « que c'est justement, si vous ne daignez pas « nous entendre »? Voyant qu'ils n'en étoient pas plus disposés à les écouter, il s'avança et ajouta : « Pour moi, je confesse que je vous « ai fait de grandes injustices, et je me con- « damne moi-même à la mort 44 pour toutes « les fautes que j'ai commises dans le gouver- « nement; mais pour ceux-ci, Athéniens, « pourquoi les ferez-vous mourir, puisqu'ils « ne vous ont jamais fait aucun tort, et qu'ils « ne sont point coupables »? Le peuple se mit à crier, « c'est parce qu'ils sont tes amis ».

A ces mots, Phocion se retira sans répli-

quer, et se tint en repos en attendant ce qui alloit être ordonné. Alors Agnonidès lut le décret qu'il avoit préparé, et qui ordonnoit « que le peuple donneroit ses suffrages, et « jugeroit, à la pluralité des voix, si les pri- « sonniers étoient coupables, et que s'ils « étoient jugés tels, on les feroit tous mourir « sans différer ». Ce décret étant lu, il y en eut qui demandèrent qu'on ajoutât au décret que Phocion seroit appliqué à la torture avant que d'être mis à mort, et qui ordonnèrent qu'on apportât la roue, et qu'on fît venir les exécuteurs. Mais Agnonidès, voyant que Clitus même étoit indigné de cette rigueur, et jugeant lui-même que c'étoit une cruauté barbare et détestable, dit tout haut : « Athé- « niens, quand nous aurons entre nos mains « un scélérat comme Callimedon, nous l'ap- « pliquerons à la torture ; mais je n'ai garde « d'ordonner une telle chose contre Phocion ». Alors un homme de bien élevant la voix, ré- pondit : « Tu fais fort bien, Agnonidès ; car « si nous donnons la torture à Phocion, que « te ferons-nous donc » ? Le décret étant confirmé, et le jugement admis à la plu- ralité des voix, il n'y eut personne qui demeurât assis ; ils se levèrent tous, et la plupart se couronnèrent de fleurs. Tous les suffrages furent à la mort. Avec Phocion

étoient Nicoclès, Thudippe, Hégemon et Pythoclès. Mais Démétrius de Phalère, Callimedon, Chariclès et quelques autres, quoique absents, furent aussi condamnés.

L'assemblée ainsi finie, ils furent menés dans la prison. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parents et de leurs amis, qui venoient les embrasser dans les rues, et leur dire les derniers adieux, marchoient en pleurant et en déplorant leur malheureuse destinée; mais Phocion avoit le même visage et la même contenance, que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour aller commander l'armée, et que les Athéniens l'accompagnoient chez lui pour lui faire honneur. Ceux qui le voyoient ne pouvoient s'empêcher d'admirer cette fermeté et cette grandeur d'âme qui le rendoient insensible aux accidents de la fortune; mais plusieurs de ses ennemis le suivoient en le chargeant d'injures. Et il y en eut un qui, plus insolent que les autres, vint lui cracher au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les magistrats, et leur dit: « Quelqu'un ne veut-il « point empêcher cet homme de commettre « des choses si indignes et si messéantes »?

Quand ils furent arrivés dans la prison, Thudippe, voyant la ciguë que l'on broyoit, se désespéroit et pleuroit son infortune, di-

sant que c'étoit à tort qu'on le faisoit mourir avec Phocion : « Hé quoi, lui dit ce dernier, « n'est-ce pas une grande consolation pour « un homme comme toi de mourir avec Pho- « cion » ? Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à faire dire à son fils : « Oui certainement, dit-il, j'ai « quelque chose d'important à lui recomman- « der, c'est qu'il ne cherche jamais à se ven- « ger des Athéniens, et qu'il perde le souve- « nir de leur injustice ». Et comme Nicoclès, qui étoit le meilleur et le plus fidèle de ses amis, lui demandoit en grâce qu'il lui permît de boire le poison avant lui : « Ah! Nicoclès, « lui répondit Phocion, tu me fais là une « demande bien dure et bien triste pour moi ; « mais puisque je ne t'ai jamais rien refusé « pendant ma vie, je t'accorde encore ce « dernier plaisir avant ma mort ».

Quand tous les autres eurent bu, il se trouva que le poison vint à manquer, et qu'il n'y en avoit plus pour Phocion ; l'exécuteur dit qu'il n'en broieroit pas davantage, si on ne lui donnoit douze drachmes (*a*), qui étoient le prix de chaque dose. Comme cela emportoit du temps et causoit quelque retard, Phocion appela un de ses amis, et lui dit, « que « puisqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à

(*a*) 10 fr. 62 cent. de notre monnoie. *A. L. D.*

« Athènes, il le prioit de donner ce peu « d'argent à l'exécuteur ». C'étoit le dix-neuvième du mois de mai, jour auquel les chevaliers faisoient une procession à cheval dans toutes les rues en l'honneur de Jupiter [45]. En passant devant la prison, les uns ôtèrent les couronnes de dessus leur tête; les autres, jetant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes; et tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité, et qui n'avoient pas l'âme entièrement corrompue et aveuglée par la colère, ou par l'envie, trouvèrent que c'étoit une très-grande impiété à la ville de n'avoir pu se contenir ce jour-là, ni s'empêcher, pendant une fête si solennelle, de se souiller de la mort violente d'un homme.

Cependant ses ennemis n'étant pas encore satisfaits, et comme trouvant qu'il manquoit encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que le corps de Phocion seroit porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles. C'est pourquoi aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps; mais un certain Conopion, accoutumé à gagner sa vie à ces sortes de fonctions funèbres, prit le corps pour quelques pièces d'argent qu'on lui

donna, le porta au-delà des terres d'Eleusine; et ayant pris du feu sur celles de Mégare, il lui dressa un bûcher, et le brûla. Une femme de Mégare, qui assista par hasard à ses funérailles avec ses esclaves, lui éleva dans le même endroit un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; et mettant dans sa robe les ossements qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles : « O mon foyer! je « te confie et je mets en dépôt dans ton sein « ces précieux restes d'un homme de bien. « Conserve-les fidèlement, pour les rendre « un jour au tombeau de ses ancêtres, quand « les Athéniens seront devenus plus sages ».

En effet, bientôt les affaires qui arrivèrent firent vivement sentir aux Athéniens quel vigilant magistrat, et quel fidèle gardien de la tempérance et de la justice ils avoient fait mourir. Ils lui élevèrent une statue de bronze, et enterrèrent honorablement ses restes aux dépens du public. De tous ses accusateurs, ils firent d'abord mourir Agnonidès, après l'avoir fait condamner par tous les suffrages : les deux autres, Epicure et Démophile, qui s'étoient sauvés, furent rencontrés ensuite par le fils de Phocion, qui en fit la vengeance telle qu'ils méritoient. On dit que ce Phocus

ne fut pas d'ailleurs un fort honnête homme ; et l'on raconte de lui qu'étant devenu amoureux d'une esclave qui servoit chez un de ces infâmes marchands qui vendent des filles, il entendit un jour par hasard dans le lycée Théodore le sophiste qui faisoit cet argument : « S'il n'est pas honteux de délivrer de servi-« tude un ami, il ne l'est pas non plus de « délivrer une amie ; et s'il ne l'est pas de « tirer de captivité un compagnon, il ne « sauroit l'être d'en tirer une compagne ». Le jeune homme, frappé de ce discours, et l'accommodant à sa passion, comme une règle sûre qu'il pouvoit suivre, courut aussitôt chez le marchand, et délivra sa maîtresse 46. Au reste, ce qu'on venoit de faire contre Phocion renouvela aux Grecs le souvenir de ce qu'on avoit fait contre Socrate : car cette dernière faute fut semblable à la première, et suivie des mêmes calamités 47.

FIN DE LA VIE DE PHOCION.

NOTES.

[1] Ceux qui ont un bon vaisseau encore entier, peuvent tenir contre les tempêtes ; mais après le naufrage, celui qui n'est porté que sur une planche du débris est nécessairement forcé d'obéir aux vents et d'en être le jouet. Demadès ne pouvoit mieux excuser sa foiblesse et sa complaisance pour les Macédoniens, que par cette comparaison. Cependant elle n'est pas entièrement juste, et Socrate ne l'auroit pas reçue. Quelque pressée que soit une ville, celui qui la gouverne ne doit pas céder en tout, et doit résister à ce qui va absolument à détruire les mœurs, et à ravaler la dignité de son pays. L'histoire fournit plusieurs exemples de gouverneurs d'états qui l'ont fait.

[2] On ne faisoit brûler sur l'autel ni le ventre ni la langue de la victime. On gardoit le ventre pour le farcir et pour le servir à table, et la langue pour la faire brûler sur l'autel à la fin du repas, en l'honneur de Mercure, et pour faire dessus des libations. L'Odyssée d'Homère en fournit des exemples.

[3] Il faudroit lire : ayant eu à lutter contre un temps orageux, comme contre un terrible adversaire, etc. *A. L. D.*

[4] Ce passage est de l'*Antigone* de Sophocle, v. 569. Ismène dit à Créon, pour excuser sa sœur Antigone :

Οὐ γάρ ποτ' ὦ 'ναξ οὐδ', ὅς ἂν βλαστῇ μένει
Νοῦς τοῖς κακῶς πράττουσιν, ἀλλ' ἐξίσταται.

Et cela est vrai la plupart du temps ; mais c'est que ce sens n'étoit pas fort bon, qu'il n'étoit pas bien

affermi, bien fortifié; car lorsqu'il est tel, les malheurs ne le font point perdre, et ne servent qu'à le faire éclater.

[5] Voici un grand sujet proposé aux politiques, savoir si les peuples heureux sont plus difficiles à gouverner que ceux qui sont dans le malheur. Plutarque nous dit qu'il y a des gens qui croient les premiers plus difficiles. Car en effet le bonheur rend le peuple bien insolent. Mais il se déclare pour les derniers, par la seule raison que le malheur aigrit, et qu'un esprit aigri est difficile à mener. Mais je ne comprends pas comment il a embrassé ici ce dernier parti; car par d'autres endroits de ses ouvrages, il paroît qu'il est entièrement du premier. Dans la vie de Lucullus, il dit en propres termes: « Qu'il n'y a « rien de si mal aisé à gouverner que l'homme à qui « la fortune rit, comme il n'y a rien de plus facile à « mener que celui à qui elle est contraire ». Et ailleurs il a rendu même cela sensible par une image. Dans un vaisseau, pendant que la mer est tranquille et qu'on a le vent à souhait, les passagers ne font pas grand compte du pilote, et sont tout prêts à lui résister et à s'emporter contre lui; mais survient-il une tempête, alors ils ne regardent que lui, et sont tout prêts à exécuter ses ordres, comme n'attendant leur salut que de son habileté et de son expérience. Et dans cette même vie, il va nous dire bientôt: « Que pendant la guerre, les Athéniens étoient fort « humbles et fort souples par la crainte du péril, « et qu'après la paix faite, ils étoient arrogants et « superbes ». Pour accorder cette contradiction apparente, il faut croire que Plutarque ne parle ici que de la disposition où se trouvent les peuples selon qu'ils sont heureux où malheureux, pour écouter les réprimandes qu'on leur fait, et les avis qu'on leur donne sur les fautes qu'ils ont commises. Il est certain que ceux qui sont dans le malheur ont les oreilles

plus délicates, qu'ils sont plus aisés à aigrir que les autres, et que l'on doit garder avec eux plus de mesure et plus de ménagement.

[6] Il y a dans le grec, ὡς τῷ ἡδομένῳ τῆς ψυχῆς ὑπεῖκον, *comme cédant à ce qui plaît à l'âme*. Ce qui fait un très-mauvais sens. Je crois le passage corrompu. Au lieu de ἡδομένῳ, il faut lire, à mon avis, οἰδουμένῳ, *à la partie enflée de l'âme*, c'est-c'est-à-dire *à la partie irritée*. Plutarque explique parfaitement la raison de l'épithète qu'Homère donne à la douceur. Elle ne se roidit pas contre la colère, et ne la heurte pas; car elle l'aigriroit au contraire; mais en lui cédant, elle la détrempe et la tempère.

[7] Les éditeurs d'Amyot proposent, d'après M. Dusoul, de traduire ainsi : « Qu'elle ne peut souffrir « qu'on lui dise la vérité, et cela précisément à l'épo« que où elle en auroit le plus besoin, les affaires « étant en tel état qu'on seroit sans ressource, pour « remédier aux fautes qu'on feroit. *A. L. D.*

[8] Pendant que le soleil est emporté d'orient en occident par le mouvement commun des cieux, son ciel particulier l'emporte d'occident en orient sur le plan de l'écliptique, qui est une ligne oblique et inclinée, plus proche de la terre dans la partie méridionale du monde, que dans la septentrionale.

[9] Ce passage de Cicéron est dans la première lettre du second livre à Atticus : *Nam Catonem nostrum non tu amas plus quàm ego. Sed tamen ille optimo animo utens, et summâ fide, nocet interdum reipub. Dicit enim, tanquam in Platonis* πολιτείᾳ, *non tanquam in Romuli fæce, sententiam.* Mais il n'est fait là aucune mention des refus qu'il essuya sur le consulat; ce qui n'arriva que huit ans après cette lettre écrite, comme Xylander et Crusérius l'ont fort

bien remarqué. Il faut donc expliquer ce passage de Plutarque favorablement, et supposer qu'il veut seulement faire entendre que Cicéron a fort bien marqué ce caractère de Caton, qui lui fit ensuite essuyer ce refus.

[10] Il n'y a rien de plus vrai, et jamais homme ne l'a mieux fait voir qu'Homère. Il a souvent peint la valeur avec tous ses traits, et elle est toujours différente dans ses héros; celle d'Achille n'est pas la même que celle de Diomède; celle de Diomède ne ressemble point à celle d'Ajax, ainsi des autres. Il en est de même de la prudence: celle d'Ulysse n'est pas celle de Nestor, etc.

[11] Dans ces anciens temps, c'étoit une coutume assez générale en Grèce d'aller nu-pieds, comme Casaubon l'a remarqué sur les caractères de Théophraste. Xénophon rapporte qu'il y avoit une loi de Lycurgue qui ordonnoit aux Spartiates d'aller nu-pieds. Parmi les Athéniens, ceux qui menoient une vie plus dure et plus austère que les autres, alloient nu-pieds, à moins qu'il ne fît un très-grand froid, ou qu'ils n'eussent à marcher par des chemins raboteux et difficiles. Et c'est ainsi que Socrate marchoit ordinairement. Les Romains ont quelquefois imité cette austérité, comme on le voit par l'exemple de Caton et de quelques autres. Dans Clément d'Alexandrie, il y a un passage qui paroît bien singulier; il dit: « Qu'il est séant et convenable à un homme de « guerre surtout d'aller nu-pieds; car d'avoir des « souliers, c'est être presque lié ».

[12] Naxos, la plus grande et la plus fertile des cyclades, au milieu de l'archipel de la Méditerranée, produit d'excellent vin que les anciens comparoient au nectar. *A. L. D.*

[13] Il n'y a rien de plus parfait que d'être propre

en même temps et à la politique et à la guerre, à commander des armées, et à gouverner et conduire des états. Mais il est difficile de réunir ces deux grands talents. Il y en a eu de grands exemples parmi les Grecs. Cela est plus rare parmi nous; et je suis persuadé que l'éducation en est la seule cause.

[14] Ce mot est fondé sur cette vérité constante, que la justice et l'innocence protègent assez les gens de bien, et qu'ils n'ont pas besoin d'autres défenseurs; car ils sont assez forts quand la justice est pour eux. Cependant on peut opposer à ce mot de Phocion un principe tout contraire. Ce sont les bons qui ont besoin très-souvent d'être défendus contre la persécution des méchants et contre leurs calomnies, et ce sont les méchants qu'on ne doit jamais défendre.

[15] Héliée, le plus grand tribunal d'Athènes, ainsi appelé parce qu'il étoit découvert et exposé au soleil. Les juges étoient nommés *Héliastes*.

[16] Voilà une des grandes marques d'un bon citoyen et d'un homme de bien, de conseiller la paix où il sait qu'il sera soumis à des gens qui lui sont inférieurs, et de détourner de la guerre où il est sûr du commandement. Nous avons connu des gens qui suivoient d'autres maximes.

[17] Charidème, celui qui se retira dans la suite auprès de Darius, et y reçut la mort pour prix de la noble franchise avec laquelle il avoit fait sentir à ce prince la différence de ses troupes si brillantes d'or, avec les soldats Macédoniens tout couverts de fer. Voyez Quinte-Curce, liv. iij. *A. L. D.*

[18] Car Phocion craignoit avec raison que Philippe ne fît aux Grecs des demandes fort onéreuses, et auxquelles les Athéniens seroient tenus de déférer pour leur part si la paix étoit faite, et qu'ils y eus-

sent été compris. Ce qui suit va le faire mieux entendre.

19 C'est un vers du neuvième livre de l'Odyssée. Après qu'Ulysse, échappé de l'antre du cyclope, se fut rembarqué avec les compagnons qui lui restoient, il adressa la parole à ce monstre, qui, outré de fureur, lança contre son vaisseau une grande masse de rocher qui tomba devant la proue, et excita un tel mouvement dans la mer, que le flot en reculant repoussa le vaisseau contre terre. Ulysse adressa encore la parole au cyclope, et c'est ce que ses compagnons effrayés vouloient empêcher. Ils lui disent donc ce vers : « Malheureux, pourquoi voulez-vous, etc. » Tous les plus grands hommes de ces temps-là savoient Homère par cœur, et en faisoient usage.

20 Rien ne marque mieux le grand sens de Phocion et sa grande habileté dans la politique, que cette négociation; car il profita merveilleusement du penchant et de l'inclination d'Alexandre, et s'en servit avec un art admirable pour éloigner la guerre de son pays. Pour réussir dans ces occasions, il faut connoître le caractère de ceux avec qui on traite, et s'en servir comme d'une voile qu'on tourne au vent qu'on veut lui donner.

21 Voici un raffinement de vanité bien indigne d'Alexandre. Aucun des rois ni des empereurs qui l'ont suivi, n'ont eu cette fausse délicatesse. Comment y auroit-il de la bassesse à faire ce souhait à ceux à qui ils écrivent? Eh! il y auroit de la grandeur à leur procurer l'état heureux désigné par ce terme. Mais la vanité s'est bien dédommagée. On ne peut s'empêcher de rire, quand on considère jusqu'à quelles minuties on a porté les formalités des lettres. Non seulement les termes y sont ménagés, mais les espaces compassés avec autant d'exactitude que s'il s'agissoit de régler les limites d'un empire.

C'est ce qui fait aujourd'hui une partie considérable de la grandeur.

[22] Voilà pourtant un homme qui avoit été plusieurs fois capitaine général de son pays, et qui avoit gagné des batailles. Ne viendra-t-on jamais à bout de persuader que la plus grande simplicité est compatible avec la plus haute grandeur, et que le luxe ne vient que de la petitesse ?

[23] Ainsi la vertu consistant à se contenter de peu, cet homme auroit eu l'avantage sur Phocion, et auroit été plus homme de bien que lui, si Phocion n'avoit pas été content de ce qu'il avoit, et qu'il eût voulu davantage. Ce mot est plein de sens.

[24] C'étoit une des plus grandes fêtes d'Athènes; on la célébroit en l'honneur de Minerve. Il y avoit les grands et les petits Panathenées; les petits se célébroient le vingt du mois thargélion (juin) et les grands au mois hécatombæon (août). Les petits s'ouvroient par la course des chars, après la course des chars il y avoit d'autres combats, comme la lutte, la course à pied.

Ibid. Il me semble qu'on n'est point entré dans la finesse de ce passage, et qu'on ne l'a pas bien expliqué. Le fils de Phocion demandoit à son père la permission d'aller combattre aux jeux des fêtes Panathenées; Phocion qui connoissoit la vanité de son fils, et qui sentoit qu'il ne demandoit cette permission que pour paroître sur un char magnifique, lui permit d'y aller, mais à condition qu'il ne paroîtroit que pour la course, et qu'il ne combattroit qu'à pied. La manière dont Plutarque s'explique est très-élégante et très-fine. Phocus demandoit à aller paroître aux Panathenées dans la course des chars, et Phocion ne lui permet que d'aller combattre à pied, il le fait descendre de ce char dont son imagination est remplie et flattée; et *ἀποβάτην ἀφῆκεν*, *il l'envoie piéton*, c'est-à-dire

qu'il le renvoie avec la permission de combattre seulement à pied. Cela donne à ce passage beaucoup de grâce. On sait que les Grecs appeloient ἀποβάτης celui qui descendoit du char pour combattre à pied. Phocion faisoit par là deux choses avantageuses à son fils; il rabaissoit sa vanité, et il lui imposoit la nécessité de s'exercer et de fortifier son corps par la course.

25 C'étoit la coutume que celui qui avoit remporté la victoire à ces jeux, traitât ses camarades; mais souvent les meilleurs amis du vainqueur briguoient l'honneur de célébrer la victoire de leur ami par un grand festin.

26 Il falloit avoir un certain âge pour être admis à parler devant le peuple, comme cela paroît par les oraisons de Démosthène.

27 Car il étoit très-honteux que le beau-fils de Phocion, général des Athéniens, se chargeât de la commission de faire bâtir le tombeau de la courtisane d'Harpalus, et d'en être comme l'entrepreneur; mais il fut plus honteux encore de voler son argent en grossissant ses comptes. Au reste, Quinte-Curce donne un autre nom à cette courtisane d'Harpalus, et l'appelle *Pothynie*: peut-être ce nom est corrompu.

28 Au-delà du Céphise, sur le chemin, on voit deux tombeaux remarquables par les ornements dont ils sont embellis; l'un est d'un certain homme de Rhodes, qui alla s'établir à Athènes, et l'autre est de Pythionice, célèbre courtisane, qu'Harpalus aima si éperdument, qu'après sa mort il lui fit élever ce tombeau, qui, de tous les anciens ouvrages qui sont en Grèce, est le plus digne d'être vu. C'est ainsi qu'en parle Pausanias, peu d'accord en cela avec Plutarque, qui ne trouvoit pas ce tombeau si merveilleux. Ce lieu que Plutarque appelle *Hermius*, est appelé par d'autres *Hermès*.

29 Quel éloge d'Alexandre ! car ce mot figuré marque la grandeur de l'empire d'Alexandre, comme si la terre entière lui étoit soumise, et en même temps il étonne l'imagination par la grandeur de l'hyperbole. Démétrius Phaléréus en a bien senti la beauté ; car il la met dans son jour par sa belle remarque, où il fait voir que ce qui rend ce mot si grave et si terrible, c'est que dans ce peu de paroles se trouvent l'emphase, l'allégorie et l'hyperbole.

30 Il y a dans le texte, *εἰς Ἑλληνικὸν πόλεμον*, *dans la guerre des Grecs* Mais Xylander et Cruserius ont bien vu qu'il falloit lire, *εἰς Λαμιακὸν πόλεμον*, *dans la guerre Lamiaque* C'est la guerre que tous les Grecs ligués ensemble, à l'exception des Béotiens, pour la liberté de la Grèce, firent sous la conduite de Léosthène contre Antipater, qu'ils défirent et qu'ils obligèrent de se renfermer dans la ville de Lamia, et elle fut appelée *Lamiaque* du nom de cette ville. Voyez Diodore, liv. xviij.

31 Ce mot est parfaitement beau, mais la grâce n'en est pas si sensible dans notre langue. Cette remarque la fera sentir : les Grecs avoient deux sortes de course dans le stade. La première étoit la simple, quand on parcouroit le stade depuis la barrière jusqu'à la borne ; celle-là étoit appelée *στάδιον*, *le stade*. Et l'autre étoit l'*aller* et le *venir*, et on l'appeloit *δόλιχον*. Phocion trouvoit donc cette armée fort belle et fort leste pour courir le stade, et pour en demeurer là ; mais il craignoit le retour, *ce double stade*, comme en effet la fin ne répondit point à ces beaux commencements. Ainsi Phocion avoit grande raison de dire, *Τὸν δὲ δόλιχον τοῦ πολέμου φοβοῦμαι.* A combien d'entreprises ce mot ne peut-il pas être appliqué ?

32 Il l'avoit pourtant fort bien traité lorsqu'on

l'avoit envoyé ambassadeur auprès de lui, pour la rançon des prisonniers qu'il avoit faits. Le jour même qu'il arriva, Antipater le pria à souper, et Xénocrate lui répondit ces vers d'Homère qu'Ulysse dit à Circé qui le pressoit de manger : « Circé, est-il quelqu'un « qui, en ma place, pour peu qu'il eût de bonté et « d'humanité, pût avoir le courage de manger et de « boire avant que d'avoir délivré ses compagnons, et « que de les voir de ses propres yeux » ? Odyssée, liv. x. Antipater, charmé de cette présence d'esprit et de cette application si heureuse, lui rendit tous les prisonniers.

53 Il veut faire entendre qu'en laissant le peuple maître dans Athènes, cela pourroit enfin causer la ruine de Phocion et sa mort même ; car le peuple d'Athènes étoit fort redoutable à ceux qui l'avoient gouverné, et se portoit facilement contre eux aux extrémités les plus grandes, et la suite fit voir qu'il avoit raison.

54 Je ne comprends pas comment on pouvoit regarder cette condition comme vaine et inutile. Cette garnison macédonienne dans le fort de Munychia n'assuroit-elle pas le gouvernement oligarchique dans Athènes, et ne fortifioit-elle pas les nobles contre les entreprises du peuple ? Elle étoit donc utile aux vues et aux desseins d'Antipater. La suite même le prouve ; car on va voir que Phocion reconnoît lui-même que le peuple étoit plus sage et plus facile à gouverner, tenu en bride par cette garnison.

55 Il n'y a point dans l'Attique de promontoires qui portent le nom de Diane, au moins je n'en connois point. Mais l'oracle de Dodone s'exprime poétiquement, et appelle ces promontoires, *les promontoires de Diane* ; parce que les montagnes et les forêts étoient de l'apanage de cette déesse. On n'a qu'à voir Callimaque dans son *Hymne à Diane*.

56 Cette leçon peut fort bien se soutenir ; ἐν καθαρῷ λιμένι, c'est-à-dire « dans un endroit du port où l'eau « étoit pure et nette ». Car dans les ports, il y a des endroits où l'eau n'est pas nette et propre à laver. Cependant il faut avouer que la correction que Florent Chrétien propose dans ses commentaires sur la comédie d'Aristophane, intitulée *la Paix*, est très-vraisemblable : il croit qu'il faut lire, ἐν Κανθάρου λιμένι, « dans le port de Cantharus », du nom d'un héros ainsi nommé, ou plutôt à cause de sa figure. C'est ainsi qu'ont lu Meursius dans son livre de *Pop. Atticæ*, et Henri de Valois sur Harpocration. Et cette leçon est confirmée par un manuscrit. Il est parlé de ce port dans la comédie d'Aristophane :

Ἐν Πειραιεῖ δή ἐστι Κανθάρου λιμήν.

« Dans le Pirée, est le port de Cantharus ». Les fautes les plus dangereuses, et celles qui se maintiennent le plus long-temps, ce sont toujours celles qui présentent un sens naturel, et des termes propres et hors de soupçon, à une première vue.

57 Xénocrate étoit de Chalcédoine. Il avoit été envoyé ambassadeur auprès d'Antipater, pour conserver la démocratie dans Athènes, et pour empêcher que les riches n'eussent seuls part au gouvernement.

58 Socrate se sert d'un trait tout semblable, pour rabattre la folle vanité d'Alcibiade ; car en l'opposant au fils du grand roi auquel il vouloit s'égaler, il dit : « Quand la reine est accouchée de son premier fils, « qui doit succéder à la couronne, tous les peuples qui « sont répandus dans ce vaste empire, célèbrent sa « naissance, et dans la suite, tous les ans, ce jour-là « est une de leurs plus grandes fêtes ; dans toutes les « provinces de l'Asie, ce n'est que sacrifices et que « festins ; au lieu que quand nous naissons, mon cher

« Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du poëte « comique : *à peine* nos voisins s'en aperçoivent-ils ». Dans le *premier Alcibiade*, tome 1 de ma traduction, page 305.

39 On se trompe quand on écrit ce nom par une *s*, *Polysperchon*. Il est vrai qu'il y a eu un Etolien appelé *Polysperchon*, mais il n'a rien de commun avec ce Polyperchon dont il s'agit ici. Et il signifie proprement *qui se hâte*, de πό υ et de σπέρχω. Au lieu que ce nom Polyperchon a une autre origine, comme M. le Fèvre l'a démontré dans ses notes sur Justin. « Poly-« perchon, dit-il, est un nom abrégé par syncope. « C'étoit d'abord Polyperrechon », et il est formé de l'ancien mot πεῤῥέχειν, qu'on disoit pour ὑπερέχειν, qui signifie *exceller*, *être au-dessus*. Ainsi *Polyperchon* signifie *excellent*, *excellens*, *eximius*. Et on disoit πεῤῥέχω pour περιέχω, comme on a dit *Perphila* pour *Periphila*, etc.

40 Polyperchon vit qu'il n'avoit d'autre moyen de surprendre Cassandre, que de rétablir la démocratie dans les villes où Antipater l'avoit détruite, pour y substituer l'olygarchie, qui l'en rendoit le maître absolu. Toute cette trame est fort bien détaillée dans Diodore, liv. xviij.

41 Nicanor, qui avoit senti la ruse de Polyperchon, vouloit sans doute la faire apercevoir aux Athéniens, et les empêcher par là de donner dans ce piége, en leur persuadant que cette démocratie, dont on les leurroit, leur seroit funeste, et que Polyperchon s'en serviroit pour les subjuguer et se rendre maître de leur ville.

42 Aridée, dont il étoit tuteur. Il étoit frère d'Alexandre, et portoit alors le nom de son pére Philippe. Il régna six ans et quelques mois.

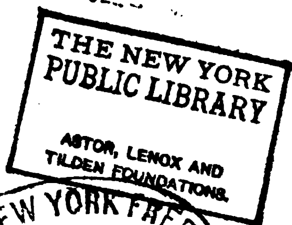
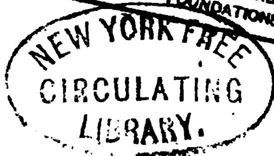
43 En effet, ce mot d'Hégemon étoit très-propre à faire croire au roi que Polyperchon, en faisant semblant de favoriser l'olygarchie, travailloit effectivement à rétablir la démocratie, pour se rendre maître d'Athènes.

44 C'étoit la coutume; il falloit que l'accusé se condamnât lui-même à quelque peine, comme je l'ai expliqué sur l'apologie de Socrate. Phocion se condamne lui-même à la mort, afin que l'animosité des Athéniens, assouvie par là, s'adoucît un peu en faveur de ses amis; mais cela est inutile.

45 C'étoit la fête appelée *dialia*, la fête de Jupiter; à cette fête, les pères achetoient des jouets pour leurs enfants, comme on fait aujourd'hui aux foires.

46 Par les anciennes comédies, nous voyons que les jeunes gens étoient fort sujets à prendre des maîtresses chez les marchands d'esclaves, et à les mettre en liberté pour les épouser.

47 Ce jugement de Phocion est semblable à celui de Socrate dans toutes ses circonstances, excepté qu'au jugement de Socrate, les Athéniens respectèrent davantage la fête appelée *théorie*, qu'ils ne respectèrent la fête de Jupiter à celui de Phocion. Depuis la mort de Socrate jusqu'à celle de Phocion, il y a quatre-vingt-deux ans. Il semble que les Athéniens, après avoir fait une si grande faute, après l'avoir même reconnue, et, ce qui est encore plus, après en avoir été visiblement punis, ne devoient pas retomber dans le même cas, et commettre encore une semblable injustice. Mais tel est le peuple, il ne faut pas un si long espace de temps à mettre entre deux folies. Il en fera une le matin, il s'en repentira à midi, et l'après-dînée il en fera une toute pareille.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

NEW YORK FREE
CIRCULATING
LIBRARY.



CATON D'UTIQUE.

Dacier, Edition in 4.°

CATON D'UTIQUE.

La maison de Caton tire le commencement de son éclat et de son lustre de son bisaïeul Caton le Censeur, personnage qui, par sa vertu, parvint à une plus grande réputation et à une plus grande puissance qu'aucun Romain de son temps, comme nous l'avons écrit dans sa vie. Celui-ci dont nous parlons présentement, arrière-petit-fils du premier [1], fut laissé orphelin de père et de mère avec son frère Cæpion, et une sœur nommée Porcie. Il avoit aussi une autre sœur appelée Servilie [2], mais elle n'étoit sœur que de mère. Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel [3], qui tenoit alors le premier rang et avoit la principale autorité dans la ville ; c'étoit un homme très-éloquent, d'une très-grande sagesse, et qui, en courage et en grandeur d'âme, ne cédoit à aucun des Romains. On dit que Caton montra dès son enfance, dans le son de sa voix, dans les traits de son visage et dans toutes ses actions, jusque dans ses jeux mêmes, un naturel inflexible qui ne s'étonnoit ni ne s'émouvoit de rien, et une

fermeté inébranlable en toutes choses. Il n'entreprenoit rien dont il ne vînt à bout, et il s'y opiniâtroit avec une ardeur au-delà de son âge. Et s'il paroissoit revêche et rude à ceux qui vouloient le gagner par leurs flatteries, il se montroit encore plus rebelle à ceux qui vouloient l'intimider par leurs menaces. Il étoit très-difficile de l'émouvoir jusqu'à le faire rire, et ce n'est que très-rarement qu'on a vu son visage s'épanouir jusqu'au souris. Il n'étoit ni sujet ni prompt à se mettre en colère; mais une fois irrité, il n'étoit pas facile de l'apaiser.

Quand il commença à étudier les belles-lettres, il se trouva dur et lent à comprendre; mais ce qu'il avoit une fois bien compris, il le retenoit fort bien, et avoit la mémoire ferme et sûre; ce qui arrive assez ordinairement, car on voit que les esprits vifs oublient facilement, et que les esprits lents, qui n'apprennent qu'à force d'application et de peine, retiennent beaucoup mieux; chaque chose qu'on apprend et qu'on inculque dans sa tête étant un nouveau mouvement et une sorte de flamme qui allume l'âme. Mais ce qui contribuoit le plus à rendre Caton si dur et si lent à apprendre, c'est qu'il ne croyoit pas légèrement. Car apprendre, ce n'est autre chose que recevoir une

impression, et il arrive toujours que ceux-là croient plus facilement qui ont le moins d'objections à faire contre ce qu'on leur dit; c'est pourquoi les jeunes gens croient plus facilement que les vieux, et les malades que les sains. Et en général, partout où la partie qui doute est la plus foible, le consentement est le plus prompt. Cependant Caton ne laissoit pas d'obéir à son précepteur, et de faire tout ce qu'il lui ordonnoit; mais il lui demandoit la raison de chaque chose, et en tout il vouloit savoir le motif. Aussi dit-on que son précepteur étoit un très-honnête homme et très-savant, et qu'il employoit plutôt le raisonnement que la menace : il s'appeloit Sarpedon.

Pendant que Caton étoit encore enfant, les peuples de l'Italie, alliés des Romains, sollicitoient le droit de bourgeoisie dans Rome; et Pompédius Silo (a), grand homme de guerre, et qui avoit beaucoup de réputation, passa à cette occasion plusieurs jours chez Livius Drusus, son ami particulier. Pendant ce temps-là, il s'amusa souvent avec les enfants qui étoient dans la maison, et vivoit avec eux dans la dernière familiarité : « Mes enfants, leur dit-il un jour, intercé-

(a) Les éditeurs d'Amyot proposent de lire Popédius Silo. *A. L. D.*

« dez pour nous auprès de votre oncle, afin « qu'il nous aide à obtenir le droit de bourgeoisie que nous demandons ». Cæpion, en riant, fit d'abord signe qu'il solliciteroit son oncle; et comme Caton ne répondit rien, et qu'il tenoit les yeux fixement attachés sur ces étrangers avec un visage dur et sévère : « Et toi, mon enfant, lui dit Pompédius, « que dis-tu? ne veux-tu pas parler à ton « oncle en faveur de ses hôtes aussi-bien que « ton frère »? Comme il ne répondoit rien encore, et que, par son silence et par tout son air, il paroissoit rejeter sa prière, Pompédius, le prenant entre ses bras, et le tenant suspendu hors de la fenêtre comme prêt à le jeter, lui dit : « Promets de parler, ou « je te laisse tomber ». Il prononça ces mots d'un ton rude et menaçant, en le tenant toujours hors de la fenêtre, et lui donnant diverses secousses pour le mieux effrayer. Après que Caton eut souffert cela très-long-temps, sans témoigner le moindre étonnement, ni la moindre crainte, Pompédius le remettant à terre, dit tout bas à ses amis : « Quel bon« heur un jour pour l'Italie, si cet enfant « vit! s'il étoit aujourd'hui en âge d'homme, « je ne crois pas que, parmi tout le peuple, « nous eussions un seul suffrage pour nous ».

Une autre fois un de ses parents l'ayant

prié avec d'autres enfants à un repas qu'il donnoit pour célébrer le jour de sa naissance, tous ces enfants se trouvant là ensemble, et ne sachant que faire en attendant le souper, se mirent à jouer dans un coin de la maison les uns avec les autres, grands et petits. Leur jeu étoit de représenter un jugement dans toutes les formes[4]; il y avoit des juges, des accusateurs, des défendeurs et des huissiers pour mener en prison ceux qui seroient condamnés. Un de ces enfants qui avoient été jugés, et qui étoit fort beau de visage, fut livré à un garçon plus grand que lui, qui le mena dans une petite chambre où il l'enferma. L'enfant eut peur et se mit à appeler Caton à son secours. Caton, se doutant d'abord de ce que c'étoit, courut à la porte de la chambre; et poussant ceux qui se mettoient au-devant de lui, et qui vouloient l'empêcher d'entrer, il délivra l'enfant, et tout en colère il l'emmena dans sa maison, où la plupart des autres enfants le suivirent.

Tout cela rendit le jeune Caton si célèbre parmi ceux de son âge, que Sylla, voulant donner au peuple le spectacle du tournois sacré des enfants à cheval, que les Romains appellent *Troye* (*a*), et ayant choisi les en-

(*a*) On peut en voir la description au cinquième livre de l'Énéide de Virgile. *A. L. D.*

fants des plus nobles maisons, qu'il préparoit et instruisoit pour cette grande journée, il nomma les deux chefs des bandes. Le premier fut reçu agréablement par tous les autres, à cause de sa mère : car il étoit fils de Métella, femme de Sylla ; mais ils ne voulurent jamais de l'autre, appelé Sextus, quoiqu'il fût propre neveu du grand Pompée, et ils se mirent tous à crier qu'ils ne vouloient ni s'exercer sous lui, ni le suivre. Sylla leur demanda quel autre enfant ils vouloient donc qu'on mît à leur tête. Ils répondirent tous, Caton ; et Sextus lui-même se retira et lui céda volontairement cet honneur, comme au plus digne.

Sylla, qui avoit été l'ami particulier de Caton le père, envoyoit souvent chercher ses deux jeunes enfants, Cæpion et Caton, et s'entretenoit avec eux; faveur singulière qu'il faisoit à fort peu de gens, à cause de la grandeur du rang qu'il tenoit, de la dignité de sa charge et de sa grande puissance. Sarpedon, jugeant que cet avantage étoit très-considérable pour la réputation, l'avancement et la sûreté de ses élèves, les menoit très-souvent, et surtout Caton, dans la maison de Sylla, pour lui faire la cour. Cette maison alors ressembloit proprement à un enfer et à un lieu de supplices, par la quantité de gens qu'on y conduisoit tous les jours,

à qui on donnoit la torture, et que l'on faisoit mourir. Caton étoit alors dans sa quatorzième année. Voyant les têtes des plus illustres personnages de Rome, qu'on emportoit, et entendant gémir et soupirer en secret ceux qui assistoient à ces sanglantes tragédies, il demanda à son précepteur : « D'où vient « qu'il ne se trouve personne qui tue cet « homme? C'est, lui répondit le précepteur, « qu'on le craint encore plus qu'on ne le hait. « Pourquoi donc, répliqua l'enfant, en me « menant ici, ne m'avez-vous pas donné « une épée, afin qu'en tuant ce monstre, je « délivrasse ma patrie de la cruelle servitude « où elle gémit »? Sarpedon, ayant entendu ce discours, et voyant en même temps les yeux et le visage de Caton allumés de fureur, fut saisi de crainte; et depuis ce moment il l'observa de plus près, et le garda comme à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque action téméraire contre Sylla.

Il étoit encore dans la première enfance, lorsqu'on lui demanda qui étoit celui qu'il aimoit davantage; il répondit « que c'étoit « son frère; et le second après lui, continua-« t-on, il répondit encore son frère ». Et comme à la troisième question il fit encore la même réponse, on cessa de l'interroger. Quand il fut plus avancé en âge, cette affection qu'il

avoit pour son frère ne fit que croître et se fortifier ; car, à vingt ans, il n'avoit jamais soupé sans Cæpion ; jamais il n'avoit été à la campagne, ni paru sur la place publique sans lui. Mais quand son frère se parfumoit d'essences, il ne l'imitoit point en cela, et dans tout le reste de sa manière de vivre, il étoit très-rigide et très-austère ; de sorte que Cæpion même, dont on admiroit la tempérance et la sobriété, avouoit, « qu'il croyoit « véritablement avoir quelque sagesse quand « il se comparoit aux autres ; mais, ajoutoit-« il, quand je viens à comparer ma vie à « celle de mon frère Caton, je ne me trouve « en rien plus sage qu'un Sippius ». Ce Sippius étoit un des hommes de ce temps-là les plus diffamés par leur luxe et par leur mollesse.

Caton, ayant été nommé prêtre d'Apollon, se sépara de son frère, et emporta sa part de la succession aux biens paternels, qui se trouva monter à cent vingt talents (*a*). Mais malgré tout ce bien, il mena une vie encore plus étroite et plus resserrée. Il lia surtout un commerce intime avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la morale et de la politique, si enflammé d'amour pour toute vertu, qu'il paroissoit y être poussé par une inspira-

(*a*) Près de 592,593 fr. *A. L. D.*

tion divine. Il étoit surtout charmé de la beauté de la justice; mais de cette justice sévère et inflexible, qui ne mollit ni par grâce ni par faveur [5]. Il s'appliqua aussi à l'éloquence, pour être en état de parler au peuple dans les occasions: car comme dans une grande ville il doit y avoir toujours des provisions pour la guerre, il vouloit de même que dans la philosophie politique on entretînt toujours des forces pour les temps fâcheux. Cependant il ne s'exerçoit point à cette étude avec les autres; et jamais personne ne l'a entendu faire des discours pour se former, comme c'étoit la coutume. Quelqu'un de ses camarades lui ayant dit: « Caton, on blâme « beaucoup ton silence. Pourvu qu'on ne « blâme pas ma vie, répondit Caton, je suis « content. Je commencerai à parler quand « je serai capable de dire des choses qui mé- « riteront de n'être pas ensevelies dans le « silence ».

Il y avoit à Rome la basilique Porcia, que le vieux Caton avoit fait bâtir pendant sa censure. Les tribuns avoient coutume de tenir là leurs audiences. Mais il y avoit une colonne placée de façon qu'elle nuisoit à leurs siéges; ils résolurent donc de l'ôter ou de la changer de place. Ce fut la première occasion qui attira Caton malgré lui à une

assemblée publique. Il s'opposa fortement au dessein des tribuns; et par cette preuve qu'il donna, et de son éloquence et de son courage, il attira l'admiration de tout le monde. Car son discours n'avoit rien qui sentît le jeune homme, aucune afféterie, ni vaine enflure, mais il étoit serré, plein de force et de sens. Cependant, au travers de la brièveté et de la solidité de ses sentences, on voyoit briller une certaine grâce qui flattoit les auditeurs; et la sévérité de ses mœurs, relevant cette grâce naïve, formoit un mélange délicieux de gravité et d'agrément, qui faisoit un véritable plaisir. Sa voix étoit assez pleine pour se faire entendre aisément à ce peuple nombreux, et elle avoit tant de vigueur et de force, que rien ne le lassoit; car souvent il lui est arrivé de parler tout un jour sans être fatigué [6].

Après avoir gagné sa cause contre les tribuns, il se replongea dans son silence ordinaire, et se renferma dans ses études domestiques, pour se former de plus en plus. Il fortifioit aussi son corps par les exercices les plus pénibles, en l'accoutumant à supporter les chaleurs les plus excessives, les glaces, les neiges et tous les frimas de l'hiver, la tête toujours découverte, et à voyager toujours à pied en toute saison, pendant que ses amis

qui l'accompagnoient étoient à cheval. En marchant ainsi, il s'approchoit souvent tantôt de l'un et tantôt de l'autre, et s'entretenoit familièrement avec eux. Dans ses maladies, il joignoit à la tempérance une patience admirable ; car, lorsqu'il avoit la fièvre, il passoit les journées seul, sans vouloir voir personne jusqu'à ce que sa fièvre fût passée, et qu'il n'y eût plus aucune apparence de retour.

Quand il soupoit avec ses amis, on tiroit au sort à qui choisiroit le premier les parts ; et si le sort de choisir le premier ne lui tomboit point, ses amis le lui déféroient par honneur ; mais il le refusoit, disant qu'il ne falloit rien faire malgré la déesse Vénus[7]. Au commencement il n'aimoit pas à rester longtemps à table, et se levoit pour l'ordinaire après avoir bu une seule fois. Mais dans la suite il prit plaisir à boire ; de sorte que souvent il passoit les nuits à table. Ses amis, pour excuser cet excès, alléguoient cette raison, que ses occupations publiques, et les grandes affaires qui l'occupoient, absorbant ses journées entières, et l'empêchant de converser avec ses amis, il étoit bien aise d'employer la nuit et tout le temps de son souper à s'entretenir avec les philosophes. C'est pourquoi un certain Memmius disant un

jour dans un cercle, « que Caton ne faisoit « que boire toute la nuit », Cicéron, l'interrompant, lui dit : « Mais tu ne dis pas « qu'il joue aux dés tout le jour ».

En général, Caton, persuadé que les mœurs de son temps étoient si corrompues, et avoient besoin d'un si grand changement, que, pour les réformer, il falloit faire absolument tout le contraire de ce que l'on faisoit, il prit ce dernier parti; et comme la pourpre la plus vive, et celle qui avoit été teinte deux fois, étoit la plus recherchée et la plus estimée, il n'en portoit que de la plus sombre. Souvent, après son dîner, il sortoit nu-pieds, et en simple tunique, non pour acquérir quelque réputation par cette singularité, mais pour s'accoutumer à ne rougir que des choses véritablement honteuses, et à n'avoir nulle honte de celles qui ne le sont que dans l'opinion [8]. Une grande succession lui étant échue par la mort d'un cousin germain, qui s'appeloit Caton comme lui, et cette succession pouvant valoir cent talents, il la vendit; et tout l'argent qu'il en retira, il le prêtoit, sans aucun intérêt, à ceux de ses amis qui en avoient besoin. Souvent même il leur donnoit ses terres et ses esclaves à engager au public, et il confirmoit cet engagement.

Quand il crut qu'il étoit temps de penser au mariage, lui qui jusque-là n'avoit eu commerce avec aucune femme, il rechercha Lépida, qui auparavant avoit été fiancée à Scipion Métellus. Scipion s'étant dédit, et ayant rompu le contrat, avoit laissé Lépida libre; mais, sur cette recherche de Caton, il s'en repentit; et ayant mis tout en œuvre pour renouer son mariage, il y réussit. Caton, piqué de ce procédé, et plein de colère, fut sur le point de poursuivre Scipion en justice 9; mais ses amis l'en ayant empêché, le feu de la colère et de la jeunesse le porta à exhaler sa bile en chansons; il fit des vers ïambes, où il déchiroit Scipion et l'accabloit d'injures, en jetant dans ses vers tout le fiel et toute l'amertume du poète Archiloque 10, sans imiter ses obscénités et ses reproches frivoles et puérils. Caton épousa Attilia, fille de Soranus, et ce fut sa première femme, et non pas la seule, comme cela étoit arrivé à Lélius, qui, en cela plus heureux que lui, ayant vécu fort long-temps, n'eut jamais d'autre femme que la première qu'il avoit épousée.

On vit alors (a) s'élever la guerre qu'on appela *la guerre des esclaves*, ou la guerre

(a) L'an 71 avant l'ère chrétienne.

de Spartacus, pour laquelle Gellius (a) fut nommé préteur. Caton alla servir sous lui en qualité de volontaire, par amitié pour Cæpion qui y commandoit mille hommes; mais il ne put y donner des marques de sa bonne volonté et de son courage, comme il l'auroit voulu, à cause de l'incapacité du général, qui s'acquitta fort mal de son emploi. Cependant au milieu de la mollesse et du luxe qui régnoient dans cette armée, il fit toujours paroître tant d'ordre, de modestie et de valeur, quand il en étoit besoin, tant de fermeté et de prudence, que tout le monde trouvoit qu'il n'étoit en rien inférieur à l'ancien Caton son bisaïeul. Son général Gellius lui décerna de grands honneurs et les prix les plus considérables dont on honoroit la valeur; mais il ne voulut ni les avouer ni les recevoir, disant qu'il n'avoit rien fait qui méritât ces récompenses.

Cette sévérité le faisoit passer pour un homme étrange et singulier. Il fut rendu alors une nouvelle ordonnance, par laquelle il étoit défendu à ceux qui briguoient les charges d'avoir auprès d'eux de ces gens que les Romains appellent *nomenclateurs* [11]. Caton briguant la charge de tribun de soldats, obéit seul à cette loi [12], et fit tant qu'il vint à bout

(a) L. Gellius Publicola.

de saluer et d'appeler par leur nom tous les citoyens. Cela déplut extrêmement à ceux mêmes qui le louoient ; car plus ils voyoient que tout ce qu'il faisoit étoit beau, plus la difficulté qu'ils trouvoient à l'imiter le leur rendoit odieux et insupportable.

Ayant donc été nommé tribun de soldats, il fut envoyé en Macédoine où commandoit le préteur Rubrius. L'on dit que le jour de son départ, comme sa femme étoit fort affligée et fondoit en larmes, Munatius, un des amis de Caton, lui dit : « Prenez courage, « Attilia, je vous garderai votre mari. Voilà « qui est bien dit », répartit Caton, sans rien ajouter davantage. Mais quand on fut à une journée de Rome, et qu'on eut soupé, Caton dit à Munatius : « Maintenant, afin « que tu puisses tenir la parole que tu as « donnée à Attilia de me bien garder, il faut « que tu ne me quittes ni jour ni nuit ». En même temps il ordonna que tous les soirs on tendît deux lits dans sa chambre, un pour lui, et l'autre pour Munatius ; de sorte que Munatius, obligé de coucher toujours dans la même chambre, étoit bien plutôt gardé par Caton, qui s'en faisoit un amusement, que Caton ne l'étoit par Munatius.

Caton menoit toujours à sa suite quinze esclaves pour le servir, deux affranchis et

quatre amis particuliers, tous bien montés, pendant qu'il alloit à pied, s'entretenant tantôt avec les uns, tantôt avec les autres, comme je l'ai déjà dit. Quand il fut arrivé à l'armée, où il y avoit plusieurs légions, le préteur Rubrius lui en donna une à commander. Dans ce poste honorable, il pensa que ce n'étoit pas un acte bien extraordinaire ni bien royal que de se montrer vertueux lui-même, vu qu'il n'étoit qu'un seul homme, mais qu'il falloit rendre aussi vertueux que lui tous ceux qu'il avoit sous son commandement. Animé de cette noble ambition, il ne retrancha pas la crainte que l'on devoit avoir de sa puissance, mais il ajouta à l'autorité, la raison, qu'il employoit toujours pour persuader et instruire ses soldats. A cette méthode, il joignoit les récompenses et les châtiments; de sorte qu'il seroit difficile de dire s'il les rendit plus paisibles que belliqueux, et plus vaillants que justes, tant ils paroissoient terribles à leurs ennemis, et doux à leurs alliés, timides à commettre tout ce qui étoit honteux, et prompts et hardis à entreprendre tout ce qui étoit honnête et digne de louange. Il arriva de là que ce dont il se soucioit le moins, et à quoi il avoit le moins pensé, fut justement ce qui lui fut le plus acquis, réputation, crédit, honneur, amitié et respect de la part

des soldats. Car ce qu'il commandoit aux autres, il le faisoit tout le premier; et dans sa manière de se vêtir, de vivre et de marcher en campagne, il s'égaloit bien plus aux moindres soldats, qu'il ne se conformoit aux capitaines. Et au contraire, dans tout ce qui regardoit les mœurs, la grandeur de courage et la manière de parler, il tâchoit toujours de surpasser les officiers les plus distingués, et les généraux mêmes. Et par là, avec l'estime des troupes, il gagna insensiblement leur affection. Car le véritable zèle pour la vertu ne s'engendre dans les âmes qu'avec l'amitié et le respect dus à ceux qui en donnent l'exemple; et c'est une chose sûre que ceux qui louent les gens vertueux sans les aimer, respectent bien leur réputation, mais n'admirent point leur vertu, et ne sont point soigneux de l'imiter.

Caton ayant appris qu'Athénodore, surnommé Cordylion, personnage très-savant dans la philosophie des Stoïciens, et fort avancé en âge, étoit retiré à Pergame, et qu'il avoit résisté opiniâtrément à toutes les prières et à toutes les instances que des généraux d'armée et des rois mêmes lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux [13], en lui offrant leur amitié et des conditions très-honorables, jugea bien que ce seroit inutile-

ment qu'il lui écriroit, et qu'il lui enverroit quelqu'un pour l'inviter à venir auprès de lui. C'est pourquoi, profitant de deux mois de congé que les lois romaines lui accordoient pour aller vaquer à ses affaires, il s'embarqua et alla en Asie trouver ce philosophe, se promettant bien de toutes les bonnes qualités qu'il sentoit en lui-même, qu'il réussiroit dans son dessein, et qu'il feroit une heureuse chasse. Quand il fut auprès de lui, il combattit ses motifs avec tant de force, et employa de si bonnes raisons, qu'enfin il le fit changer de résolution, et l'emmena avec lui dans son camp, tout fier et tout joyeux de cette victoire, qu'il regardoit comme un exploit plus grand et plus éclatant que tous ceux de Lucullus et de Pompée, qui alloient subjuguant par la force des armes les nations et les royaumes de l'Orient [14].

Pendant qu'il étoit encore à l'armée tribun de soldats, son frère Cæpion, allant en Asie, tomba malade en Thrace, dans la ville d'Ænus (*a*), et il en reçut d'abord la nouvelle par des lettres qu'on lui écrivit. Quoique le temps fût très-mauvais, et que la mer fût agitée d'une violente tempête, il voulut par-

(*a*) Autrefois appelée *Absynthe*; elle étoit auprès de l'embouchure orientale de l'Ebre, dans le canton des Ciconiens. *A. L. D.*

tir sans différer; et ne trouvant point de grands vaisseaux, il se jeta dans un navire marchand avec deux de ses amis et trois esclaves, et partit de Thessalonique (*a*). Il fut en très-grand danger d'être submergé, et ne se sauva que par un bonheur qu'on n'auroit jamais osé espérer. Il arriva à Ænus comme son frère venoit de rendre le dernier soupir. Il fut plus sensible à cette perte qu'il ne convenoit à un philosophe, et à un philosophe stoïcien; car il ne témoigna pas seulement l'excès de sa douleur par ses regrets, par ses soupirs, par ses larmes, par les transports qui le poussoient à se jeter sur ce corps mort qu'il embrassoit tendrement, et par toutes les autres marques de l'affliction la plus vive et la plus sensible, mais encore par la grande dépense qu'il fit à ses funérailles. Il employa de grosses sommes en parfums et en drogues odoriférantes, fit brûler beaucoup d'étoffes précieuses sur son bûcher, et lui éleva au milieu de la place d'Ænus un tombeau magnifique de marbre de Thasos, qui lui coûta huit talents [15]. Il y avoit beaucoup de gens qui blâmoient cette dépense excessive, et qui l'interprétoient mal, en la comparant à la modestie et à la simplicité dont il faisoit profession dans

(*a*) Dans la Macédoine, sur le golfe Thermaïque. *A. L. D.*

tout le reste. Mais ces gens ne s'apercevoient pas combien la fermeté inflexible de cet homme contre les voluptés, contre les craintes, contre les prières injustes et impudentes, étoit mêlée de douceur et d'humanité. Plusieurs villes, princes et gouverneurs lui envoyèrent beaucoup de présents pour honorer ces obsèques; mais il refusa tout l'argent, et ne prit que les drogues, les parfums et les étoffes, qu'il paya à ceux qui les envoyoient.

Ayant été institué héritier par égales portions avec la fille unique de Cæpion, il ne voulut pas que sa nièce supportât la moindre partie des frais qu'il avoit faits pour les funérailles de son père. Cependant, malgré cette générosité, il se trouva quelqu'un qui laissa par écrit, qu'après que le bûcher fut éteint, il passa les cendres dans un tamis pour retirer l'or et l'argent qui avoient été fondus, tant cet écrivain croyoit qu'il lui étoit permis d'attaquer non seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, ce personnage que sa vertu mettoit au-dessus des reproches et des calomnies [16].

Quand Caton quitta l'armée après le temps de sa charge fini, il fut accompagné non par des vœux, comme cela se fait ordinairement, non par des applaudissements et des louanges, mais par les regrets, les larmes et les embras-

sements infinis de tous les soldats qui s'empressoient autour de lui, qui étendoient leurs vêtements sous ses pieds partout où il passoit, et qui lui prenoient les mains pour les baiser; honneurs que les Romains de ce temps-là ne faisoient qu'avec peine à très-peu de leurs généraux. Mais avant que de retourner à Rome, pour s'y occuper des affaires publiques, il voulut voyager pour connoître par lui-même l'Asie, et pour s'instruire des mœurs, des coutumes et des forces de ses provinces. Et en même temps il fut bien aise de faire plaisir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, à cause de l'amitié et de l'hospitalité qu'il avoit liées autrefois avec son père, l'avoit prié avec de grandes instances de l'aller voir.

Il partit donc, et voici de quelle manière il fit ce voyage. Le matin à la pointe du jour, il envoyoit son cuisinier et son boulanger au lieu où il devoit coucher. Ces gens entroient modestement et sans bruit dans la ville ou dans le bourg; et s'ils ne trouvoient aucun ami de Caton, ou de sa famille, aucun homme de sa connoissance, ils lui apprêtoient son souper à l'hôtellerie, sans être à charge à personne. Quand il n'y avoit point d'hôtellerie où il pût loger, alors ils s'adressoient au gouverneur ou au magistrat, et se contentoient du premier logement qu'on vouloit leur

donner. Il arrivoit même souvent qu'on ne vouloit pas croire qu'ils fussent à Caton, et qu'on les traitoit avec mépris, parce qu'ils ne s'adressoient pas aux magistrats en faisant beaucoup de bruit et avec de grandes menaces [17]; de sorte que Caton très-souvent arrivoit le soir qu'ils n'avoient point encore pu trouver de logis. Mais c'étoit bien pis quand il paroissoit: car on n'en faisoit aucun cas; et quand on le voyoit assis sur son bagage, sans dire une seule parole, on le prenoit pour quelque homme de néant qui n'osoit ouvrir la bouche. Cependant il les appeloit quelquefois, et leur disoit : « Malheureux, « que vous êtes, défaites-vous de cette du- « reté que vous avez pour les étrangers, et « recevez-les mieux. Ce ne seront pas tou- « jours des Catons qui passeront par votre « ville. Tâchez de modérer par un bon ac- « cueil la licence que leur pouvoir leur donne « chez vous. Ils ne cherchent qu'un prétexte « pour prendre par force et avec usure ce que « vous n'aurez pas voulu leur donner de bon « gré ».

On dit qu'en Syrie, il lui arriva une aventure fort plaisante. Comme il arrivoit à Antioche, il vit devant la porte de la ville quantité d'hommes rangés en haie avec beaucoup d'ordre. D'un côté étoient les jeunes gens

avec de beaux manteaux, et de l'autre les enfants magnifiquement parés. Ensuite on voyoit marcher des hommes vêtus de robes blanches, quelques-uns même avoient des couronnes, car c'étoient les prêtres des Dieux et les magistrats. Caton crut d'abord que cet appareil étoit un honneur que la ville lui faisoit, et une entrée magnifique qu'elle lui avoit préparée. Il gronda extrêmement ses gens qu'il avoit envoyés devant, selon sa coutume, de ce qu'ils n'avoient pas empêché cette cérémonie et ce grand appareil, et commanda à ses amis qui étoient à cheval, de descendre, et marcha avec eux à pied vers ceux qui s'avançoient. Quand ils furent assez près, le maître des cérémonies qui régloit toute cette marche, et qui empêchoit la foule, homme déjà âgé, tenant une baguette à la main et une couronne, s'avança vers Caton qui marchoit le premier; et sans le saluer ni lui faire aucun honneur, il lui demande « où « ils avoient laissé Démétrius, et s'il arrive- « roit bientôt ». Ce Démétrius étoit un affranchi de Pompée; et alors toute la terre ayant les yeux attachés sur Pompée, faisoit indignement la cour à son affranchi, parce qu'il étoit tout-puissant auprès de son maître. A cette demande, tous les amis de Caton se mirent à rire avec tant de force, qu'ils ne

pouvoient se retenir, et traversèrent ainsi la foule. Caton, confus, s'écria : « O la malheu-« reuse ville » ! sans dire une seule parole de plus. Mais dans la suite, il avoit coutume de rire de sa méprise, soit qu'il la racontât ou qu'il ne fît que s'en ressouvenir.

Pompée, par son exemple, corrigea bien les hommes, et les empêcha de commettre par ignorance de ces sortes de fautes envers Caton. Ce dernier étant arrivé à Ephèse, alla saluer Pompée, comme celui qui étoit plus âgé que lui, constitué en plus grande dignité, et d'une plus grande réputation, et qui commandoit alors les plus puissantes armées de l'empire. Pompée, qui le vit venir de loin, ne voulut pas l'attendre sur son siége, mais il alla à sa rencontre, comme au-devant d'un des plus grands personnages de Rome ; et lui tendant la main, il l'embrassa avec toutes les marques de bienveillance et d'estime, donna de grands éloges à sa vertu en sa présence, et de plus grands encore quand il se fut retiré ; de sorte que dès ce moment-là, tout le monde se tourna vers Caton, et n'eut d'attention que pour lui ; et on commença à l'admirer sur les choses mêmes qui le faisoient mépriser auparavant, et à reconnoître de plus près sa douceur et sa grandeur d'âme. L'on ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que ce bon ac-

cueil de Pompée et son empressement pour lui, étoient plutôt l'effet de l'estime et du respect qu'il avoit pour sa vertu, que d'aucune affection qu'il eût pour sa personne. Et on vit clairement qu'il ne pouvoit s'empêcher de lui marquer une grande admiration, et de lui faire de grands honneurs pendant qu'il l'eut auprès de lui, mais qu'il fut charmé de le voir partir. Car tous les autres jeunes Romains qui l'alloient voir, il s'efforçoit de les retenir, et leur témoignoit tout le désir qu'il avoit qu'ils voulussent rester auprès de lui, au lieu qu'il ne fit pas la moindre démarche pour retenir Caton. Au contraire, comme si Caton présent eût été un censeur qui lui eût demandé compte de toutes ses actions, et contrôlé son autorité, il vit son départ avec un grand plaisir. Il est vrai qu'il lui recommanda sa femme et ses enfants, honneur qu'il n'avoit encore fait à aucun de ceux qui étoient retournés à Rome; mais il faut dire aussi qu'ils étoient proches parents de Caton. Depuis ce moment, toutes les villes par où il passoit, déjà pleines de sa réputation, s'empressoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneur. Ce n'étoit partout que banquets et fêtes qu'on lui donnoit; et au milieu de ces réjouissances, il prioit ses amis de prendre garde à lui, de peur que, sans s'en apercevoir, il ne confirmât

un mot que Curion lui avoit dit autrefois. Ce Curion, fâché de voir l'austérité de Caton qui étoit son ami et son camarade, lui demanda un jour, « si après le temps de sa « charge expiré, il ne seroit pas bien aise « d'aller voir l'Asie ». Caton lui ayant répondu qu'il la verroit avec plaisir : « Tu « feras fort bien, repartit Curion, car tu re- « viendras de là plus doux et plus traitable » ; et il se servit d'un mot latin (*a*) qui signifie proprement cela.

Déjotarus, roi de la Galatie, envoya prier Caton de le venir voir ; car il étoit déjà vieux, et il vouloit lui recommander et mettre sous sa protection ses enfants et toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé à la cour, le roi lui envoya toutes sortes de magnifiques présents, pour gagner sa faveur, et employa tous les moyens imaginables et les prières les plus pressantes pour le porter à les recevoir. Caton fut si irrité de ces démarches, qu'étant arrivé le soir, il ne fit que coucher dans son palais, et partit le lendemain vers la troisième heure du jour. Mais le soir en arrivant à Pessinonte (*b*), il y trouva une plus grande quantité de présents encore plus riches, avec des let-

(*a*) *Mansuetior.*

(*b*) Ville de la province d'Asie, appelée *Galatie*, ou *Gallo-Grèce*, près du fleuve Sangara. *A. L. D.*

tres de Déjotarus, qui le conjuroit de les agréer; ou, s'il ne vouloit pas lui faire cet honneur, de permettre au moins à ses amis de les prendre : « car, disoit-il, ils sont bien « dignes de recevoir du bien de vous; mais « vous n'en avez pas assez pour les enrichir « comme ils le méritent ». Caton ne le voulut jamais souffrir, quoiqu'il en vît plusieurs qui étoient tentés et qui murmuroient tout bas de ne pas profiter de cette occasion. Mais il leur dit que, s'ils prenoient ces présents, cela fourniroit des prétextes à toutes les exactions et à toutes les concussions, et que d'ailleurs ses amis partageroient toujours avec lui tout le bien qu'il auroit acquis par des voies justes et honnêtes. Ainsi il renvoya à Déjotarus ses riches présents. Comme il étoit prêt à s'embarquer pour repasser à Brunduse, ses amis lui représentèrent qu'il falloit mettre dans un autre vaisseau les cendres de son frère Cæpion, qu'il transportoit avec lui; mais il leur dit qu'il se sépareroit plutôt de son âme que de ces restes précieux, et mit à la voile. On dit qu'il arriva par hasard que le vaisseau où il étoit, fut en grand péril dans ce passage; au lieu que tous les autres firent cette traversée assez heureusement [18].

De retour à Rome, il étoit toujours ou dans sa maison à conférer avec le philosophe

Athénodore, ou sur la place publique pour servir ses amis. Dès qu'il se vit en âge (*a*) de demander la questure, il ne se mit sur les rangs qu'après avoir lu avec soin toutes les lois et les ordonnances qui concernoient l'état et l'office de questeur, avoir consulté sur chaque point ceux qui avoient le plus d'expérience, et s'être mis au fait de toute l'autorité et de la puissance que cette charge pouvoit donner. De là vint que, dès qu'il y fut installé, il fit de grands changements parmi les officiers et les greffiers du trésor public, qui, ayant toujours entre leurs mains les registres et les lois sur les finances, quand ils venoient à avoir à leur tête de jeunes questeurs, qui, par leur ignorance et par leur peu d'expérience, avoient encore besoin de maîtres, ne leur laissoient pas l'autorité entre les mains, mais devenoient eux-mêmes les véritables questeurs. Caton corrigea cet abus; car prenant les affaires à cœur, et s'y appliquant fortement, il ne se contenta pas seulement du titre et des honneurs de questeur, mais il voulut en avoir encore l'esprit, le courage et le ton; et mit les greffiers sur le pied de n'être plus que ses officiers pour servir sous lui, comme c'étoit leur véritable état [19]. Il les reprenoit quand ils manquoient à leur

(*a*) Cet âge étoit fixé à 25 ans.

devoir et les instruisoit quand ils faisoient des fautes par ignorance. Comme la licence où ils avoient vécu les avoit rendus fiers et audacieux, et qu'ils alloient flatter et caresser les autres questeurs pour pouvoir plus impunément s'opposer à lui, il commença par priver de son emploi le principal d'entre eux, convaincu de mauvaise foi et de fraude dans le partage d'une succession entre des cohéritiers. Il en appela un autre en justice pour falsification ou supposition de testament. Lutatius Catulus, qui étoit alors censeur, et qui tiroit de sa charge un grand relief, et un plus grand encore de sa vertu, comme se distinguant au-dessus de tous les Romains par sa justice et par sa grande sagesse, parut pour le défendre, quoiqu'il fût d'ailleurs le panégyriste de Caton, et qu'il passât avec lui la plus grande partie de sa vie; mais se voyant vaincu par la force des raisons et des preuves, il demanda ouvertement qu'à sa considération on pardonnât à cet homme. Caton vouloit l'empêcher de donner suite à une demande si injuste; et comme il redoubloit ses instances, Caton lui dit : « Catulus, c'est une honte que vous, qui êtes « censeur, et qui en cette qualité devez faire « une information exacte de nos vie et mœurs, « vous vous laissiez dégrader par nos servi« teurs [20] qui ont malversé dans leur office »,

A ces mots, Catulus le regarda comme se préparant à répondre; mais cependant il ne dit rien, et, soit colère ou honte, il se retira tout confus. Cependant le coupable ne fut pas condamné; car s'étant trouvé une voix de plus pour le condamner que pour l'absoudre, Lutatius Catulus envoya d'abord à Marcus Lollius, collègue de Caton dans la questure, qui, à cause de quelque indisposition, n'avoit pu se trouver au jugement, pour le prier de venir sur l'heure même au secours de ce malheureux. Lollius se fit porter en litière, et arriva après le jugement rendu. Il ne laissa pas de donner son suffrage en faveur du criminel; et par là les voix s'étant trouvé partagées, il fut sauvé. Mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages, et refusa de compter la voix de Lollius comme une voix utile.

Par cette conduite pleine de droiture et de fermeté, Caton humilia les greffiers, les rendit souples et soumis, eut à sa disposition tous les registres, et rendit par là en peu de temps la chambre du trésor plus grave et plus respectable que le sénat même. De sorte que tout le monde pensoit et disoit que Caton avoit ajouté à la questure toute la dignité et toute l'autorité du consulat; car ayant trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor

public, et du trésor aux particuliers, il corrigea ce désordre, et régla si bien toutes choses, que la ville ne fit et ne reçut plus aucun tort; car il exigea avec la dernière rigueur, tout ce qui lui étoit dû, et il l'obligea aussi de payer sans remise et sans aucun retranchement tout ce qu'elle devoit; de manière que tout le peuple admiroit et respectoit également Caton, en voyant que ceux qui s'étoient flattés de priver la république de ce qu'ils lui devoient, étoient forcés de payer, et que ceux qui avoient cru perdre tout ce qui leur étoit dû, étoient remboursés avec la dernière exactitude. D'un autre côté, la plupart présentant à la chambre du trésor des billets suspects et de fausses ordonnances, et les questeurs qui avoient été avant lui, ayant coutume de les recevoir par faveur, il eut si bien l'œil sur toutes ces malversations, qu'il ne lui en échappa aucune; jusque-là qu'un jour étant en doute si une ordonnance qu'on lui présentoit étoit bonne, quoique beaucoup de témoins en assurassent la vérité, il ne voulut jamais les croire ni en ordonner le paiement, qu'après que les consuls furent venus affirmer que cette ordonnance étoit d'eux.

Il y avoit plusieurs assassins dont Sylla s'étoit servi pour égorger ses victimes, et à qui il avoit donné pour récompense dans sa

seconde proscription, jusqu'à douze mille drachmes (*a*), pour chaque tête qu'ils lui avoient apportée. Tout le monde les regardoit avec horreur comme des scélérats, et des gens maudits; mais personne n'osoit les poursuivre. Caton les appela tous en justice, leur fit rendre ce qu'ils avoient reçu, et leur reprocha publiquement, avec autant de colère que de raison, l'injustice, l'horreur et l'impiété de tous ces meurtres. Ceux qui avoient essuyé cette ignominie étoient ensuite accusés d'homicide; et comme déjà convaincus et condamnés par ce premier jugement, ils étoient conduits aux juges qui devoient les faire exécuter, et ils recevoient sur-le-champ la punition que méritoient leurs crimes, à la grande satisfaction de tous les Romains, qui croyoient voir par ce moyen la tyrannie entièrement déracinée, et Sylla lui-même puni de ses cruautés.

Mais ce qui charmoit encore extrêmement le peuple, c'étoit son activité et son assiduité infatigable dans les fonctions de son ministère; car tous les jours il arrivoit avant tous ses collègues dans la chambre du trésor, et en sortoit le dernier, et ne manquoit à aucune assemblée du peuple, ni à aucune convocation du sénat; car il craignoit, et avoit con-

(*a*) Environ 10,667 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

tinuellement l'œil à empêcher qu'il n'y eût des gens qui, par faveur, remissent les impositions et les sommes dues à la république, ou qui ordonnassent des gratifications peu méritées. Ainsi ayant nettoyé et purgé le trésor public des calomniateurs et de la vermine des sycophantes, et l'ayant rempli d'argent, il fit voir qu'une ville peut devenir riche sans faire la moindre injustice, et que la règle et l'ordre suffisent pour l'enrichir. Au commencement, cette conduite le rendit fâcheux et insupportable à ses collègues; mais dans la suite ils en furent très-contents : car ils virent qu'en refusant ainsi de faire des largesses des deniers publics, et de juger par faveur, il s'exposoit seul pour eux tous aux criailleries et à la haine des mécontents, et qu'il leur fournissoit une excuse très-valable envers ceux qui les prioient et qui les sollicitoient, qui étoit de dire qu'ils ne pouvoient rien sans le consentement de Caton.

Le dernier jour de sa magistrature, comme il étoit reconduit chez lui par la plus grande partie des citoyens, il fut averti que Marcellus, l'un des questeurs, étoit dans la chambre du trésor, et que plusieurs de ses amis et des principaux de Rome l'assiégeoient et l'environnoient, le pressant d'ordonner le paiement de quelques sommes qu'ils prétendoient leur

être dues par la république. Ce Marcellus étoit ami de Caton dès l'enfance; et quand il étoit avec lui, il s'acquittoit parfaitement des devoirs de sa charge; mais quand il étoit seul, il avoit honte de refuser ceux qui le prioient, et se laissoit aller facilement à accorder les grâces qu'on lui demandoit. Caton retourne promptement sur ses pas, et trouve qu'on avoit déjà forcé Marcellus à ordonner ce paiement. Il demande sur l'heure le registre, et efface cet article en présence même de Marcellus, qui ne dit pas une seule parole. Non content de cela, il l'emmena hors de la chambre, et ne le quitta point qu'il ne l'eût remis dans sa maison; et jamais Marcellus, ni alors, ni depuis, ne fit la moindre plainte de ce procédé de son collègue : au contraire, il persévéra constamment dans sa familiarité et dans son amitié jusqu'à la mort.

Caton, sorti de la questure, n'abandonna pourtant pas la chambre du trésor, et ne la laissa pas sans surveillants et sans gardes; car il y faisoit tenir pendant tout le jour quelques-uns de ses domestiques qui avoient soin d'écrire toutes les dispositions qui s'y faisoient; et lui-même il avoit acheté, cinq talents (a), des registres où étoient contenus tous les revenus de la république, et les emplois qu'on

(a) Environ 24,691 fr. de notre monnoie. A. L. D.

en avoit faits depuis le temps de Sylla jusqu'à celui de sa questure, et il les avoit toujours entre les mains. Et comme il entroit toujours au sénat le premier, et qu'il sortoit le dernier, il arrivoit souvent qu'en attendant que les autres sénateurs fussent arrivés, et que l'assemblée fût complète, il se retiroit à l'écart pour lire, en mettant sa robe devant son livre. Jamais il n'alla à la campagne les jours que le sénat devoit s'assembler.

Depuis ce temps-là, Pompée et ceux de son parti, voyant qu'il étoit impossible de porter Caton, ni par la douceur, ni par la force, à les favoriser dans ce qu'ils poursuivoient injustement, imaginèrent des moyens de le distraire et de l'empêcher d'entrer au sénat, en l'occupant, ou à aller sur la place publique défendre ses amis, ou à faire quelques arbitrages, ou à terminer d'autres affaires. Mais Caton, qui s'aperçut promptement de ces piéges, se refusa à tout ce qu'on lui proposoit, et déclara formellement que les jours de sénat, il ne vaqueroit à aucune autre affaire de quelque nature qu'elle fût; car ce n'étoit ni par l'amour de la réputation, ni par le désir des richesses, ni par un effet du hasard, qu'il s'étoit jeté dans l'administration des affaires publiques; mais il avoit embrassé cet état après une mûre délibération, parce

qu'il le regardoit comme la profession d'un homme de bien. C'est pourquoi il se croyoit encore plus obligé de vaquer aux affaires de la république, et d'en avoir plus de soin, que l'abeille n'en a de sa rûche et de son miel. Dans cette vue, il eut grand soin de se faire envoyer par ses hôtes et par ses amis qu'il avoit dans les provinces, toutes les affaires, les ordonnances, les jugements, en un mot tout le détail de la conduite et des principales actions des gouverneurs.

Un jour il entreprit Publius Clodius, séditieux harangueur, qui, par ses discours et par ses actions, jetoit des semences de grandes nouveautés, et calomnioit devant le peuple les prêtres et les vestales, parmi lesquelles Fabia Térentia, sœur de la femme de Cicéron, fut en très-grand danger. Caton prit leur défense, et parla avec tant de force, qu'il couvrit Clodius de confusion, et l'obligea à sortir de la ville. Et comme Cicéron voulut l'en remercier, il lui dit « qu'il devoit remercier « Rome, parce que c'étoit pour l'amour d'elle « seule qu'il faisoit tout ce qu'il faisoit dans « le gouvernement et dans les fonctions de son « ministère ». Cela lui acquit une si grande réputation, qu'un jour un orateur, dans une affaire où l'on ne produisoit qu'un témoin, dit aux juges dans son plaidoyer, « qu'il ne

« falloit point avoir égard à un seul témoin, « quand ce témoin seroit Caton lui-même ». C'étoit même déjà comme une espèce de proverbe; quand on parloit de choses étranges et incroyables, la plupart des gens disoient : « Cela ne seroit pas croyable, quand même « ce seroit Caton qui le diroit ». Un homme fort débauché et très-déréglé dans sa dépense, ayant fait dans le sénat un long discours sur la simplicité et sur la tempérance, un des sénateurs, nommé Amnéus, se leva et lui dit : « Mon ami, qui penses-tu qui pourra supporter que tu parles comme Caton, toi qui « tiens table comme Crassus, et bâtis comme « Lucullus (*a*) »? Aussi tous ceux qui étoient dissolus et intempérants dans leur conduite, et graves et austères dans leurs discours, on les appeloit, par ironie, des Catons.

Ses amis le pressoient de penser à la charge de tribun; mais il ne crut pas qu'il fût encore temps, et dit qu'il en étoit de la puissance et de l'autorité de cette charge, comme d'une médecine très-forte, et qu'il ne falloit y avoir recours que dans une grande nécessité. Comme les affaires publiques lui laissoient alors un grand loisir, il fit provision de livres, emmena avec lui quelques philosophes, et partit pour ses

(*a*) Dans la vie de Lucullus, c'est Caton lui-même qui tient ce propos. *A. L. D.*

terres de la Lucanie, où il avoit des maisons dont le séjour étoit fort agréable. En chemin, il rencontra quantité de sommiers, beaucoup de bagages et un grand nombre d'esclaves. Il demanda à qui appartenoient ces équipages; on lui dit « qu'ils étoient à Métellus Népos « qui s'en retournoit à Rome pour demander « le tribunat ». A ces mots, Caton s'arrêta sans dire une seule parole; et après avoir réfléchi quelque temps, il commanda à ses gens de rebrousser chemin. Ses amis paroissant étonnés de ce changement si prompt, il leur dit : « Ne savez-vous pas que Métellus est « déjà très-redoutable par sa folie? Et au- « jourd'hui qu'il va à Rome, attiré par Pom- « pée, il tombera sur le gouvernement comme « la foudre, et écrasera et embrasera tout. Il « n'est donc plus temps d'aller à la campagne « se divertir; il faut aller traverser cet homme « et le faire échouer, ou périr glorieusement « en combattant pour la liberté ». Cependant, sur les remontrances de ses amis, qui lui représentèrent que l'affaire de Métellus n'iroit pas si vite, il alla dans ses terres, où il ne fit pas un long séjour, et retourna promptement à Rome.

Il y arriva le soir, et dès le lendemain matin il se rendit sur la place publique, et brigua le tribunat pour s'opposer à Métellus,

et pour rendre nulles toutes ses entreprises: car la force et l'autorité de cette charge de tribun consistent plus à empêcher qu'à faire; de sorte que, quand tous les autres tribuns auroient arrêté et conclu une chose, s'il y en a un seul qui n'en soit pas d'avis et ne veuille pas la permettre, ce seul-là l'emporte sur tous ses collègues. Caton n'eut pas d'abord un grand nombre d'amis autour de lui; mais dès qu'on sut à quel dessein il demandoit cette charge, tous les gens de bien, et tous ceux dont il étoit connu, accoururent dans le moment, l'exhortèrent et l'encouragèrent à poursuivre sa demande, lui disant : « Que ce ne seroit pas une « grâce qu'il recevroit, mais qu'il en feroit « une très-grande à sa patrie et à tous les « honnêtes gens, en ce qu'ayant pu souvent « obtenir cette charge sans aucune peine, et « dans des temps qui ne présentoient aucune « difficulté, il ne l'avoit jamais voulu; et que « présentement il venoit la demander, lors- « qu'il étoit question de combattre pour la « liberté et pour le gouvernement, non sans « un très-grand danger de sa personne ». On dit même que la seule foule de ses amis et de tous ceux qui s'empressoient autour de lui, pour lui marquer leur affection, le mit en très-grand péril: car il pensa être étouffé; et

ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il arriva jusqu'à la place.

Ayant donc été nommé tribun avec Métellus et d'autres collègues, et voyant qu'on achetoit les voix pour l'élection des consuls, il prononça un beau discours dans lequel il fit de vifs reproches au peuple, et finit, en protestant avec serment, qu'il accuseroit et poursuivroit en justice quiconque auroit donné de l'argent, pour acheter les suffrages; il excepta seulement Silanus qui étoit son allié; car Silanus avoit épousé Servilia, sœur de Caton. Voilà pourquoi il ne fit contre lui aucune poursuite, lorsqu'il s'attacha à poursuivre Lucius Muréna, qui, à force d'argent, s'étoit fait nommer collègue de Silanus au consulat [21]. Il y avoit une loi qui permettoit à l'accusé de donner à l'accusateur un garde et un surveillant, afin qu'il pût être averti de toutes les pièces et de toutes les preuves qu'il rassembleroit pour former son accusation, et qu'il eût le temps de préparer ses réponses. Celui que Muréna donna à Caton, pour le suivre, et pour l'observer, voyant qu'il n'usoit ni de fraude ni d'injustice, mais qu'il agissoit de bonne foi, avec humanité et franchise, en suivant sans détour la voie droite et simple de l'accusation, fut si charmé de cette générosité et de ces mœurs pleines de

droiture, que tous les matins il alloit le trouver ou à la place, ou chez lui, et lui demandoit si ce jour-là il feroit quelque acte relatif à la procédure : si Caton lui disoit qu'il n'en feroit point, il le croyoit sur sa parole, et s'en retournoit. Quand cette cause fut plaidée, Cicéron, qui étoit alors consul, et qui parloit pour Muréna, railla beaucoup les philosophes stoïciens, dont Caton avoit embrassé la secte ; il se moqua surtout fort plaisamment de leurs dogmes qu'ils appellent *paradoxes*, de sorte qu'il fit extrêmement rire les juges ; et l'on rapporte que Caton en souriant dit à ceux qui étoient près de lui : « Mes « amis, que nous avons là un consul qui est « plaisant » ! Muréna, ayant été absous, n'en usa point avec Caton en homme méchant, vindicatif, ou insensé ; car ayant été fait consul, il se servit surtout de ses conseils dans les affaires les plus importantes, et persévéra jusqu'à la fin à le respecter, à l'honorer et à lui accorder sa confiance. Et c'étoit Caton lui-même qui s'attiroit ce respect et cette confiance ; car il n'étoit terrible et redoutable que dans les assemblées du peuple et dans le sénat, et toujours pour le maintien de la justice ; partout ailleurs il étoit plein de bonté, de douceur et d'humanité.

Avant qu'il fût nominé tribun, il servit

beaucoup Cicéron dans toutes les affaires les plus importantes qu'il eut à soutenir pendant son consulat ; surtout il l'aida infiniment à couronner d'une fin glorieuse ces actions très-grandes et très-belles qu'il avoit faites contre Catilina : car ce Catilina avoit machiné dans le gouvernement un changement total, qui menaçoit Rome d'une entière ruine, et excité partout des guerres et des séditions; mais se voyant découvert et poursuivi par Cicéron, il fut contraint de sortir de la ville et de s'enfuir. Lentulus, Céthégus, et avec eux plusieurs autres, tous complices de la conjuration, reprochant à Catilina sa timidité et sa foiblesse dans l'exécution de ses audacieux projets, voulurent se signaler par une entreprise plus grande; ils conspirèrent de détruire Rome de fond en comble par le feu, et de renverser l'empire par les révoltes des nations et par des guerres étrangères. Leur complot ayant été découvert, Cicéron, comme nous l'avons écrit dans sa vie, porta l'affaire au sénat. Silanus, qui opina le premier, dit « qu'il étoit d'avis qu'on devoit leur faire « souffrir la dernière peine ». Ceux qui opinèrent ensuite furent du même avis, jusqu'à César. Mais César, homme très-éloquent, et qui regardoit tous les mouvements et tous les changements qui pourroient arriver dans

Rome, comme la matière de ce qu'il tramoit contre elle dans son esprit, et qui, dans cette vue, vouloit plutôt entretenir et augmenter l'embrasement, que de l'éteindre, se leva; et par un discours plein d'insinuation et d'humanité, il représenta qu'il y auroit de l'injustice à faire mourir les accusés sans aucune forme de justice, et conclut qu'on devoit les tenir resserrés dans une prison étroite, jusqu'à ce qu'on en eût plus amplement informé. Ce discours fit changer d'avis tous les sénateurs, par la crainte qu'ils eurent du peuple. Silanus lui-même réforma ou expliqua son opinion, en disant qu'il n'avoit pas opiné à la mort, mais à la prison; parce que pour un Romain, la prison est la dernière de toutes les peines.

Ce changement de ceux qui avoient opiné les premiers, fit que ceux qui opinèrent ensuite embrassèrent tous le parti de la douceur; mais Caton, s'élevant contre cet avis, le foudroya par un discours plein d'une éloquence véhémente, qui étoit encore aiguisé par la colère et par la passion. Il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement, et attaqua même César, en faisant entendre: « Qu'avec ces manières populaires et ces dis« cours pleins d'humanité, il tendoit à ren« verser la ville et à épouvanter le sénat; au « lieu qu'il devroit craindre lui-même, et

« s'estimer fort heureux, s'il pouvoit paroître « innocent de tout ce qui avoit été fait, et se « mettre à couvert de tout soupçon, lui qui « vouloit ainsi ouvertement et audacieuse- « ment enlever à la justice des traîtres, en- « nemis déclarés de Rome; et qui, avouant « qu'il n'avoit aucune compassion de cette « ville, qui lui avoit donné la naissance, de « cette ville si grande, si noble, qui s'étoit « vue sur le point d'être entièrement exter- « minée, réservoit toute sa pitié et toutes ses « larmes pour des scélérats qui n'auroient ja- « mais dû naître, et paroissoit inconsolable « de ce que par leur mort on alloit délivrer « Rome de tous les meurtres, et de tous les « autres dangers dont ils la menaçoient ». On dit que de toutes les oraisons de Caton, on n'a conservé que celle-là seule, parce que Cicéron, l'année de son consulat, avoit choisi les copistes les plus habiles et les plus renommés pour la promptitude et la légèreté de la main, et leur avoit enseigné à écrire par des notes et des abréviations qui, dans de petits traits, renfermoient la valeur de plusieurs lettres, et alors il les avoit placés dans plusieurs endroits de la salle où le sénat étoit assemblé: car jusqu'à lui, on n'avoit point encore de ces écrivains qu'on appeloit *écrivains par notes*; et ce ne fut que sous son consu-

lat que l'on jeta les premiers fondements de l'art de cette écriture abrégée [22]. Caton l'emporta donc, et fit changer tous les avis; de sorte que les coupables furent condamnés à la mort. S'il faut relever jusqu'aux moindres traits des mœurs, parce que notre principal dessein est de faire le portrait de l'âme, on dit que, pendant que le débat de César et de Caton étoit dans sa plus grande force, et que tous les sénateurs avoient les yeux attachés sur eux, on apporta un billet à César. Cette circonstance parut suspecte à Caton, qui ne manqua pas de lui en faire un crime; de sorte que plusieurs des sénateurs déjà émus, ordonnèrent que ce billet fût lu devant tout le monde. César le donna sur l'heure à Caton qui étoit près de lui; et Caton n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'il vit que c'étoit une lettre amoureuse que sa sœur Servilie écrivoit à César, qui l'ayant séduite, lui avoit inspiré la passion la plus violente; il la rejeta à César, en lui disant: *Tiens, ivrogne*; et il continua son discours.

On peut dire en général que les plus grands malheurs de Caton vinrent du côté des femmes; car cette Servilie fut fort décriée par le commerce qu'elle eut avec César. Et son autre sœur qui portoit le même nom, fut encore plus diffamée; car ayant été mariée à Lucul-

lus, qui étoit le premier personnage de Rome en réputation, et en ayant un fils, elle se fit répudier par son intempérance et par ses infâmes débauches. Et ce qu'il y eut pour lui de plus malheureux et de plus indigne, c'est que sa femme Attilia ne fut pas exempte de cette corruption; et qu'après en avoir eu deux enfants, il fut obligé de la chasser pour sa mauvaise conduite. Après ce divorce, il épousa Martia, fille de Martius Philippus, qui paroît avoir été une femme vertueuse, et dont on a parlé très-honorablement; mais cette partie de la vie de Caton est comme le nœud d'une tragédie, qui paroît toujours embarrassé et indissoluble. Voici ce qu'en raconte l'historien Thraséas, qui cite pour son garant Munatius, ami particulier de Caton, et qui passoit sa vie avec lui. Il dit que, parmi ceux qui aimoient et qui admiroient Caton, il y en avoit qui marquoient et qui découvroient plus que les autres les sentiments qu'ils avoient pour lui. De ce nombre étoit Quintus Hortensius, personnage d'une grande dignité et d'une plus grande vertu, qui, désirant de n'être pas seulement l'ami et le compagnon de Caton, mais de devenir encore son allié, et de mêler, de quelque manière que ce fût, sa maison et sa race avec la sienne, tâcha de le porter à lui donner sa

fille Porcie, qui étoit alors mariée à Bibulus, et qui en avoit eu déjà deux enfants, afin qu'il s'en servît comme d'une terre fertile. Il ajouta que sa proposition paroissoit d'abord extraordinaire dans l'opinion des hommes, mais que, par rapport à la nature, il étoit beau, honnête et utile à la république, qu'une belle et vertueuse femme, à la fleur de son âge, ne demeurât pas inutile, en laissant passer le temps d'avoir des enfants, et qu'elle n'appauvrît pas non plus son mari, en lui en donnant plus qu'il n'en vouloit et qu'il n'en pouvoit nourrir ; qu'en communiquant ainsi les femmes aux plus honnêtes gens, on feroit en sorte que la vertu se multiplieroit et deviendroit commune dans les familles, et que toute la ville se mêleroit et se fondroit pour ainsi dire en un seul et même corps par ces alliances ; que, si Bibulus étoit si attaché à sa femme qu'il ne pût pas s'en passer, il promettoit de la lui rendre dès qu'elle seroit devenue mère, et que par cette communauté, il se seroit plus étroitement uni et à Caton et à Bibulus. Caton répondit qu'il aimoit et estimoit Hortensius, et qu'il faisoit grand cas de son alliance ; mais qu'il trouvoit étrange qu'il voulût épouser sa fille, déjà mariée à un autre [23]. Alors Hortensius, changeant de langage, ne craignit point de lui découvrir sa

passion, et lui demanda sa femme Martia, qui étoit encore assez jeune pour avoir des enfants, et en avoit donné suffisamment à Caton. On ne peut pas dire qu'Hortensius lui fit cette demande, parce qu'il savoit qu'il n'aimoit pas Martia; car une preuve du contraire, c'est qu'elle étoit encore alors enceinte. Caton, voyant le violent désir et la passion qu'Hortensius avoit pour Martia, ne la lui refusa point [24]; mais il lui dit qu'il falloit avoir le consentement de Philippe son père. Philippe, quand on lui en parla, et qu'il vit que Caton s'y prêtoit volontiers, y consentit aussi de son côté; mais il ne voulut jamais fiancer sa fille, que Caton ne fût présent au contrat, et ne le signât avec lui. Cette aventure est fort postérieure à ce dont je viens de parler; mais comme j'ai fait mention des femmes de Caton, j'ai cru que je pouvois me hâter de l'insérer ici contre l'ordre des temps, en faveur de la matière.

Après que Lentulus et ses complices eurent été punis du dernier supplice, César, pour se mettre à couvert des accusations qu'on avoit formées contre lui en plein sénat, se retira vers le peuple, continuant à troubler tout et à attirer à lui les gens les plus corrompus et tous ceux qui ne demandoient qu'à renverser la république. Alors Caton,

qui craignoit l'effet de ces pernicieux desseins, persuada au sénat de gagner la populace indigente et toujours ameutée pour les séditions, en la faisant comprendre dans la distribution de blé qu'on faisoit au peuple, cette dépense ne montant par an qu'à douze cent cinquante talents [45]. Cette largesse et cette humanité la sauvèrent alors manifestement des troubles et des malheurs dont elle étoit menacée. Mais d'un autre côté, Métellus, qui étoit entré dans l'exercice de son tribunat, formoit des assemblées séditieuses, et proposa un décret qui portoit que Pompée seroit rappelé sur-le-champ en Italie, et qu'il viendroit avec son armée garder et défendre Rome, qui étoit en grand danger par les attentats de Catilina. Ce discours n'étoit qu'une couverture spécieuse et honnête; l'esprit et le but de ce décret étoient de mettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, et de le rendre le chef et le maître de l'empire. Le sénat s'étant assemblé, Caton ne tomba pas sur Métellus avec sa violence ordinaire; mais il lui fit des remontrances pleines d'honnêteté et de modération. Il alla même à la fin jusqu'à lui faire des prières; et il loua extrêmement la maison des Métellus, comme une de celles qui avoient toujours tenu le parti de l'aristocratie. Métellus, plus enflé encore

par cette modération de Caton, et le regardant déjà avec mépris, comme un homme qui cédoit et qui craignoit, s'emporta jusqu'à faire les plus fières menaces, et à tenir les discours les plus hautains, déclarant « qu'il fe-« roit malgré le sénat tout ce qu'il avoit en-« trepris ». Alors Caton, changeant tout-à-coup de visage et de ton, s'emporta à son tour contre lui avec beaucoup de véhémence; et après lui avoir parlé avec beaucoup d'aigreur, il ajouta, en haussant la voix, « que « tant qu'il seroit vivant, jamais Pompée « n'entreroit en armes dans Rome ». Ces emportements des deux côtés firent juger au sénat que ni l'un ni l'autre ne se possédoient, et qu'ils ne se servoient point de leur raison; car d'un côté, la conduite de Métellus étoit une fureur aveugle, qui, par un excès de méchanceté, se portoit à tout perdre et à mettre tout en combustion; et de l'autre côté, la vertu de Caton étoit un enthousiasme qui le portoit toujours à combattre pour l'honnêteté et pour la justice.

Le jour que le peuple avoit pris pour donner ses suffrages sur ce décret, Métellus parut à la place, accompagné de tous ses gens et de grand nombre d'étrangers, de gladiateurs et d'esclaves, qui tous armés se mirent comme en ordre de bataille. Il étoit suivi

d'une grande partie du peuple qui désiroit Pompée, dans l'espérance de quelque changement; et son parti étoit fortifié par tout le crédit de César, qui étoit alors préteur. Au lieu que Caton avoit bien de son côté les principaux des citoyens qui entroient dans son ressentiment; mais ils prenoient plutôt part à l'offense, qu'ils ne l'aidoient à la repousser; de sorte que le danger auquel il alloit s'exposer, tenoit toute sa maison dans l'abattement et dans la crainte. La plupart de ses amis et de ses parents se rendirent la veille chez lui, et passèrent tout le soir et toute la nuit sans prendre de nourriture et sans se coucher; sa femme et ses sœurs fondoient en larmes, et déploroient leur malheur; mais pour lui, il leur parloit à tous avec beaucoup de fermeté et de courage, les consolant et les fortifiant. Il soupa à son ordinaire, se coucha et dormit tranquillement jusqu'au matin que Munatius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, l'éveilla. Ils allèrent donc ensemble à la place, accompagnés de peu de gens; mais à mesure qu'ils avançoient, ils en trouvoient beaucoup qui venoient au-devant d'eux, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

Quand ils furent arrivés à l'entrée de la place, Caton s'étant arrêté, et voyant le tem-

ple de Castor et de Pollux environné d'hommes armés, et l'escalier occupé par des gladiateurs, et tout au haut Métellus assis à côté de César, il se tourna vers ses amis, et leur dit : « O la grande audace de ce lâche, « qui, contre un homme nu et sans armes, a « assemblé tant de gens armés» ! En finissant ces mots, il s'avança vers Thermus. Ceux qui gardoient l'escalier s'ouvrirent pour le laisser passer, et ne voulurent donner passage à aucun autre ; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Caton, ayant pris Munatius par la main, lui fit fendre la presse, et le tira après lui. Quand il eut monté l'escalier, il alla s'asseoir entre Métellus et César, pour les empêcher de se parler bas : ce qui les embarrassa tous deux, car ils ne savoient quel parti prendre. Mais tous les honnêtes gens, voyant et admirant ce visage ferme de Caton, son intrépidité et son audace, s'approchèrent, lui criant de n'avoir aucune crainte, et de demeurer dans sa place, et s'encourageant et s'exhortant les uns les autres à rester bien unis, et à ne pas abandonner la liberté et celui qui combattoit pour elle. Alors un des greffiers ayant pris le décret, pour en faire la lecture à l'assemblée, et Caton ne voulant pas le souffrir, Métellus le prit et commença à le lire ; mais Caton le lui arracha, Métellus,

qui le savoit par cœur, se mit à le réciter ; Thermus lui mit la main sur la bouche, et lui étouffa la voix. Métellus, voyant donc ces deux hommes obstinés à s'opposer à lui, et à le combattre sans en venir aux mains, et s'apercevant que le peuple se rangeoit de leur côté, eut enfin recours à ce qui pouvoit assurer le succès de son entreprise, et ordonna que les gens armés qu'il avoit dans sa maison, accourussent avec de grands cris, en semant partout la terreur. Cet ordre étant exécuté, le peuple plein d'effroi se disperse, et Caton demeure seul, exposé à une grêle de pierres et de bâtons qu'on lui jetoit d'en haut. Muréna, le même qu'il avoit accusé d'avoir acheté le consulat, ne l'abandonna point dans ce danger ; mais le couvrant de sa robe, il cria à ceux qui lui jetoient des pierres, de s'arrêter ; et enfin, il fit tant par ses prières et par ses remontrances, qu'il l'obligea à quitter la place, et que le tenant toujours entre ses bras, il le mena dans le temple de Castor et de Póllux.

Métellus, voyant le tribunal abandonné, ses ennemis en fuite, et la place déserte, crut qu'il avoit tout gagné, commanda à ses gens armés de se retirer, et s'avançant d'un air modeste, il tâcha de faire passer son décret. Mais ceux qui lui étoient opposés, re-

venus promptement de leur effroi, retournèrent aussitôt sur la place, en jetant de grands cris qui marquoient leur résolution et leur courage. Le trouble et la frayeur s'emparèrent d'abord de Métellus et de ses partisans, qui crurent qu'ils avoient recouvré des armes, et que c'étoit ce qui les faisoit revenir contre eux avec tant de fierté et d'audace. Ils prennent donc la fuite à leur tour; il n'y en eut pas un seul qui demeurât sur la place. S'étant donc tous dispersés, Caton revient; et louant et encourageant le peuple, il fait tant qu'il se range de son côté, pour opprimer Métellus par toutes sortes de voies. Le sénat s'assemble en même-temps, et ordonne de nouveau de secourir Caton, et de combattre contre une loi qui excitoit dans Rome une furieuse sédition, et une guerre civile. Métellus persistoit dans son opiniâtreté et dans son audace; mais voyant ses partisans étonnés et effrayés de la fermeté de Caton, et persuadés qu'il n'étoit pas possible de le vaincre, ni d'en venir à bout en aucune manière, tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendoit le moins, il vint à la place, assembla le peuple, dit beaucoup de choses contre Caton, pour attirer sur lui la haine publique, et cria qu'il vouloit fuir la tyrannie de cet homme, et ne point tremper dans la conspi-

ration qu'il avoit faite contre Pompée, et dont la ville auroit bientôt sujet de se repentir, après avoir rejeté un si grand personnage. En même temps, il partit pour aller en Asie informer Pompée de tout ce qui s'étoit passé. Caton s'attira la plus grande estime, pour avoir ainsi soulagé Rome du pesant fardeau du tribunat, et détruit en quelque sorte dans Métellus seul toute la puissance de Pompée. Mais ce qui le fit encore plus estimer, c'est que le sénat voulant noter d'infamie Métellus, et le déposer de sa charge, il ne voulut pas le permettre, s'y opposa de toute sa force, et pria le sénat qu'en sa faveur il lui épargnât cet affront. Le peuple prit pour une grande marque de sa modération et de son humanité, de n'avoir pas voulu fouler aux pieds son ennemi, et lui insulter après l'avoir abattu par la force. Et les gens sages trouvèrent que c'étoit une action pleine de prudence et très-utile à la république, de n'avoir pas irrité Pompée, en se portant à cette extrémité contre Métellus.

Ce fut vers ce temps-là, que Lucullus, de retour de la guerre, dont il paroissoit que Pompée lui avoit ravi la couronne en lui enlevant la gloire de l'avoir terminée, se vit en danger d'être privé de l'honneur du triomphe, par l'opposition que lui fit Caïus Memmius, en

le chargeant de plusieurs chefs d'accusation devant le peuple, moins par un sentiment de haine personnelle, que pour faire sa cour à Pompée. Mais Caton, tant à cause de l'alliance qu'il avoit contractée avec Lucullus, en lui donnant en mariage sa sœur Servilie, que parce qu'il trouvoit cette action injuste et indigne, s'opposa à Memmius, et soutint pour l'amour de Lucullus une infinité d'accusations et de calomnies, qui le firent enfin déposer de sa charge, comme d'une violente tyrannie qu'il exerçoit contre le peuple[26]; mais, tout chassé qu'il étoit, il eut encore assez de force pour contraindre Memmius à se retirer des assemblées, et à éviter la lice. Lucullus, ayant obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus fortement à Caton, qu'il regardoit comme le plus fort rempart, et le boulevard le plus assuré contre la puissance de Pompée. Alors Pompée, revenant de ses expéditions tout brillant de gloire, et dans la confiance que la réception éclatante et toute pleine de marques d'affection qu'on lui avoit faite par toute l'Italie, étoit un gage qu'il ne seroit refusé de rien de tout ce qu'il demanderoit à ses concitoyens, envoya devant lui quelques personnes pour prier le sénat de différer l'élection des consuls jusqu'à son arrivée, afin qu'étant présent il

pût favoriser la poursuite de Pison, et solliciter pour lui. La plupart des sénateurs y consentoient déjà, mais Caton s'y opposa vivement, non qu'il comptât ce délai pour quelque chose, mais c'est qu'il vouloit arrêter cette tentative de Pompée, et ruiner ses espérances, pour le désabuser d'entreprendre de ces sortes de nouveautés; et dans un moment, il fit tellement changer le sénat, que sa demande lui fut refusée, et que l'avis contraire passa.

Ce refus affecta extrêmement Pompée, qui, voyant bien que, s'il n'avoit Caton pour ami, il trouveroit en lui un puissant obstacle à tout ce qu'il entreprendroit, envoya chercher Munatius, l'intime ami de Caton, et le pria de lui aller demander de sa part deux nièces qu'il avoit, et qui étoient en âge d'être mariées, l'aînée pour lui, et la cadette pour son fils aîné. D'autres disent que ce n'étoient pas ses nièces, mais ses propres filles qu'il fit demander. Munatius ayant fait la proposition à Caton, à sa femme et à ses sœurs, toutes ces femmes parurent très-satisfaites de cette alliance, à cause de la grandeur et de la dignité du personnage qui s'offroit; mais Caton, sans différer un moment, sans autre réflexion, et frappé tout d'un coup des vues de Pompée, répondit: « Retournez-vous-en, Munatius,

« retournez-vous-en bien vite, et dites à « Pompée, que Caton n'est point prenable « par le côté des femmes [27]; qu'il fait véri« tablement grand cas de son amitié; et que « tant qu'il ne poursuivra que des choses « justes, il trouvera en lui une amitié plus « solide et plus ferme que toutes les alliances « les plus étroites; mais que jamais Caton « ne donnera à Pompée des otages contre sa « patrie ». Les femmes furent mécontentes de ce refus de Caton; ses amis mêmes blamèrent fort sa réponse qu'ils trouvèrent incivile et trop fière. Quelque temps après, il arriva que Pompée, ménageant le consulat pour un de ses amis (*a*), envoya distribuer de l'argent dans les tribus. Cette corruption fut d'abord divulguée; car on sut que cet argent avoit été compté dans les jardins mêmes de Pompée. Caton ne manqua pas de dire d'abord à sa femme et à ses sœurs: « Hé bien, si nous « avions accepté l'alliance de Pompée, nous « aurions nécessairement notre part à l'infa« mie de ces actions »; et elles avouèrent qu'il avoit été plus sage qu'elles, en la refusant. Cependant, s'il faut juger par l'événement, il semble que Caton fit une faute grave de rejeter cette alliance, et de souffrir que

(*a*) Lucius Afranius, comme on l'a vu dans la vie de Pompée. *A. L. D.*

Pompée s'adressât à César, et qu'il fît un mariage, qui, en unissant la puissance de Pompée à celle de César, pensa renverser de fond en comble l'empire romain, et ruina au moins la république : ce qui ne seroit peut-être jamais arrivé, si Caton, craignant ces légères fautes de Pompée, ne lui en eût laissé faire de beaucoup plus grandes, en souffrant qu'il cherchât à se fortifier des forces d'un autre. Mais toutes ces choses ne devoient arriver que plusieurs années après les temps dont nous parlons.

Lucullus et Pompée étant entrés en grand différent sur les ordonnances qu'ils avoient faites dans le royaume de Pont, (car chacun d'eux prétendoit que les siennes fussent conservées et eussent lieu au préjudice des autres) Caton parut ouvertement pour Lucullus, à qui on faisoit une grande injustice. Pompée, ayant eu du dessous dans le sénat, eut recours au peuple; et pour le gagner, il proposa de faire aux soldats le partage des terres. Mais Caton s'y étant encore opposé, et ayant fait rejeter cette loi, le désespoir porta Pompée à s'unir avec Clodius, le plus insolent et le plus séditieux de tous ceux qui se mêloient de haranguer le peuple. En même temps il s'unit en quelque sorte avec César, Caton lui-même lui en ayant fourni le prétexte; et

voici comment : César, de retour de son gouvernement d'Espagne, briguoit le consulat dans le même temps qu'il demandoit l'honneur du triomphe. Mais comme il y avoit une loi qui ordonnoit que ceux qui poursuivoient les charges fussent présents dans Rome, et que ceux qui demandoient le triomphe demeurassent dehors, il pria le sénat de lui accorder le privilége de briguer le consulat par des personnes interposées. La plupart des sénateurs y consentoient, Caton seul s'y opposa; et comme il vit que, malgré son opposition, tout le sénat, pour faire plaisir à César, alloit accorder ce privilége, il parla tout le reste du jour, et consuma ainsi tout le temps de l'assemblée, de manière qu'elle ne put rien résoudre. César donc, abandonnant le triomphe, entre dans la ville, et s'attache d'abord à se concilier l'amitié de Pompée, et à briguer le consulat. Il fut élu consul, et aussitôt il donna en mariage à Pompée sa fille Julie. Ayant fait ensemble une ligue contre la ville, l'un proposoit des lois pour faire distribuer des terres aux pauvres citoyens, et l'autre paroissoit pour appuyer ces lois et pour les défendre contre ceux qui oseroient les combattre. Lucullus et Cicéron se joignirent à Bibulus, qui étoit l'autre consul, pour s'y opposer. Mais celui qui montra le plus de résis-

tance, ce fut Caton à qui l'alliance de Pompée et de César étoit déjà suspecte, et qui voyoit bien que la ligue qu'ils avoient faite ensemble n'avoit pas un motif louable; aussi dit-il en plein sénat, « qu'il ne craignoit point cette « distribution de terres, mais qu'il redoutoit « la récompense que demanderoient infailli- « blement ceux qui par de telles largesses al- « loient flattant et amorçant le peuple ». Le sénat fut de son avis, et plusieurs autres citoyens honnêtes se joignirent à lui, témoignant hautement leur douleur et leur indignation de l'étrange conduite de César. Car tout ce que les tribuns les plus insolents et les plus séditieux mettoient en avant pour plaire au peuple, il l'appuyoit de toute l'autorité consulaire dont il étoit revêtu, s'insinuant ainsi honteusement et bassement dans les bonnes grâces de la multitude. C'est pourquoi César et Pompée, craignant d'échouer dans leurs desseins par les voies ordinaires, eurent recours à la force. D'abord, comme le consul Bibulus descendoit à la place, on lui jeta sur la tête un panier plein de fumier; ensuite on se jeta sur les licteurs qui marchoient devant lui, et on mit leurs faisceaux en pièces; et enfin, on en vint aux pierres et aux traits; de sorte qu'il y eut beaucoup de gens blessés, et que tous les autres prirent la fuite. Caton se retira le

dernier, marchant lentement, tournant souvent la tête, et maudissant de tels citoyens.

Non seulement les séditieux firent passer la loi du partage des terres, mais ils y firent ajouter encore que le sénat jureroit de la maintenir et de la défendre si quelqu'un vouloit s'y opposer, et ordonnèrent de grandes peines contre ceux qui refuseroient de prêter ce serment. Ils jurèrent donc tous par nécessité, se ressouvenant de ce qui étoit autrefois arrivé à l'ancien Métellus (a), qui, ayant refusé de jurer pour une loi semblable, fut banni de l'Italie, sans que le peuple se mît en peine de l'empêcher. Toutes les femmes de la maison de Caton, fondant en larmes, le conjuroient de céder et de prêter le serment comme les autres; ses parents et ses amis les plus intimes l'en pressoient aussi. Mais celui qui le persuada le plus et qui le porta à y consentir, ce fut Cicéron qui lui représenta et lui insinua, « Qu'il n'y avoit peut-être pas « tant de justice qu'il croyoit à vouloir s'op- « poser seul à ce qui avoit été résolu et arrêté « par tous les autres; que de se jeter dans un « péril évident, pour vouloir changer quelque « chose dans ce qui est déjà fait, et où l'on « voit qu'il est impossible de réussir, c'est « agir en insensé et en furieux; et enfin que

(a) Métellus Numidicus. Voyez la vie de Marius.

« le dernier des maux, c'est qu'en abandon-
« nant et en livrant ainsi à la discrétion des « séditieux et des mal-intentionnés, la ville « pour laquelle il faisoit toutes ces choses, il « donnoit lieu de penser qu'il se retiroit avec « grand plaisir des combats qu'il avoit à sou- « tenir pour elle. Car, ajouta-t-il, si Caton « n'a pas besoin de Rome, Rome a besoin de « Caton; tous ses amis en ont besoin. Et je « suis, continua-t-il, le premier de ses amis « qui en ai encore plus besoin que les autres, « poursuivi et persécuté par Clodius, qui, « armé du tribunat, marche ouvertement « contre moi, pour me faire bannir ». On dit que Caton, amolli par tous ces discours et par toutes ces prières qu'il entendoit soit dans sa maison soit dans la place publique, fut enfin forcé quoiqu'avec beaucoup de peine, à aller prêter ce serment, et qu'il se présenta le dernier, à l'exception d'un seul qui étoit Favonius, un de ses amis particuliers.

César, enflé de ce succès, proposa une autre loi pour faire partager aux plus pauvres et aux plus indigents des citoyens, presque toutes les terres de la Campanie (*a*). Personne ne s'y opposant que Caton seul, César le fit saisir par ses licteurs, le traîna de la

(*a*) Aujourd'hui la Terre de Labour, au royaume de Naples. *A. L. D.*

tribune, et le mena en prison, sans que pour cette violence il rabattît rien de sa liberté; au contraire, en marchant il continuoit de parler contre cette loi, et exhortoit le peuple à imposer silence à ceux qui avoient l'audace d'avancer des propositions si pernicieuses. Le sénat le suivoit dans un grand abattement, avec la plus saine partie du peuple, qui, par son morne silence, témoignoit assez qu'il étoit très-fâché de l'indigne traitement que l'on faisoit à Caton, et qu'il ne le supportoit qu'avec peine. César s'aperçut bien que le peuple étoit mécontent; mais il s'opiniâtra à le conduire, dans l'espérance que Caton lui-même en appelleroit au peuple, et qu'il s'abaisseroit jusqu'aux prières. Mais voyant à sa contenance fière et assurée qu'il n'en feroit rien, enfin vaincu par la honte et par l'infamie de son action, il envoya secrètement un des tribuns, pour enlever Caton à ses licteurs. Ce que les séditieux gagnèrent par toutes ces lois et par toutes ces largesses, c'est qu'ils firent décerner à César le gouvernement des deux Illyries et de toute la Gaule, avec une armée de quatre légions pour cinq ans, quoique Caton leur prédît et leur annonçât qu'eux-mêmes, par leurs propres suffrages, ils établissoient dans la forteresse le tyran qui ne manqueroit pas de les assujétir. Ils firent

aussi passer Publius Clodius de la famille patricienne dont il étoit, dans une famille plébéienne, pour pouvoir, selon la loi, le faire élire tribun. Clodius obtint en effet cette charge, sur la promesse qu'il leur fit d'exécuter tout ce qu'ils voudroient, pourvu qu'en récompense ils lui accordassent le bannissement de Cicéron. Ils firent encore désigner consuls, pour l'année suivante, Pison, père de la femme de César, et Aulus Gabinius, un des mignons [28] de Pompée, comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie et ses mœurs.

Mais quoiqu'ils fussent par là maîtres des affaires, et qu'ils eussent obtenu la domination dans la ville, par l'affection des uns et par la crainte des autres, ils ne laissoient pas encore de redouter Caton; car dans les choses mêmes où ils avoient eu le dessus contre lui, ils voyoient bien qu'ils n'en étoient venus à bout qu'avec de grandes difficultés et avec des peines infinies, et non sans une grande honte de leur part. Or ils ne trouvoient rien de plus triste, de plus fâcheux et de plus insupportable, que le reproche de ne l'avoir remporté que par la force, et encore bien difficilement. Clodius même n'osoit espérer de chasser Cicéron, tant que Caton seroit présent. Cherchant donc les moyens de l'éloigner, la première chose qu'il fit, dès qu'il

eut pris possession de son tribunat, ce fut d'envoyer chercher Caton. Quand il fut venu, Clodius commença à lui dire: « Qu'il le « croyoit le plus homme de bien de tous les « Romains, et celui dont la conduite étoit la « plus pure; et que telle étant l'opinion qu'il « avoit de lui, il étoit prêt de la lui confirmer « par des effets; car quoiqu'il y eut plusieurs « personnages considérables qui lui deman- « doient le commandement de Cypre, et qui « prioient instamment d'y être envoyés, il le « jugeoit seul digne de ce gouvernement; et « que, par l'affection qu'il lui portoit, il étoit « ravi de lui faire ce plaisir en lui donnant « la préférence ». A ces paroles, Caton se récria, « que c'étoit un piége et une injure, « et non pas un plaisir ». Eh bien, lui ré-partit Clodius avec un regard fier et mépri-sant, « puisque tu n'y veux pas aller de gré, « je t'y ferai aller par force ». Clodius se rendit aussitôt à l'assemblée du peuple, fit passer le décret qui décernoit à Caton cette mission; et quand il partit, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics. Il envoya seulement avec lui deux greffiers, dont l'un étoit un voleur et un scélérat, et l'autre un des clients de Clodius. Et comme si la commission d'aller conquérir Cypre, et d'en chasser le roi Ptolémée, étoit trop légère

et trop aisée pour lui, il y en fit ajouter une autre, qui étoit d'aller ramener dans Byzance les bannis, et les rétablir dans leurs biens, voulant, à quelque prix que ce fût, le tenir éloigné de Rome le plus long-temps qu'il seroit possible, et l'empêcher au moins d'y revenir pendant son tribunat. Caton, se voyant réduit à cette dure nécessité, conseilla à Cicéron, que Clodius poursuivoit à outrance pour le faire bannir, de ne point exciter de sédition, en s'opposant à son ennemi; de ne pas jeter sa ville dans une guerre civile; de ne point la remplir de meurtres; mais de céder au temps, pour pouvoir être encore une fois le sauveur de sa patrie. . . .

Caton envoya devant lui en Cypre un de ses amis, nommé Canidius, pour conseiller à Ptolémée de céder son île sans combat, l'assurant qu'il ne manqueroit jamais ni de biens, ni d'honneurs, et que le peuple romain lui donneroit la grande prêtrise de Vénus dans la ville de Paphos [29]: cependant il séjourna à Rhodes, pour y faire ses préparatifs, et pour y attendre la réponse de Ptolémée. Dans ce même temps, Ptolémée (*a*), roi d'Egyte, irrité de quelque différent qu'il avoit eu avec ses sujets, abandonna Alexandrie pour aller

(*a*) Ptolémée Aulétès, surnommé aussi *Nothus*. *A. L. D.*

à Rome, se flattant de l'espérance que Pompée et César le rameneroient dans son royaume avec une grosse armée. Chemin faisant, il voulut voir Caton. Etant donc abordé à Rhodes, il envoya chez lui, ne doutant point que, dès qu'il sauroit son arrivée, il ne vînt le visiter. Quand son envoyé arriva, Caton étoit par hasard dans sa garderobe; il dit à l'envoyé, « que Ptolémée vînt le trouver s'il « avoit affaire à lui ». Quand le roi entra, Caton n'alla point au-devant de lui; il ne daigna pas même se lever de son siége : mais après l'avoir salué comme un simple particulier, il lui dit de s'asseoir. Cette réception si sèche déconcerta un peu le roi, qui fut fort étonné de trouver, avec des dehors si populaires et si simples, des manières si fières et si hautaines. Mais quand il eut commencé à lui parler de ses affaires, il entendit de lui des discours d'une sagesse profonde, et tout pleins de franchise et de liberté; car Caton blâma fort ce qu'il faisoit, et lui remontra quelle grande félicité et quelle vie royale il abandonnoit, pour aller se livrer à une dure servitude, à des travaux infinis, et à toute la corruption et à toute l'avarice des puissants de Rome, que l'Egypte même, quand elle seroit toute convertie en or, pourroit à peine rassasier. Il lui conseilloit donc de s'en retourner et de se reconcilier avec ses

sujets ; il lui offroit même de l'accompagner, pour ménager cet accommodement. Alors Ptolémée, comme un homme qui, d'un grand accès de frénésie ou d'un long délire, auroit été rappelé à son bon sens par la vertu de quelques paroles, fut frappé de la vérité et de la grande sagesse de ces remontrances de Caton, et se mit en état de les suivre. Mais en ayant été détourné par ses amis, il ne fut pas plutôt arrivé à Rome, et n'eut pas plutôt fait pour la première fois la cour à la porte d'un des premiers magistrats, qu'il se repentit de sa folie, et gémit d'avoir suivi un si mauvais conseil, sentant bien qu'il avoit méprisé, non l'avertissement d'un homme sage, mais véritablement l'oracle d'un Dieu.

Cependant Ptolémée, roi de Cypre, par un coup inespéré de la bonne fortune de Caton, se fit mourir lui-même par un breuvage empoisonné. Comme il avoit laissé des richesses immenses, Caton, résolu d'aller lui-même à Byzance, envoya en Cypre son neveu Brutus, parce qu'il ne se fioit pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis dans les bonnes grâces des Byzantins, et rétabli la concorde et l'union dans la ville, il suivit son neveu, et revint en Cypre. Il y trouva des richesses immenses, et véritablement royales, en meubles précieux, en vaisselle

d'or et d'argent, en tables, en pierreries, en tapisseries et en étoffes de pourpre, qu'il falloit vendre pour en retirer l'argent. Comme il vouloit tout faire avec la dernière exactitude, et porter toutes choses à leur plus haut prix, il assista lui même à la vente, pour tenir compte du produit jusqu'au dernier denier, ne se fiant point aux usages des encans, et ayant pour également suspects les officiers, les crieurs, les marchands et ses amis mêmes. C'est pourquoi il parloit en particulier aux acheteurs, et les obligeoit à faire des enchères plus hautes. Ainsi la plupart de tous ces meubles furent vendus leur juste valeur.

Tous les amis de Caton furent très-offensés de sa défiance. Munatius surtout entra dans une colère qui pensa être implacable; de sorte que César écrivant ensuite un livre contre Caton, Munatius lui fournit sur cela des mémoires qui font l'endroit le plus piquant de sa satire. Cependant Munatius écrit lui-même que sa colère ne venoit pas tant de la défiance de Caton, que du peu de cas que Caton faisoit de lui, et de la jalousie qu'il avoit lui-même contre Canidius; car il publia un écrit contre Caton, et c'est celui que Thraséa [30] a principalement suivi dans son histoire. Il dit qu'il arriva le dernier à Cypre, qu'on lui donna un logement dont

les autres n'avoient point voulu ; que s'étant présenté pour entrer chez Caton, on lui refusa la porte, parce que Caton étoit alors occupé à faire emballer quelques meubles avec Canidius ; qu'il s'en plaignit modestement, et qu'il reçut une réponse qui n'étoit nullement modérée. Caton lui dit en propres termes, « que de la grande amitié, comme « dit Théophraste, vient souvent la grande « haine ; car tu vois toi-même, ajouta-t-il, « que parce que tu m'aimes beaucoup, tu es « aussi très-fâché de ce que tu crois que je « ne fais pas de toi tout le cas que tu mérites. « Mais j'emploie Canidius préférablement à « tous les autres, à cause de sa grande expé-« rience et de sa fidélité, et parce qu'il est « venu dès le commencement, et qu'il a sur-« tout les mains pures[31] ». Caton ne dit cela qu'à Munatius seul sans aucun témoin ; mais ensuite il en fit confidence à Canidius. Munatius, l'ayant su, ne voulut plus aller souper chez Caton, ni assister au conseil quand il y étoit appelé ; et Caton l'ayant menacé qu'il le traiteroit comme on traitoit ceux qui désobéissoient, et feroit prendre chez lui des gages[32], il ne s'en mit point en peine, et s'en retourna à Rome, où il conserva encore long-temps son ressentiment. Mais après une

conversation que Martia, qui étoit encore dans la maison de Caton, eut avec lui, il arriva qu'il fut prié avec elle à souper chez un de leurs amis communs, nommé Barca. Caton arriva comme ils étoient à table, et demanda où il pourroit se placer. Barca lui répondit que ce seroit où il voudroit, et qu'il pouvoit choisir la place qu'il aimeroit le mieux. Caton, ayant bien regardé, dit qu'il se mettroit auprès de Munatius; et ayant fait le tour de la table, il alla se placer auprès de lui, et ne lui donna aucune marque d'amitié pendant tout le souper. Mais quelques jours après, à la prière de Martia, Caton lui écrivit qu'il avoit à lui parler. Munatius ne manqua pas de se rendre chez lui dès le matin, et Martia le retint jusqu'à ce que tous ceux qui étoient allés faire leur cour à Caton, fussent sortis. Après quoi, Caton entra dans la chambre de Martia, se jeta au cou de Munatius, l'embrassa tendrement, et lui fit toutes sortes de caresses. Nous nous sommes attachés à raconter ces particularités un peu en détail, persuadés que ces petites choses, qui se passent dans la vie privée, ne servent pas moins à faire connoître le naturel et les mœurs des hommes, que les actions les plus grandes, et qui se sont passées dans le public.

Caton rapporta de Cypre près de sept mille talents (*a*); et comme il craignoit les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs coffres, dont chacun tenoit deux talents cinq cents drachmes (*b*), et attacha à chacun une longue corde, au bout de laquelle il mit une grande pièce de liége, afin que, si le vaisseau venoit à se briser, les pièces de liége qui nageroient sur l'eau indiquassent l'endroit où les coffres seroient tombés, et qu'on pût les retirer. Tout cet argent arriva à bon port, sans qu'il s'y trouvât aucun mécompte considérable. Caton portoit avec lui dans ce voyage deux registres, où il avoit écrit avec grand soin tout ce qu'il avoit fait dans cette expédition, tout ce qu'il avoit reçu, et tout ce qu'il avoit dépensé; mais il ne put conserver ni l'un ni l'autre. L'un étoit entre les mains de son affranchi, nommé Philargyrus, qui, s'étant embarqué au port de Cenchrées (*c*), fit naufrage, et perdit le registre avec tous les ballots. L'autre étoit entre les mains de Caton, qui le porta jusqu'à Corcyre (*d*), où il logea, et fit tendre ses tentes au milieu de la place qui étoit sur le rivage. La nuit, les

(*a*) Plus de 34 millions de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Environ 10,321 fr. *A. L. D.*

(*c*) Port oriental de Corinthe. *A. L. D.*

(*d*) Aujourd'hui Corfou. *A. L. D.*

matelots ayant grand froid allumèrent beaucoup de feux ; de sorte que le feu prit malheureusement aux tentes qui furent toutes brûlées, avec le registre que Caton avoit conservé jusque-là. Mais, par bonheur pour lui, les officiers du feu roi Ptolémée, qui étoient présents, qui avoient eu soin de ses meubles, et qui avoient assisté à la vente, suffisoient pour fermer la bouche à ses ennemis, et à tous ceux qui auroient voulu le calomnier. Il ne laissa pas d'être affligé de cette perte ; car il n'avoit pas fait ces registres pour donner des preuves de sa fidélité, mais pour avoir l'honneur de donner aux autres un exemple et un modèle de l'exactitude que l'on doit avoir dans ces occasions, honneur que la fortune lui envia.

Dès qu'on sut à Rome qu'il approchoit avec ses vaisseaux, tous les magistrats, les prêtres, le sénat et la plus grande partie du peuple, accoururent au-devant de lui le long du Tibre ; de sorte que les deux rives du fleuve étoient couvertes d'une foule immense. A voir ces vaisseaux remonter la rivière au milieu de cette multitude innombrable, on eût cru que c'étoit un triomphe superbe et éclatant. On trouva cependant qu'il y eut de sa part une sorte d'impolitesse et de fierté mal-entendue, en ce que les consuls et les

préteurs étant sortis au-devant de lui, il ne descendit pas où ils étoient, et ne fit pas seulement arrêter son vaisseau; mais continua de voguer sur sa galère royale, qui étoit à six rangs de rames, laissant derrière lui la rive où étoient ces magistrats, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé dans le port avec toute sa flotte. Mais quand on vit tout cet or et cet argent qu'on portoit au travers de la place, pour le déposer dans le trésor public, le peuple ne put revenir de sa surprise; et le sénat s'étant assemblé décerna à Caton, avec de grands éloges, une préture extraordinaire [33], et le privilége d'assister aux jeux et aux spectacles avec la robe bordée de pourpre. Mais Caton refusa tous ces honneurs, et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, aux soins, exactitude et fidélité duquel il rendit des témoignages très-avantageux. Philippe, père de Martia, étoit alors consul. Mais on peut dire que toute la dignité et l'autorité entière du consulat résidoient dans Caton; l'autre consul, qui étoit Lentulus Marcellinus, ne faisant pas moins d'honneur à Caton à cause de sa vertu, que son beau-père Philippe lui en faisoit à cause de l'alliance.

Cependant Cicéron, qui étoit revenu depuis peu de l'exil auquel Clodius l'avoit fait

condamner, et qui avoit plus de crédit e
d'autorité que jamais, profitant de l'absenc
de Clodius, alla au Capitole arracher pa
force les tables que Clodius y avoit consacré
lui-même, et dans lesquelles il avoit écri
tout ce qui s'étoit passé pendant son tribuna
Le sénat s'étant assemblé sur cette affaire,
Clodius y accusant Cicéron de violences e
de voies de fait, Cicéron répondit que Clo
dius ayant été créé tribun contre les lois
tout ce qu'il avoit fait et écrit pendant so
tribunat devoit être nul, et qu'il falloit l
casser. Mais Caton l'interrompit, et se levai
prit la parole, et dit : « Qu'il étoit trè
« persuadé que dans toute l'administratio
« de Clodius, il n'y avoit rien de sain ni d
« bon ; mais que, si l'on cassoit tout ce qu'
« avoit fait dans son tribunat, on casseroit aus
« tout ce qu'il avoit fait lui-même à Cypre, e
« que sa commission ne seroit pas légitime
« si elle lui avoit été donnée par le décre
« d'un tribun créé contre les lois ; que Clo
« dius, pour être d'une maison patricienne
« n'avoit pourtant pas été nommé tribu
« contre les lois, puisqu'il étoit passé dan
« une famille plébéïenne, en vertu de la lo
« qui le permettoit ; et que, s'il avoit ét
« méchant et scélérat comme plusieurs au
« tres, il étoit juste de le punir personnelle

« ment, et non pas de s'en prendre à la « charge, qui avoit assez souffert de son in- « justice ». Cicéron fut si irrité de ce discours, qu'il cessa long-temps de regarder Caton comme son ami ; mais ils se réconcilièrent ensuite.

Pompée et Crassus étant allés s'aboucher avec César, qui, pour cet effet, avoit repassé les Alpes, ils résolurent qu'ils demanderoient tous deux un second consulat, pour l'année suivante, et que dès qu'ils seroient en charge, ils feroient ordonner que César seroit continué dans son gouvernement, pour cinq autres années, et se feroient décerner à eux les plus grandes et les meilleures provinces, avec de puissantes armées, et les fonds nécessaires pour les entretenir. Ce traité étoit proprement une conjuration pour ruiner la république, et pour partager l'empire entre eux. Il y avoit alors beaucoup de gens de bien qui se préparoient à demander le consulat ; mais quand ils virent Pompée et Crassus sur les rangs, ils se retirèrent tous, excepté Lucius Domitius, mari de Porcie, à qui Caton, son beau-frère, persuada de ne pas se désister, et de ne pas abandonner une lice où on ne combattoit pas tant pour le consulat que pour la liberté de Rome. On commençoit même à dire, parmi ceux du peuple qui

conservoient encore du sens et de la raison, « qu'il ne falloit pas souffrir que la puissance « de Pompée et celle de Crassus s'unissent « par le consulat; que cela rendroit leur « charge trop forte et trop insupportable ; et « qu'il falloit les séparer, et ne faire consul « que l'un des deux ». En même temps, ils se rangèrent autour de Domitius, l'exhortant et l'encourageant à continuer sa brigue, parce que la plupart de ceux à qui la crainte fermoit alors la bouche, le favoriseroient le jour de l'élection. Pompée et Crassus, craignant que cela n'arrivât effectivement, dressèrent une embuscade à Domitius, comme il descendoit avant le jour à la clarté des flambeaux au champ de Mars où se devoit tenir l'assemblée du peuple. Le premier qui portoit le flambeau devant Domitius fut blessé mortellement, et tomba à ses pieds, tous les autres furent blessés et prirent la fuite. Il n'y eut que Domitius et Caton qui restèrent seuls; car Caton, quoique blessé au bras, prit Domitius, le retint et le pria de demeurer: « Pendant qu'il nous restera un souffle de vie « lui dit-il, n'abandonnons point ce combat « pour la liberté contre des tyrans qui font « assez connoître l'usage qu'ils feront d'une « charge à laquelle ils veulent s'élever par « des injustices si énormes et par de si grands

« attentats ». Mais Domitius, ne pouvant soutenir plus long-temps ce danger, prit la fuite, et se retira dans sa maison.

Alors Pompée et Crassus furent nommés consuls. Caton ne perdit pas courage et se présenta pour la préture, afin que n'étant plus simple particulier, il eût dans cette charge, comme une forteresse d'où il pourroit encore faire des sorties et combattre contre les consuls. Crassus et Pompée, alarmés de cette démarche, parce qu'ils sentoient bien que la préture entre les mains de Caton deviendroit, par sa vertu, d'une autorité si grande qu'elle pourroit tenir tête au consulat, firent assembler le sénat à la hâte, sans que la plupart des sénateurs en fussent avertis. Là ils firent ordonner que les préteurs qui seroient élus, entreroient d'abord en exercice, sans attendre les délais prescrits [34], pendant lesquels on pouvoit appeler en justice ceux qui avoient acheté les suffrages du peuple. Et après avoir, par ce décret, assuré l'impunité à ceux qui seroient coupables de cette corruption, ils poussèrent en avant quelques-uns de leurs amis et de leurs officiers, et les obligèrent à se présenter pour demander la préture, fournissant l'argent pour corrompre les juges, et présidant eux-mêmes à l'élection. Mais malgré toutes ces intrigues, on voyoit que la

vertu et la réputation de Caton alloient le faire triompher sans peine de tous ses concurrents, le peuple ayant pour lui tant de respect, qu'il regardoit comme une très-grande indignité de le vendre par ses suffrages, lui que la ville même auroit dû acheter pour préteur. La première des tribus qui fut appelée lui ayant donné sa voix, Pompée supposa faussement qu'il avoit entendu tonner, et rompit l'assemblée d'une manière honteuse, les Romains ayant coutume de regarder le tonnerre comme un malheureux présage, et de ne rien ratifier quand il arrive de ces signes célestes. Dans la suite, Pompée et Crassus, ayant fait distribuer encore de plus grandes sommes au peuple, et chasser du champ de Mars tous les plus honnêtes gens, ils l'emportèrent enfin, et firent élire préteur un Vatinius, au lieu de Caton. On dit que ceux qui avoient donné leur voix avec tant d'injustice et contre la loi, touchés de honte et de repentir, prirent d'abord la fuite, et se retirèrent chez eux. Tous ceux qui restoient s'étant rassemblés, et témoignant la douleur et le ressentiment qu'ils avoient de ce qui venoit de se passer, il se trouva là un tribun, qui tint dans ce même endroit l'assemblée du peuple. Caton s'avança alors au milieu; et, comme s'il eût été inspiré par quelque dieu,

il prédit tous les maux qui devoient arriver à la ville, et excita contre Crassus et Pompée tous les citoyens, en leur faisant voir qu'ils se sentoient tous deux coupables de tant de crimes, et qu'ils préparoient un gouvernement si injuste, qu'ils avoient craint d'avoir Caton pour préteur, parce que les éclairant de près, il auroit éventé toutes leurs intrigues et renversé tous leurs desseins. Quand il eut fini et qu'il s'en retourna dans sa maison, il fut suivi lui seul d'une plus grande foule de peuple, que n'en avoient eu tous ensemble ceux qui avoient été élus préteurs.

Caïus Trébonius, tribun du peuple, proposa alors un décret, pour faire aux consuls la distribution des provinces. Ce décret portoit que l'un d'eux auroit sous lui toute l'Espagne et l'Afrique, et l'autre la Syrie et l'Egypte, avec un plein-pouvoir de faire la guerre à qui bon leur sembleroit et par mer et par terre. Tous les autres citoyens, désespérant de pouvoir l'empêcher et le faire casser, renoncèrent à le combattre. Caton seul, avant que l'on commençât à donner les suffrages, monta à la tribune, et demanda à parler. Le peuple ne lui accorda qu'à peine deux heures; et quand il eut employé tout ce temps à haranguer les citoyens, à leur faire des remontrances, et à prédire tout ce

qui leur arriveroit, on ne voulut pas lui permettre de continuer; et comme il s'opiniâtroit à parler encore, un des licteurs vint l'arracher par force de la tribune. Quand il fut en bas, il ne laissa pas de crier encore plus fort ; et il y avoit beaucoup de gens qui lui prêtoient l'oreille et qui entroient dans ses sentiments. Le licteur l'alla prendre pour la seconde fois, et l'emmena hors de la place. Mais il ne l'eut pas plutôt relâché, qu'il reprit aussitôt le chemin de la tribune, criant avec plus de force, et exhortant ses concitoyens à le secourir, et à venir défendre la liberté publique. Ayant répété ces mots plusieurs fois, Trébonius, fort embarrassé et fort alarmé, commanda au licteur de le saisir et de le traîner en prison. Mais le peuple le suivit, très-attentif à tout ce qu'il disoit ; car, en marchant, il continuoit toujours de leur parler ; et Trébonius, craignant les suites, commanda au licteur de le relâcher. Caton fut cause que l'on consuma tout ce jour-là inutilement et sans rien conclure. Le lendemain, ceux du parti contraire ayant intimidé une partie du peuple par leurs menaces ; gagné l'autre par de belles paroles et par des largesses ; empêché, par la force des armes, l'un des tribuns, nommé Aquilius, de sortir du sénat pour venir à l'assemblée ; chassé de

la place Caton qui crioit de toute sa force qu'il avoit entendu le tonnerre, et blessé un grand nombre de citoyens, dont plusieurs restèrent morts sur la place, ils firent passer par la violence le décret; de sorte que plusieurs s'étant attroupés pleins de fureur alloient renverser les statues de Pompée; mais Caton qui survint les en empêcha.

Quand on proposa ensuite le décret pour les provinces et pour les troupes que l'on donneroit à César, Caton ne s'adressa plus au peuple, mais se tournant vers Pompée, il l'avertit et lui protesta devant tout le monde, qu'il se mettoit lui-même sous le joug de César; qu'il ne s'en apercevoit pas alors, mais que, quand il commenceroit à le trouver trop pesant et à en être accablé, et qu'il ne pourroit ni le rejeter, ni trouver en lui les forces nécessaires pour le porter, il tomberoit avec lui sur la ville; et qu'alors il se souviendroit des avertissements de Caton, et reconnoîtroit qu'ils étoient aussi utiles pour Pompée en particulier, qu'honnêtes et justes en eux-mêmes. Caton fit plusieurs fois les mêmes remontrances à Pompée, qui n'en tint aucun compte; car il ne pouvoit croire que César dût jamais changer, et il se confioit un peu trop en sa prospérité et en sa grande puissance.

Caton, élu préteur pour l'année suivante, parut n'avoir pas tant relevé et rehaussé l'honneur et l'éclat de cette charge en s'acquittant parfaitement de ses devoirs, que l'avoir ternie et ravalée en allant nu-pieds et sans robe à son tribunal, et assistant souvent en cet état au jugement de procès criminels, contre des gens très-considérables Il y en a même qui disent qu'il donnoit souvent ses audiences après dîner et chargé de vin : mais cela n'est pas véritable. Comme le peuple étoit entièrement corrompu par les distributions et par les largesses de ceux qui aspiroient aux charges, et que la plupart regardoient cette corruption comme un métier pour gagner leur vie, et qu'ils comptoient là-dessus comme sur un revenu certain, Caton, pour déraciner de la ville cette maladie, persuada au sénat d'ordonner par un décret, que ceux qui seroient nommés aux charges, s'ils n'avoient personne qui les accusât, seroient obligés de se présenter eux-mêmes en jugement ; et, après avoir juré devant les juges de dire la vérité, rendroient compte des moyens qu'ils avoient pris pour y parvenir. Ceux qui briguoient les charges furent fort irrités de cette ordonnance, et le peuple en fut encore plus mécontent, à cause du profit qu'elle lui ôtoit.

Un matin Caton s'étant rendu à son tribunal, tous ces séditieux y accoururent en foule, et se mirent à crier contre lui, à lui dire mille injures, et à lui jeter des pierres; de sorte que tout le monde sortit de l'audience et s'enfuit, et que lui-même, poussé et emporté par la foule, eut beaucoup de peine à gagner la tribune. Là il apaisa d'abord le tumulte, et calma le bruit par la fermeté et par l'audace qui parurent sur son visage. Ensuite par les remontrances qu'il fit, telles que les circonstances l'exigeoient, et qui furent écoutées avec le plus grand silence, il acheva de dissiper la sédition. Le sénat le loua beaucoup de sa fermeté : « Mais moi, « leur dit-il, je ne vous loue point, vous qui « avez abandonné votre préteur dans le dan- « ger, et qui n'êtes point venus le secourir et « le défendre ». Chacun des candidats se trouva dans un embarras extrême; car d'un côté il n'osoit donner de l'argent au peuple, à cause du décret du sénat; et de l'autre il craignoit que son concurrent n'en donnât et ne fût préféré. Enfin, s'étant assemblés, ils convinrent qu'ils déposeroient chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes [35]; qu'ensuite ils feroient chacun leurs brigues avec toute la droiture possible, et que celui qui contreviendroit à la loi en donnant de

l'argent pour gagner les voix, perdroit la somme qu'il auroit déposée [36]. Cela étant convenu, ils choisirent un dépositaire qui seroit en même temps témoin et arbitre, et ce fut Caton. Ils portèrent tous chez lui leur argent, et mirent entre ses mains leur traité; mais il ne voulut pas se charger de l'argent, et se contenta d'avoir des cautions. Le jour de l'élection, Caton se tint toujours auprès du tribun qui y présidoit; et en observant avec beaucoup de soin tout ce qui se passoit, et la manière dont on donnoit les suffrages, il s'aperçut qu'un de ceux qui avoient déposé l'argent prévariquoit. En même temps il lui ordonna devant tout le monde de payer aux autres la somme dont on étoit convenu. Mais les autres concurrents, louant et admirant la justice et la droiture de Caton, refusèrent l'amende, disant « que le prévaricateur étoit « assez puni, et eux assez vengés, puisqu'il « avoit la honte d'être condamné par Caton ».

Cette action déplut à tous les autres magistrats, et suscita l'envie contre Caton, comme s'il eût voulu s'arroger à lui seul toute l'autorité du sénat et de tous les autres juges. Car de toutes les vertus, il n'y en a point dont la réputation et la fidélité attirent plus d'envie à ceux qui les possèdent, que la

justice; parce que le peuple, se confiant en elle, lui donne par conséquent une grande puissance et une grande autorité. Car il n'honore pas seulement les justes comme il honore ceux qui sont vaillants, ni ne les admire pas comme il admire ceux qui se distinguent par leur prudence et par leur sagesse; mais il fait plus encore, il les aime, il s'assure en eux, et il leur donne toute sa confiance. Au lieu qu'à l'égard des autres, il craint ceux-là, et se défie de ceux-ci. De plus, il croit que leur valeur ou leur prudence viennent plutôt de la force de la nature que de leur volonté, estimant que la prudence est l'effet d'une conception vive et prompte, et la valeur celui d'une force et d'une fermeté naturelle de l'âme qui ne s'étonne de rien. Il n'en est pas de même de la justice; pour être juste, il faut le vouloir. C'est pourquoi on a surtout honte de l'injustice, comme d'un vice volontaire que rien ne peut excuser. Et voilà la raison de la haine que les plus grands de Rome concurent contre Caton : ils regardoient la grande idée qu'on avoit de sa justice comme un reproche fait à eux-mêmes. Pompée surtout, prévenu que la réputation de Caton étoit la ruine certaine de sa puissance, lui suscitoit continuellement des gens pour le harceler et pour lui dire des injures. De ce nombre étoit

Clodius qui s'étoit raccommodé avec Pompée, et qui, déclamant continuellement contre Caton, l'accusoit d'avoir détourné beaucoup d'argent en Cypre, et de ne faire la guerre à Pompée que parce que celui-ci avoit refusé d'épouser sa fille.

Caton répondoit : « Qu'il avoit rapporté « de Cypre plus d'or et plus d'argent à la « république, sans avoir tiré d'elle ni un « cheval ni un soldat, que Pompée n'en avoit « rapporté de tous ses triomphes et de toutes « ses guerres où il avoit bouleversé la terre « entière. Que jamais il n'avoit pensé à faire « son gendre de Pompée, non qu'il le jugeât « indigne de son alliance, mais parce qu'il « le voyoit suivre dans le gouvernement des « vues et des maximes fort contraires aux « siennes. Car pour moi, ajouta-t-il, lorsqu'au « sortir de ma préture, on m'a décerné une « province, je l'ai refusée; au lieu que Pom- « pée prend les unes de force, et donne les « autres à ses amis. Et encore tout récem- « ment, il a prêté à César une armée de six « mille hommes pour la guerre des Gaules, « sans que César vous l'ait demandée, ni que « Pompée l'ait donnée de votre consentement. « Mais désormais nos armées, nos armes, nos « hommes, nos chevaux, en un mot les for- « ces de l'empire, deviennent des plaisirs que

« des particuliers se font les uns aux autres, « et qu'ils se rendent réciproquement, et « Pompée en est si libéral, que retenant seu-« lement le titre d'empereur et de général, il « donne volontiers ses armées et ses provinces « aux autres; et reste ici dans la ville pour y « exciter des séditions dans les comices, com-« me s'il proposoit des jeux, et pour y susci-« ter de nouveaux troubles. D'où il est aisé « de voir que, par le moyen de cette anar-« chie qu'il introduit, il se prépare et se mé-« nage la monarchie ». C'est ainsi qu'il re-poussa les insultes de Pompée.

Caton avoit un ami particulier, nommé Marcus Favonius, qui étoit son grand parti-san et son grand admirateur, tel qu'on dit qu'étoit Appollodore de Phalère pour So-crate 37. Cet homme ne fut pas médiocre-ment frappé de son discours; il en fut si ému, qu'il en sortit hors de lui-même, comme s'il eût été véritablement ivre ou furieux. Il bri-gua quelques années après l'office d'édile; mais il fut refusé. Caton, qui étoit présent, et qui le favorisoit, s'aperçut que les ta-blettes des suffrages étoient toutes écrites de la même main; et ayant fait voir clairement cette fraude, il en appela aux tribuns, et par cet appel, il rendit l'autre élection nulle. De-puis, Favonius ayant été nommé édile, Caton

lui aida à se bien acquitter des fonctions de sa charge, et régla toute la dépense des jeux qu'il devoit donner au peuple, selon la coutume des édiles. Car au lieu des couronnes d'or que les autres donnoient aux acteurs, musiciens, joueurs d'instruments et autres qui servoient aux jeux, il leur donna des couronnes de branches d'olivier, comme on faisoit aux jeux olympiques; et pour remplacer les riches dons que les autres distribuoient au peuple, il fit distribuer aux Grecs quantité de poireaux, de laitues, de raves et de céleri, et aux Romains des pots de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des brassées de bois. Les uns se moquoient de ces présents si vils et si méprisables, et les autres en étoient charmés; car ils voyoient avec grand plaisir que l'austérité et la sévérité de Caton se relâchoient et qu'il se prêtoit volontiers à ces jeux. Enfin, Favonius lui-même se jetant au milieu du peuple, alla s'asseoir parmi les spectateurs, où il battit le premier des mains en applaudissant à Caton, et en lui criant qu'il donnât aux acteurs qui s'acquittoient bien de leur rôle, qu'il les récompensât honorablement, et demandant en même temps pour les spectateurs, comme ayant donné à Caton un pouvoir sans réserve et l'ayant fait maître de tout. Pendant que

cela se passoit, Curion, l'autre édile, donna dans un autre théâtre des jeux magnifiques; mais le peuple le quitta pour venir à ceux de Favonius où il se divertissoit beaucoup à voir Favonius, qui donnoit la fète, jouer le rôle d'un simple spectateur, et Caton celui de président des jeux. Caton agissoit ainsi pour se moquer de la folle dépense qu'on faisoit dans ces occasions, et pour montrer que, quand on donne des jeux, il faut les donner en jouant, et les accompagner plutôt d'une grace simple et sans ostentation, que de tous ces préparatifs et de toutes ces magnificences qui coûtent beaucoup, et qui demandent que, pour des choses de néant, on se consume en soins, en peines et en fatigues.

Quelque temps après, Scipion, Hypséus et Milon briguèrent le consulat, non seulement par ces corruptions ordinaires et invétérées dans l'état, je veux dire par les présents et par les distributions de deniers, pour gagner les suffrages, mais à force ouverte, par la voie des armes et des meurtres, par tous ces moyens, d'une audace et d'une témérité effrénées qui tendoient à exciter une guerre civile. Quelques-uns furent alors d'avis « qu'il « falloit préposer Pompée sur les comices, « afin qu'il présidât aux élections, et que « tout s'y passât avec plus de sûreté et d'or-

« dre ». Caton s'y opposa d'abord, et dit, « que les lois ne devoient pas tirer leur sûreté « de Pompée, mais que Pompée devoit tirer « la sienne des lois ». Mais voyant que cette anarchie duroit trop long-temps, qu'il y avoit tous les jours sur la place trois armées, et qu'il s'en falloit bien peu que le mal ne fût devenu incurable, enfin, il fut d'avis qu'avant que d'attendre la dernière nécessité, on devoit, avec l'agrément du sénat, remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, choisissant un mal médiocre pour en prévenir et pour en guérir de très-grands; et aimant mieux établir volontairement une espèce de monarchie, que de laisser sans remède une sédition qui produiroit immanquablement la plus redoutable des tyrannies. D'après cela, Bibulus, qui étoit allié de Caton, opinant dans le sénat, dit, « qu'il falloit « élire Pompée seul consul; car, dit-il, ou « les affaires en iront mieux par le bon ordre « qu'il y mettra, ou la ville sera soumise à « celui qui est le plus digne d'en être le maî« tre ». Caton s'étant levé approuva cet avis contre l'attente de tout le monde, et ajouta, « qu'il n'y avoit point de domination qui ne « valût mieux que l'anarchie; qu'il espéroit « que Pompée useroit bien de son autorité; « qu'il remédieroit à tous les désordres, et

« qu'il se piqueroit de conserver une ville « qu'on avoit commise à sa foi ».

Pompée fut donc nommé seul consul. D'abord il envoya prier Caton de le venir voir dans les jardins qu'il avoit dans un des faubourgs de Rome. Caton ne manqua pas d'y aller, et Pompée l'ayant reçu avec de grandes caresses et les plus tendres démonstrations d'amitié, lui témoigna d'abord combien il étoit sensible à l'obligation qu'il lui avoit, et finit en le priant « de vouloir l'aider de ses « conseils dans l'administration de sa charge, « et de faire comme s'il étoit le premier con- « sul ». Caton lui répondit, « que jusque-là « il n'avoit point agi par aucun sentiment de « haine contre lui; et que ce qu'il faisoit « alors, il ne le faisoit pas non plus par aucune « bienveillance qu'il lui portât, mais qu'en « tout il avoit eu en vue l'utilité de la répu- « blique. Que, lorsqu'il lui demanderoit ses « conseils pour ses affaires particulières, il « les lui donneroit volontiers; mais que, « pour ce qui regardoit le public, quand « même il ne les demanderoit pas, il ne lais- « seroit pas de dire ce qui lui paroîtroit juste « et raisonnable ». Et il le fit comme il l'avoit promis; car comme Pompée proposoit de faire une loi pour établir de grandes peines et des amendes nouvelles contre ceux qui,

par leurs largesses, avoient acheté les voix pour parvenir aux charges, il lui conseilla d'oublier le passé, et de ne penser qu'à l'avenir, parce qu'il seroit difficile de fixer un terme pour la recherche des prévarications passées, et que d'établir des peines nouvelles pour d'anciennes fautes, ce seroit faire une trop grande injustice aux coupables, que de les punir en vertu d'une loi qu'ils n'auroient pas transgressée. Depuis ce moment, plusieurs des principaux de Rome, des amis mêmes et des parents de Pompée, étant appelés en justice pour de pareilles prévarications, Caton qui vit qu'il mollissoit et qu'il se relâchoit en plusieurs choses, pour leur faire plaisir, lui fit des réprimandes très sévères, et le remit dans l'ordre. Pompée avoit aboli par un édit la coutume établie depuis long-temps, de louer en pleine audience les criminels auxquels on faisoit le procès. Cependant il viola lui-même sa loi, il fit l'éloge de Munatius Plancus [38], et l'envoya au tribunal le jour du jugement; quand on voulut le lire [39], Caton, qui étoit un des juges, se boucha les oreilles, et défendit qu'on entendît ce témoignage. Munatius, après la plaidoirie, récusa Caton, mais il ne laissa pas d'être condamné. En un mot, Caton tenoit tous les accusés dans un grand embarras et leur causoit beaucoup d'in-

quiétude, car ils ne vouloient pas l'avoir pour juge, et ils n'osoient le récuser. Il y en eut plusieurs qui furent condamnés, parce qu'en récusant Caton, ils avoient paru se défier de leur innocence; et il y en avoit d'autres à qui on reprochoit, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

Pendant que ces choses se passoient à Rome, César, à la tête de ses armées, faisoit la guerre dans les Gaules; mais quoiqu'il parût entièrement occupé de ce côté-là, il ne laissoit pas de se servir utilement de ses richesses et de ses amis, pour acquérir du crédit dans la ville, et pour s'y ménager une grande puissance. Déjà les avertissements que Caton avoit donnés de longue main à Pompée, commençoient à le tirer de l'assoupissement où il étoit, et à lui faire voir, comme en songe, le grand péril qu'il couroit, et qu'il n'avoit jamais voulu croire. Mais comme il étoit encore plongé dans la paresse et dans le doute, différant toujours et n'osant mettre la main à l'œuvre pour empêcher César d'exécuter ses desseins, Caton se mit sur les rangs pour briguer le consulat, se faisant fort ou d'arracher les armes des mains de César, ou de découvrir les embûches qu'il dressoit à la république. Il avoit pour compétiteurs des gens très-recommandables, dont l'un étoit

Sulpicius 4°, à qui la grande réputation et le grand crédit de Caton avoient été d'un grand secours pour l'avancement de sa fortune ; de sorte qu'il parut à tout le monde qu'il faisoit une action très-malhonnête, et se montroit très-ingrat de disputer le consulat à Caton, après des obligations si marquées. Caton ne s'en plaignoit pourtant point : « Car, disoit-« il, faut-il s'étonner qu'un homme ne cède « pas à un autre ce qu'il regarde comme un « très-grand bien » ? Mais il persuada au sénat d'ordonner que ceux qui brigueroient les charges, feroient eux-mêmes les sollicitations auprès du peuple, et ne les feroient point faire par d'autres, et ne prieroient personne de paroître pour eux. Ce décret irrita encore davantage le peuple de ce que Caton, non content de lui avoir ôté le gain qu'il faisoit en vendant ses suffrages, le privoit encore du seul avantage qui lui restoit de faire plaisir à beaucoup de gens, et le réduisoit ainsi à la pauvreté et au mépris. Il arriva aussi de là que, comme il étoit peu propre à gagner les suffrages par ses sollicitations, et qu'il aima mieux conserver la dignité de son caractère, que d'acquérir celle du consulat, il sollicita lui-même en personne, et ne voulut jamais permettre que ses amis fissent aucune des démarches qui flattent le peuple et gagnent

les cœurs, et il fut refusé. Cette disgrâce avoit coutume de jeter non seulement ceux qui avoient été refusés, mais encore leurs parents et leurs amis, dans un abattement et dans un deuil qui duroient plusieurs jours, et qui étoient accompagnés d'une sorte de honte; mais Caton la reçut avec si peu de chagrin, et en fit si peu de compte, que le jour même il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars; et après son dîner se rendit, selon sa coutume, à la place publique sans souliers et sans tunique, et se promena avec ses amis. Cicéron le blâma extrêmement, « de ce que les affaires demandant un consul « comme lui, il n'avoit pas employé tous ses « soins, et ne s'étoit pas étudié à gagner, par « des caresses et par des manières insinuantes, « la faveur du peuple; mais s'étoit d'abord « rebuté et y avoit renoncé pour le reste de « sa vie, quoiqu'il eût demandé encore la « préture après avoir été refusé une première « fois. Caton répondit à cela, que, quant à « la préture, le peuple ne la lui avoit pas re- « fusée de son pur mouvement; mais parce « qu'on l'avoit corrompu par argent, et qu'on « lui avoit fait violence; au lieu que dans la « brigue du consulat il avoit été refusé sans « qu'il en pût accuser la corruption; ce qui « lui avoit fait connoître qu'il n'étoit pas

« agréable au peuple à cause de ses mœurs, « et que de les changer au gré des autres, ou « en les conservant, de s'exposer encore à de « pareils refus, cela n'étoit pas d'un homme « sensé ».

Cependant César ayant attaqué des nations très-belliqueuses, et les ayant subjuguées en hasardant beaucoup, et en s'exposant à de grands périls, marcha ensuite contre les Germains malgré un traité de paix que les Romains avoient fait avec eux, et leur tua trois cents mille hommes. Sur le premier bruit qui s'en répandit à Rome, ses amis demandoient que le peuple fît des sacrifices pour remercier les Dieux de cette heureuse nouvelle. Mais Caton étoit d'avis qu'on livrât César entre les mains de ceux à qui il avoit fait une si grande injustice, et qu'on ne fît pas retomber sur la ville la punition due à l'infraction du traité. « Je suis pourtant d'avis, ajouta-t-il, « que nous fassions des sacrifices aux Dieux; « mais c'est pour les remercier de ce qu'ils ne « punissent pas l'armée de la folie et de la « témérité du général, et qu'ils épargnent « notre ville. César, informé de tout, écrivit au sénat une lettre pleine d'injures et d'accusations contre Caton. Quand on l'eut lue en pleine assemblée, Caton se leva, non en homme possédé par la colère et par l'envie de dis-

puter, mais en homme qui étoit de sens froid et de sens rassis, et comme s'il avoit préparé ce qu'il alloit dire, il fit voir que toutes ces accusations étoient semblables à ses injures, et que c'étoient de pures plaisanteries que César avoit inventées pour s'amuser. Mais en revanche, il s'attacha si bien à développer tous ses desseins dès leur commencement, et à exposer le but qu'il s'étoit proposé, qu'il le fit voir très-clairement, non en ennemi, mais comme s'il eut été le complice de la conjuration; et montra que ce n'étoient ni les peuples de la Bretagne [41], ni ceux des Gaules, qu'ils devoient craindre, mais César seul, s'ils avoient du sens. Ces réflexions frappèrent si vivement les sénateurs et les irritèrent au point, que les amis de César se repentirent d'avoir fait lire ces lettres, et d'avoir donné par là occasion à Caton de dire une infinité de choses très-justes, et de charger César de beaucoup d'accusations véritables et qu'on ne pouvoit nier. Il n'y eut donc rien de résolu ce jour-là; on dit seulement qu'il étoit nécessaire d'envoyer un successeur à César; mais ses amis demandoient que Pompée désarmât aussi de son côté, et qu'il rendît les provinces qu'il occupoit; ou que, s'il n'en faisoit rien, César ne fût pas non plus tenu de le faire. Alors Caton se récria, « que c'é-

« toit là ce qu'il leur avoit toujours prédit, « que César venoit opprimer la république et « se servir ouvertement contre elle des troupes « qu'il en avoit obtenues, en la trompant et « en l'abusant par ses artifices. Mais il eut beau crier, il ne gagna rien; car le peuple s'opiniâtra à vouloir que César fût le plus grand. Le sénat étoit véritablement de l'avis de Caton, mais il craignoit le peuple.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à ce que les nouvelles vinrent que la ville d'Arimium étoit prise, et que César s'avançoit à grandes journées vers Rome avec son armée. Alors tous les Romains tournèrent les yeux sur Caton, et le peuple et Pompée lui-même avouèrent qu'il étoit le seul qui eût pressenti dès le commencement, et qui eût prédit le but de César : « Si vous aviez cru, leur dit « alors Caton, ce que je vous ai si souvent « prédit, et que vous eussiez suivi mes con« seils, vous ne seriez pas maintenant réduits « à craindre un homme seul, ni à mettre non « plus en un seul toutes vos espérances. Pom« pée répondit, qu'il étoit vrai que Caton « avoit prophétisé plus véritablement, mais « que lui en avoit agi plus amiablement ». Caton conseilla au sénat de remettre toutes les affaires entre les mains de Pompée, disant que ceux qui savoient faire les plus grands

maux, savoient aussi y apporter les remèdes.

Mais Pompée, n'ayant point d'armée prête pour pouvoir attendre César, et voyant que le peu de soldats qu'il avoit levés étoient d'assez mauvaise volonté, quitta Rome. Caton, résolu de le suivre et de s'enfuir avec lui, envoya d'abord le plus jeune de ses enfants à Munatius dans le pays des Bruttiens, et prit l'aîné avec lui. Comme sa maison et ses filles avoient besoin de quelque personne de confiance qui les gouvernât et qui en prît soin, il reprit Martia qui étoit demeurée veuve avec de grandes richesses; car Hortensius, à qui il l'avoit cédée, l'avoit instituée son héritière par son testament. Et c'est sur cela que portent principalement les reproches que César fait à Caton dans le livre qu'il composa contre lui, lorsqu'il l'accuse d'aimer les richesses, et de trafiquer de ses mariages par un sordide intérêt : « Car, dit-il, s'il avoit be-« soin de femme, pourquoi la cédoit-il? et « s'il n'en avoit pas besoin, pourquoi la re-« prenoit-il? A moins qu'il n'ait donné cette « femme à Hortensius comme une amorce et « un appât, et qu'il ne l'ait prêtée jeune « que pour la retirer riche ». Mais sur ces reproches il faut imiter la modération d'Euripide, et dire comme lui : « Ce sont de vains

« reproches; car quels reproches plus vains, « ô grand Hercule, que de vous accuser de « lâcheté [42] » ? En effet, c'est la même chose d'accuser Hercule de lâcheté, et de reprocher à Caton l'avarice et la convoitise d'un gain honteux. Mais si à quelque autre égard il a fait une faute en cédant sa femme à Hortensius, c'est une question à examiner. Après qu'il eut repris Martia, et qu'il lui eut confié sa maison et ses filles, il suivit Pompée, et l'on dit que depuis ce jour-là, il ne se rasa ni les cheveux ni la barbe, qu'il ne se mit pas une seule fois de couronne sur la tête, et qu'il persévéra jusqu'à la mort dans le deuil, dans l'abattement et la tristesse, gémissant sur les calamités de sa patrie, et ne changeant rien à son extérieur, soit que son parti fût vainqueur ou vaincu.

La Sicile lui étant échue par le sort, il passa à Syracuse. Là il eut avis que Pollion qui étoit du parti de César venoit d'arriver à Messine avec une armée. Il envoya d'abord lui demander la cause de son passage. Pollion à son tour lui demanda compte du changement qui étoit arrivé dans les affaires. Caton, ayant appris en même temps que Pompée avoit abandonné entièrement l'Italie, et qu'il étoit campé sous les murs de Dyrrachium, s'écria : « Que les voies de la Providence sont

« obscures et impénétrables ! Lorsque Pom-
« pée n'a suivi ni raison ni justice, il a tou-
« jours été heureux; et aujourd'hui qu'il ne
« travaille qu'à sauver sa patrie, et qu'il ne
« combat que pour la liberté, tout son bonheur
« l'abandonne ». Il ajouta qu'il étoit assez fort
our chasser Pollion de la Sicile; mais que, sa-
hant qu'il arrivoit à ce général une armée plus
orte que celle qu'il avoit déjà, il ne vouloit
as exposer cette île à une entière ruine, en
a rendant le théâtre de la guerre. Et après
voir conseillé aux Syracusains de se ranger
u parti le plus fort pour se conserver, il
'embarqua. Quand il fut arrivé auprès de
'ompée, il persista toujours dans le même
entiment de traîner la guerre en longueur,
ans l'espérance qu'on pourroit trouver quel-
ue voie d'accommodement; et ne voulant
oint que Rome donnât contre elle-même
ne bataille où le parti le plus foible éprou-
eroit les derniers malheurs, et seroit passé
u fil de l'épée. Dans cette vue, il persuada
Pompée et à son conseil d'ordonner qu'on
e saccageroit aucune des villes qui étoient
oumises aux Romains, et qu'on ne tueroit
ucun Romain hors du champ de bataille. Cet
vis fit beaucoup d'honneur à Caton, et atti-
a dans le parti de Pompée une infinité de

X. 17

gens qui furent charmés de sa bonté et de son humanité.

De là Caton, envoyé en Asie, pour aider ceux qui avoient ordre d'assembler des vaisseaux et des troupes, mena avec lui sa sœur Servilie et un petit enfant qu'elle avoit eu de Lucullus; car elle le suivoit toujours depuis son veuvage; ce qui diminua beaucoup les bruits qui couroient de sa mauvaise conduite, quand on vit qu'elle se soumettoit volontairement à la garde de Caton, à toutes les fatigues de ses voyages et à son étroite manière de vivre. Cependant César ne laissa pas de reprocher encore à Caton les débauches de cette sœur, et de lui en faire un crime. Les lieutenants de Pompée n'eurent besoin du secours de Caton que dans une seule occasion, et ce fut à Rhodes; car par ses remontrances il gagna les Rhodiens; et ayant laissé chez eux sa sœur Servilie et son enfant, il s'en retourna vers Pompée qui avoit déjà assemblé une grosse armée de terre et de mer. Ce fut là que Pompée donna manifestement à connoître ses vues et ses desseins. D'abord il avoit eu intention de donner à Caton le commandement de son armée navale, qui étoit composée de cinq cents vaisseaux de guerre, sans les frégates, les flûtes et autres petits vaisseaux découverts dont le nombre étoit in-

lui; mais ayant promptement fait réflexion ou de lui-même, ou sur les remontrances de ses amis, que l'unique but de toute la politique de Caton étoit de rendre la liberté à sa patrie; et que, s'il venoit à être le maître d'une si grande puissance, le jour qu'ils auroient vaincu César, ce jour-là même Caton voudroit obliger Pompée à poser les armes, et à obéir aux lois, il changea de résolution, quoiqu'il s'en fût déjà ouvert à lui, et donna le commandement à Bibulus.

Malgré tout, il ne s'aperçut point que Caton lui fût moins affectionné, ni qu'il montrât moins de zèle pour le service du parti; au contraire, on dit que, dans un combat qui fut donné devant les murailles de Dyrrachium comme Pompée haranguoit son armée pour la porter à bien faire son devoir, et qu'il eut commandé à tous ses capitaines d'en faire autant aux troupes qu'ils avoient à leurs ordres, les soldats les écoutèrent très-froidement et dans un silence qui marquoit leur courage abattu. Mais quand après tous les autres, Caton vint à leur parler, et qu'il leur expliqua autant que le temps le permettoit, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la valeur, sur la mort et sur la gloire 43, en accompagnant ses paroles d'une véhémence pleine de passion, qui marquoit combien il

étoit pénétré de ces maximes; et qu'il finit son discours en invoquant les Dieux comme présents à ce combat, et témoins de la valeur que chacun marqueroit pour la défense de la patrie, il s'éleva tout-d'un-coup un si grand cri de joie, et il se fit un si grand mouvement dans cette armée ranimée par ces paroles, que tous les capitaines pleins d'espérance marchèrent tête baissée, et chargèrent l'ennemi avec tant de fureur, qu'ils le renversèrent et le défirent. La bonne fortune de César ravit ce jour-là à Pompée l'honneur d'une victoire complette, en se servant pour cet effet de la précaution et de la défiance de Pompée même, qui l'empêchèrent de profiter de son bonheur, comme nous l'avons plus amplement écrit dans sa vie. Tous les officiers se réjouissoient de ce grand avantage, et le relevoient comme un exploit très-signalé; mais Caton seul versoit des larmes sur sa patrie, et déploroit cette pernicieuse et maudite ambition de régner, en voyant étendus sur le champ de bataille les corps de tant de bons et braves citoyens qui avoient péri les uns par la main des autres.

Après cette défaite, César prit le chemin de la Thessalie, et Pompée leva son camp pour le suivre, laissant à Dyrrachium quantité d'armes et d'argent, et un grand nombre

de ses parents et de ses alliés, à qui il donna Caton pour capitaine, avec quinze cohortes seulement, à cause de la crainte et de la défiance où il étoit de lui. Car il étoit très-persuadé que, s'il venoit à perdre la bataille qu'il alloit donner en Thessalie, il ne pouvoit laisser Dyrrachium entre les mains d'un homme qui lui fût plus fidèle que Caton; mais s'il venoit à la gagner, il savoit bien aussi que, tant que Caton seroit présent, jamais il ne le laisseroit maître des affaires, comme nous l'avons expliqué plus haut. Il y eut encore beaucoup d'autres personnes d'un rang distingué, qui furent comme rejetés et laissés à Dyrrachium avec Caton.

La nouvelle de la défaite de Pharsale étant arrivée avant qu'on en sût encore le détail, Caton forma la résolution, si Pompée étoit mort, de ramener en Italie les troupes qu'il commandoit, de prendre la fuite, et d'aller vivre quelque part le plus loin qu'il pourroit de la tyrannie; et s'il étoit encore vivant, de lui conserver fidèlement ses troupes. Ayant pris ce parti, il passa dans l'île de Corcyre où étoit l'armée navale. Là il trouva Cicéron, et voulut lui céder le commandement comme à un homme de plus grande dignité que lui; car Cicéron avoit été consul, et il n'avoit été que préteur. Mais Cicéron ne voulut pas

l'accepter, et s'embarqua pour l'Italie. Caton voyant que Pompée le fils, par une arrogance et par une fierté hors de saison, vouloit punir tous ceux qui se retiroient, et qu'il alloit commencer par faire arrêter Cicéron, lui fit en particulier de si fortes remontrances, qu'il le ramena à des sentiments plus modérés, de sorte qu'il sauva évidemment la vie à Cicéron, et procura aux autres une entière sûreté. Comme il conjectura que le grand Pompée se seroit sauvé en Égypte ou en Afrique 44, et qu'il avoit une extrême impatience de l'aller joindre, il s'embarqua avec tous ses gens; mais avant que de mettre à la voile, il donna à tous ceux qui ne montroient pas beaucoup d'empressement à le suivre, la liberté de demeurer ou de s'en aller où ils voudroient.

Etant arrivé en Afrique et rangeant la côte, il rencontra Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, qui lui apprit la mort de son père qu'on avoit assassiné en Egypte. Ils en furent tous très-affligés; et il n'y en eut pas un qui, après la mort de Pompée, voulût seulement entendre parler d'obéir à aucun autre capitaine qu'à Caton. C'est pourquoi, touché de compassion pour tous ces braves gens qui avoient donné tant de preuves de leur fidélité, et ayant honte de les laisser dans une terre étrangère, seuls, sans secours et sans chef

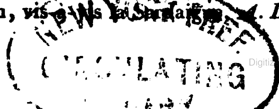
pour les conduire, il accepta le commandement, et passa à Cyrène. Les Cyréniens, qui, peu de jours auparavant, avoient fermé leurs portes à Labiénus, le reçurent avec plaisir. Là il apprit que Scipion, beau-père de Pompée, s'étoit retiré vers le roi Juba qui l'avoit reçu: et qu'Accius Varus, à qui Pompée avoit donné le gouvernement de l'Afrique, étoit avec [illegible] et avoit une armée considérable. Il rés[illegible] les aller joindre; et comme on étoit en h[illegible] il prit la route par terre, après avoir asse[illegible] grand nombre de mulets pour porter de l'e[illegible] beaucoup de vivres et de bétail pour sa p[illegible] vision, et quantité de chariots; et menant avec lui plusieurs de ces hommes, appelés dans le pays *Psylles*, qui guérissent les morsures des serpents en suçant le venin, et qui par leurs charmes et par leurs enchantements émoussent toute la fureur de ces animaux, et les adoucissent de manière qu'ils ne font aucun mal 45. La marche fut de sept jours entiers, pendant lesquels il étoit toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir ni de cheval, ni de chariot pour se délasser. Il ne mangea plus qu'assis depuis le jour qu'il eut appris la défaite de Pharsale 46, ajoutant à son deuil ordinaire, de n'être jamais couché que la nuit pour dormir. Ayant passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec son

armée, qui étoit d'environ dix mille hommes. Il trouva les affaires de Scipion et de Varus en très-mauvais état, par suite de la division et de la mésintelligence qui étoient survenues entre eux, et qui les obligeoient à ramper devant Juba, et à faire la cour à ce prince insupportable par la fierté et par l'orgueil que lui inspiroient ses richesses et sa grande puissance. Cette fierté et cet orgueil parurent dès le premier jour qu'il donna audience à Caton; car il fit placer son siége entre Caton et Scipion. Mais Caton, sans balancer, prit son siége et le mit à côté de Scipion qu'il plaça par là au milieu, quoique Scipion fût son ennemi, et qu'il eût écrit contre lui un libelle rempli d'injures. Cependant les ennemis de Caton n'ont point voulu lui tenir compte de cette action pleine de vertu et de courage; et parce qu'étant en Sicile, il lui est arrivé de se promener avec Philostrate 47, et de mettre ce philosophe au milieu par honneur pour la philosophie, on lui en fait un reproche qu'on ne lui pardonne point. Caton réprima donc en cette occasion la folle arrogance de ce roi, qui faisoit de Scipion et de Varus ses satrapes, et il réconcilia ces deux généraux.

Comme tous les officiers le pressoient de prendre le commandement, et que Scipion et Varus lui cédoient eux-mêmes cet hon-

neur, il protesta « qu'il ne violeroit point « les lois, puisque ce n'étoit que pour les « maintenir qu'ils faisoient la guerre à celui « qui les avoit violées, et qu'ainsi, n'étant « que propréteur, il ne commanderoit point « en présence d'un proconsul ». En effet, Scipion avoit été fait prooonsul; et sur son nom le peuple avoit cette confiance que leurs affaires iroient bien en Afrique pendant qu'un Scipion y commanderoit [48]. Scipion, ayant donc pris la conduite de l'armée, vouloit d'abord, pour faire sa cour à Juba, que l'on passât au fil de l'épée tous les habitants d'Utique (*a*), sans aucune distinction d'âge ni de sexe, et que l'on rasât la ville, parce qu'elle tenoit le parti de César. Caton ne voulut pas le souffrir, protestant en plein conseil, et appelant les Dieux à témoins contre une inhumanité si inouie, dont il eut bien de la peine à garantir les habitants d'Utique. Mais, en partie à leur prière, et en partie aussi à l'instante sollicitation de Scipion, il se chargea de garder la ville, et d'empêcher que de gré ou de force elle ne tombât entre les mains de César; car c'étoit une place très-forte, très-bien approvisionnée, et d'une grande utilité pour ceux qui en étoient les maîtres.

(*a*) Sur la côte d'Afrique, près du promontoire d'Apollon, vis-à-vis la Sardaigne. *A. L. D.*



Caton la fortifia encore considérablement; car il y fit de grands amas de blé, répara les murailles, haussa les tours, la revêtit en dehors d'un fossé profond, défendu d'espace en espace par de bons forts, mit dans ces forts tous les jeunes gens d'Utique, après les avoir désarmés, et retint les autres dans la ville, apportant un très-grand soin à empêcher qu'ils ne reçussent aucune injure, ni le moindre tort de la garnison romaine. Il envoya aussi quantité d'armes, d'argent et de blé à ceux qui étoient dans le camp; et fit en un mot de cette ville le magasin de l'armée.

Le conseil qu'il avoit donné auparavant à Pompée, il le donna à Scipion: c'étoit de ne pas livrer bataille à un capitaine aguerri et très-redoutable, et de gagner du temps; car le temps affoiblit et émousse toujours la pointe et la force de la tyrannie. Mais Scipion, enflé d'une vaine présomption, se moqua de ses remontrances; et dans une lettre qu'il lui écrivit pour lui reprocher sa timidité, il lui disoit en propres termes: « Ne vous suffit-il « pas d'être bien à votre aise dans une bonne « ville et derrière de fortes murailles, sans « venir encore intimider mes gens dans l'oc- « casion, et les empêcher d'exécuter coura- « geusement ce qu'ils ont résolu »? Caton lui fit réponse qu'il étoit tout prêt de reprendre

les troupes qu'il avoit amenées en Afrique, de se mettre à leur tête, de repasser en Italie, et d'attirer après lui César en les délivrant eux-mêmes. Mais Scipion ne fit que se moquer de ces offres; et alors Caton fit bien connoître qu'il étoit très-fâché, et qu'il se repentoit de lui avoir cédé le commandement, voyant bien que Scipion conduiroit mal cette guerre; ou que, quand même par un coup de hasard et contre toute apparence, il viendroit à remporter la victoire, il ne se comporteroit pas envers ses concitoyens avec beaucoup de modération. Il se confirma donc dans son opinion; et il avoua à ses amis, « qu'il n'avoit point du tout bonne espérance « de cette guerre à cause de l'ignorance et de « l'insensée présomption des chefs; mais que si, « par un bonheur inespéré, César étoit défait, il « ne demeureroit point à Rome, et qu'il fuiroit la cruauté et l'inhumanité de Scipion, « qui faisoit déjà des menaces très-vives et « très-insolentes contre plusieurs Romains ». Le malheur qu'il avoit prévu arriva encore plutôt qu'il ne l'attendoit; car le jour même qu'il parloit ainsi, il arriva le soir fort tard un courrier qui vint de l'armée en trois jours, et qui apporta la nouvelle que tout étoit perdu, et qu'il y avoit eu une grande bataille près

de la ville de Thapse (*a*) ; que César avoit remporté la victoire, et forcé les deux camps dont il étoit demeuré maître ; que Scipion et Juba s'étoient enfuis avec peu de gens, et que tout le reste avoit été passé au fil de l'épée.

Cette nouvelle, apportée dans un temps de guerre et dans les ténèbres de la nuit, devoit, comme on peut le penser, jeter le trouble dans la ville ; les habitants furent si effrayés, qu'ils pouvoient à peine se contenir dans leurs murailles. Mais Caton, courant partout, arrêtoit tous ceux qu'il rencontroit, et qui fuyant, crioient comme des gens éperdus ; les consoloit le mieux qu'il lui étoit possible, ôtoit au moins de leur frayeur l'étonnement et le trouble, leur disant que la perte n'étoit peut-être pas si grande qu'on la disoit, que c'étoit la coutume de faire toujours le mal plus grand ; il parvint ainsi à apaiser le tumulte. Le lendemain, dès la pointe du jour, il fit publier à son de trompe que les trois cents qu'il avoit choisis pour son conseil, et qui étoient tous des Romains que le négoce ou la banque avoit attirés en Afrique, s'assemblassent sur l'heure dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs qui étoient à Utique,

(*a*) Sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage ; elle regarde presque l'île de Malte. *A. L. D.*

:t tous leurs enfants. Pendant qu'ils s'assem-
iloient, il vint de son côté sans faire paroître
a moindre émotion, et avec une contenance
ussi ferme que s'il n'étoit rien arrivé, tenant
ans sa main un petit livre qu'il lisoit en mar-
hant; c'étoit un état des armes, des machines,
n un mot, de toutes les munitions de guerre
t de bouche, et de toutes les troupes qu'il
voit en son pouvoir. Quand ils furent tous
ssemblés, il s'adressa d'abord aux trois cents,
it un grand éloge de la bonne volonté et de
a fidélité dont ils avoient donné des preuves
n servant de leurs biens, de leurs personnes
t de leurs conseils, la bonne cause. Il les
xhorta à ne pas se décourager, et à ne pas
e séparer, en perdant l'espérance, et en cher-
hant à se retirer et à prendre la fuite chacun
e leur côté. Il ajouta que s'ils restoient unis,
'ésar les mépriseroit moins pendant qu'ils
uroient les armes à la main, et leur feroit
ieilleure composition si la fortune les rédui-
oit à être ses suppliants. Il les pressa de pen-
er à ce qu'ils avoient à faire, et ne blâma
ucun de ces deux partis. Au contraire, il
eur dit : « Que si c'étoit leur sentiment de
: changer avec la fortune, il regarderoit ce
. changement comme l'ouvrage de la néces-
« sité; mais que s'ils prenoient le parti de
« résister au malheur, et de s'exposer aux

« derniers périls pour défendre leur liberté,
« non seulement il les loueroit, mais il ad-
« mireroit leur vertu, et se mettroit à leur
« tête pour combattre avec eux, jusqu'à ce
« qu'ils eussent éprouvé la dernière fortune
« de leur patrie. Que leur patrie n'étoit
« ni Utique, ni Adrumette (*a*), mais Rome,
« qui souvent s'étoit relevée de plus gran-
« des chutes par ses propres forces et par sa
« seule grandeur. Qu'il leur restoit encore
« plusieurs ressources pour le salut et la sûreté
« de leurs personnes, dont une des plus
« grandes étoit qu'ils faisoient la guerre contre
« un homme que la nécessité de ses affaires
« appeloit en plusieurs lieux en même temps;
« que l'Espagne s'étoit révoltée et jetée
« entre les bras du jeune Pompée, que Rome
« même n'avoit pas encore subi un joug au-
« quel elle n'étoit pas accoutumée, mais
« qu'elle se soulevoit et se cabroit contre la
« servitude; qu'il ne falloit point fuir le dan-
« ger, mais suivre l'exemple de leur ennemi
« même, qui ne ménageoit nullement sa vie
« pour parvenir à commettre les plus grandes
« iniquités, au lieu que pour eux, toute
« l'incertitude de cette guerre ne pouvoit
« jamais aboutir qu'à leur faire mener une

(*a*) Sur la même côte que Thapse, mais un peu au-dessus, à côté de la petite Leptis. *A. L. D.*

« vie très-heureuse, s'ils réussissoient; ou qu'à « leur procurer une mort très-glorieuse s'ils « venoient à succomber. Que cependant il « falloit qu'ils en délibérassent entre eux, en « priant les Dieux, qu'en récompense de leur « vertu, et de la bonne volonté qu'ils avoient « toujours fait paroître, ils leur fissent la grâce « de prendre le parti qui leur seroit le meil- « leur ».

Caton ayant ainsi parlé, il y en eut plusieurs que ces paroles vives et pleines de feu ranimèrent et rassurèrent; mais le plus grand nombre voyant son intrépidité, sa générosité, sa constance et son humanité, oublièrent presque le danger extrême où ils se trouvoient; et le regardant seul comme un capitaine invincible et supérieur à tous les accidents de la fortune, ils le prièrent de se servir de leurs biens et de leurs armes comme il le jugeroit à propos; car ils étoient persuadés qu'il leur étoit meilleur de mourir en lui obéissant, que de sauver leur vie en abandonnant et en trahissant une vertu si parfaite. Sur cela quelqu'un ayant proposé qu'on fît un décret pour donner la liberté aux esclaves, et la plupart approuvant cet avis, Caton s'y opposa, en disant que cela n'étoit ni juste ni raisonnable; mais que si les maîtres qui avoient des esclaves en âge de porter les armes, vouloient les af-

franchir, il les recevroit volontiers dans ses troupes. Il y en eut beaucoup qui promirent de le faire; et Caton, après avoir ordonné qu'on enregistrât les noms de ceux qui faisoient ces offres, sortit du conseil et se retira.

Bientôt après, il reçut des lettres de Juba et de Scipion. Juba, qui étoit caché avec peu de gens dans une montagne, lui demandoit « quelle étoit sa résolution; ajoutant que « s'il prenoit le parti d'abandonner Utique, « il l'attendroit; et que s'il prenoit celui de « soutenir le siège, il marcheroit avec une « armée ». Et Scipion, étant à l'ancre au-dessous d'un cap, assez près d'Utique, attendoit aussi qu'il eût pris une résolution. Caton jugea à propos de retenir les courriers qui lui avoient apporté ces lettres jusqu'à ce qu'il fût assuré de ce que les trois cents auroient résolu. Car tous ceux qui étoient du corps du sénat avoient témoigné leur bonne volonté; et après avoir mis en liberté leurs esclaves, ils les avoient enrôlés. Mais les trois cents qui faisoient le commerce maritime, ou la banque, et qui avoient la plus grande partie de leur bien en esclaves, ne conservèrent pas long-temps l'impression des discours de Caton, et les laissèrent s'écouler très-vite de leur esprit. Car, comme il y a des corps qui reçoivent très-promptement la cha-

leur, et qui la perdent très-promptement aussi, se refroidissant dès que le feu s'éloigne, il en étoit de même de ces marchands; la présence de Caton les échauffoit, les enflammoit; mais sitôt qu'éloignés de ses yeux, ils faisoient réflexion en eux-mêmes, alors la crainte de César chassoit toute sorte de considération et de respect pour Caton et pour tout ce qui étoit honnête. « Qui sommes-« nous, disoient-ils, et à qui refusons-nous de « prêter obéissance? N'est-ce pas à ce César « qui a présentement entre ses mains toute la « puissance romaine? Et quelqu'un de nous « est-il un Scipion, un Pompée, un Caton? « Cependant, dans le temps que tous les « hommes plient, et que la terreur les porte « à se rabaisser encore plus qu'ils ne devroient, « nous voulons combattre pour la liberté de « Rome; et renfermés dans Utique, nous « prétendons faire la guerre à celui à qui « Caton lui-même, fuyant avec le grand « Pompée, a abandonné toute l'Italie, et « nous affranchissons nos esclaves contre « César, nous à qui il ne reste qu'autant de « de liberté qu'il lui plaît de nous en laisser. « Revenons donc à nous, insensés que nous « sommes, cessons de nous méconnoître; et « pendant qu'il est encore temps, implorons « la clémence du vainqueur, et envoyons-le

« prier de nous recevoir ». Tels étoient les conseils que donnoient les plus modérés des trois cents ; mais la plupart pensoient à se saisir des sénateurs, ne doutant point que, s'ils les avoient en leur puissance, ils ne fissent plus facilement leur paix avec César.

Caton eut d'abord de grands soupçons de ce changement, mais il ne voulut pas l'approfondir ; il se contenta d'écrire à Scipion et à Juba, de ne pas venir à Utique à cause du peu de confiance que ces trois cents pouvoient inspirer, et renvoya les courriers. Les gens de cheval qui s'étoient sauvés de la bataille en assez grand nombre, s'étant approchés d'Utique, envoyèrent à Caton trois d'entre eux, qui ne lui rapportèrent pas une résolution unanime de toute leur troupe, mais trois différents sentiments qui les partageoient ; car les uns vouloient aller trouver Juba, les autres aimoient mieux se rendre auprès de Caton, et il y en avoit qui craignoient de s'enfermer dans Utique. Caton, informé de cette division d'opinions, chargea Marcus Rubrius de veiller sur les trois cents, de recevoir avec douceur les signatures de ceux qui affranchiroient leurs esclaves, et de ne les point forcer ; et prenant avec lui tous ceux qui étoient membres du sénat, il sortit d'Utique, et alla s'aboucher avec les officiers de cette cava-

lerie. Il les conjura « de ne pas abandonner « tant de sénateurs romains qui étoient des « premiers personnages de Rome, de ne pas « prendre Juba pour général au lieu de Caton, « et de pourvoir en commun au salut de tout « le parti, et chacun à leur propre salut, en « entrant tous dans Utique, ville qui n'étoit « pas facile à prendre d'emblée, mais qui « avoit assez de munitions de guerre et de « bouche pour plusieurs années ». Les sénateurs leur faisoient les mêmes prières les larmes aux yeux. Ces officiers vont parler à leurs troupes, et Caton s'assied sur un petit tertre avec ces sénateurs en attendant la réponse. Dans ce moment arrive Rubrius, transporté de colère, et se plaignant du désordre et du tumulte de ces trois cents qui s'étoient mutinés et qui vouloient faire soulever la ville. Les sénateurs désespèrent alors de leurs affaires, et se mettent à verser des larmes et à déplorer leur malheur. Mais Caton n'oublioit rien pour les rassurer, et envoya dire aux trois cents d'avoir encore un peu de patience. Cependant les officiers reviennent avec des propositions très-dures; car ils déclarent : « Qu'ils n'avoient « pas besoin d'être à la solde de Juba, et « qu'ils ne craignoient point César tant qu'ils « auroient Caton à leur tête; mais qu'ils « trouvoient qu'il étoit très-dangereux de

« s'enfermer dans une ville dont les habitants
« étoient Phéniciens, nation la plus chan-
« geante et la plus déloyale du monde. Car
« ils ne remueront point maintenant, mais
« dès que César viendra à paroître, ils pren-
« dront son parti et nous livreront. Si Caton
« veut donc que nous nous joignions à lui
« pour faire la guerre de concert, il faut qu'il
« chasse tous les habitants d'Utique, ou qu'il
« les fasse tous passer au fil de l'épée jusqu'au
« dernier, et qu'il nous appelle ensuite dans
« sa ville, lorsqu'elle sera pure et nette de
« Barbares et d'ennemis ». Caton trouva ces conditions très-cruelles et d'une barbarie affreuse. Il leur répondit pourtant avec douceur qu'il en délibéreroit avec les trois cents; et étant rentré dans la ville, il alla conférer avec eux. Tout le respect que ces gens-là portoient à Caton ne les obligea point à chercher des adoucissements et des défaites; mais ils lui déclarèrent ouvertement qu'ils ne souffriroient pas qu'on voulût les forcer à faire la guerre à César; qu'ils ne le pouvoient ni ne le vouloient. Il y en eut même quelques-uns qui disoient tout bas, qu'il falloit retenir les sénateurs dans la ville jusqu'à ce que César fût arrivé. Mais Caton ne fit pas semblant de l'entendre, d'autant qu'il avoit l'oreille un peu dure.

Dans ce moment quelqu'un vint l'avertir ue toute la cavalerie se retiroit; Caton, qui raignit que les trois cents ne se portassent à uelque extrémité contre les sénateurs, se leva t courut avec ses amis vers ces cavaliers; omme ils étoient déjà assez loin, il monta cheval et se mit à les suivre. Quand ils le irent ils en furent charmés, le reçurent avec oie, et l'exhortèrent à se sauver avec eux.)n dit qu'alors Caton se mit à pleurer à chaules larmes, en les conjurant de sauver les séateurs; il leur tendoit les mains, faisoit tourler bride à quelques-uns, et saisissoit leurs rmes; enfin il obtint d'eux qu'ils demeureoient encore ce jour-là, pour faciliter aux séiateurs le moyen de se retirer en sûreté. Etant lonc retourné avec eux dans la ville, il plaça les ins aux portes, et mit les autres dans le châeau pour le garder. Alors les trois cents crainant qu'on ne les punît de leur changement, nvoyèrent supplier Caton de venir les trouer; mais les sénateurs, l'environnant en foule, ie voulurent pas le permettre; et dirent u'ils n'abandonneroient jamais leur protecteur et leur sauveur à des perfides et à des raîtres; car la vertu de Caton étoit alors énéralement reconnue, respectée et admirée le tous ceux qui étoient dans Utique; et l'on royoit clairement que dans toutes ses actions,

il n'y avoit ni fausseté ni le moindre artifice. Quoiqu'il y eût déjà long-temps qu'il avoit résolu de se tuer lui-même, il ne s'épargnoit pourtant ni travaux, ni inquiétudes, ni peines pour les autres, afin qu'après les avoir tous mis en sûreté, il pût s'ôter la vie; car cette impatience qu'il avoit de mourir n'étoit point cachée, quoiqu'il n'en laissât paroître aucun signe. Il se rendit donc aux prières des trois cents; et après avoir consolé et rassuré les sénateurs, il alla seul les trouver. Ils le remercièrent d'abord de ce qu'il étoit venu, et le prièrent « de les employer et d'avoir en eux « une entière confiance, et de leur pardonner « leur foiblesse, s'ils n'étoient pas tous des « Catons, et s'ils n'avoient pas sa fermeté de « courage et sa magnanimité; ils ajoutèrent « qu'ils étoient résolus de députer vers César, « pour lui demander grâce; qu'il seroit le « premier pour lequel ils la solliciteroient; et « que s'ils ne pouvoient l'obtenir, ils ne recevroient point celle qu'il voudroit leur ac- « corder à eux-mêmes; et que, pour l'amour « de lui seul, ils feroient la guerre jusqu'au « dernier soupir ». Caton, après les avoir remerciés de l'affection qu'ils lui témoignoient, leur dit « que sans perdre un mo- « ment, ils devoient envoyer travailler à « leur propre salut, mais qu'il ne falloit point

parler pour lui; car, ajouta-t-il, c'est aux vaincus à prier, et à ceux qui ont mal fait à demander pardon; mais pour moi, non seulement je me suis maintenu invincible toute ma vie; mais j'ai toujours vaincu autant que je l'ai voulu; et j'ai encore cet avantage sur César, que l'honnêteté et la justice sont de mon côté. C'est lui-même qui est vaincu et pris dans ses propres paroles; car ses projets criminels contre sa patrie, qu'il a toujours niés, sont aujourd'hui pleinement découverts et reconnus».

Après avoir ainsi parlé aux trois cents, il les quitta, et ayant eu avis que César étoit déjà en marche avec toute son armée pour venir à Utique: « Eh quoi, dit-il, il vient donc contre nous comme contre des hommes » ! Et se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne pas différer, et de se sauver pendant que la cavalerie étoit encore dans la ville. Il ferma ensuite toutes les portes, excepté une seule qui menoit au port, distribua des vaisseaux à tous ses gens, eut soin que tout se passât avec ordre, empêcha le tumulte et la confusion, ne souffrit point qu'on fît la moindre injustice ni le moindre tort à personne, et fit donner à ceux qui étoient pauvres toutes les provisions dont ils avoient besoin pour se sauver. Sur ces entrefaites,

ctavius(*a*) arrive avec deux légion
assez près d'Utique, il envo
Caton un officier pour régler av
mmandement qu'ils devoient ave
utre. Caton ne répondit rien à c
ais se tournant vers ses amis : « *No*
ons-nous, leur dit-il, que nos affair
mal, lorsque nous voyons que *cett*
reuse ambition de commander *règ*
ous jusque dans les bras de la *mort.* »
oit à peine ces mots, qu'on vin
e les cavaliers en se retirant pilloie
oient les biens des habitants, comm
uilles ennemies. Il courut d'abor
ayant joint les premiers, il leur a
butin. A cette vue, chacun de
âta d'abandonner et de jeter sa proie
e confusion et de honte, ils se reti
s les yeux baissés et sans dire un
le. Caton ayant fait assembler tou
nts, il leur parla en faveur des troi
es conjura de ne point irriter Césa
x ; mais au contraire de travaille
n à leur salut. De là il retourna sur
embarquer tous ceux qui partoient
es derniers adieux à ses amis et à so
qui il avoit conseillé de se sauver,

le même qui avoit commandé la flotte de

il les embrassa et les conduisit jusqu'à leur vaisseau. Quant à son fils, il ne lui proposa point de partir; car il vit bien qu'il n'étoit pas juste de le presser d'abandonner son père auquel il étoit fort attaché.

Parmi tous ses amis, il y avoit un jeune homme nommé Statyllius, qui se piquoit de fermeté de courage, et qui imitoit la constance de Caton et son impassibilité. Caton le pressoit de s'embarquer comme les autres, car il étoit connu pour grand ennemi de César. Comme il refusoit de le faire, Caton se retournant vers Apollonidès, philosophe stoïcien, et vers Démétrius le péripatéticien: « C'est à vous, leur dit-il, à amollir et à « dissiper l'enflure de ce jeune homme [49], et « à le porter à ce qui lui est utile ». Ensuite conduisant tous les autres, écoutant les prières de ceux qui avoient quelque chose à lui demander, il passa à cette occupation la nuit entière et une grande partie du lendemain. Lucius César fut député vers César, de qui il étoit proche parent, afin qu'il intercédât pour les trois cents. Avant que de partir, il pria Caton de lui composer un discours le plus touchant qu'il seroit possible: « Car, ajouta-t-il, « en parlant pour vous, je ne rougirai point « de baiser les mains de César et d'embrasser « ses genoux ». Mais Caton ne voulut jamais

permettre qu'il parlât pour lui : « Car, dit-« il, si je voulois tenir la vie de la grâce « de César, je n'aurois qu'à l'aller trouver « moi même sans autre intercesseur ; mais je « ne veux pas avoir à un tyran l'obligation « d'une chose qu'il usurpe, et sur laquelle il « n'a aucun droit. Car de quel droit donne-« t-il la vie comme maître à ceux qui ne dé-« pendent point de lui et qui sont aussi libres « que lui ? Mais, si vous voulez, voyons « ensemble ce que vous pourrez dire pour « obtenir le pardon des trois cents ». Il fut donc quelque temps à en conférer avec Lucius. Et quand il fut sur le point de partir, il lui recommanda son fils et ses amis, et après l'avoir accompagné, il l'embrassa et se retira dans sa maison, où ayant assemblé son fils et ses amis particuliers, il les entretint de beaucoup de choses, et défendit surtout à son fils de se mêler jamais du gouvernement : « Car, dit-il, de s'en mêler d'une manière « digne de Caton, c'est ce que les affaires « ne permettent plus; et de le faire autrement « ce seroit une honte et une indignité ». Sur le soir il alla se préparer pour le bain. Comme il se baignoit, tout d'un coup il se souvint de Statyllius, et s'écria : « Hé bien, Apollo-« nidès, tu as donc enfin fait partir Statyl-« lius, en rabattant cette fierté et cette gran-

« deur de courage dont il se piquoit, et il « s'est embarqué sans nous dire adieu ». Comment embarqué, répartit Apollonidès ? « Nous avons disputé long-temps ensemble; « mais il est plus fier, plus ferme et plus in- « flexible que jamais; et il proteste qu'il veut « rester, et faire ce que vous ferez ». A cela on dit que Caton répondit en souriant: « C'est « de quoi l'on sera éclairci bientôt ».

Après le bain il soupa avec beaucoup de personnes, mais assis, comme il avoit coutume depuis la bataille de Pharsale; car depuis ce jour-là il ne se coucha plus que pour dormir. Il avoit chez lui ses amis particuliers et les principaux d'Utique. Après le souper, on se mit à boire et à entamer une conversation aussi agréable que savante; l'on proposa tour-à-tour des questions de la plus profonde philosophie, et on finit par disputer sur ces dogmes fondamentaux, que l'on appelle les paradoxes des stoïciens; par exemple, « que l'homme de bien est seul libre, et que « tous les méchants sont esclaves [50] ». Dès que ce paradoxe fut proposé, le péripatéticien, comme on peut penser, voulut le combattre [51]; mais Caton lui ayant répliqué avec beaucoup de force, et avec un ton de voix plus rude, continua la dispute encore très-long-temps, et avec une telle véhémence

qu'il n'y eut personne qui ne vît clairement qu'il avoit résolu de se tuer, pour se délivrer de l'état pénible où il se trouvoit. C'est pourquoi, quand il eut cessé de parler, et qu'il vit que tous les assistants étoient plongés dans le silence et dans la tristesse, il voulut les rassurer et leur faire perdre le soupçon qu'ils avoient conçu. Il recommença donc à parler des affaires présentes, témoigna de l'inquiétude pour ceux qui s'étoient embarqués, et ne parut pas moins en peine pour ceux qui se sauvoient par terre et qui avoient à passer par des déserts sauvages et sans eau.

Ayant alors congédié ses convives, il se promena encore quelque temps avec ses amis particuliers, comme c'étoit sa coutume après souper; donna aux capitaines des corps-de-gardes les ordres que les circonstances exigeoient; et quand il voulut se retirer dans sa chambre, il embrassa son fils et tous ses amis l'un après l'autre, et leur fit plus de caresses qu'à l'ordinaire; ce qui renouvela leurs soupçons, et leur fit appréhender ce qui arriva. Quand il fut couché, il prit le dialogue de Platon, sur l'immortalité de l'âme; et après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet; et voyant que son épée n'y étoit pas suspendue (car son fils l'en avoit ôtée pendant qu'il soupoit), il appela

son esclave, et lui demanda qui lui avoit pris
son épée. L'esclave ne répondant point, il
se remit à lire; et ayant laissé passer encore
un peu de temps, comme ne montrant aucun
empressement ni aucune impatience d'avoir
son épée, mais voulant seulement savoir ce
qu'elle étoit devenue, il lui commanda de la
lui apporter. Cela traîna quelque temps, et
personne ne lui apportoit cette épée; de sorte
qu'il acheva de lire le livre entier. Après
quoi il recommença à appeler ses domestiques
l'un après l'autre, haussant extrêmement la
voix, et demandant toujours son épée; il
donna même un si grand coup de poing dans
le visage du premier esclave qui entra, que
sa main en fût toute ensanglantée; s'emportant et criant de toute sa force, « que son
« fils et ses domestiques le livroient déjà nu
« et sans armes à son ennemi ».

Dans ce moment, son fils fondant en larmes,
entra dans sa chambre avec ses amis; et se
jetant à son cou, il se mit à déplorer ses malheurs, et à le conjurer, par les prières les
plus tendres, de renoncer à ce désespoir.
Alors Caton se levant sur son séant, et jetant
sur lui un regard terrible: Quand et en quel
« lieu, lui dit-il, m'a-t-on vu l'esprit trou-
« blé sans que je m'en sois aperçu? Personne
« ne cherche à me détromper et à me désa-

« buser si le parti que j'ai pris est si mauvais;
« mais on m'empêche d'exécuter ma résolu-
« tion, et on me désarme. Que ne fais-tu
« aussi attacher ton père, et que ne lui lies-
« tu les mains derrière le dos jusqu'à ce que
« César arrive, et me trouve hors d'état de
« me défendre ? Mais crois-tu que j'aie be-
« soin d'épée pour m'ôter la vie ? En retenant
« mon haleine un peu de temps, ou en me
« frappant la tête contre cette muraille,
« cela ne suffit-il pas pour me donner la
« mort » ? A ces paroles le jeune homme sortit de la chambre en versant des torrents de larmes, et tous ses amis le suivirent. Alors Caton adressant la parole à Apollonidès et à Démétrius, restés seuls auprès de lui, et leur parlant avec plus de douceur : « Et vous
« autres, leur dit-il, voulez-vous aussi rete-
« nir par force dans la vie un homme de
« mon âge, et n'êtes-vous là que pour me
« garder en vous tenant dans le silence ? Ou
« m'apportez-vous quelque belle et forte
« démonstration, pour me prouver qu'il n'est
« ni terrible ni honteux pour Caton, lorsqu'il
« n'a pas d'autre moyen pour sauver sa vie,
« d'attendre à la recevoir de son ennemi ?
« Que ne travaillez-vous donc à me persuader
« cette belle maxime et à me détromper, afin
« que rejetant toutes les autres raisons et toutes

« les autres opinions que nous avons tenues jus-
« qu'ici, et dans lesquelles nous avons vécu, et
« devenus plus sages par le moyen de César,
« nous lui en rendions des actions de grâces
« d'autant plus grandes ? Je ne dis pourtant
« pas que j'aie encore rien déterminé relati-
« vement à moi, mais quand ma résolution
« sera une fois prise, il faut que je sois le
« maître de l'exécuter. J'en délibérerai en
« quelque sorte avec vous, puisque je ne ferai
« rien sans avoir examiné les raisons dont vous
« vous servez, vous autres philosophes. Allez-
« vous-en donc hardiment ; et dites bien à
« mon fils, que ne pouvant parvenir à per-
« suader son père, il ne cherche pas à le
« forcer ».

Démétrius et Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles [52] : mais après avoir versé beaucoup de larmes, ils sortirent de la chambre, et on lui renvoya son épée par un enfant. Caton la prenant la tira du fourreau, regarda si elle étoit en bon état ; et voyant que la pointe en étoit bien acérée et le tranchant bien aiguisé, *je suis maintenant mon maître*, s'écria-t-il ; et mettant son épée auprès de lui, il reprit son dialogue de Platon qu'il relut, dit-on, par deux fois [53]. Il s'endormit ensuite d'un sommeil si profond, que ceux qui étoient hors de la chambre l'enten-

doient ronfler. Vers le minuit, il se réveilla et appela deux de ses affranchis, l'un appelé Cléanthe, qui étoit médecin, et l'autre nommé Butas, dont il se servoit le plus ordinairement pour les affaires qui regardoient la république. Il envoya ce dernier sur le port, afin qu'il vît si tout le monde étoit embarqué et avoit fait voile, et qu'il vînt lui en dire des nouvelles. Après quoi, tirant sa main qui étoit enflée du coup qu'il avoit donné à son esclave, il la donna à son médecin, afin qu'il y mît un bandage. Cela causa beaucoup de joie dans toute sa maison, car on crut qu'il étoit encore attaché à la vie. Peu de temps après, Butas revint, et lui rapporta que tous ceux qui devoient s'en aller avoient mis à la voile, excepté Crassus, qui étoit demeuré pour quelque affaire, et qui alloit bientôt s'embarquer; il ajouta que le vent étoit très-grand, et que la mer étoit agitée d'une violente tempête. A ce rapport Caton soupira, car il craignoit pour ceux qui s'étoient embarqués par un temps si contraire, et renvoya Butas sur le port, pour voir si quelques-uns, obligés d'y relâcher, n'auroient pas besoin de secours.

Comme les oiseaux commençoient à chanter, il se rendormit encore quelques moments. Butas étant revenu, et lui ayant dit que tout

étoit fort tranquille sur le port, il lui ordonna de se retirer et de fermer la porte après lui, et se renfonça dans son lit comme pour reposer jusqu'au jour. Butas ne fut pas plutôt sorti qu'il tira son épée et s'en frappa au-dessous de la poitrine; mais l'inflammation qu'il avoit à la main l'ayant empêché de la bien enfoncer, il ne se tua pas du premier coup; et se debattant contre la mort il tomba de son lit et renversa une table qu'il avoit auprès, et qui servoit à tracer des figures de géométrie. Le bruit qu'il fit en tombant fut entendu de ses domestiques qui se mirent aussitôt à crier; en même temps son fils et ses amis entrent dans la chambre, ils le voient étendu à terre, tout couvert de sang, et la plus grande partie de ses entrailles répandue autour de lui. Il vivoit pourtant encore et les regardoit. A ce spectacle, ils furent tous saisis d'une douleur très-vive; et le médecin étant accouru, et ayant trouvé que les entrailles n'étoient pas offensées, il tâcha de les remettre et de coudre la plaie. Mais dès que Caton fut revenu de son évanouissement, et qu'il commença à se reconnoître, il repoussa le médecin, et avec ses propres mains rouvrit la plaie, déchira ses entrailles, et expira sur l'heure même.

On ne croyoit pas que tous ceux de la mai-

son pussent encore être avertis de ce triste événement, lorsqu'on vit arriver à sa porte les trois cents, et un moment après tout le peuple d'Utique, qui, tous d'une commune voix, l'appeloient leur bienfaiteur, leur sauveur, le seul libre et le seul invincible; et qui lui donnoient ces noms dans le temps même qu'ils avoient des nouvelles que César arrivoit [54]. Mais ni la crainte, ni l'envie de flatter le vainqueur, ni les différents, ni les querelles qui les divisoient, ne purent affoiblir le respect qu'ils portoient à Caton. Ils couvrirent magnifiquement son corps, lui firent des funérailles très-honorables, et l'enterrèrent sur le rivage de la mer, où l'on voit encore aujourd'hui sa statue qui tient une épée. Ils s'occupèrent ensuite de leur salut et de celui de leur ville. Cependant César ayant appris de ceux qui alloient se rendre à lui, que Caton restoit dans Utique et ne s'enfuyoit point, mais qu'il renvoyoit tous les autres, et que son fils et lui et ses amis particuliers, s'y tenoient sans témoigner la moindre crainte, il jugea que le dessein d'un tel homme étoit très-difficile à pénétrer; et comme il en faisoit un très-grand cas, il marchoit avec son armée le plus diligemment qu'il lui étoit possible. Mais comme on lui apprit sa mort en chemin, on écrit qu'il s'é-

ria : « Caton, je t'envie ta mort, puisque tu m'as envié la gloire de te sauver la vie». En effet, si Caton eût souffert que César l'eût sauvé, il n'auroit pas tant terni sa propre gloire, qu'il auroit orné et relevé celle de César. Mais ce que César auroit fait, s'il avoit eu Caton en sa puissance, est fort incertain. On conjecture seulement en sa faveur qu'il se seroit porté à ce qui étoit le plus généreux et le plus honnête.

Caton mourut à l'âge de quarante-huit ans. Son fils ne reçut aucun mauvais traitement de César. Mais on dit qu'il fut homme de peu de vertu, et fort décrié par son amour pour les femmes. Etant en Cappadoce, il étoit logé chez un prince du sang royal, nommé Maphradate, qui avoit une fort belle femme, et il y fit un plus long séjour qu'il ne falloit pour sa réputation; car il donna lieu à des brocards et à des railleries que l'on faisoit courir contre lui. Tantôt on écrivoit : « Caton part demain en trente jours ; tantôt, Porcius et Maphradate sont deux bons amis, ils n'ont qu'une âme » ; car la femme de Maphradate s'appeloit *Psyché*, qui signifie *âme*. Et une autre fois : « Caton est noble et généreux, il a une âme royale ». Mais il couvrit et effaça toute cette infamie par une mort généreuse; car combattant vaillamment

à la journée de Philippes, contre le jeune Césa
et Antoine, pour la liberté, et voyant son
armée en déroute, il ne chercha ni à fuir ni
à se cacher; au contraire, défiant les enne-
mis, se jetant au-devant d'eux, et encoura-
geant ceux de son parti qui étoient restés, il
fut enfin accablé par le nombre, et tomb
sans vie sur un monceau de morts, laissant à
ses ennemis une grande admiration pour s
vertu et pour son courage. Sa sœur Porcie s
fit encore admirer par ses vertus; car elle n
céda à son père ni en sagesse, ni en magna-
nimité. Ayant été marié à Brutus qui tu
César, elle participa à la conjuration, e
s'ôta la vie avec un courage héroïque et dign
de sa vertu, et du noble sang dont elle étoi
issue, comme nous l'avons écrit dans la v
de Brutus. Statyllius, qui avoit promis d'imi
ter Caton en tout, voulut aussi se tuer; ma
il en fut empêché par les philosophes Apollo
nidès et Démétrius; et enfin après s'être mon
tré très-fidèle et très-utile à Brutus, il mou
rut glorieusement avec lui à la bataille d
Philippes.

FIN DE LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

COMPARAISON *

DE PHOCION ET DE CATON.

En lisant les vies de ces deux grands personnages, on y trouve des conformités si grandes et si sensibles, qu'on voit d'abord les raisons qui nous ont portés à les comparer. Car ils n'ont point entre eux seulement ces ressemblances communes et générales qui se trouvent souvent entre des hommes, d'ailleurs très-différents; mais leurs vertus, comme nous l'avons déjà dit, jusqu'à leurs plus petites et plus imperceptibles différences, portent toutes le même caractère, la même forme et la même couleur de mœurs et de sentiments. C'est ce qui éclatera davantage par la comparaison que nous en allons faire, et où nous allons exposer aux yeux du lecteur tout ce qu'ils ont de semblable et de différent, afin que, connoissant leurs vertus et leurs vices, il juge lui-même lequel a l'avantage, et mérite d'être préféré.

La plus grande différence qui soit entre

* Cette comparaison a été suppléée par le traducteur.

eux, c'est celle de la naissance. Caton avoit des ancêtres illustres, il étoit arrière-petit-fils de Caton le censeur ; et l'origine de Phocion est inconnue : on conjecture seulement de la bonne éducation qu'il avoit eue, qu'il n'étoit pas de bas lieu. Mais cette conjecture est peu sûre ; on voyoit tous les jours des gens très-obscurs aussi bien élevés que les premiers de la république.

Les mêmes principes que Phocion avoit puisés dans l'école de Platon et de Xénocrate, Caton les puisa dans celle d'Antipater, célèbre philosophe stoïcien. Ainsi ils formèrent l'un et l'autre leurs mœurs et leur vie sur le modèle de la plus parfaite vertu. C'est de là qu'ils tirèrent cette austérité et cette sévérité qui les caractérisent.

L'éloquence est un instrument nécessaire à un homme d'état, pour exécuter heureusement les grandes choses qu'il entreprend dans son ministère. Elle suit d'ordinaire les mœurs et le tempérament. Voici une exception à cette règle : la même austérité de mœurs produit ici deux caractères d'éloquence très différents. Celle de Phocion étoit nourrie de conceptions nobles et heureuses, concise, pleine de force et de sens, mais elle n'étoit mêlée d'aucune douceur. Et celle de Caton, avec la même roideur, la même solidité, et

la même brièveté, étoit entremêlée de grâces qui flattoient l'oreille des auditeurs.

C'étoit tout le contraire dans les maximes qu'ils suivoient l'un et l'autre pour le gouvernement. Le ton de la politique de Caton étoit l'austérité, la sévérité, la force; et celui de la politique de Phocion étoit un mélange bien entendu de douceur et de grâce avec la sévérité et la majesté. De là vint que Caton n'eut aucun crédit dans sa république, et que Phocion, au contraire, quoiqu'il n'eût pas plus d'égards pour le peuple que Caton, et qu'il ne cherchât pas plus que lui à lui complaire, venoit à bout de ce qu'il entreprenoit, et qu'on lui donnoit même ce qu'il ne demandoit pas. On vit le peuple aller demander avec larmes qu'on ôtât le commandement aux autres capitaines, et qu'on remît la ville entre ses mains.

Les temps où ils entrèrent dans le gouvernement purent produire cette différence; Phocion prit la conduite des affaires, lorsque sa patrie étoit déjà ruinée; et Caton y entra pendant que la sienne étoit encore battue d'une affreuse tempête. D'ailleurs, l'excessive vertu de Caton se trouvant trop disproportionnée à son siècle, où les vies et les mœurs étoient entièrement corrompues, il étoit impossible qu'il n'éprouvât la contradiction et

l'envie ; une vertu moins roide auroit plus obtenu, et auroit été d'un plus grand usage. On en jugera par ce seul trait : Phocion fut élu quarante-cinq fois capitaine général ; et, ce qui est remarquable, toujours absent. Et Caton, après avoir été déposé de sa charge de tribun, et eu la douleur de voir un Vatinius emporter sur lui la préture, essuya encore un honteux refus dans la poursuite du consulat qu'il sollicitoit en personne. Il est vrai que par la magnanimité avec laquelle il soutint cette disgrâce, il en effaça la honte, et fit voir que la vertu est indépendante des suffrages des hommes, et que rien d'étranger n'en peut jamais ternir l'éclat.

Si l'on considère leurs exploits militaires, leurs commencements sont assez semblables ; mais enfin l'avantage se trouve tout entier du côté de Phocion. Celui-ci fit ses premières campagnes sous le général Chabrias, et à la bataille de Naxe il commanda l'aile gauche qui décida de la victoire.

Caton commença à servir en qualité de volontaire sous Gellius, dans la guerre contre les esclaves, et il s'y distingua au point qu'on le comparoit déjà à son bisaïeul Caton le censeur, et que son général voulut honorer sa valeur des prix les plus considérables ; mais il les refusa : chose bien extraordinaire et

ien rare dans un jeune guerrier : tout le
ionda trouve qu'il mérite les plus grands
onneurs, et il est le seul qui s'en juge in-
igne. Nommé tribun de soldats, il fut en-
oyé en Macédoine sous le préteur Rubrius
ui lui donna une légion à commander. Il ne
e passa point là d'action considérable qui
ût servir à relever le mérite de Caton; mais,
omme la vertu trouve toujours lieu à se
ontrer, il y rendit un service plus impor-
ant que n'auroit été l'action de guerre la
lus heureuse; il fit voir qu'un homme qui
ommande ne doit pas se contenter d'être
ertueux lui-même, mais qu'il doit rendre
ertueux tous ceux qu'il a sous ses ordres. Il
endit ses soldats aussi paisibles que belli-
ueux, et aussi justes que braves.

La commission qu'il eut malgré lui d'aller
hasser de l'île de Cypre le roi Ptolémée, et
e rétablir les bannis dans Byzance, ne donna
ucune matière à sa valeur; sa bonne fortune
e délivra de Ptolémée qui s'empoisonna, et
e rendit par là maître de l'île, et son élo-
uence seule ramena les bannis dans Byzan-
e, et rétablit, dans cette ville divisée, la
oncorde et l'union. Tout ce qu'il fit de plus
emarquable, c'est que, dans la vente des
ichesses immenses qui furent trouvées dans
ette île, il donna l'exemple de l'exactitude

la plus scrupuleuse, de l'ordre le plus admirable, et du désintéressement le plus parfait ; et qu'il ne souffrit pas que la faveur enrichît aucun de ses amis aux dépens de la justice. Le sénat lui décerna sur cela de grands honneurs ; mais il les refusa, et demanda seulement pour toute grâce la liberté de l'intendant du roi Ptolémée qui l'avoit servi très-utilement.

Tout cela ne peut être mis en balance avec les actions de guerre de Phocion qui remporta dans l'Eubée sur les Macédoniens une victoire signalée uniquement due à sa bonne conduite ; qui répara les échecs que les autres généraux des Athéniens avoient reçus par leur incapacité et par leur imprudence ; qui chassa Philippe de l'Hellespont ; qui, envoyé au secours de Mégare, mit cette ville en la disposition des Athéniens ; et qui, âgé de plus de quatre-vingts ans, gagna une grande bataille contre le général Micion, ravageant alors l'Attique à la tête des Macédoniens.

Il est vrai que la fortune servoit mieux Phocion qu'elle ne servit Caton : car Phocion fut toujours à la tête de sa patrie ; au lieu que Caton ne fut presque jamais qu'en second. Mais cela même tourne à son avantage, puisque, bien que toujours subalterne, il soutint pourtant, par sa seule vertu, sa république

contre la fortune résolue de la ruiner, et qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne la fît triompher de tous les efforts de cette redoutable ennemie.

Si Phocion l'emporte sur Caton par ses exploits de guerre, Caton paroît, de son côté, l'emporter sur Phocion du côté de la politique et des actions d'homme d'état.

Ce fut véritablement à Phocion un acte d'une grande prudence, d'avoir corrigé l'usage moderne de son pays, qui faisoit de la guerre et de la politique deux métiers séparés, et d'avoir repris la manière de gouverner de Périclès et d'Aristide, en réunissant ces deux talents.

Caton ne pouvoit pas faire à Rome un pareil changement, puisque Minerve n'y étoit pas moins servie comme politique que comme guerrière, et que les capitaines romains n'étoient pas moins soigneux d'étudier l'art de régir les villes, que celui de les conquérir.

La manière dont Phocion, avec un seul vaisseau, s'acquitta de la recette des contributions des îles, marque sa bonne conduite et sa force dans l'art de persuader.

Ce qu'il fit en Eubée, en empêchant les Athéniens de prendre les Grecs prisonniers, de peur que le peuple, venant à se porter contre eux à quelque extrémité, ne donnât

lieu à des divisions et à des guerres cruelles, marque encore sa grande sagesse. Ce fut par un effet de cette même sagesse qu'il empêcha les Athéniens de faire des réjouissances sur les nouvelles de la mort de Philippe, non seulement parce qu'il y a de la bassesse à se réjouir de la mort d'un ennemi, mais encore par une raison plus profonde : il craignoit que, par ces démonstrations de joie, ils n'irritassent Alexandre, et qu'ils ne l'attirassent sur eux.

Le conseil qu'il donna à ces mêmes Athéniens, de livrer entre les mains d'Alexandre les principaux des Thébains qu'il demandoit, et qui s'étoient retirés dans Athènes, mérite encore d'être loué. Rien n'est plus contraire à la politique que de s'attirer à soi-même de grands malheurs par la compassion qu'on a des autres, et encore par une compassion impuissante et infructueuse. Il faut être le plus fort par les armes, ou l'ami de ceux qui le sont : c'étoit son principe.

La grande habileté de Phocion dans la politique paroît avec plus d'éclat encore dans le service qu'il rendit aux Grecs, lorsqu'il représenta à Alexandre qu'il devoit renoncer à la guerre s'il vouloit vivre en repos ; ou que, s'il étoit avide de gloire, et qu'il voulût sacrifier son repos à son ambition, il devoit

sser là les Grecs, et porter ses armes con-
e les Barbares. Il lui fit des images si vives
 l'honneur qu'il acquerroit, qu'il changea
 adoucit l'esprit de ce jeune prince, et pro-
ıra à la Grèce un calme dont elle n'auroit
ıs joui sans lui.

La confiance qu'il s'étoit attirée des insu-
ires et des alliés des Athéniens, fait aussi
aucoup d'honneur à sa sagesse. La saine
litique enseigne qu'il vaut mieux gagner les
mmes par la bonne foi, que de s'en rendre
s maîtres par les armes.

Un des grands principes encore de la po-
ique de Phocion, c'est que la paix doit être
 but de tout gouvernement sage. Dans cette
ue, il s'opposoit à toutes les guerres ou im-
rudentes, ou sans nécessité. Les grands suc-
ès de Léosthène dans une guerre qu'il avoit
oulu empêcher, ne l'obligèrent point à chan-
er de sentiment; il continua de s'opposer à
ette guerre contre les Béotiens, et l'événe-
ıent fit honneur à sa politique en justifiant
s craintes.

Cette prévoyance, qui est une partie des
lus essentielles de la politique, parut en-
ore d'une manière bien sensible, lorsqu'il
'opposa à ceux qui vouloient qu'Athènes fût
omprise dans la paix que Philippe proposoit,
t qu'elle entrât dans l'assemblée générale de

la Grèce. Avant d'y consentir, il vouloit savoir quelles seroient les demandes de Philippe. L'avis contraire l'emporta ; mais les Athéniens ne furent pas long-temps sans s'en repentir, accablés des demandes onéreuses de Philippe. Le conseil que Phocion leur donna dans cette occasion ne marquoit pas moins de sagesse que l'avis qu'il leur avoit donné, et qu'ils avoient refusé de suivre. Il leur fit entendre que la désobéissance feroit leur perte, et leur proposa l'exemple de leurs ancêtres, qui, tantôt donnant la loi, et tantôt la recevant, et faisant leur devoir dans ces deux états, avoient sauvé leur ville et toute la Grèce.

La nouvelle de la mort d'Alexandre ayant été portée à Athènes, le peuple, que la grande réputation de ce prince tenoit en respect, commença aussitôt à lever la tête et à penser à des nouveautés. Phocion, qui vit le danger auquel la ville s'exposoit par cette imprudente précipitation, si la nouvelle se trouvoit fausse, les retint, et leur dit ce mot si célèbre qui marquoit sa grande prudence : « Si Alexandre est mort, il le sera encore « demain, et encore après demain, et nous « aurons tout le temps de délibérer en repos « et avec plus de sûreté ».

A ces actions de la politique de Phocion,

ui sont certainement grandes, Caton en eut opposer de plus grandes encore, et par ur utilité et par les dangers dont elles étoient ccompagnées. Il brigua le tribunat pour s'opposer à Métellus, homme très-dangereux, et ont la puissance auroit été funeste à Rome, elle n'avoit été contre-balancée par l'autoté d'un homme sage et ami de son pays; il éleva avec courage contre César dans l'afire de Catilina; il s'exposa au plus grand es dangers en combattant le décret de Mérellus qui vouloit rappeler Pompée; et étant enu à bout de chasser Métellus, et de déruire en lui toute la puissance de Pompée, il t une action d'une plus grande prudence enore, en empêchant le sénat de noter d'infanie le même Métellus, et de le déposer; ce qui n'auroit pas manqué d'irriter Pompée, qui se seroit porté aux dernières extrémités.

Il brigua de même la préture, pour avoir ieu de s'opposer aux attentats de Crassus et le Pompée qui venoient d'être nommés conuls. Il s'opposa avec le même courage au décret de Trébonius; et arraché de la tribune par un licteur, il ne se rebuta point, il continua de parler contre ce décret; et ce décret étant passé par force, et le peuple en fureur s'étant attroupé pour renverser les statues de Pompée, il l'empêcha, et prévint, par sa

prudence, le désordre que cela alloit causei

Le décret qu'il fit rendre par le sénat, e qui portoit que ceux qui seroient nommés au charges, viendroient, s'il n'y avoit person qui les accusât, se présenter eux-mêmes, e rendre compte des moyens qu'ils avoient pri pour y parvenir, fut un coup très-hardi mais très-nécessaire pour déraciner cette cor-ruption qui gagnoit les suffrages.

On ne découvre pas moins de prudenc dans ce qu'il fit, lorsque les brigues de Sci-pion, d'Hypséus et de Milon, alloient ex-citer une guerre civile, et qu'on voyoit tou les jours sur la place publique trois arme prêtes à en venir aux mains; il choisit d commettre un mal médiocre pour en guér de très-grands; et pour en prévenir de plu grands encore, il fut d'avis que l'on remît le affaires entre les mains de Pompée, et qu'o le nommât seul consul. Le conseil qu'il donn ensuite à Pompée, qui, par une nouvelle loi vouloit établir des peines contre ceux qui au roient acheté les suffrages pour parve au dignités, ne fut pas moins sage. Il fit voir qu'il y auroit une grande injustice à ordonne des peines nouvelles contre d'anciennes fau-tes, et à les punir par une loi qui n'auroit pas été violée.

On pourroit peut être traiter de faute con-

tre la politique, le refus qu'il fit de l'alliance de Pompée, qu'il obligea par là de s'adresser à César, et d'épouser sa fille Julie, ce qui fut cause enfin de la ruine de la république. Mais, outre que Caton ne pouvoit pas prévoir ce mariage, il suivoit en cela sa maxime, qu'un bon citoyen ne doit jamais recevoir dans sa famille un ambitieux qui ne recherche son alliance que pour abuser de son autorité, et pour en abuser contre sa patrie.

Une des plus sûres ressources d'un état, c'est la sage administration des finances. Caton, dans sa questure, rendit de ce côté-là trois services très-importants.

Le premier fut qu'il exigea avec la dernière rigueur tout ce que les particuliers devoient au trésor public, et qu'il fit aussi payer sans aucun retranchement tout ce que le trésor devoit aux particuliers, en détruisant un abus très-considérable qui s'étoit glissé par la connivence ou par la trop grande facilité des autres questeurs. Il y avoit une infinité de fausses ordonnances qu'on allouoit par faveur, et qu'on payoit sans les examiner. Caton se les fit représenter toutes, les annulla, et rompit le cours de ces malversations très-ruineuses.

Le second fut qu'il appela en justice les satellites dont Sylla s'étoit servi pour exécu-

ter ses proscriptions ; qu'il les obligea à restituer les sommes immenses qu'ils avoient acquises par cet horrible ministère ; et qu'après les avoir forcés à rendre gorge, il les fit condamner à mort et exécuter comme assassins.

Le troisième encore plus considérable que les deux premiers, ce fut d'empêcher les gratifications peu méritées. Il n'y a pas de plus grands désordres dans un état, que de rendre les finances la proie de la faveur, au lieu d'en faire la récompense des services. Il arrive de là deux choses également pernicieuses : l'état s'épuise en vain en donnant sans recevoir ; et le mérite qui se voit négligé se rebute, dépérit, et s'éteint enfin faute de nourriture, personne ne s'évertuant et ne cherchant à rendre à la patrie des services qui ne sont point reconnus, et auxquels les gens les plus inutiles ravissent les récompenses qui leur sont dues. Les abeilles mêmes donnent sur cela une grande leçon aux politiques et aux hommes d'état : elles chassent de leurs ruches les frelons qui ne savent que se nourrir de leur miel sans rien contribuer de leur part. Caton, tout jeune encore, fit voir qu'une ville peut devenir riche sans faire la moindre injustice, et que la règle et l'ordre suffisent pour l'enrichir.

Phocion n'a rien en ce genre qu'on puisse lui comparer, quoique les finances ne fussent pas mieux réglées à Athènes qu'elles l'étoient à Rome, et qu'on les dissipât en des choses aussi inutiles à l'état.

Caton ne se contenta pas de régler les finances de la république, il étendit ses soins jusque sur la fortune des particuliers, en modérant les dépenses exorbitantes que le luxe et une mauvaise émulation avoient introduites dans les jeux que les édiles donnoient au peuple. Il y rétablit la simplicité des jeux de la Grèce, et fit voir qu'il n'y a rien de plus ridicule que de se consumer en frais pour des choses de néant, et de faire d'un divertissement public la ruine des familles.

On peut aussi compter, parmi les actions politiques de Caton, ce qu'il fit en entrant presque dans le monde, lorsque n'étant encore que tribun de soldats, il profita d'un congé, non pour aller vaquer à ses affaires, comme c'étoit la coutume, mais pour aller en Asie faire tous ses efforts pour emmener avec lui le philosophe Athénodore, célèbre par sa grande sagesse, et qui avoit résisté aux propositions les plus avantageuses, que des généraux et des rois mêmes lui avoient faites pour l'attirer auprès d'eux. Il y réussit : il enrichit sa patrie d'un homme sage dont elle

avoit grand besoin; et il eut tant de joie de ce succès, qu'il le regarda comme un exploit plus utile que ceux de Lucullus et de Pompée.

Dans ce qu'il fit à Rhodes au roi Ptolémée en l'obligeant de le venir voir le premier, et dans la manière sèche et fière dont il le reçut, sans se lever de son siége, et en le recevant comme un simple particulier, il soutint bien la grandeur romaine; mais en même temps il lui donna de grandes marques de sa bonté par les remontrances qu'il lui fit. Les dégoûts que ce prince eut à essuyer lui en firent bientôt connoître la vérité et la sagesse.

Caton soutint encore avec plus d'éclat la majesté de l'empire dans l'audience que le roi Juba lui donna en Afrique. Ce roi, plein de fierté et d'orgueil, traitant les proconsuls romains comme ses satrapes, avoit fait placer son siége entre Caton et Scipion. Caton ne put supporter cette arrogance et ce mépris; il prit son siége et le plaça à côté de celui de Scipion qu'il mit par là au milieu, déférant ainsi tout l'honneur au proconsul, quoique son ennemi : action si pleine de grandeur, de vertu et de courage, qu'on ne la peut assez louer.

L'humanité est une vertu si essentielle à l'homme, que, sans elle, il cesse d'être homme; c'est la base et le fondement de

toutes les autres vertus. Phocion, avec toute sa sévérité qui le rendoit inflexible quand il s'agissoit de la république, étoit si doux et si humain, que ses ennemis mêmes le trouvoient toujours disposé à les secourir. Caton ne l'étoit pas moins; il a même donné de plus grandes marques de cette vertu que Phocion; et comme lui il a fait voir qu'il n'étoit terrible et intraitable que dans les assemblées du peuple et dans le sénat, lorsqu'il s'agissoit du bien public. Cet homme, qui étoit la sévérité et l'austérité même, cet homme, élevé dans une école qui condamnoit la compassion, s'est montré l'homme du monde le plus compatissant. C'est par un effet de cette compassion qu'il abandonne la Sicile, pour ne pas l'exposer à son entière ruine en la rendant le théâtre de la guerre; il fait ordonner par Pompée qu'on ne saccagera aucune ville de l'obéissance des Romains, et qu'on ne tuera aucun Romain hors du champ de bataille; après que César a été battu à Dyrrachium, il s'afflige au milieu de la victoire, et pleure en voyant les corps de tant de braves Romains qui ont été tués dans le combat; après la bataille de Pharsale, le fils de Pompée veut arrêter et punir tous ceux qui se retiroient, et commencer par Cicéron même; Caton l'adoucit, et sauve la vie à Cicéron et à tous les

autres. Scipion, pour faire sa cour au roi Juba, veut qu'on passe au fil de l'épée tous les habitants d'Utique, sans distinction d'âge ni de sexe, et qu'on rase la ville; il s'oppose à cette cruauté et l'empêche. La veille de sa mort, il confère avec Lucius César, et lui enseigne la manière dont il doit parler pour fléchir César; celui qui a résolu de se tuer s'intéresse encore pour les autres, et leur inspire ce qu'ils doivent dire et faire pour adoucir leur ennemi et pour obtenir leur grâce.

Caton l'emporte encore sur Phocion du côté de la prévoyance. On diroit que ce n'est pas un homme qui, par ses lumières, pénètre dans l'avenir, mais que c'est un Dieu qui le développe et qui l'annonce. Il prédit aux Romains tous les maux que l'amitié de César et de Pompée versera sur eux. Crassus et Pompée n'ont pas plutôt fait élire Vatinius préteur, qu'il les avertit de tous les malheurs qui accableront la ville. Sur le décret qui décerne à César des provinces et des troupes, il annonce à Pompée les maux qu'il se prépare par là, et qui retomberont sur Rome. Il développe aux Romains tous les desseins et toutes les vues de César, comme s'il avoit été son confident; il leur expose le but où il tend, et leur fait voir qu'ils n'ont que César à craindre. Il prévoit le malheur de Scipion, et la

fin malheureuse qu'aura la guerre d'Afrique, et il les prédit.

Caton faisoit profession d'une justice sévère, qui ne mollit ni par grâce, ni par faveur, et Phocion en suivoit une plus douce et plus humaine, qui sait quelquefois se relâcher de ses droits. Mais cet homme si dur et si inflexible, en s'élevant contre ceux qui avoient acheté les suffrages pour parvenir aux charges, s'attache à poursuivre Muréna, qui, à force d'argent, s'étoit fait nommer collègue de Silanus au consulat; et ce même Silanus, coupable de la même corruption, il le laisse là, parce qu'il est son beau-frère. L'alliance fléchit cette justice inflexible en toute autre occasion. Phocion, quoique moins sévère, fut pourtant plus juste lorsqu'il refusa de secourir son gendre Chariclès, appelé en justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'Harpalus; et qu'il lui dit ce beau mot : « Je t'ai fait mon gendre, mais c'est pour « toutes choses bonnes et honnêtes ». Cependant, ce même Caton qui avoit épargné son beau-frère par une exception si injuste et si marquée, voyant Pompée se relâcher en plusieurs choses, pour favoriser ses amis et ses parents accusés de pareilles prévarications, lui fit de sévères réprimandes. Il ne pardonne pas à Pompée ce qu'il se pardonne à lui-

même. Dans ces vertus outrées, c'est souvent l'humeur qui gouverne et qui se glisse sous le masque de la raison et de la vertu.

Le désintéressement est une qualité si nécessaire dans un homme d'état surtout, que, sans elle, toutes les autres sont souvent inutiles, et quelquefois même pernicieuses. De ce côté-là, Phocion et Caton paroissent d'abord assez égaux. Phocion refusa cent talents que lui envoyoit Alexandre, et une ville qu'il vouloit lui donner. Il rejeta avec la même grandeur d'âme les sept cents talents que lui envoyoit Harpalus, et une grosse somme de Ményllus. Caton vendit une riche succession qui lui étoit échue, en prêta l'argent à ses amis sans intérêt; souvent même il engagea pour eux ses terres et ses esclaves, et il renvoya les riches présents que le roi Déjotarus lui envoyoit pour gagner sa faveur.

On dira que la différence infinie des offres en met une très-grande dans leur vertu, et que de ce côté-là, Phocion a tout l'avantage; mais il semble que ce n'est pas par là qu'il en faut juger. Caton auroit résisté de même à tout l'or du monde; d'ailleurs, on peut dire que celui qui donne fait plus que celui qui refuse de recevoir. C'est la différence de leur fortune qui donne seule tout l'avantage à la magnanimité de Phocion. Le riche qui se rend

esclave de l'or dont il n'a pas besoin, est un monstre ; et le pauvre qui résiste aux aiguillons de la nécessité toujours si impérieuse, est un homme divin. L'extrême pauvreté où mourut Phocion, après avoir été tant de fois capitaine-général, donne à son désintéressement un très-grand lustre.

La simplicité de vie étoit égale dans l'un et dans l'autre. Mais celle de Phocion n'étoit pas si admirable dans son siècle et dans sa ville, où l'on en voyoit de grands exemples, que celle de Caton l'étoit dans le sien, où le luxe étoit monté à son comble. Il faut dire aussi au désavantage de ce dernier, qu'en poussant l'austérité jusqu'à mépriser les usages reçus, jusqu'à paroître sur la place publique nu-pieds et sans robe, et aller en cet état à son tribunal, il s'attira justement le reproche d'avoir terni et ravalé sa préture par ses manières indécentes. Son principe de faire le contraire de ce que l'on faisoit, et de ne rougir que des choses véritablement honteuses, en se mettant au-dessus de celles qui ne le sont que dans l'opinion, doit avoir des bornes. Il faut faire le contraire de ce que font les vicieux, et de tout ce qui est véritablement blâmable ; mais ce qui est établi par le consentement général et par la pratique constante des hommes, ne doit pas être regardé

comme une vaine opinion; car il fait partie de la décence dont il n'est jamais permis à personne, et moins encore à un homme public, de s'écarter. Autrement on ouvrira la porte à l'impudence : eh! qu'y a-t-il de plus honteux?

Le mariage est un point si essentiel, qu'il peut seul empoisonner la vie la plus heureuse, et adoucir la plus infortunée. Phocion et Caton furent mariés deux fois, mais avec un sort bien différent. On ne sait rien de la première femme de Phocion, et ce n'est pas une mauvaise marque pour elle. La seconde fut un modèle de vertu et de modestie; elle s'attira en plein théâtre les éloges et les applaudissements des Athéniens; au lieu que la première femme de Caton se déshonora par ses débauches, et qu'il est accusé d'avoir déshonoré lui-même la seconde, en la donnant en mariage à Hortensius. Il est certain que cette complaisance auroit été plus pardonnable à Phocion qui vivoit dans une ville où un grave législateur avoit voulu introduire ces mariages qui paroissent si indécents, et les autoriser par une loi formelle.

Si Caton fut plus malheureux en femmes que Phocion, il fut plus heureux én enfants. Le fils de Phocion, malgré le soin que son père avoit pris de le faire élever à Sparte dans toute

la rigueur de la discipline lacédémonienne, pour le corriger de son luxe et de son penchant aux plaisirs, vécut toujours dans la débauche; et celui de Caton fut d'abord extrêmement décrié par son amour pour les femmes, mais il effaca cette tache par la générosité de sa mort. Il fut tué à la bataille de Philippes, après avoir fait des prodiges de valeur et donné de l'admiration à ses ennemis mêmes; et sa fille Porcia ne céda à son père ni en sagesse ni en magnanimité.

Pour achever la comparaison de ces deux grands hommes, il ne nous reste qu'à parler de leur mort. Phocion mourut par l'injustice de ses concitoyens. Il est vrai qu'il y donna lieu par la faute qu'il fit de ne pas arrêter Nicanor. Mais cette faute n'est pas seulement pardonnable, elle est glorieuse. On ne peut pas douter que, s'il avoit connu les desseins de Nicanor, il n'eût préféré le salut de sa patrie aux intérêts de son ami, mais il les ignora; et de trahir et de livrer un ami en qui on a une entière confiance, et dont on n'a aucun sujet de se défier, c'est une extrémité si violente et si effrayante pour un homme généreux, qu'il aime mieux mourir que de s'y porter. Caton se tua lui-même pour ne pas survivre à sa liberté et à celle de sa patrie; et par cette

mort généreuse et libre, il triomphe seul de son ennemi qui triomphoit de la terre entière.

Les suites de la mort de Phocion furent plus honorables que celles de la mort de Caton. On donna à celui-ci de très-grands éloges, tout le peuple d'Utique l'appela d'une commune voix son bienfaiteur, son sauveur, le seul libre, le seul invincible; la crainte même de César qui arrivoit ne put refroidir en eux le respect et la vénération qu'ils avoient pour lui. Ils lui firent des funérailles honorables, et lui élevèrent sur le rivage de la mer un tombeau, avec une statue qui tient une épée. Mais tout cela n'approche pas de la gloire qui suivit la mort de Phocion. Une femme de Mégare lui éleva un tombeau vide, et emporta chez elle ses ossemens qu'elle enterra dans son foyer. Les Athéniens, accablés de maux, sentirent bientôt la faute qu'ils avoient faite, et reconnurent quel vigilant magistrat et quel gardien de la tempérance et de la justice ils avoient fait mourir; et touchés de repentir, ils firent revenir ses cendres, les enterrèrent honorablement aux dépens du public, lui élevèrent une statue de bronze, et condamnèrent à la mort ses accusateurs. Phocion, après avoir été mis à mort comme Socrate, le plus sage des hommes, fut vengé comme lui.

Le soin qu'ils eurent l'un et l'autre de leurs mis jusque dans le sein de la mort, mérite le n'être pas oublié. Phocion se condamne ui-même pour adoucir ses juges, et n'oublie ien pour sauver ses amis accusés avec lui. Il n'accorde qu'avec la dernière peine à Nicoclès a grâce qu'il lui demande de boire le premier le poison, et il lui fait sentir combien lui coûte cette triste complaisance. Et Caton ne s'épargne ni travaux, ni soucis, ni peines pour mettre ses amis en sûreté; il les presse de se sauver, il leur fournit tout ce qui leur est nécessaire; il va sur le port pour les voir embarquer; il témoigne pour eux la dernière inquiétude; il envoie plusieurs fois pour savoir de leurs nouvelles; et sur ce qu'on lui rapporte que la mer est fort grosse, il soupire en pensant au danger auquel ils sont exposés. Enfin, dès qu'il sait qu'ils sont embarqués, il se tue. Les véritables gens de bien poussent les soins de l'amitié au-delà de la mort même, et ils s'oublient eux-mêmes pour ne penser qu'à sauver leurs amis.

Les ordres qu'ils donnèrent l'un et l'autre à leurs fils en mourant, font honneur à leur politique et à la philosophie qu'ils professoient. Phocion manda à son fils de ne chercher jamais à se venger des Athéniens, et d'oublier

leur injustice ; et Caton défend au sien de se mêler jamais du gouvernement.

Enfin, pour donner en un mot une idée générale de l'un et de l'autre, il suffit de dire que Phocion périt, et livra sa patrie à de grands malheurs, pour avoir suivi ses propres conseils, et pour ne s'être pas défié d'un ami qu'il ménageoit pour elle ; et que Scipion, Pompée et Rome, périrent pour n'avoir pas suivi les avis de Caton : différence bien glorieuse pour ce dernier, et qui lui donne sur Phocion un grand avantage.

FIN DE LA COMPARAISON DE PHOCION ET DE CATON D'UTIQUE.

NOTES.

[1] Voici la généalogie de Caton d'Utique :
Caton le censeur eut deux femmes.

De sa femme Licinia il eut,

M. Porcius Cato Licinianus, mort désigné préteur du vivant de son père. Il laissa

M. Porcius Cato M. F. M. N. qui fut consul avec Q. Marcius Rex, et mourut en Afrique. Il eut pour fils

M. Porcius Cato M. F. M. N. M. P. N. qui mourut dans les Gaules.

De sa femme Salonia il eut

M. Porcius Cato Salonianus, M. F. qui laissa deux fils,

M. Porcius Cato, et L. Porcius Cato, M. F. M. N.

Ce M. Porcius Cato, mort dans la poursuite de la préture, laissa

M. Porcius Cato, qui fut ce Caton d'Utique.

[2] Caton n'en eut pas une seule, il en eut trois, mais seulement sœurs de mère. L'une fut mère de Brutus, qui tua César ; la seconde fut mariée à Lucullus, et la troisième à Junius Silanus. Cæpion n'étoit non plus son frère que de mère.

[3] Il manque un mot au texte, *θείῳ μὲν ὄντι μητρος*, il faut suppléer comme dans un manuscrit, *θείῳ μὲν ὄντι προς τῆν μητρὸς* ; car Livius Drusus n'étoit pas oncle de la mère de Caton, mais son frère.

[4] C'est ce qu'ils appeloient *judicia ludere*. Les jeux

des enfants sont ordinairement tirés de ce qu'ils ont le plus devant les yeux. C'est pourquoi les enfants de Rome représentoient d'ordinaire dans leurs jeux, ou des jugements, ou des commandements d'armée, ou des triomphes, ou des empereurs. Nous lisons dans Suétone que Néron commanda à ses gens de jeter dans la mer son beau-fils Rufinus Crispinus, fils de Poppée, encore enfant, *quia ferebatur ducatus et imperia ludere*. Cet empereur prit les jeux de cet enfant pour des marques de son ambition.

[5] Cet excès est vicieux; car la justice portée à la dernière rigueur, devient souvent injustice. La justice la plus digne de l'homme, c'est une justice modérée, qui se relâche quelquefois de ses droits. Cicéron, dans son oraison pour Muréna, reproche à Caton cette sévérité outrée, mais en même temps il tâche de l'excuser, en disant : « Que tout ce qui « l'on admiroit dans ce grand personnage, venoit de « son heureux naturel, et lui appartenoit en pro- « pre; et que ce qui lui manquoit et qu'on auroit « voulu y trouver, ne venoit que des maîtres qu'il « avoit suivis, dont le savoir et l'autorité l'avoient « entraîné, et qui lui avoient enseigné que le sage ne « donnoit rien à la faveur; qu'il ne pardonnoit jamais « aucune faute; qu'il n'y avoit que des fous et des « hommes légers qui fussent touchés de pitié, et que « ce n'étoit pas être homme que de se laisser apaiser « et fléchir. Les publicains viennent vous demander « quelque grâce, lui disoient-ils, prenez bien garde « que la faveur n'ait quelque pouvoir sur vous. Des « gens accablés de calamités et de misère viennent à « vos pieds, vous serez un méchant et un scélérat « si la compassion vous fait faire la moindre chose « pour les soulager. Quelqu'un vous avoue qu'il a « fait une faute, et il vous en demande pardon, c'est « un crime que de pardonner. Telle est la doctrine « que Caton a suivie, non pas pour disputer, mais

« pour en faire la règle de sa vie ». Cicéron lui oppose ensuite le sentiment des autres philosophes, surtout d'Aristote et de Platon, qui enseignent « que la faveur a quelque fois du pouvoir sur l'esprit du sage; « qu'il est de l'homme de bien d'avoir pitié; que « toutes les fautes n'étant pas égales, les peines « doivent être différentes; que l'homme constant et « ferme sait pardonner dans l'occasion; et que s'il se « met quelquefois en colère, il se laisse aussi quel« quefois apaiser et fléchir. Et il ajoute, que si la « fortune avoit jeté Caton entre les mains de ces « maîtres, il ne seroit véritablement ni plus homme « de bien, ni plus vaillant, ni plus tempérant, ni « plus juste, car cela est impossible; mais il auroit « un peu plus de penchant à la douceur ». Quel art, quelle délicatesse et quel éloge dans cette censure!

6 C'est un grand avantage pour un homme qui a à parler à des assemblées nombreuses; c'est pourquoi Homère la compte parmi les qualités des héros.

7 Caton fait allusion au coup de dés qu'on appelle *Vénus*, et qui étoit le plus favorable.

——— Quem Venus arbitrum
Dicet bibendi?

C'étoit le coup de trois six, *raffle de six*. On peut voir les remarques sur le passage d'Horace. Od. vij, liv. ij.

8 Cette maxime est fort bonne dans un état entièrement corrompu, et qui n'a rien de sain. Mais elle doit avoir ses bornes, aussi bien que celle qui suit: « Qu'il faut ne rougir que des choses honteuses, et « mépriser celles qui ne le sont que dans l'opinion ». Caton les poussoit à un excès très-vicieux, en foulant aux pieds les usages de sa patrie. Ces usages, dès qu'ils sont généralement reçus, font partie de la

décence, et ne doivent pas être regardés comme des caprices de l'opinion.

[9] Je voudrois bien savoir quelle action la jurisprudence de ce temps-là lui auroit donnée contre son rival; car aujourd'hui un tel procès paroîtroit bien ridicule.

[10] Archiloque, piqué contre Lycambe, qui lui avoit refusé sa fille en mariage, fit contre lui des vers ïambes si violents, que Lycambe se pendit de désespoir. Ce poète fut l'inventeur du vers ïambe. Voyez Horace dans son Art poétique. *A. L. D.*

[11] Comme c'étoit alors une politesse et une marque d'estime de nommer les gens par leur nom, en les saluant, ceux qui briguoient les charges ne pouvant par eux-mêmes savoir les noms de tout un grand peuple, menoient avec eux des esclaves qui, n'ayant eu d'autre occupation toute leur vie que d'apprendre les noms des citoyens, les savoient parfaitement, et les disoient aux candidats. C'est de ces gens-là qu'Horace parle dans son épître vj du livre I.

> Si fortunatum species et gratia præstat,
> Mercemur servum qui dictet nomina.

[12] Caton obéit seul à cette loi. Le grec dit *μόνος ἐπίθετο τῷ νόμῳ*. Xylander a cru que ce verbe *ἐπιτίθεσθαι*, avec un datif ne pouvoit signifier *suivre*, *pratiquer*, *obéir*, et qu'il signifioit au contraire *désobéir*, *résister*. Mais outre que ce dernier sens ne peut convenir en aucune manière à l'endroit où Plutarque l'applique, puisqu'il ajoute que Caton lui-même appela tous les citoyens par leur nom, *ἐπιτίθεσθαι*, avec le datif, signifie fort bien *pratiquer*. C'est ainsi qu'Hérodote a dit *ἐπιτίθεσθαι ναυτιλίῃσι*, *suivre*, *pratiquer la marine*; dans un manuscrit, on lit *ἐπείθετο*; ce qui peut fort bien être la glose de *ἐπίθετο*

ais, dit-on, ce passage paroît entièrement conaire au passage célèbre de Cicéron, qui, sur cette ême matière, dit à Caton, dans l'oraison pour uréna, sect. 36. *Quid quod habes nomenclatorem?* avoue que ce passage paroît contraire à celui de lutarque, et je ne saurois les concilier. Et s'il falit opter entre le témoignage de Cicéron et celui de lutarque, qui doute qu'il ne fallût plutôt se rendre celui de Cicéron? Mais peut-être qu'ils parlent de eux temps différents. Car cette loi qui défendoit aux ndidats d'avoir des nomenclateurs, ne fut guère iivie.

[13] Car en ce temps-là, les généraux d'armée et les ois étoient curieux d'avoir auprès d'eux de ces philosophes célèbres par leur doctrine et par leur vertu, ont le commerce ne leur étoit pas inutile.

[14] C'étoit avec raison; car l'expérience de tous les ècles nous apprend que l'exploit de guerre le plus clatant n'est pas si utile à un état que cet exploit de olitique, d'y amener un homme sage, comme il n'y rien de plus pernicieux ni de plus funeste que d'y onner entrée à un fou. Le sage est le salut des états, t le fou leur perte; Platon et Aristote l'ont démontré.

[15] L'île de Thasos étoit près la côte méridionale e la Thrace. Le marbre que Caton employa pour le ombeau de son frère étoit de plusieurs couleurs et ort estimé. Ce tombeau coûta plus de 39,000 fr, *A. L. D.*

[16] Plutarque parle ici de César, et fait entendre ue c'est lui qui avoit écrit dans son *Anti-Caton*, ette particularité des cendres du bûcher passées par e tamis; et il dit fort bien que César ne s'étoit pas ontenté de faire la guerre à Caton avec l'épée, mais u'il la lui avoit faite encore avec la plume, pour lécbirer la réputation de ce grand personnage, que

sa vertu mettoit au-dessus des reproches et des calom-
nies. Mais Plutarque ne nomme pas César, par respect
pour son grand nom. L'expression de Plutarque est
remarquable et singulière, ἐπίσευσεν οὐ τὸ ξίφει μόνον
ἀλλὰ καὶ γραφείῳ, *il abandonna non seulement à
son epée, mais aussi à sa plume.*

[17] Rien n'est plus ordinaire ; le peuple juge presque
toujours mal des maîtres dont les valets sont modestes
et ne font pas beaucoup de bruit, et il croit que ce
sont des hommes de néant, des misérables. C'est
ainsi que dans Térence, Thrason juge de Phédria
sur la modestie de son valet Parménon, qui parle
poliment et civilement à Thaïs :

Apparet servum hunc esse domini pauperis miserique.

« On voit bien que c'est le valet d'un gueux et d'un
« misérable ». *Eunuq.* iij. 2.

[18] Plutarque ajoute ce mot, *par hasard*, pour faire
entendre à ses lecteurs qu'il ne donnoit pas dans la
ridicule superstition de ceux qui croyoient qu'on ne
pouvoit transporter par mer un mort, sans courir
quelque danger. Car c'étoit dans cette idée que les
amis de Caton lui avoient conseillé de mettre dans
un autre vaisseau les cendres de son frère. Cette sotte
superstition dure encore aujourd'hui dans quelques
esprits.

[19] Rien n'est plus utile dans un état que de remettre
chaque officier dans les bornes de son office ; et
tout est perdu quand les premiers ministres laissent
entre les mains de leurs subalternes leurs fonctions
et leur autorité.

[20] D'après l'interprétation proposée par M. Dusoul,
il faudroit lire : « Vous vous exposiez à être chassé
« d'ici par nos licteurs ». *A. L. D.*

[21] Voilà une exception qui ne fait pas honneur à Caton, surtout dans une ville où l'on avoit vu des pères condamner leurs propres enfants. Silanus et Muréna étant consuls ensemble, et ayant tous deux donné de l'argent par parvenir à cette dignité, il étoit honteux à Caton de poursuivre Muréna, et de laisser en repos Silanus, parce qu'il étoit són allié, quoiqu'il ne fût pas moins coupable. Je ne sais si je me trompe, il auroit encore mieux valu que la considération de Silanus eût sauvé Muréna, que d'accuser l'un sans l'autre.

[22] Ce fut l'année qui précéda le consulat de Silanus. Je crois que Cicéron s'étoit servi de ces écrivains par notes dans la cause de Muréna, pour avoir l'oraison de Caton qui l'accusoit.

[23] Ce passage est une preuve convainquante de la fausseté du reproche que des savants ont fait à Plutarque, d'avoir écrit qu'il étoit permis chez les Romains de donner ou de prêter sa femme à un autre, afin qu'il eût des enfants, et de la reprendre ensuite. Si c'eût été un usage permis, Caton n'auroit jamais dit qu'il trouvoit étrange la demande d'Hortensius. Il est vrai que Strabon dit que Caton donna sa femme *selon l'ancienne coutume des Romains*. Je ne sais pas si cette coutume étoit autorisée dans les premiers temps de la République ; je n'en ai vu aucun exemple ; mais si elle l'avoit été autrefois, cette réponse de Caton fait voir que de son temps elle étoit entièrement abolie et oubliée.

[24] Des savants ont encore reproché à Plutarque de s'être trompé, en disant que Caton avoit prêté sa femme à Hortensius ; et ils ont prétendu que cela étoit faux ; en quoi ils se sont trompés eux mêmes, comme Ruauld l'a fort bien remarqué. Premièrement, Plutarque avoit tiré cette particularité des des mémoires de Thraséa ; et Munatius, l'ami par-

ticulier de Caton, l'avoit ainsi écrit, lui qui en avoit été témoin. En second lieu, Strabon écrit formellement dans l'onzième livre : « Et de notre temps, « Caton a donné sa femme Martia à Hortensius ». Il dit de notre temps, parce que cette aventure étoit arrivée pendant son enfance. Enfin, cela est fondé sur le consentement unanime de tous les auteurs qui en ont parlé. Voyez Ruauld, *animadv*. xxv.

[25] Cette somme s'élevoit à 6,172,839 fr. 50 cent. de notre monnoie. Il fait la somme moins forte dans la vie de César ; car il ne la porte qu'à 4,888,888 fr. 89 cent. *A. L. D.*

[26] Des savants ont pensé qu'il y avoit ici une altération dans le texte ; car Caton n'a été ni déposé ni forcé d'abdiquer le tribunat. Les derniers éditeurs d'Amyot proposent de lire : « Caton bravant les im« putations des séditieux qui lui reprochoient d'abuser « tyranniquement du pouvoir de sa charge, poussa « sa pointe avec tant de rigueur, qu'il l'emporta « enfin, et réduisit Memmius, etc. » *A. L. D.*

[27] Il y a à la lettre, « n'est point prenable par « l'appartement des femmes », et cela est plaisamment dit. Caton parle de cette proposition de Pompée comme de l'attaque d'un homme qui l'assiégeoit, et qui prétendoit le prendre par l'appartement des femmes, comme par l'endroit le plus foible.

[28] Je suis forcé de me servir d'un vieux terme, la langue ne m'en fournissant pas d'autre pour exprimer ce que Plutarque dit ici ; car c'est le sens de ce mot, ἐκ τῶν Πομπηΐου κόλπων ἄνθρωπον, qui a été on ne peut plus mal expliqué. Cet Aulus Gabinius étoit fort décrié pour ses infâmes débauches. Voici comme en parle Cicéron dans son oraison pour Sextius. *Cum sciat duo illa reipub. pæne fata Gabinium et Pisonem, alterum (Gabinium) haurire quotidie ex pacatissimis*

atque opulentissimis Syriæ gazis innumerabile pondus auri; bellum inferre quiescentibus, ut eorum veteres, illibat usque divitias in profundissimum libidinum suarum gurgitem profundat; villam ædificare in oculis omnium tantam, tugurium ut jam videatur esse illa villa quam ipse tribunus plebis pictam olim in concionibus explicabat, quo fortissimum ac summum civem in invidiam, homo castus ac non cupidus, vocaret. Ce que Plutarque ajoute, « comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie et ses mœurs », marque assez ce qu'il a voulu dire par les mots qu'il vient d'employer.

29 Il falloit que cette grande-prêtrise fût quelque chose de bien considérable, puisqu'on la regardoit comme un dédommagement du royaume de Cypre. Nous savons par l'antiquité, et surtout par le témoignage d'Homère, que les grands prêtres des Dieux étoient des hommes, non seulement d'une grande dignité, mais très-puissants et très-riches.

30 Thraséa Pœtus, de la ville de Padoue, étoit un homme d'un rare mérite. Tacite l'appelle dans le seizième livre de ses Annales, la vertu même. Néron le fit mourir : il avoit écrit la vie de Caton d'Utique. *A. L. D.*

31 Cependant Plutarque nous a dit plus haut que Caton ne se fioit pas trop à lui. Apparemment depuis son arrivée à Cypre, il avoit reconnu ces bonnes qualités dans Canidius, ou bien Caton parla ainsi à Munatius pour justifier la préférence qu'il donnoit à Canidius sur lui.

32 C'est ainsi qu'on doit traduire ce passage, qui ne peut être entendu que par ceux qui sont instruits des coutumes des Romains. Quand on envoyoit un licteur à un sénateur, ou à un magistrat, pour lui ordonner de se trouver au sénat ou au conseil, s'il

refusoit, on envoyoit prendre chez lui quelque meuble, qui étoit comme un témoin de sa désobéissance, et on appeloit cela, *pignora capere*, ἐνέχυρα λάβειν.

53. C'est-à-dire une préture avant l'âge porté par les lois pour cette magistrature. Ceci se passa l'an de Rome 697. Caton mourut dix ans après, c'est-à-dire l'an de Rome 707, à l'âge de quarante-huit ans. Il n'en avoit donc que trente-huit lorsque ce décret du sénat fut donné. Et par conséquent selon ce passage de Plutarque, confirmé par Dion, trente-huit ans n'étoient pas encore l'âge suffisant pour la préture. Cela confirme le sentiment de ceux qui croient qu'on ne pouvoit la demander qu'à trente-neuf ans, et l'exercer qu'à quarante.

54 Entre la nomination et la prise de possession des charges, les Romains laissoient toujours un certain temps, afin que l'on pût informer contre ceux qui se seroient servis de mauvaises voies pour y parvenir. Pompée et Crassus, en faisant ordonner que les préteurs qu'on éliroit entreroient d'abord en exercice, gagnoient par là deux points bien capitaux; le premier, d'éloigner Caton, à qui l'âge ne permettoit pas encore d'exercer; et l'autre de mettre à couvert de toute recherche ceux qu'ils auroient fait élire.

55 Il y a dans le grec *douze myriades et demie*; C'est-à-dire, *cent vingt-cinq mille drachmes*, qui font environ 111,111 fr. de notre monnoie, justement la moitié de ce que les Romains appeloient *decies*. Cicéron parle de cette convention dans la quatrième lettre du quatrième livre à Atticus, qui fut écrite dans ce même temps-là, c'est-à-dire sous le consulat de L. Domitius Ænobarbus et d'App. Claudius Pulcher. *Tribunitii candidati jurarunt se arbitrio Catonis petituros. Apud eum H S. quingena depo-*

suerunt ; ut qui à Catone damnatus esset, id perderet et competitoribus tribueretur.

36 On supposoit qu'il n'y auroit point de candidat assez fou pour s'exposer à perdre l'argent qu'il donneroit, et la somme qu'il auroit déposée. Cependant l'expérience fit voir que ce lien n'étoit pas assez fort, et que l'ambition l'emporte encore sur l'avarice.

37 Apollodore de Phalère n'admiroit rien tant que Socrate. Cela paroît surtout par la fin du dialogue de Platon de *l'immortalité de l'âme*; et par le commencement de son *Banquet*, où l'on voit qu'il étoit extrême dans ses passions ; c'est pourquoi il étoit appelé *μανικὸς*, un possédé.

38 C'est ainsi qu'il faut lire *Munatius Plancus*, et non pas *Munatius Flaccus*. Car Plancus est le surnom de la famille de *Munatius*. T. Munatius Plancus étoit alors tribun du peuple. Ce Plancus fut accusé par Cicéron, défendu par Pompée, et condamné tout d'une voix.

39 L'intelligence de ce passage dépend d'un passage de Dion, qui écrit que Pompée envoya au tribunal un écrit (c'étoit une espèce de factum ou de requête), *ἔπαινόν τε ἅμα αὐτοῦ καὶ ἱκετείαν ἔχον*, *qui contenoit l'éloge et les supplications de Plancus.*

40 Servilius Sulpicius Rufus et M. Claudius Marcellus, qui furent nommés consuls, dit Dion, le premier à cause de sa grande science dans les lois, et l'autre à cause de son éloquence.

41 Pourquoi Plutarque parleroit-il ici des peuples de la Bretagne, auxquels les Romains ne pensoient nullement, et qu'ils ne pouvoient craindre ? Au lieu de *Βρεττανῶν*, Plutarque avoit écrit sans doute Γερ-

μάνων, *ni les peuples de la Germanie*. Et c'est la leçon qu'Amyot a suivie avec raison.

42 Ce passage d'Euripide, que Plutarque rapporte ici, est pris du premier acte de son Hercule furieux, où Lycus ayant taxé Hercule de peu de courage, et dit en propres termes qu'il avoit une réputation qu'il ne méritoit point, Amphytrion répond : « Ces vains « reproches, *ἰάῤῥητα*, (car c'est ainsi qu'il faut lire, « et non pas *τὰ ῥητὰ*) car quels reproches plus vains, « grand Hercule, que de vous accuser de lâcheté ! « il faut qu'avec le témoignage des Dieux, je les éloi- « gne de vous ». V. 174.

43 Les harangues que les anciens historiens nous rapportent des généraux et des capitaines, et celles qu'Homère met dans la bouche de ses héros, ne sont donc pas hors de vraisemblance, puisqu'en voici une de Caton dont on ne peut douter.

44 Le texte porte en Lybie; mais ce nom désigne ici, non une province particulière, mais l'Afrique même, ainsi nommée par les Grecs, et dont l'Egypte faisoit partie. *A. L. D.*

45 Il y avoit en Afrique une nation entière qui faisoit métier de guérir les morsures des serpents en suçant la plaie, et cela n'est pas bien extraordinaire; car nous lisons dans Homère même, que dès ces temps anciens, on guérissoit les plaies en les suçant. Mais ces mêmes Psylles se vantoient d'enchanter les serpents et d'adoucir leur furie, ou de les endormir. Et nous voyons dans la Bible qu'il y avoit de ces enchanteurs qui se piquoient de faire de ces miracles. C'est sur cela qu'est fondé ce que Jérémie, viij, 17, dit aux Juifs: *Ecce ego mittam vobis serpentes regulos quibus non est incantatio*. Ces malheureux enchanteurs étoient souvent punis de leur présomption. C'est

pourquoi l'auteur de l'Ecclésiaste dit: *Quis miserebitur incantatori à serpente percusso ?*

46 Voilà donc une marque de deuil. C'est ce que nous ne comprenons pas aujourd'hui. Cette situation de manger couché sur des lits nous paroît au contraire très-incommode. Mais ce seul exemple de Caton prouve incontestablement qu'ils regardoient comme une chose délicieuse de manger couchés, et comme une incommodité insupportable de manger assis. Si cela n'avoit pas été, tant de nations auroient-elles suivi cet usage, et auroit-il duré si long-temps?

47 Philostrate est le même philosophe dont Plutarque parle dans la vie d'Antoine, et dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que Caton lui fait ici. Car il paroît qu'il fait semblant d'être de la secte académique lorsqu'il démentoit cette doctrine par la vie qu'il menoit, et qui étoit d'un véritable épicurien.

48 Les Romains croyoient que c'étoit la destinée des Scipions de vaincre toujours en Afrique.

49 Par ces paroles, Caton fait entendre que la disposition d'âme où ce Statyllius se croyoit, étoit plutôt une enflure de vaine gloire, qu'une véritable fermeté, et que le parti qui convenoit à Caton, qui avoit toujours fait profession d'une vertu austère, et qui étoit égal à César, ne convenoit pas à un jeune homme comme lui. Epictète a fort bien dit que « pour imi-« ter une vertu très-rare, il faut être un homme très-« rare ».

50 Ce paradoxe est d'une vérité incontestable. C'est le cinquième paradoxe de Cicéron qui le prouve admirablement. Ce n'est pas seulement le sentiment des Stoïciens, c'est celui de Socrate.

51 Les Péripatéticiens soutenoient que ni la vertu

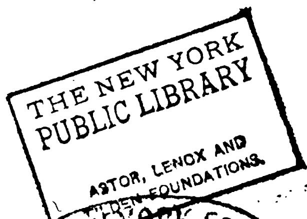
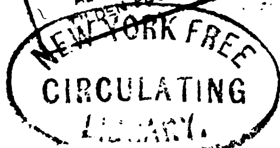
ni le vice ne faisoient rien ni pour la servitude ni pour la liberté, prenant trop au pied de la lettre les mots de *liberté* et de *servitude*.

[52] Je ne m'étonne pas qu'Apollonidès, philosophe stoïcien, ne répondit rien pour combattre une résolution qui étoit conforme à ses dogmes. Mais pour Démétrius, j'en suis surpris; car il avoit bien des raisons à opposer, et Aristote même lui en auroit fourni de très-fortes.

[53] Ce dialogue est pourtant bien long pour être lu deux fois en si peu de temps. Mais ce qu'il y a ici de plus incompréhensible, c'est qu'avant que de se tuer, Caton lut ce dialogue, qui assure qu'il n'est pas permis de se tuer. « Un philosophe, dit-il, ne se « tuera jamais lui-même; car on dit que cela n'est « pas permis; cela n'est pas permis même à ceux à « qui la mort seroit meilleure que la vie. Ils ne peu- « vent se procurer cet avantage, qui leur seroit si « nécessaire. Car Dieu nous a mis dans cette vie « comme dans un poste que nous ne devons jamais « quitter sans sa permission. Les Dieux ont soin des « hommes, et les hommes sont une des possessions « des Dieux. Si un de vos esclaves se tuoit sans votre « ordre, vous seriez en colère contre lui, et vous le « châtieriez si vous pouviez ». Malgré ces raisons, Caton persista dans sa résolution. Apparemment il se fondoit sur ce que Socrate ajoute : « Il faut at- « tendre que Dieu vous envoie un ordre formel de « sortir de la vie ». Et il prenoit pour un ordre l'état où il se trouvoit. Et c'est ainsi que Cicéron l'a expliqué dans son premier livre des Tusculanes, sec. 30. *Cato autem sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus, injussu hinc nos suo demigrare; cum vero causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis, ne ille, medius*

fidius, vir sapiens lœtus ex is tenebris in lucem illam excesserit; nec tamen ille vincla carceris ruperit, leges enim vetant; sed tanquam à magistratu, aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque emissus, exierit.

54 Cette circonstance de temps relève infiniment ces éloges; car quelle impression ne falloit-il pas que la vertu de Caton eût faite sur l'esprit de ces hommes, pour leur inspirer l'audace de le louer si hautement à l'approche de son ennemi, et d'un ennemi victorieux, et à la discrétion duquel ils alloient dans un moment se voir eux-mêmes?


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

NEW YORK FREE
CIRCULATING



CLÉOMENE.

Iconographie de M.r Visconti.

AGIS ET CLÉOMÈNE.

Ce n'est ni mal à propos ni sans grande apparence de raison, que la plupart des hommes tiennent que la fable d'Ixion est faite sur les ambitieux. Car comme Ixion, croyant embrasser Junon, n'embrassa qu'une nuée, et que de cet embrassement naquirent les Centaures, moitié hommes et moitié chevaux, les ambitieux de même, en suivant la gloire, n'embrassent qu'une vaine image de la vertu; et emportés par les divers mouvements de l'envie, de la colère et de toutes les autres passions, ils ne produisent rien de pur, ni qui puisse être reconnu et avoué; mais toutes leurs productions sont bâtardes et mixtes; de manière que ce que des bergers disent de leurs troupeaux dans une pièce de Sophocle, « malgré que nous soyons leurs maîtres, nous « sommes forcés de les servir et de les en- « tendre, quoiqu'ils ne parlent point », c'est ce qui arrive véritablement à ceux qui, dans le gouvernement, ne suivent que les vues, les caprices et les mouvements de la multitude; ils servent et obéissent réellement, pour avoir le vain titre de gouverneurs et de ma-

gistrats. Car, comme les matelots qui sont à la proue voient mieux ce qui est devant eux, que les pilotes qui tiennent le timon, et cependant se tournent souvent de leur côté, et font ce que ces pilotes leur ordonnent; de même ceux qui, dans le gouvernement, ne voient que la gloire, ont bien le nom de magistrats, mais sont effectivement les esclaves du peuple pour exécuter ses ordres. Au lieu que le véritable et parfait homme de bien n'a aucun besoin de gloire, qu'autant qu'elle lui ouvre la route à de grandes actions par la confiance qu'on a en lui[1]. Il n'y a que les jeunes gens ambitieux d'honneur à qui il faille permettre de s'enorgueillir en quelque sorte, et de faire parade de la gloire qui leur revient de leurs belles actions; car les vertus qui germent et qui poussent dans cet âge-là, confirment et fortifient, comme dit Théophraste, ces bonnes dispositions par les louanges, et croissent elles-mêmes à mesure que croissent la fierté et le courage qu'elles inspirent.

Si l'excès est dangereux en tout, le trop d'amour pour la gloire est surtout pernicieux dans le gouvernement des états; car il précipite dans une folie et dans une fureur déclarée ceux qui sont revêtus d'une grande autorité, lorsque prenant malheureusement le change, ils veulent que ce ne soit pas le beau

l'honnête qui soit glorieux, mais que ce it le glorieux qui soit le beau et l'honnête. ais ce que dit un jour Phocion à Antipater ui lui demandoit quelque chose qui n'étoit is honnête : « Vous ne sauriez avoir en même temps Phocion pour ami et pour flatteur » ; est cela même, ou quelque chose d'approıant, qu'un homme d'état doit dire au peue : « Vous ne sauriez avoir le même homme pour esclave et pour magistrat ». Car il rrive alors ce qui arriva au serpent dont arle la fable : la queue s'étant révoltée un our contre la tête, voulut commander et onduire à son tour, et n'être pas réduite ontinuellement à la suivre; elle prit donc le ommandement, et s'en trouva bientôt trèsıal elle-même, allant comme une folle ; et la ête en fut toute meurtrie et froissée en suiant contre sa nature cette partie sourde et veugle qui ne savoit où elle alloit. C'est ce ue nous avons vu arriver à la plupart de eux qui, dans leur manière de gouverner, l'ont eu en vue que de complaire au peuple; ar en dépendant toujours de cette multitude ui marche au hasard et qui n'a point de rues sûres et certaines, ils se sont mis en état le ne pouvoir dans la suite ni corriger ni arêter le désordre qu'ils avoient causé par leur complaisance.

Ce qui m'a jeté dans ce discours contre l'ambition de plaire au peuple, c'est la considération de la grande puissance qu'elle a, et des terribles effets qu'elle cause, comme on le voit par les malheurs qui sont arrivés aux deux Gracques, Tibérius et Caïus. Il étoient tous deux heureusement nés; ils avoient été tous deux parfaitement bien élevés, et étoient entrés dans le gouvernement avec de grandes qualités et avec tout l'agrément possible; cependant ils se perdirent tous deux, moins par le désir immodéré de la gloire, que par la crainte excessive de la honte, crainte qui ne procédoit en eux que d'un fond de noblesse et de générosité. Car ayant reçu de grandes marques de la bienveillance de leurs concitoyens, ils eurent honte de ne pas répondre à ces obligations qu'ils regardoient comme une dette. Tâchant donc toujours de surpasser par des décrets favorables au peuple les honneurs qu'ils en recevoient, et étant toujours d'autant plus honorés qu'ils témoignoient davantage leur reconnoissance, en lui complaisant en tout: par cette ambition qui se trouva égale et réciproque, ils allumèrent dans leur cœur un si violent amour pour le peuple, et dans le cœur du peuple un si ardent amour pour eux, qu'enfin, sans qu'ils s'en aperçussent, ils se trouvèrent tout d'un coup dans

es affaires où ils ne pouvoieut plus reculer
i dire : « Puisque la chose n'est pas belle, il
est temps d'en voir la turpitude et d'y renoncer ». Et c'est ce que vous verrez vous-ıême (*a*) en lisant leur vie. Nous allons leur omparer deux autres hommes, tous deux ortés pour le peuple, et tous deux rois de ɹacédémone, Agis et Cléomène, qui, ayant oulu augmenter comme eux la puissance du ɪeuple, et rétablir le gouvernement si beau t si juste de la république Lacédémonienne, ɪui étoit aboli depuis long-temps, encoururent la haine des nobles et des puissants, qui ıe voulurent rien relâcher de leur ambition t de leur avarice. Il est vrai que ces deux ɹacédémoniens n'étoient pas frères comme es deux Romains; mais ils suivirent tous deux lans le gouvernement la même route, comme ıuroient pu faire les deux frères les plus unis; t voici quel en fut le commencement.

Dès qu'une fois l'amour de l'or et de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte; que la possession des richesses eut attiré à sa suite une sordide avarice, et qu'avec la jouissance se furent introduits le luxe, la mollesse, la dépense et la volupté, Sparte se vit d'abord déchue de la plupart des grandes et belles prééminences qui la distinguoient [2], et se trouva

(*a*) Il parle à Sénécion, à qui il a dédié ces Vies.

indignement ravalée et réduite dans un é d'humiliation et de bassesse, qui dura jusqu' temps du règne d'Agis et de Léonidas.

Agis étoit de la maison des Eurytionid fils d'Eudamidas, et le sixième descend d'Agésilas, qui passa en Asie, et qui fut premier des Grecs en puissance et en aut rité; car Agésilas eut un fils nommé Arch damus, qui fut défait et tué dans un com par les Messapiens, devant une ville d'It appelée *Mandonium* (*a*). D'Archidam naquirent Agis et Eudamidas. Agis, qui éto l'aîné, ayant été tué par Antipater, deva les murailles de Mégalopolis, ville d'Arcadie et n'ayant point laissé d'enfants, son frè Eudamidas monta sur le trône, et eut un fi nommé Archidamus, du nom de son grand père; à cet Archidamus naquit un fils qui fu nommé Eudamidas; et de cet Eudamidas vi cet Agis dont nous écrivons la vie.

Pour Léonidas, fils de Cléonyme, il éto de l'autre maison royale, de celle des Agide: et il fut le huitième qui régna à Sparte apr Pausanias qui avoit vaincu Mardonius à l bataille de Platée. Car Pausanias eut un fi appelé Plistonax; celui-ci eut Pausanias Il

(*a*) Il n'y a point de ville de ce nom. Les géograph tiennent qu'il faut lire *Mandurium*, ville de la J pygie.

qui, s'étant enfui de Sparte à Tégée, eut pour successeur son fils aîné, appelé Agésipolis. Ce dernier étant mort sans enfants, son frère Cléombrotus régna après lui. Ce Cléombrotus eut deux fils, Agésipolis II et Cléomène. Agésipolis ne régna pas long-temps, et ne laissa pas de postérité. Son frère Cléomène régna ensuite, et eut deux fils, Acrotatus et Cléonyme. Mais de son vivant, il perdit son aîné Acrotatus, et laissa Cléonyme, le plus jeune, qui ne régna point; la couronne passa à son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Cet Aréus ayant été tué près de Corinthe, son fils Acrotatus monta sur le trône; et ayant été défait et tué à une bataille près de la ville de Mégalopolis, par le tyran Aristomède, il laissa sa femme enceinte; elle eut un fils dont ce Léonidas, fils de Cléonyme, eut la tutelle. Cet enfant étant en bas âge, le royaume tomba à ce tuteur, dont les mœurs ne convenoient pas trop à celles de ses concitoyens. Car, quoique tous les Spartiates fussent déjà abâtardis et corrompus par la corruption générale où étoit tombé le gouvernement, il y avoit cependant dans Léonidas une dépravation plus marquée et un éloignement plus sensible des mœurs et des usages de son pays, comme dans un homme qui avoit fait un long séjour dans les palais des satrapes, qui avoit

fait plusieurs années la cour à Séleucus, et qui, ensuite, sans garder ni mesures ni bornes, avoit voulu transporter tout cet orgueil et tout ce faste dans les affaires des Grecs et dans un gouvernement juste et légitime.

Agis, par son heureux naturel et par sa grandeur d'âme, se montra bien supérieur, non seulement à Léonidas, mais encore à presque tous ceux qui avoient régné après Agésilas-le-Grand. N'ayant pas encore vingt ans accomplis, et quoiqu'il eût été élevé dans le faste et dans les délices par sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, qui possédoient plus de richesses que tous les autres Lacédémoniens ensemble, il renonça d'abord à toutes les voluptés, n'eut plus aucune attention ni la moindre complaisance pour la beauté de sa personne, rejeta toutes les parures et les vains ornements, dépouilla et fuit toute sorte de superfluité et de magnificence, et fit gloire d'aller vêtu d'un simple manteau et de rechercher les repas, les bains et toute l'ancienne manière de vivre de Sparte, et dit hautement, « Qu'il n'auroit que faire « d'être roi, si, par le moyen de la royauté, « il n'espéroit de faire revivre les lois, et de « rétablir dans son ancienne vigueur la dis- « cipline laconique ».

Cette discipline et les affaires des Lacédé-

moniens avoient commencé à dégénérer et à se corrompre depuis le moment où, après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, ils eurent commencé à se remplir d'or et d'argent. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait, et le nombre des héritages qu'il avoit établis, s'étant conservés dans les successions, chaque père laissant à son fils sa part telle qu'il l'avoit reçue, cet ordre et cette égalité, qui persévérèrent sans aucune atteinte, relevèrent en quelque sorte la ville de toutes les autres fautes qu'elle avoit faites contre son ancien gouvernement, et la conservèrent encore entière [3]. Mais un des plus puissants citoyens, nommé Epitadès, homme fier et opiniâtre, ayant été nommé éphore, et ayant eu un différent avec son fils, fit une loi par laquelle il étoit permis à tout homme de disposer de sa maison et de son héritage [4], et de le donner de son vivant, ou de le laisser par testament après sa mort, à qui il voudroit. Cet éphore fit cette loi pour assouvir son ressentiment particulier, et les autres citoyens la recevant et la confirmant par des motifs d'intérêt et d'avarice, renversèrent la plus belle de leurs institutions. Car les puissants acquéroient tous les jours sans garder aucunes bornes, en chassant les héritiers des successions qui leur appartenoient; et tous les

biens se trouvant bientôt entre les mains d'un très-petit nombre, la pauvreté gagna et remplit toute la ville; et à la place des arts honnêtes et libéraux qu'elle en chassa, elle y introduisit tous les arts mercenaires et mécaniques, et avec eux la haine et l'envie contre ceux qui retenoient injustement ces possessions.

Il ne resta dans la ville qu'environ sept cents Spartiates naturels, et de ces sept cents il n'y en avoit à-peu-près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tout le reste n'étoit qu'une multitude accablée de pauvreté, qui demeuroit dans la ville sans y avoir le moindre degré d'honneur, soutenant à contre-cœur et très-mollement les guerres contre les ennemis du dehors, et épiant toujours l'occasion de changer la situation présente des affaires, et de se tirer d'un état si violent. C'est pourquoi Agis, persuadé que c'étoit une très-belle chose, comme ce l'étoit en effet, de repeupler la ville et de la ramener à son ancienne égalité, commença à sonder les sentiments de ses concitoyens.

Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à lui obéir, et tout prêts à embrasser la vertu, et à quitter pour la liberté leur manière de vivre, comme on quitte un méchant habit pour un meilleur.

Mais les plus âgés, déjà entièrement pénétrés par la corruption, envisagèrent d'abord comme une chose très-redoutable, la réforme de Lycurgue, et tremblèrent au seul nom de ce législateur, comme des esclaves fugitifs que l'on ramène à leurs maîtres. C'est pourquoi ils blâmoient extrêmement Agis, quand il déploroit l'état présent des choses, et que, regrettant l'ancienne dignité de Sparte, il cherchoit les moyens de la rétablir. Il n'y eut que Lysandre, fils de Lybis, Mandroclidas, fils d'Ecphanes, et Agésilas, qui approuvèrent ses vues, et qui l'excitèrent fortement à les suivre et à les exécuter. Lysandre étoit celui des Spartiates qui avoit le plus de réputation, et qu'on honoroit le plus; Mandroclidas étoit le plus propre à conduire des pratiques secrètes; car sa ruse et son adresse étoient accompagnées d'audace et de fermeté; et Agésilas étoit oncle du roi et homme très-éloquent, d'ailleurs foible et possédé de l'amour des richesses; mais il étoit excité et aiguillonné par son fils Hippomedon, qui s'étoit acquis beaucoup de gloire dans plusieurs guerres et dans plusieurs combats, et qui avoit beaucoup de crédit et d'autorité à cause de l'affection que lui portoit toute la jeunesse. Cependant, la véritable raison qui l'obligea d'entrer dans les desseins d'Agis, ce

fut la quantité de dettes dont il étoit accablé, et dont il espéroit de se décharger, en changeant le gouvernement. Agis ne l'eut pas plutôt gagné, qu'il travailla avec lui à gagner sa mère, sœur d'Agésilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cause du grand nombre de ses esclaves, de ses amis et de ses débiteurs, et qui influoit beaucoup dans les affaires les plus importantes.

Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut d'abord étonnée, et voulut faire changer ce jeune homme, en lui représentant qu'il entreprenoit des choses qui n'étoient ni possibles ni utiles. Mais Agésilas lui fit voir que cette entreprise seroit aussi utile que belle, et qu'elle réussiroit infailliblement; et le roi, étant revenu à la charge, la conjura de vouloir sacrifier son or et son argent à l'honneur et à la gloire de son fils. Il lui représenta : « Que par ses richesses, il « ne pourroit jamais s'égaler aux autres rois, « puisque même les domestiques des satrapes « et les esclaves des tuteurs de Ptolémée et « de Séleucus, possédoient plus de biens que « n'en avoient jamais possédés tous les rois « de Sparte ensemble [5]; au lieu que si, par « la tempérance, par une vie simple et fru« gale, et par la magnanimité, il pouvoit « effacer le luxe de tous ces rois, et rétablir

« parmi ses concitoyens l'égalité et la com-
« munauté des biens, comme elles étoient du
« temps de Lycurgue, il acquerroit vérita-
« blement la réputation et la gloire d'un très-
« grand roi ».

Alors la reine et toutes les femmes qui lui étoient attachées, animées et excitées par la noble ambition de ce jeune prince, changèrent tout d'un coup de sentiment; et, comme par une inspiration divine, elles furent tellement frappées de la beauté de ce projet, qu'elles pressèrent Agis de le mettre promptement à exécution, et qu'envoyant chercher leurs amis, elles les exhortèrent à se joindre au roi. Elles parlèrent même aux autres Lacédémoniennes, sachant bien que les Spartiates avoient de tout temps beaucoup de déférence pour leurs femmes, et qu'ils leur laissoient plus de pouvoir et d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans leurs affaires particulières et dans l'intérieur de leurs maisons. La plus grande partie des richesses de Sparte se trouvant alors entre les mains des femmes, Agis éprouva par là les plus grandes difficultés pour son entreprise, car elles s'y opposèrent d'abord, voyant bien qu'elles alloient perdre non seulement leur luxe et leurs délices, par le moyen de cette vie rustique et grossière qu'on vouloit réta-

blir, et à laquelle on donnoit tant d'éloges; mais encore tous leurs honneurs et toute la puissance qu'elles avoient à cause de leurs richesses; elles recoururent toutes à Léonidas, et le conjurèrent, puisqu'il étoit le plus âgé, de retenir Agis, et de l'empêcher d'exécuter son projet.

Léonidas étoit très-porté à secourir les riches; mais comme il craignoit le peuple qui souhaitoit fort ce changement, il n'osa pas s'opposer à Agis trop ouvertement; mais, sous main, il cherchoit à le traverser et à faire échouer son dessein. Il parloit en secret aux magistrats, et calomnioit Agis en disant : « Qu'il « offroit aux pauvres les biens des riches, le « partage des terres et l'abolition des dettes, « comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit « usurper; et que par là il cherchoit à faire « non des citoyens pour Sparte, mais des sa- « tellites et des gardes pour sa personne.

Cependant Agis, étant venu à bout de faire nommer éphore Lysandre, porta d'abord au conseil une ordonnance qu'il avoit dressée, et dont les principaux articles étoient : que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes ; que, de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pellène [6] jusqu'au mont Taygète, au promontoire de Mallée et à Sellasie, on en feroit quatre mille cinq cents

ots; que de celles qui étoient au-delà de ces mites, on en feroit quinze mille; que ces ernières portions seroient distribuées à ceux u voisinage qui étoient en état de porter les rmes; et que celles qui étoient au-dedans eroient pour les Spartiates naturels, au nombre desquels on compteroit les voisins et les étrangers qui auroient eu une éducation honnête et noble, et qui se trouveroient bien conformés de leur personne, et dans la fleur le l'âge : qu'ils seroient tous distribués en quinze tables, appelées Phidities, dont la moindre seroit de deux cents 7, et qu'ils observeroient la même manière de vivre et la même discipline que leurs ancêtres. Cette ordonnance ayant été écrite, et les sénateurs n'étant pas tous de l'avis de l'accepter, Lysandre fit assembler le peuple, et parla avec beaucoup de force à ses concitoyens, pendant que de leur côté, Mandroclidas et Agésilas les conjuroient que, pour complaire à un petit nombre qui même les insultoit et les fouloit aux pieds, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entièrement avilie et perdue; mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient été rendus autrefois, et qui tous leur ordonnoient de se donner de garde de l'amour des richesses, comme d'une passion qui seroit certaine-

ment pernicieuse à Sparte, et qui causeroit sa ruine totale, et encore de ceux qu'ils avoient tout récemment reçus de la déesse Pasiphaé; car dans la ville de Thalames, il y avoit un temple et un oracle de cette déesse, qui étoit en grande vénération [8]. Quelques-uns prétendent que cette Pasiphaé est une des Atlantides, fille de Jupiter, et qu'elle eut pour fils Ammon [9]. D'autres assurent qu'elle n'est autre que Cassandre, fille de Priam, qui mourut dans Thalames; et que, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde, elle fut appelée *Pasiphaé* [10]. Mais Phylarchus (*a*) écrit que la fille d'Amyclas, appelée Daphné, fuyant les vives poursuites d'Apollon, fut changée en laurier, et que ce Dieu l'honora du don de prophétie. On dit donc que ses oracles ordonnoient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité prescrite par la loi que Lycurgue avoit établie.

Par-dessus tout cela, le roi Agis, s'avançant au milieu de l'assemblée, après un discours fort court, dit qu'il alloit beaucoup contribuer pour sa part au gouvernement qu'il vouloit établir, et qu'il mettoit d'abord en commun tous ses biens qui étoient très-con-

(*a*) Phylarchus, auteur de plusieurs ouvrages historiques et mythologiques, étoit contemporain d'Agis. On ignore sa patrie. *A. L. D.*

dérables, et qui consistoient en terres labourables, en pâturages et en six cents talents d'argent (*a*) comptant; que sa mère et son aïeule alloient suivre son exemple, aussi bien que tous ses parents et tous ses amis qui tous étoient les plus riches des Spartiates. Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune prince, et en même temps ravi de joie de ce qu'après trois cents ans on revoyoit enfin un roi digne de Sparte. Mais alors Léonidas, levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir; car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose, et que ses concitoyens ne lui en auroient pas la même obligation, mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendroit toujours à celui-là seul qui avoit donné l'exemple, il demanda tout haut à Agis, « s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût « un habile homme et un homme de bien ». Agis ayant répondu, « qu'il le tenoit pour « tel : Où avez-vous donc vu, reprit Léo- « nidas, que Lycurgue ait jamais ordonné « une abolition des dettes, ou qu'il ait donné « droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui « étoit très-persuadé que la ville ne pourroit « être pure, si tous les étrangers n'en étoient « chassés » ? Agis lui répondit : « Qu'il ne

(*a*) Environ 2,962,963 f. de notre monnoie. *A. L. D.*

« s'étonnoit point que lui qui avoit été élevé « dans les pays étrangers, et qui s'étoit marié « à la fille d'un satrape, ne connût pas Ly- « curgue, et qu'il ignorât qu'en chassant de « sa ville l'or et l'argent, il en avoit banni « toutes dettes actives et passives. Que, pour « ce qui étoit des étrangers qui venoient dans « sa ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne « pouvoient s'accommoder aux mœurs et à la « discipline qu'il établissoit; que c'étoient là « les seuls qu'il chassoit, non qu'il fît la « guerre à leurs personnes, mais c'est qu'il « craignoit leur manière de vivre et la cor- « ruption de leurs mœurs; il appréhendoit « que, mêlés et confondus avec ses conci- « toyens, ils ne leur inspirassent insensible- « ment l'amour du luxe et de la mollesse, et « une envie démesurée de s'enrichir. Ignore- « t-on que Terpandre, Thalès et Phérécyde [11] « étoient tous trois étrangers? cependant, « parce que, dans leurs poëmes et dans leur « philosophie, ils débitoient les mêmes maxi- « mes que Lycurgue, ils sont honorés à « Sparte avec distinction. Et vous-même, « continua-t-il, vous louez extrêmement « Ecprepes qui, étant éphore, coupa les « deux cordes que le musicien Phrynis avoit « ajoutées aux sept dont la lyre étoit garnie [12]; « vous louez de même ceux qui après lui firent

« la même chose à Timothée [13]; et cependant « vous me blâmez, moi qui veux bannir de « Sparte le luxe, les délices, la dépense et « toute vaine superfluité. Ceux que vous ap- « prouvez pour avoir coupé ces cordes de la « lyre avoient-ils donc un autre but que « d'empêcher que tout ce fracas et cette su- « perfluité de musique ne se glissassent dans « une ville dont tous les excès qui s'étoient « introduits dans la vie et dans les mœurs, « avoient déjà ruiné l'harmonie qui régnoit « auparavant dans toutes ses parties » ?

Après ce discours, tout le peuple se déclara pour Agis, et tous les riches se rangèrent du côté de Léonidas, en le priant de ne pas les abandonner. Ils s'adressèrent aussi aux sénateurs qui avoient sur cela le principal pouvoir, en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues et confirmées par le peuple; et ils firent tant par leurs prières et par leurs instances, que ceux qui rejetoient l'ordonnance d'Agis, l'emportèrent enfin d'une voix. Mais Lysandre, qui étoit encore en charge, se mit aussitôt à poursuivre Léonidas en vertu d'une ancienne loi qui défendoit : « Qu'au- « cun descendant d'Hercule eût des enfants « d'une femme étrangère, et qui ordonnoit « la peine de mort contre celui qui, sorti de

« Sparte, seroit allé s'établir chez les étran-« gers ». Après avoir aposté beaucoup de gens pour tenir contre Léonidas le même langage, il se mit avec les autres éphores à observer le signe du ciel. Et voici comment se fait cette observation. Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit où le ciel est le plus pur et le plus serein, mais sans lune, se tiennent assis en rase campagne dans un profond silence, les yeux attachés au ciel; et s'ils voient une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, ils mettent en jugement leurs rois, les accusent d'avoir commis quelque faute énorme contre la Divinité, et les déposent jusqu'à ce qu'il vienne de Delphes ou d'Olympie quelque oracle qui ordonne de les rétablir [14]. Lysandre, disant donc qu'il avoit observé ce signe, appela Léonidas en jugement, et produisit des témoins qui déposoient qu'il avoit épousé une femme d'Asie qu'un des lieutenants de Seleucus, chez lequel il logeoit, lui avoit donnée; qu'il en avoit eu deux enfants; qu'ensuite étant devenu odieux et insupportable à cette femme, il étoit revenu quoi qu'à regret dans sa patrie; et qu'ayant trouvé le trône sans successeur légitime, il s'en étoit emparé. En même temps il persuada à Cléombrotus d'intervenir au procès, et de demander la couronne, comme

tant de la race royale, et gendre de Léonidas.

Léonidas, effrayé de cette poursuite dont il craignoit l'issue, alla se réfugier dans le temple de Minerve, appelée *Chalcioicos* [15]; et la femme de Cléombrotus, quittant son mari, alla solliciter pour son père en se rendant suppliante avec lui. Léonidas fut donc sommé de se présenter; et comme il ne comparut point, on lui ôta le royaume, et on le donna à son gendre Cléombrotus.

Cependant Lysandre cessa ses fonctions, le temps de sa charge étant expiré. Les éphores qui lui succédèrent, rétablirent Léonidas qui s'étoit jeté entre leurs mains, et intentèrent un procès à Lysandre et à Mandroclidas, sur ce que contre la loi ils avoient décerné l'abolition des dettes et le nouveau partage des terres. Lysandre et Mandroclidas, se voyant donc en danger d'être condamnés, persuadent aux deux rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à se bien entendre ensemble, et à se moquer de toutes les ordonnances et de tous les décrets des éphores : « Car, disoient-ils, « toute la force de ces magistrats ne vient « que de la mésintelligence des rois, parce « qu'ils appuient par leurs suffrages celui des « deux qui propose le meilleur avis, lorsque « l'autre le combat et s'oppose à ce qui est

« expédient et utile ; au lieu, ajoutoient-ils, « que, quand les deux rois sont d'accord et « ne veulent que la même chose, rien ne « peut s'opposer à leur volonté ni à leur « puissance; et c'est contrevenir aux lois que « de leur résister, les éphores n'ayant que « le pouvoir d'arbitrer et de décider entre les « deux rois quand ils sont de différent avis, « et nullement le droit de s'ingérer dans leurs « affaires quand ils sont d'accord ». Les deux rois, persuadés par ces discours, se rendirent à l'assemblée, firent sortir les éphores de leurs siéges, en établirent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agésilas ; et ayant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, et délivré les prisonniers, ils se rendirent très-redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils alloient faire main-basse sur eux. Cependant il ne périt personne ; au contraire, Agésilas ayant voulu faire tuer Léonidas comme il s'enfuyoit à Tégée, et ayant envoyé après lui des gens pour exécuter ce meurtre, Agis, qui en fut averti, dépêcha en même temps des gens fidèles qui accompagnèrent Léonidas, et le conduisirent en sûreté jusqu'à Tégée.

Leur entreprise marchoit donc vers son exécution sans aucune opposition ni la moindre résistance, lorsqu'un seul homme, Agé-

silas, renversa et ruina tout, en corrompant la plus belle de toutes les institutions et la plus digne de Sparte, par la maladie la plus honteuse, par son avarice ; car, comme il possédoit une des plus grandes et des meilleures terres du pays, qu'il devoit de grosses sommes, et qu'il n'étoit ni en état de payer ses dettes, ni en volonté d'abandonner sa terre pour la mettre en commun, il persuada à Agis que le changement seroit trop grand, trop violent et même trop dangereux, s'ils entreprenoient de faire passer en même temps l'abolition des dettes et le partage des terres ; mais que, si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur et de facilité. Cet expédient fut goûté par Lysandre même, trompé par Agésilas. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats et toutes leurs obligations, que les Lacédémoniens appellent *claria*, ils les portèrent à la place publique, les assemblèrent en un monceau, et y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches et les banquiers qui avoient prêté leur argent, s'en retournèrent très-désolés ; et Agésilas leur insultant encore, dit : « Que « de sa vie il n'avoit vu un feu si beau ni « de flamme plus claire ».

Aussitôt après le peuple demanda qu'on fît le partage des terres, et les rois ordonnoient que cela s'exécutât; mais Agésilas, faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empêcher, et alléguant prétextes sur prétextes, gagna du temps, jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée; car les Achéens, alliés de Lacédémone, leur avoient envoyé demander du secours contre les Etoliens qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponèse. Aratus, général des Achéens, avoit déjà assemblé des troupes pour s'opposer à leur marche, et il avoit écrit aux éphores. Sur ses lettres, les éphores firent partir Agis, dont le courage étoit fort élevé par son ambition naturelle, et encore par la bonne volonté que ses troupes lui marquoient; car c'étoient pour la plupart des jeunes gens pauvres, qui, se voyant déjà déchargés de toutes dettes et libres, et espérant encore qu'ils partageroient les terres s'ils revenoient de cette expédition, se montroient merveilleusement affectionnés pour Agis. C'étoit un spectacle admirable pour les villes, de voir ces troupes traverser le Péloponèse, sans faire le moindre dégât ni commettre le moindre désordre, et sans que le bruit de leur marche fût presque entendu. Les Grecs se deman-

doient entr'eux avec étonnement, quelle devoit être autrefois la discipline de l'armée de Lacédémone, quand elle avoit à sa tête Agésilas, Lysandre, ou l'ancien Léonidas, puisque commandée par un général, plus jeune que tous ceux de son camp, elle témoignoit pour lui tant de respect et tant de crainte? Aussi ce jeune prince ne faisoit gloire que de vivre dans une grande simplicité, d'aimer le travail, et de n'être jamais ni vêtu ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée; et c'est ce qui le faisoit admirer et aimer du peuple; mais cette nouveauté qu'il introduisoit déplaisoit infiniment aux riches, qui craignoient que son exemple ne fût suivi par tous les peuples des environs.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, pendant qu'il délibéroit dans un conseil de guerre s'il hasarderoit la bataille, et quelle disposition il donneroit à ses troupes. D'abord Agis lui marqua beaucoup de résolution et de bonne volonté, et fit paroître une audace qui n'étoit ni furieuse ni téméraire. Il lui dit: « Qu'il étoit d'avis de combattre, et de ne « pas souffrir que la guerre forçât les portes « du Péloponèse, mais qu'il feroit ce qu'Ara« tus jugeroit à propos; car, ajouta-t-il, ou« tre la supériorité de l'âge qu'il a sur moi, « il est encore capitaine général des Achéens,

« et je ne suis pas venu à la tête des troupes « auxiliaires pour les commander, mais seu- « lement pour combattre avec eux et les sé- « courir ». Baton de Sinope (*a*) écrit pourtant qu'Agis ne fut pas d'avis de combattre, quoiqu'Aratus le voulût; mais cet historien n'avoit pas lu ce qu'Aratus lui-même avoit écrit sur cela pour sa justification; car ce général dit que les laboureurs ayant déjà récueilli et serré tous les grains et tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis, que de hasarder une bataille où il s'agissoit de tout [16]. Dès qu'Aratus eut pris la résolution de ne pas combattre, il congédia ses alliés, après les avoir comblés de louanges.

Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, et reprit le chemin de Sparte où les affaires étoient déjà brouillées, et où il trouva un grand changement. Car Agésilas, qui étoit éphore, se voyant délivré de la crainte qui le rendoit auparavant bas et timide, osa tout, et ne s'abstint d'aucune injustice qui pouvoit lui procurer quelque argent; car il ajouta à l'année un treizième mois, quoique la période ne le demandât point, et que cela fût contre l'ordre

(*a*) Historien qui avoit écrit l'histoire de Perse. Il étoit plus jeune qu'Aratus.

es temps, pour faire payer pour treize mois
:s impôts qu'on ne devoit que pour douze.
lais craignant ensuite ceux à qui il avoit
ùt un si grand tort, et se voyant haï de tout
: monde, il prit et entretint des satellites
ui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au
énat; et quant aux deux rois, il témoignoit
our l'un (*a*) beaucoup de mépris, et vouloit
u'on crût que l'honneur qu'il portoit à l'au-
re (*b*), étoit un respect qu'il rendoit plutôt
la parenté qui les unissoit, qu'à sa dignité
le roi. Comme il fit courir le bruit qu'il seroit
ncore éphore l'année suivante, ses ennemis
e liguèrent promptement ensemble, et s'ex-
osant au dernier péril, pour éviter les maux
lont ils étoient menacés, firent venir ouver-
ement Léonidas de Tégée, et le rétablirent
ur le trône, à la grande satisfaction du peu-
ple même, qui étoit très-irrité de voir qu'on
l'avoit abusé par l'espérance d'un partage de
terres qu'on n'avoit point éxécuté. Agésilas
dut son salut à son fils Hippomedon, qui
étant bien vu de tout le monde à cause de sa
valeur, fit tant par ses prières, qu'il parvint
à le tirer d'affaires. Et quant aux deux rois,
Agis se réfugia dans le temple de Minerve,
appelé *Chalcioicos*, et Cléombrotus alla se

(*a*) Pour Cléombrotus.

(*b*) A Agis.

rendre suppliant dans celui de Neptune. C'étoit surtout contre ce dernier que Léonidas paroissoit le plus irrité ; car laissant pour le moment Agis, il alla d'abord à Cléombrotus avec une troupe de soldats ; et étant entré dans le temple, il lui reprocha d'un ton plein de colère qu'étant son gendre, il s'étoit élevé contre lui, lui avoit ôté le royaume, et l'avoit chassé de sa patrie.

Cléombrotus qui n'avoit rien à répondre à ces reproches, se tenoit assis dans un profond silence et avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme Chélonide, fille de Léonidas, avoit d'abord embrassé le parti de son père si injustement traité ; et après que son mari eut usurpé le trône, elle le quitta sans balancer, et se rendit la compagne de son père dans ses malheurs, le servant et ne l'abandonnant point pendant qu'il resta dans Sparte, et se rendant suppliante avec lui ; et depuis qu'il fut sorti, elle persévéra dans son deuil, toujours pleine de ressentiments contre Cléombrotus. Mais alors changeant comme la fortune, on la vit assise auprès de son mari, suppliante comme lui, le tenant étroitement serré contre son sein, et ayant ses deux enfants à ses pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Tous ceux qui étoient présents fondoient en larmes et admiroient la vertu et la

harité de cette femme et cet amour conjugal. Chélonide montrant ses habits de deuil et ses cheveux épars et négligés : « Mon père, s'écria-t-elle, ces habits si lugubres, ce visage abattu, et cette grande affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrotus ; ce sont les restes et les suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, et pour votre fuite de Sparte. Que faut-il donc que je fasse présentement ? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la désolation où je me trouve ? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques et royales, lorsque le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, se trouve sur le point d'être égorgé par vos propres mains ? S'il ne peut désarmer votre colère, ni vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfants, sachez qu'il sera plus puni des mauvais conseils qu'il a suivis, et qu'il souffrira un supplice plus cruel que celui que vous lui préparez, lorsqu'il verra sa femme qui lui est si chère, mourir avant lui. Car, comment pourrois-je vivre, comment pourrois-je me trouver avec les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu par mes prières toucher

« de compassion ni mon mari pour mon père
« ni mon père pour mon mari, et qui, et
« femme et fille, me serai toujours vu éga-
« lement malheureuse, et toujours un objet
« de mépris pour les miens ? Quant à mon
« mari, s'il a pu avoir quelques raisons ap-
« parentes pour excuser ce qu'il a fait, je les
« lui ai ravies en le quittant, en prenant votre
« parti, et en servant presque de témoin
« contre lui-même. Et vous, vous lui four-
« nissez des moyens bien plausibles de justi-
« fier son injustice, en faisant voir par votre
« conduite que la royauté est un si grand
« bien et un bien si désirable, que, pour
« l'obtenir, on peut avec justice égorger ses
« gendres, et sacrifier tout le bonheur de ses
« enfants ». En faisant ces tristes plaintes,
Chélonide appuya son visage sur la tête de
Cléombrotus, et tourna sur les assistants des
yeux abattus par la tristesse, et dont les lar-
mes avoient terni tout l'éclat.

Léonidas, après s'être entretenu un mo-
ment avec ses amis, ordonna à Cléombrotus
de se lever et de sortir promptement de
Sparte. En même temps il pria instamment sa
fille de demeurer et de ne pas l'abandonner,
après la marque de tendresse qu'il venoit de
lui donner, en lui accordant cette faveur in-
signe, le salut de son mari, mais il ne put la

ɪrsuader, et dès que son mari se fut levé, le lui remit un de ses enfants entre les bras, it l'autre entre les siens ; et après avoir fait prière à la Déesse (a), et adoré son autel, le alla en exil avec lui ; de sorte que, si léombrotus n'eût eu le cœur entièrement orrompu par la vaine gloire, et par cette mbition démesurée de régner, il auroit trouvé ue l'exil, avec une compagne si vertueuse, toit pour lui un bonheur préférable à la oyauté.

Après que Léonidas eut chassé Cléombro- us, et déposé les premiers archontes, et u'il en eut mis d'autres en leur place, il se uit à tendre des embûches à Agis. Il tâcha l'abord de lui persuader de quitter son asile t de venir régner avec lui, et lui faisoit en- endre que ses concitoyens lui pardonnoient out le passé, parce qu'ils voyoient bien u'étant encore jeune, ambitieux d'honneur t sans expérience, il s'étoit laissé tromper ɔar Agésilas. Mais comme Agis doutoit de la incérité de ses paroles, et qu'il s'opiniâtroit ı demeurer dans ce temple, Léonidas re- ıonça au dessein de l'abuser par de fausses

(a) Il me semble qu'il y a ici une faute, et qu'il faut mettre : « après avoir fait sa prière au dieu ». Plutarque a dit plus haut que Cléombrotus s'étoit ré- fugié dans le temple de Neptune. [illegible]

promesses. Ampharès, Démocharès et Arcésilas, qui avoient coutume de lui rendre souvent visite, lui continuèrent leurs soins, et quelquefois ils le menoient du temple jusqu'aux étuves; et après qu'il s'étoit baigné ils le ramenoient en sûreté dans le temple; car ils étoient tous trois ses amis particuliers. Il arriva un jour qu'Ampharès avoit emprunté d'Agésistrata, mère d'Agis, de riches tapisseries et de la vaisselle d'argent très-magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le roi et les reines, dans l'espérance que ces meubles précieux lui demeureroient. L'on dit même que ce fut lui qui, plus que les deux autres, prêta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Léonidas, et qui excita le plus contre Agis, les éphores, du nombre desquels il étoit. Ce prince restoit ordinairement dans le temple; mais comme il sortoit quelquefois pour aller au bain, ils résolurent de profiter d'un de ces moments pour le surprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allèrent au-devant de lui, l'embrassèrent, et se mirent à l'accompagner, en s'entretenant et en badinant avec lui comme avec un jeune homme, et un homme avec lequel ils vivoient avec beaucoup de familiarité. Au bout de la rue, il y avoit un détour qui me-

ſit à la prison; quand ils furent à ce coin, mpharès, en vertu de sa dignité, saisit Agis, lui dit : « Agis, je vous mène aux éphores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite ». En même temps, Démocharès, ui étoit grand et fort, lui jetant son manteau itour du cou, se mit à le traîner; et les aues, comme ils en étoient convenus, le poussent par derrière. Personne ne paroissant our le secourir, et la rue étant déserte, ils jetèrent dans la prison.

Léonidas arrive aussitôt avec un grand ombre de soldats étrangers, et environne la rison; les éphores s'y rendent également et rès avoir fait venir ceux des sénateurs qui oient dans les mêmes sentiments qu'eux, ils iterrogèrent Agis comme dans un jugement ridique, et lui ordonnèrent de se justifier ir ce qu'il avoit voulu innover dans la réiblique. Le jeune roi ne fit que rire de leur issimulation. Ampharès, prenant la parole, i dit : « Qu'il n'étoit pas temps de rire, qu'il pleureroit tout-à-l'heure, et qu'il porteroit la peine de sa folle témérité ». Un itre des éphores, faisant semblant de le faoriser, et de lui ouvrir une voie pour se tier de cette affaire criminelle, lui demanda, s'il n'avoit pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. *Il répondit* : qu'il n'avoit

« été contraint par personne ; mais que, plein « d'admiration pour Lycurgue, et voulant « l'imiter, il avoit entrepris de remettre la « ville dans le même état où ce législateur « l'avoit laissée ». Le même éphore lui demanda, « s'il ne se repentoit point de ce « qu'il avoit fait ». Le jeune prince répondit : « qu'il ne se repentiroit jamais d'une entre- « prise si belle, si noble et si vertueuse, « quand même il verroit la mort devant les « yeux ». Alors ils le condamnèrent à mort, et sur-le-champ ils ordonnèrent aux officiers publics de le mener dans la chambre appelée *Décade* [17], qui est l'endroit de la prison où l'on étrangle ceux qui sont condamnés.

Démocharès, voyant que ces officiers n'osoient mettre la main sur Agis, et que les soldats étrangers se détournoient, et ne vouloient point prêter leur ministère à cette exécution, comme n'étánt ni pieux ni juste de porter ses mains sur la personne du roi, les accabla d'injures et de menaces, et traîna lui-même Agis dans le cachot ; car déjà le peuple avoit été informé qu'il étoit pris, déjà on s'assembloit devant les portes de la prison où il y avoit un grand tumulte, déjà toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux, et la mère d'Agis et son aïeule étoient accourues remplissant tout de leurs

ris, et priant que le roi des Spartiates eût au moins le privilége de se défendre et d'être jugé devant ses concitoyens. Cela fut cause qu'on hâta encore son exécution, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si on donnoit le temps au peuple de s'assembler. Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des exécuteurs qui pleuroit et qui étoit touché de son infortune : « Mon ami, lui dit-il, cesse de me pleurer ; « car, périssant ainsi contre les lois et la jus- « tice, je suis en meilleur état et plus digne « d'envie, que ceux qui m'ont condamné ». En finissant ce peu de paroles, il présenta volontairement son cou au cordon.

En même temps Ampharès sortit à la porte de la prison ; et Agésistrata, s'étant d'abord jetée à ses genoux, comme il avoit toujours vécu avec elle dans une étroite liaison, il la releva en lui disant : « qu'Agis n'avoit à « craindre aucune violence ni aucun mauvais « traitement », et qu'elle étoit libre d'entrer, si elle vouloit, dans la prison pour voir son fils. Elle demanda que sa mère pût entrer aussi avec elle : Rien n'empêche, dit Amphares ; et les prenant l'une et l'autre, il les introduisit dans la prison ; et ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra d'abord à l'exécuteur Archidamie, qui étoit très-avan-

cée en âge, et qui avoit vieilli parmi ses concitoyens avec autant ou plus de dignité, de réputation et d'estime, qu'aucune femme de son temps. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort par terre, et sa mère attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la détacher, et l'ayant étendue auprès du corps de son fils, elle l'ensevelit et la couvrit d'un linge; ce pieux office rendu, elle se jeta sur le corps de son fils, et le baisant tendrement, elle lui dit : « Mon fils, « c'est l'excès de ta piété, de ta douceur, « de ton humanité, qui t'a perdu, et qui « nous a perdues avec toi ». Ampharès, qui de la porte entendoit et voyoit tout ce qui se disoit et tout ce qui se passoit, entra, et adressant la parole à Agésistrata, il lui dit avec emportement : « puisque vous avez su et ap- « prouvé les desseins de votre fils, vous souf- « frirez aussi la même peine ». A ces mots, Agésistrata se levant et courant au-devant du fatal cordon : « Au moins, dit-elle, que « ceci puisse être utile à Sparte » !

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, et qu'on vit emporter les trois corps, il n'y eut point de crainte assez grande pour empêcher les citoyens de témoi-

gner ouvertement la douleur qu'ils avoient de tout ce qu'on venoit de faire, et la haine dont ils étoient remplis contre Léonidas et Ampharès, bien persuadés que, depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponèse, on n'avoit rien fait de si atroce ni de si impie que ces horribles exécutions. Car les ennemis mêmes dans les combats, venant à se trouver devant les rois de Sparte, ne mettoient pas facilement les mains sur eux, mais ils se détournoient, craignant et respectant ce caractère. C'est pourquoi, dans toutes les batailles des Lacédémoniens contre les Grecs, il n'y a eu que le seul Cléombrotus (a), qui, avant le règne de Philippe, fut tué d'un coup de javeline, à la bataille de Leuctres. Il est vrai que les Messéniens disent que Théopompe fut tué par Aristodème; mais les Lacédémoniens le nient et assurent qu'il ne fut que blessé. Quant à cela, il y a grand sujet de doute et d'incertitude. Il est toujours certain qu'à Lacédémone, Agis fut le premier roi qui mourut par l'ordre des éphores, pour avoir entrepris des choses très-belles et très-dignes de la grandeur de Sparte, et qui mourut dans un âge où les hommes qui font des fautes trouvent ordinairement de l'indulgence, et obtiennent facilement leur pardon. Ce

(a) C'est Cléombrotus premier. *A. L. D.*

prince même mérita plus les reproches de ses amis, que de ses ennemis, en ce qu'il laissa vivre Léonidas, et qu'il se confia aux autres magistrats par un effet de cette douceur et de cette bonté qui le distinguoient parmi les hommes.

Après la mort d'Agis, Léonidas ne fit pas assez de diligence pour se rendre maître d'Archidamus, frère de ce prince, qui prit aussitôt la fuite; mais il fit enlever de la maison d'Agis sa femme avec un enfant qu'elle avoit eu de lui, et la fit épouser par force à son fils Cléomène, qui n'étoit pas encore en âge d'être marié. Il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre; car Agiatis, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, avoit hérité de son père Gylippe de très-grands biens; d'ailleurs, elle surpassoit par sa beauté et par ses grâces toutes les autres femmes grecques, et se distinguoit encore davantage par sa sagesse et par sa vertu. C'est pourquoi elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage; elle pria et conjura, mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cléomène, elle eût toujours une haine mortelle pour Léonidas, mais beaucoup de bonté, de douceur et de complaisance pour son jeune mari, qui, dès le premier jour de leur union, l'aima éperdument, et partageoit, en quelque sorte,

ı tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis, t le plaisir qu'elle prenoit à s'en souvenir. ouvent même il lui faisoit raconter tout ce ui s'étoit passé, et l'écoutoit avec beaucoup 'attention quand elle lui expliquoit les grands esseins et les grandes vues qu'il avoit pour : gouvernement.

Cléomène étoit ambitieux d'honneur et rès-magnanime; il n'étoit pas moins né à la empérance et à la simplicité qu'Agis; mais l lui manquoit cette grande bonté et cette rande douceur que ce prince avoit eues, la ature ayant mêlé dans son tempérament un iguillon de colère et une véhémence qui le oussoit avec ardeur à tout ce qui lui parois-oit honnête. Il ne trouvoit rien de si beau que de commander à ses concitoyens de leur on gré et de leur propre consentement; mais l trouvoit beau aussi de les réduire malgré ux et de les forcer à embrasser ce qui leur étoit le meilleur et le plus utile. Il étoit mé-content de voir dans Sparte, tous les ci-toyens amollis par l'oisiveté et par les volup-tés; le roi montrer la plus grande insou-ciance pour toutes les affaires, pourvu que personne ne l'empêchât de vivre dans l'a-bondance et dans les délices; l'intérêt public négligé, et chaque particulier tâcher d'attirer à lui tout le profit, et d'enrichir sa maison

aux dépens de la ville même. Et en effet si on avoit voulu exercer les jeunes gens et les former à la tempérance, à la patience et à l'égalité, il auroit été très-dangereux seulement d'en parler, car on se rappeloit la cause de la mort d'Agis. On dit aussi que Cléomène encore jeune avoit eu quelque teinture de philosophie dans le temps que Sphérus, qui venoit des bords du Borysthène [18], passa à Lacédémone, et s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes garçons et les jeunes hommes. Ce Sphérus étoit un des principaux disciples de Zénon-le-Citien [19]. Il paroît qu'il fut d'abord charmé de la vigueur, de la force et de la générosité qui éclatoient dans le naturel de Cléomène, et qu'il s'en servit pour allumer davantage son ambition. On demandoit à l'ancien Léonidas ce qu'il pensoit du poète Tyrtée : « Il me paroît très-propre « répondit-il, à enflammer les âmes des jeunes « gens ; car ses poésies les remplissent d'un « tel enthousiasme et d'une telle fureur, que « dans les batailles ils se jettent dans les plus « grands périls sans ménager leur vie ». La philosophie stoïcienne a de même pour les grandes âmes, pour les âmes vigoureuses et fortes, quelque chose de dangereux, et qui les porte au dernier excès de la témérité [20] ; mais quand elle vient à se mêler avec un na-

rel grave, modéré, doux et sage, alors elle produit les fruits qui lui sont propres.

Après la mort de Léonidas, son fils Cléomène lui succéda au trône, et vit tous les partiates entièrement relâchés et corrompus; s riches négligeant les affaires publiques pour abandonner à leurs voluptés, et pour remiir leurs cupidités insatiables; et le peuple cablé de misère, ne se portant point voloners à faire la guerre, et renonçant à l'honête ambition de bien élever ses enfants. Il it encore qu'il n'avoit lui-même que le vain tre de roi, et que toute l'autorité étoit entre s mains des éphores. Il conçut d'abord le rojet de changer le gouvernement. Il avoit n ami, nommé Xénarès, qui l'avoit tendreient aimé; les Lacédémoniens appellent cet ttachement *une inspiration divine* [21]. Il le onda d'abord en lui demandant quel roi avoit té Agis, et de quelle manière et avec quelles ens il s'étoit jeté dans la route qu'il avoit iivie. Xénarès prit d'abord grand plaisir à ressouvenir de toutes ces affaires dont il voit été témoin, et à lui raconter en détail omment elles s'étoient passées. Comme il vit léomène se passionner et s'enflammer pour s changements qu'Agis avoit voulu faire ans l'état, et ne point se lasser d'en entenre le récit, il le reprit tout en colère en le

traitant d'homme peu sage; et enfin il rompit avec lui tout commerce, et n'alla plus le voir. Il n'expliqua à personne le sujet de cette rupture, et se contenta de dire que le roi le savoit.

Xénarès ayant ainsi repoussé cette tentative, Cléomène se douta bien qu'il trouveroit tous les autres dans les mêmes sentimens; c'est pourquoi il résolut d'exécuter son projet par lui-même; et persuadé que la guerre seroit plus favorable à son dessein, que la paix, il commit sa ville avec les Achéens, qui heureusement lui avoient donné quelques sujets de plainte. Car Aratus, qui avoit parmi eux la principale autorité, avoit voulu dès le commencement de son administration, former une ligue de tous les peuples du Péloponèse. C'étoit là le but où il tendoit dans toutes ses guerres et dans toutes les vues politiques qu'il avoit pendant la paix, persuadé que cette ligue étant faite, ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors. Tous les autres peuples avoient déjà donné leur consentement, et il ne restoit plus que les Lacédémoniens, les Eléens, et ceux des Arcadiens qui marchoient sous la bannière de Lacédémone. Aussitôt après la mort de Léonidas, Aratus se mit à harceler les Arcadiens, et à faire le dégât surtout dans les

terres de ceux qui confinoient aux Achéens, voulant tâter par là le courage des Lacédémoniens, et faire connoître en même temps qu'il méprisoit Cléomène comme un homme fort jeune et qui n'avoit aucune expérience. Dès que les éphores furent informés de cet acte d'hostilité, ils envoyèrent Cléomène s'emparer du temple de Minerve qui est près de la ville de Belbine (*a*); car ce lieu-là est l'entrée de la Laconie, et faisoit alors le sujet d'une contestation entre les Lacédémoniens et les Mégalopolitains. Cléomène s'en étant rendu maître et l'ayant fortifié, Aratus n'en fit aucune plainte, mais il leva son camp la nuit, et s'approcha de Tégée et d'Orchomène (*b*). Les traîtres qui devoient lui livrer les portes de ces villes, ayant été retenus par la crainte dans le moment qu'ils devoient exécuter leur trahison, Aratus s'en retourna sans rien faire, croyant que sa marche avoit été bien cachée. Mais, le lendemain, Cléomène lui écrivit comme à son ami, et lui demanda par ironie, « où il menoit son armée la nuit « dernière. Aratus lui fit réponse, qu'ayant « eu avis qu'il alloit fortifier Belbine, il étoit « sorti avec ses troupes pour l'en empêcher. « Cléomène lui récrivit, qu'il étoit bien per-

(*a*) Sur la frontière de l'Arcadie.

(*b*) Villes d'Arcadie. *A. L. D.*

« suadé de ce qu'il lui disoit; mais, ajouta-« t-il, je vous prie de m'expliquer, si cela « ne vous importe pas beaucoup, pourquoi « vous faisiez suivre tant de flambeaux et « tant d'échelles ». A ce trait de plaisanterie, Aratus se mit à rire, et demanda ce que c'étoit que ce jeune homme. Démocrate le Lacédémonien, qui étoit banni de son pays, lui répondit : « Si vous avez quelque chose à en-« treprendre contre les Spartiates, il est temps « de vous hâter avant que les ergots ne soient « venus à ce jeune coq ».

Peu de temps après, Cléomène étant campé dans l'Arcadie avec très-peu de cavalerie et trois cents hommes de pied, les éphores, qui craignoient la guerre, lui envoyèrent l'ordre de revenir. Il étoit à peine de retour à Sparte, qu'Aratus s'empara de la ville de Caphyes (*a*). Les éphores firent repartir Cléomène tout aussitôt; et dans sa marche, il prit la place de Méthydrie (*b*), d'où il fit des courses dans tout le pays d'Argos. Les Achéens se mirent d'abord en campagne, et marchèrent contre lui avec vingt mille hommes de

(*a*) Ville d'Arcadie, près d'Orchomène du Péloponèse, qu'il ne faut pas confondre avec Orchomène de Béotie. *A. L. D.*

(*b*) L'une des villes dont la réunion formoit la cité de Mégalopolis. *A. L. D.*

ied et mille chevaux, sous la conduite d'A-
istomaque. Cléomène les rencontra près de
a ville de Pallantium (*a*), et leur présenta la
ataille ; mais Aratus, effrayé de cette au-
lace, ne voulut pas que le général hasardât
e combat, et se retira chargé d'injures par
es Achéens, et baffoué et méprisé par les
Lacédémoniens qui n'étoient pas en tout cinq
nille hommes. Cette retraite enfla tellement
le courage à Cléomène, qu'il montroit plus
de confiance et de hardiesse auprès de ses con-
citoyens, et qu'il les faisoit ressouvenir d'un
mot de leurs anciens rois, qui disoit : « Que
« les Lacédémoniens ne demandoient jamais
« combien les ennemis étoient, mais où
« ils étoient [22] ».

Quelque temps après, Cléomène étant allé au secours des Eléens à qui les Achéens faisoient la guerre, il rencontra près du mont Lycée (*b*) les Achéens qui revenoient déjà de leur expédition, et tomba sur eux avec tant de furie, qu'il effraya et mit en déroute toute leur armée, leur tua beaucoup de monde, et fit grand nombre de prisonniers. Le bruit courut même qu'Aratus y avoit été tué. Mais

(*a*) Ville d'Arcadie, qui tiroit son nom de Pallas, bisaïeul d'Evandre : ainsi il faudroit lire Pallanteum, comme dans Virgile. Enéide, liv. viij, v. 54. *A. L. D.*

(*b*) Montagne d'Arcadie. *A. L. D.*

ce bruit étoit faux; car, au contraire, Aratus, en habile capitaine, profitant de l'occasion et de sa déroute même, alla d'abord se jeter sur Mantinée; et avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville, et y mit garnison.

Les Lacédémoniens alors découragés, et résistant toujours à Cléomène qui vouloit les mener à la guerre, il se mit en mesure de faire venir de Messène le frère d'Agis, Archidamus, qui, étant de l'autre maison royale de Sparte, avoit un droit incontestable à la royauté. Car il se persuadoit que l'autorité des éphores seroit beaucoup plus foible, quand le trône de Sparte seroit rempli par ses deux rois, qui, étant bien unis, pourroient la contre-balancer. Mais ceux qui avoient fait mourir Agis, ayant été informés de ce projet, et craignant qu'ils ne fussent punis de leur injustice si Archidamus revenoit, allèrent secrètement l'attendre à son retour, l'accompagnèrent jusque dans la ville, et le tuèrent dès qu'il y fut arrivé, ou à l'insu de Cléomène, comme l'écrit Phylarcus, ou même de son consentement, que ses amis lui arrachèrent en le forçant de leur abandonner ce prince qui leur étoit si suspect. Car presque tout le reproche de ce crime tomba sur ses amis qui parurent lui avoir fait violence.

Cependant, comme Cléomène continuoit toujours dans le dessein de changer l'état de Sparte, il persuada aux éphores, à force d'argent, de lui décerner le commandement d'une armée. Il gagna encore plusieurs autres citoyens par le moyen de sa mère Cratésicléa, qui lui fournissoit en abondance tout l'argent qui lui étoit nécessaire, et qui étoit ravie de servir son ambition. Car on dit même que, quoiqu'elle ne se souciât point du tout de se remarier, elle épousa uniquement pour l'amour de lui le premier homme (*a*) de Sparte en réputation et en crédit. Cléomène s'étant mis en marche avec son armée, alla occuper un poste appelé Leuctres [23], près de la ville de Mégalopolis. Les Achéens accoururent promptement au secours de cette place, sous le commandement d'Aratus. Cléomène donna la bataille sous ses murailles, et une partie de son armée y fut battue ; et comme Aratus ne permit pas aux Achéens de passer un ravin qui étoit trop profond, et qui les empêcha de continuer leur poursuite, Lysiadas de Mégalopolis, mécontent de cet ordre, se détacha avec la cavalerie qu'il commandoit ; et poursuivant les ennemis, il s'engagea imprudemment dans un lieu plein de vignes, de fossés et de murs de clôture, où il fut

(*a*) Mégistonus.

obligé de séparer ses gens, et encore avoit-il beaucoup de peine à s'en tirer. Ce que voyant Cléomène, il envoya contre lui ses Tarentins et ses Crétois. Lysiadas combattit avec beaucoup de valeur, et fut tué à cette charge. Ce succès ralluma le courage et l'audace des Lacédémoniens ; ils se jetèrent sur les Achéens en poussant de grands cris, mirent toute leur armée en déroute, et en firent un grand carnage. Cléomène accorda une trève aux vaincus, et leur rendit les corps de ceux qui avoient été tués ; mais il fit enlever celui de Lysiadas, et ordonna qu'on le lui apportât. Il le vêtit d'une robe de pourpre, lui mit une couronne sur la tête, et l'envoya en cet état jusqu'aux portes de Mégalopolis. C'est ce même Lysiadas qui avoit déposé volontairement la tyrannie, rendu la liberté à ses concitoyens, et uni sa ville à la ligue des Achéens [24].

Depuis cette victoire, Cléomène ne conçut plus que de grands desseins ; et persuadé que, s'il pouvoit disposer des affaires comme il le prétendoit, il feroit plus facilement la guerre aux Achéens et les vaincroit avec moins de peine, il représenta à Mégistonus, qui étoit le mari de sa mère, qu'il falloit secouer le joug des éphores, remettre tous les biens en commun, et par cette égalité relever la

grandeur de Sparte, et redonner à leur ville la principauté de toute la Grèce, telle que l'avoient eue leurs ancêtres. Megistonus ayant donné les mains à cette proposition, Cléomène gagna encore deux ou trois de ses amis. Il arriva, dans ce même temps, qu'un des éphores, couchant dans le temple de Pasiphaé, eut un songe extraordinaire [25]. Il lui sembla que, dans le lieu où les éphores tenoient l'audience, il n'y avoit qu'un siége, et que les quatre autres étoient ôtés; et que, comme il étoit étonné de ce changement, il entendit une voix, qui, venant du fond du temple, lui dit, « que cela étoit plus avantageux pour « Sparte ». L'éphore rapporta le lendemain cette vision à Cléomène qui en fut d'abord troublé, dans la pensée que l'éphore, sur quelque soupçon qu'il avoit de son dessein, venoit le sonder par ce songe fait à plaisir. Mais un moment après, voyant que l'éphore lui disoit la vérité, il se remit; et prenant avec lui tous ceux de ses concitoyens qui lui étoient suspects, comme les plus capables de s'opposer à son entreprise, il s'empara des villes d'Héréa et d'Alséa (a), qui obéissoient aux Achéens, ravitailla Orchomène, et alla établir son camp devant Mantinée, où Aratus avoit laissé une garnison. Enfin, il fatigua

(a) Deux villes d'Arcadie.

tellement les Lacédémoniens par ses longues marches, qu'ils le prièrent de les laisser dans l'Arcadie prendre quelque repos; il y consentit, et, avec ses soldats étrangers, il s'en retourna à Sparte. En chemin il communiqua son dessein à ceux qui témoignoient le plus d'affection pour lui, et en qui il avoit le plus de confiance, et s'avança tout à son aise, pour n'arriver qu'au moment où les éphores seroient à table.

Quand il approcha de la ville, il envoya Euryclidas à la salle où soupoient les éphores, comme pour leur dire de sa part quelques nouvelles du camp. Euryclidas étoit suivi de Théricion, de Phœbis et de deux autres jeunes hommes qui avoient été élevés avec Cléomène, et que l'on appelle à Sparte *Samothraciens* [26]; ils avoient avec eux un petit nombre de soldats. Pendant qu'Euryclidas parloit aux éphores, les autres entrent dans la salle l'épée à la main, et en frappent ces magistrats. Agésilas fut le premier qui tomba sous leurs coups. Comme on le crut mort, il profita de cette erreur, ramassa toutes ses forces, et se glissant tout doucement hors de la salle, il se coula, sans qu'on s'en aperçût, dans un petit temple consacré à la Peur. Ce temple étoit ordinairement fermé, mais par hasard il se trouva ouvert ce jour-là; Agé-

silas s'y étant glissé, ferma la porte sur lui. Les quatre autres furent tués, et avec eux plus de dix de ceux qui avoient pris les armes pour les secourir. On épargna tous ceux qui se tinrent en repos, et on n'empêcha personne de sortir de la ville. On fit grâce aussi à Agésilas qui sortit le lendemain de son asile. Les Lacédémoniens avoient des chapelles consacrées non seulement à la Peur, mais aussi à la Mort, au Ris et à toutes les autres passions. Ils honorent la Peur, non comme ces démons que l'on abhorre et que l'on déteste, ni comme la croyant nuisible et pernicieuse, mais au contraire, persuadés que la Peur est le lien de toute bonne police. C'est pourquoi les éphores entrant en charge, comme l'écrit Aristote, faisoient proclamer à son de trompe que les citoyens eussent à faire raser leurs moustaches, et à obéir aux lois, afin qu'ils ne fussent pas obligés d'user de sévérité contr'eux. Et je pense qu'ils ne faisoient mention de la moustache que pour faire entendre par là aux jeunes gens qu'ils devoient s'accoutumer à obéir dans les moindres choses et dans les plus indifférentes. En effet il me paroît que ces anciens honoroient du nom de valeur non l'exemption de crainte, mais au contraire la crainte de tout reproche et la peur de l'infamie. Car

ceux qui sont les plus craintifs et les plus timides pour les lois, sont ordinairement les plus vaillants et les plus intrépides contre les ennemis ; et ceux qui craignent le plus la mauvaise réputation, craignent le moins les douleurs, les peines et les blessures. C'est pourquoi celui-là a eu grande raison, qui a dit : « là où est la peur, là est aussi la « honte [27] ». Et c'est ce qu'Homère avoit bien compris, quand il fait dire par Hélène à Priam son beau-père : « Seigneur, je suis « saisie de honte et de crainte (*a*) ». Et quand, dans un autre endroit, il dit, en parlant des troupes grecques : « Elles sui-« voient leurs chefs avec crainte, dans « un profond silence (*b*) ». Car, pour l'ordinaire, on a de la honte, c'est-à-dire de la révérence pour ceux que l'on craint. Voilà pourquoi, près de la salle où mangeoient les éphores, on avoit dédié une chapelle à la Peur, en égalant par là cette dignité à la monarchie même [28].

Dès le lendemain, Cléomène fit publier les noms de quatre-vingts citoyens qui devoient être bannis. Il ôta de la salle d'audience tous les siéges des éphores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la

(*a*) Iliade, liv. iij, v. 172. *A. L. D.*

(*b*) *Ibid.* liv. iv, v. 431. *A. L. D.*

justice; et ayant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de ce qu'il avoit fait : « Lycurgue, leur dit-il, avoit « mêlé les sénateurs avec les rois, et la ville « a été gouvernée long-temps (*a*) de cette « manière, sans avoir besoin d'aucun autre « magistrat; dans la suite, les Lacédémo- « niens s'étant trouvés engagés dans une lon- « gue guerre contre les Messéniens, les rois, « obligés d'aller commander les armées, « n'ayant pas le temps de rendre la justice à « leurs sujets, firent choix de quelques-uns « de leurs amis qu'ils laissèrent en leur place, « sous le nom d'*éphores*, et qui ne furent « d'abord que les ministres des rois [29]; mais, « dans la suite, ces magistrats attirèrent in- « sensiblement à eux toute l'autorité : et par « ce moyen, sans qu'on y prît garde, ils se « firent une juridiction particulière et indé- « pendante. Et une marque sûre que cela « est, ajouta-t-il, c'est qu'encore aujour- « d'hui, quand les éphores mandent le roi, « il peut désobéir à leur sommation une fois, « deux fois; mais s'ils l'appellent une troi- « sième fois, il faut qu'il marche et qu'il aille « les trouver [30]. Une autre preuve encore de « cette vérité, c'est qu'Astéropus, qui fut le « premier qui rendit les éphores si indépen-

(*a*) Cent trente ans, jusqu'au roi Théopompe.

« dants, et qui augmenta leur autorité et
« leur puissance, ne fut éphore que plusieurs
« siècles après l'établissement des rois. S'ils
« avoient usé de leur pouvoir avec modéra-
« tion, il eût été peut-être plus avantageux
« de les supporter : mais, puisqu'ils ne se
« servoient de cette puissance qu'ils avoient
« usurpée, que pour détruire et anéantir
« toute autorité légitime et reçue de tout
« temps dans leur pays; pour chasser leurs
« rois, ou pour les faire mourir même sans
« aucune forme de justice; et pour menacer
« ceux qui désiroient de revoir dans Sparte
« le plus beau et le plus divin de tous les
« gouvernements, cela n'étoit nullement sup-
« portable. S'il avoit été possible d'extermi-
« ner, sans effusion de sang, ces pestes qu'on
« avoit introduites dans Lacédémone, les
« délices, le luxe, la dépense, les dettes,
« les usures et ces fléaux encore plus anciens,
« la pauvreté et les richesses, je me serois
« trouvé le plus heureux de tous les rois, et
« me serois regardé comme un médecin ha-
« bile, qui auroit guéri sa patrie sans en ve-
« nir aux remèdes douloureux. Présentement,
« si la dernière nécessité m'a forcé à verser le
« sang, j'ai pour ma justification l'exemple
« de Lycurgue même, qui n'étant ni roi, ni
« magistrat, mais simple particulier qui cher-

« choit à se faire roi [31], se rendit en armes « sur la place publique, et effraya tellement « le roi Charilaüs, que ce prince chercha un « asile au pied d'un autel; mais, comme « Charilaüs étoit naturellement doux et ai- « moit sa patrie, il se rangea bientôt du parti « de Lycurgue, et reçut le changement qu'il « vouloit établir. Dans cette occasion, Ly- « curgue a donc témoigné, par sa conduite, « qu'il est très-difficile de changer le gouver- « nement d'une ville, sans le secours de la « force et de la crainte. Je me suis servi de « ces moyens avec beaucoup de modération, « en me contentant de bannir ceux qui s'op- « posoient au salut de Lacédémone, et en « proposant aux autres de mettre toutes les « terres du pays en commun, d'annuller « toutes les dettes, et de faire un choix et « un discernement des étrangers, afin que « les plus gens de bien devenant Spartiates, « défendissent la ville par leurs armes, et « que nous n'eussions plus la douleur de « voir, faute de défenseurs, la Laconie la « proie des Etoliens et des Illyriens [32] ».

Cléomène fut le premier à mettre en commun ce qu'il possédoit. Son beau-père Mégistonus en fit de même, ensuite ses amis et tous les autres citoyens suivirent son exemple. Toutes les terres furent partagées; il

assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, et promit qu'il les rappelleroit dès que la tranquillité seroit rétablie. Après avoir complété le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins, il forma un corps de quatre mille hommes de pied, et leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines, et à porter des boucliers avec des anses, et non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles [33]. Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation de la jeunesse, et travailla à rétablir la discipline appelée *laconique*, à quoi le philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices et les repas reprirent leur ancien ordre, la plupart des citoyens se pliant volontairement à cette façon de vivre sage, noble et réglée, et le reste qui étoit en petit nombre s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de monarque, et pour l'empêcher d'effaroucher ses concitoyens, il nomma son frère Euclidas roi avec lui; et ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois ensemble de la même famille.

En même temps, se doutant bien que les Achéens et Aratus, qui voyoient les affaires de Sparte encore mal assurées, à cause des changements qu'il venoit de faire, croiroient

indubitablement qu'il n'oseroit sortir de Lacédémone, ni quitter sa ville dans l'agitation où l'avoient mise tous ces grands mouvements, il pensa que rien ne seroit plus honorable, ni plus utile, que de faire voir à ses ennemis la bonne disposition et la bonne volonté de son armée. Se jetant donc dans les terres de Mégalopolis, il y fit un grand dégât, et assembla un butin très-considérable. Ayant surpris quelques comédiens, qui venoient de Messène, il fit dresser un théâtre dans les terres mêmes de l'ennemi, proposa un prix de quarante mines (*a*), et passa une journée entière à voir ce spectacle, non qu'il se souciât de ces jeux, ni qu'il y prît grand plaisir, mais il insultoit par là à ses ennemis; et par ce trait de mépris, il leur faisoit voir combien il se tenoit assuré de les vaincre. Car d'ailleurs, de toutes les armées grecques et royales, celle-là étoit la seule qui n'avoit pas à sa suite des troupes de mimes, de bateleurs, de danseuses et de chanteuses. Son camp étoit pur et net de toute sorte de dissolution, d'intempérance, de bouffonnerie, et d'assemblées de débauche ou de plaisir. Les jeunes gens passoient la plus grande partie de leur temps à s'exercer, et les vieillards à les former et à les instruire; et ils ne fai-

(*a*) Environ 35,556 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

soient consister leurs jeux et leurs divertissements, quand ils étoient de loisir, qu'à faire des plaisanteries sages et honnêtes, et qu'à lancer les uns contre les autres quelques traits agréables, vifs et piquants. Et quant à l'utilité qu'on retiroit de ces sortes de jeux, nous l'avons assez fait connoître dans la vie de Lycurgue.

Cléomène étoit lui-même le maître et l'instituteur de tous ses concitoyens, faisant voir en tout une vie simple et frugale, et qui n'avoit rien au-dessus du moindre de ses sujets, et l'exposant simplement aux yeux comme un exemple de sagesse et de tempérance. Cette conduite l'aida infiniment à exécuter les grandes choses qu'il fit en Grèce; car ceux que leurs affaires attiroient à la cour des autres rois, n'admiroient pas tant leurs richesses et leur magnificence, qu'ils détestoient leurs manières hautaines, leur vanité et la dureté insupportable avec laquelle ils parloient à ceux qui les approchoient. Au lieu que ceux qui alloient à la cour de Cléomène, qui étoit roi, et qu'on appeloit roi à juste titre, n'y voyoient ni ameublement, ni robes de pourpre, ni lits superbes, ni voitures somptueuses; ils n'y rencontroient point une foule d'officiers ni d'huissiers; ils n'y trouvoient point de ces princes qui ne donnent leurs

ıdiences que par billets 34, et qu'on n'ob-
ent encore que difficilement et avec peine ;
ais ils trouvoient Cléomène lui-même, qui,
ètu d'une robe très-simple, venoit au-devant
eux, les recevoit agréablement, les écou-
ıit et leur parloit aussi long-temps qu'ils le
ésiroient, et toujours d'un ton plein d'hu-
anité et de douceur. Ces manières obli-
eantes lui gagnoient tellement les cœurs,
lui concilioient si bien leur affection et leur
stime, qu'ils s'en retournoient, disant et
ensant que Cléomène étoit le seul digne des-
endant d'Hercule.

Sa table ordinaire n'étoit que de trois lits,
t sa frugalité la rendoit véritablement spar-
ate. S'il avoit à recevoir des ambassadeurs
u des étrangers, on ajoutoit deux autres lits,
t alors elle étoit servie par ses officiers un
eu plus splendidement. Cette bonne chère
e consistoit ni en ragoûts ni en pâtisserie,
ıais en une plus grande quantité de viandes,
t en un vin un peu meilleur ; car il reprit
n jour un de ses amis, qui, traitant des
trangers, leur servit le brouet noir et le gâ-
eau, comme on en servoit aux tables publi-
ues, appelées *phidities*, et il lui dit, « que
« dans ces occasions, et surtout avec des
« étrangers, il ne falloit pas être si rigoureu-
« sement attaché à la discipline laconique ».

Quand on avoit desservi, on apportoit une table à trois pieds, sur laquelle il y avoit une urne d'airain remplie de vin, deux coupes qui tenoient chacune deux petites mesures (a), et quelques tasses d'argent que l'on présentoit à ceux qui vouloient boire ; car personne n'y étoit forcé. Il n'y avoit à ces repas aucun divertissement ni aucune musique, et on n'en désiroit point [35]. Cléomène instruisoit agréablement les convives, et les égayoit par sa conversation, soit en faisant des questions, soit en racontant lui-même des histoires plaisantes et utiles. Ses discours les plus graves et les plus sérieux étoient toujours mêlés d'enjouement ; et ce qu'il y avoit de gracieux et d'agréable, n'étoit jamais corrompu par aucun trait trop libre, ni par la moindre dissolution. La manière dont les autres rois attiroient à eux les hommes, en les leurrant et en les corrompant par l'appât des richesses et des présents, lui paroissoit grossière et injuste ; au lieu que de les gagner par la douceur de son commerce et par des propos où la grâce fût accompagnée de franchise et de bonne foi, cela lui paroissoit la plus belle de toutes les voies, et la plus digne d'un grand roi ; il trouvoit qu'il n'y avoit d'autre différence entre l'ami et le mercenaire, sinon que

(a) Trois demi-setiers.

le premier se prend par les mœurs et par les discours honnêtes, et l'autre ne se prend que par l'intérêt.

Les Mantinéens furent les premiers qui l'appelèrent : car, étant tombés la nuit sur la garnison des Achéens, ils la chassèrent et remirent leur place entre ses mains. Cléomène, après leur avoir rendu leurs lois et leur gouvernement, partit le jour même, et alla à Tégée. De là, côtoyant l'Arcadie, il se rendit à Phères dans l'Achaïe, dans le dessein de donner bataille aux Achéens, ou de décrier Aratus comme un lâche qui avoit fui le combat, et livré tout leur plat-pays au pillage ; car il est bien vrai que l'armée des Achéens étoit alors commandée par Hyperbatas : mais c'étoit toujours Aratus qui y avoit la principale autorité. Les Achéens s'étant mis en campagne avec toutes leurs troupes, et s'étant campés dans les terres de Dymes, près du temple d'Hécatombœon [36], Cléomène les y suivit, et il parut avoir fait là une grande faute de s'être placé entre la ville de Dymes, qui étoit contre lui, et le camp des Achéens. Mais, en les harcelant et en les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin à en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire ; car

il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de gens, et fit grand nombre de prisonniers. De là il marcha contre Langon (*a*), d'où il chassa la garnison d'Achaïe, et rendit la ville aux Eléens.

Les Achéens se trouvant découragés par ces grandes pertes, Aratus, qui avoit coutume d'être capitaine général alternativement de deux années l'une, refusa cette année-là cette charge, pria qu'on l'en dispensât; et, malgré les prières et les instances de ses concitoyens, il laissa honteusement le timon de l'état, et abandonna à un autre le commandement, dans le temps qu'il voyoit son pays battu d'une tempête plus violente que jamais. Les Achéens, réduits à cette extrémité, envoyèrent des ambassadeurs à Cléomène, et Cléomène parut d'abord leur imposer des conditions trop dures; mais il envoya lui-même des ambassadeurs de sa part leur proposer de lui céder seulement le commandement de la Grèce; que, pour le reste, il n'auroit aucun différent avec eux, et qu'il leur rendroit leurs prisonniers et leurs places. Les Achéens, très-disposés à recevoir la paix

(*a*) Il n'y a point de ville de ce nom. Je crois que Plutarque avoit écrit *Lasion*, qui est une ville d'Elide.

ces conditions, prièrent Cléomène de se rendre à Lerne (a), où ils devoient tenir une assemblée générale, pour conclure ce traité; mais il arriva que Cléomène s'étant échauffé, en marchant avec trop de hâte, et ayant bu de l'eau froide mal-à-propos, fut attaqué d'une violente hémorrhagie, accompagnée d'une extinction de voix. C'est pourquoi il renvoya aux Achéens les plus considérables de leurs prisonniers, remit l'assemblée à un autre temps, et s'en retourna à Lacédémone.

Ce contre-temps ruina entièrement les affaires de la Grèce, qui, sans cela, alloit se relever de l'état où elle étoit réduite, et s'affranchir de l'insolence et de l'avarice des Macédoniens. Car Aratus, soit par défiance, soit par crainte de Cléomène, soit enfin qu'il portât envie à ces grands succès qui lui étoient arrivés contre toute espérance, et qu'il pensât qu'ayant eu le commandement de la Grèce pendant trente-trois ans, il lui étoit honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui, et lui enlever toute sa gloire et sa puissance, et se mettre en possession d'une domination qu'il avoit acquise, augmentée et conservée pendant si long-temps, il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'ac-

(a) Entre Argos et Mycène. *A. L. D.*

cepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais comme les Achéens n'adhéroient point à son sentiment, parce qu'ils étoient effrayés de l'audace de Cléomène, et que d'ailleurs ils trouvoient très-juste et très-raisonnable le dessein des Lacédémoniens, de remettre le Péloponèse dans l'état où il étoit anciennement, il entreprit une action qui n'auroit été ni convenable, ni honnête à aucun des Grecs, qui étoit très-infâme pour lui, et qui répondoit mal à tant de grandes choses qu'il avoit faites et dans la paix et dans la guerre : il appela Antigonus en Grèce, et remplit le Péloponèse de Macédoniens, lui qui les en avoit chassés dans sa jeunesse, et leur avoit arraché la citadelle de Corinthe ; lui qui, devenu suspect à tous leurs rois, s'étoit déclaré leur ennemi, et surtout d'Antigonus, dont il dit tant de mal, comme cela paroît par les écrits qu'il a laissés. Dans ces écrits, il déclare lui-même qu'il avoit beaucoup souffert, et qu'il s'étoit exposé à de grands dangers, pour délivrer Athènes de la garnison des Macédoniens ; et, après cela, il appelle lui-même ces Macédoniens dans sa patrie, les fait entrer en armes dans ses foyers, et les introduit jusque dans les appartements des femmes ; et cela pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un roi de

Sparte, et un roi qui, ayant trouvé la police de sa ville dans un grand désordre, comme une harmonie entièrement déréglée et corrompue, vouloit la rétablir et la ramener à ce mode si sage du ton dorien, inventé par Lycurgue [37], pour ne pas consentir, dis-je, qu'il fût appelé, dans ses titres, capitaine général des Sicyoniens et des Tricééens [38]. Pour fuir ceux qui mangeoient du gros pain, qui portoient le gros manteau de Sparte, et ce qui lui paroissoit encore plus terrible, et dont il faisoit le plus grand reproche à Cléomène, qui vouloient retrancher les richesses et soulager la pauvreté, il suivit le diadème et la pourpre; et de peur de passer pour obéir à Cléomène, il se jeta et jeta avec lui toute l'Achaïe aux pieds des Macédoniens, pour exécuter les ordres de leurs satrapes. Il faisoit des sacrifices à Antigonus: sacrifices qu'il nomma *Antigonées*; et la tête couronnée de fleurs, il chantoit des hymnes en son honneur, comme s'il eût été un dieu, tandis qu'il n'étoit qu'un homme, et un homme dont le corps tomboit en pourriture. Ce que nous disons ici, n'est point pour accuser Aratus et pour invectiver contre lui: car en plusieurs choses il s'est montré un grand personnage et très-digne de la Grèce; mais nous voulons seulement déplorer la foiblesse de la

nature humaine, qui, dans les mœurs mêmes les plus respectables et les plus excellentes pour la vertu, ne sauroit former cette perfection de beauté qui est exempte de tout blâme.

Les Achéens s'étant rendus à Argos, qu'ils avoient encore choisi pour le lieu de leur assemblée générale, et Cléomène s'y étant rendu de Tégée, on eut de grandes espérances que le traité de paix y seroit conclu. Mais Aratus, qui étoit déjà convenu des principaux articles avec Antigonus, et qui craignoit que Cléomène ne ruinât et ne renversât tout, soit en gagnant le peuple par ses belles paroles, soit en employant la force, lui fit dire : « Qu'il entendoit qu'il entrât seul dans « Argos, et que, pour la sûreté de sa per« sonne, on lui donneroit trois cents otages; « ou, s'il n'étoit pas content de cette offre, « qu'il n'avoit qu'à s'approcher avec ses trou« pes du gymnase, appelé Cyllarabium (a), « qui étoit hors des portes de la ville; et que « là on lui donneroit audience, et on traite« roit avec lui ». A ces propositions, Cléomène s'écria que c'étoit une grande injustice, et qu'on devoit lui faire cette déclaration avant son départ, et ne pas attendre qu'il fût arrivé

(a) Il l'appelle ailleurs Cyllarabis; c'étoit un lieu d'exercice à trois cents pas d'Argos, ainsi appelé de Cyllarabus, fils de Sthénélus.

aux portes de leur ville, pour lui signifier qu'on se défioit de lui, et pour le renvoyer sans rien conclure. En même temps il écrivit aux Achéens une longue lettre dont la plus grande partie étoit une accusation contre Aratus. De son côté, Aratus répondit à cette accusation, en l'accablant d'injures dans le discours qu'il fit au peuple.

Cléomène partit sur-le-champ, pour s'en retourner, et en même temps il envoya un héraut aux Achéens leur déclarer la guerre. Il ne l'envoya pas à Argos, mais à Ægion, comme l'écrit Aratus, pour avoir le temps de les prévenir et de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs [39]. Cette déclaration excita de grands troubles dans toute la ligue des Achéens, et la plupart des villes songèrent à se révolter et à se séparer; parce que d'un côté le peuple espéroit le partage des terres et l'abolition des dettes, et que de l'autre les nobles et les puissants étoient las de la domination d'Aratus; la plupart même étoient irrités contre lui, de ce qu'il avoit appelé les Macédoniens dans le Péloponèse. Ces circonstances augmentant la confiance et l'audace de Cléomène, il se jeta dans l'Achaïe, où d'abord il prit d'emblée la ville de Pellène, et en chassa la garnison des Achéens; ensuite

il s'empara de Phénée (*a*) et de Pentelée. Les Achéens, craignant une trahison qui se tramoit à Corinthe et à Sicyone, firent partir d'Argos leur cavalerie et l'infanterie étrangère, et les envoyèrent dans ces places pour les garder, pendant qu'eux de leur côté s'étant tous rendus à Argos, célébroient les jeux néméens avec beaucoup de magnificence. Alors Cléomène espérant, avec raison, que, s'il surprenoit la ville pendant qu'elle étoit remplie de spectateurs qui étoient accourus pour la fête, et qu'il l'attaquât ainsi à l'improviste, il y jetteroit un plus grand trouble et un plus grand effroi, s'approcha la nuit de ses murailles; et s'étant emparé d'abord du quartier appelé Aspis, qui est au-dessus du théâtre, lieu très-fort d'assiette et de difficile accès, il effraya tellement tous les habitants, qu'il n'y eut pas un seul homme qui osât se mettre en défense; ils reçurent garnison, donnèrent vingt de leurs principaux citoyens pour otages, firent un traité d'alliance avec les Lacédémoniens, et abandonnèrent le commandement à Cléomène.

Ce succès ne servit pas peu à augmenter sa réputation et à accroître sa puissance, car les anciens rois de Sparte, quelques efforts

(*a*) Ville d'Arcadie. *A. L. D.*

qu'ils eussent faits, n'avoient jamais pu s'assurer de la ville d'Argos. Pyrrhus même, qui étoit un très-grand capitaine, après l'avoir prise d'assaut, ne put la conserver, mais y fut tué, et y perdit une grande partie de son armée. C'est pourquoi l'on admiroit d'autant plus la diligence et le grand sens de Cléomène; et ceux qui auparavant se moquoient de lui, quand il se vantoit qu'il imitoit Solon et Lycurgue, en abolissant les dettes, et en rendant tous les citoyens égaux en biens, étoient alors entièrement persuadés, et avouoient sincèrement qu'il étoit seul la cause de ce retour de courage dans les Spartiates; car avant ce jour, ils étoient si abattus et si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Etoliens étant entrés un jour en armes dans leur pays, en emmenèrent en une seule fois cinquante mille esclaves. Sur quoi un des plus vieux Spartiates dit « que les ennemis leur avoient « fait un très-grand bien, en soulageant la « Laconie d'une si pesante charge ». Et très-peu de temps après, dès qu'ils eurent seulement repris les anciens usages de leur patrie, et qu'ils se furent remis sur les voies de cette ancienne discipline, alors, comme si Lycurgue eût été présent, et qu'il les eût gouvernés encore, ils donnèrent des preuves d'une très-grande valeur, d'une entière soumission à

leurs supérieurs, remirent Lacédémone en possession de la principauté de la Grèce, et recouvrèrent tout le Péloponèse

Après la prise d'Argos, Cléone et Phlionte (a) se rendirent aussitôt à Cléomène. Aratus, qui étoit à Corinthe où il s'occupoit à faire une recherche de ceux qui étoient soupçonnés de favoriser le parti des Lacédémoniens, n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, qu'il en fut extrêmement troublé; et voyant que la ville de Corinthe penchoit du côté de Cléomène, et que les Achéens vouloient se retirer, il appela les habitants à un conseil. Pendant qu'ils s'y rendoient, il se glissa sans être aperçu jusqu'à la porte de la ville, et là, montant sur un cheval qu'on lui avoit amené, il s'enfuit à Sicyone. Ce fut alors, parmi les Corinthiens, à qui feroit le plus de diligence pour arriver le premier à Argos, afin d'annoncer cette nouvelle à Cléomène. Aratus écrit lui-même que leurs chevaux en crevèrent. Cléomène réprimanda fort les Corinthiens de ce que, pouvant arrêter Aratus, ils l'avoient laissé échapper. Aratus dit pourtant que Mégistonus le vint trouver de la part de Cléomène, pour l'engager à lui livrer la citadelle de Corinthe,

(a) Cléone, ville entre Argos et Corinthe. Phlionte, dans la partie de l'Achaïe connue sous le nom de Sicyonie, entre Sicyone et Cléone. *A. L. D.*

où il y avoit une garnison d'Achéens, moyennant une forte somme d'argent qu'il lui offroit; et qu'il fit réponse, « que les affaires ne dé- « pendoient pas de lui, mais qu'il dépendoit « lui-même des affaires ». Voilà ce qu'Aratus écrit.

Cléomène, étant parti d'Argos, et ayant gagné les Epidauriens, les Trézèniens et les Hermioniens, alla à Corinthe avec son armée, assiégea la citadelle d'où les Achéens refusèrent de sortir; et ayant envoyé chercher les amis d'Aratus, et ceux qui étoient chargés de ses affaires, il leur ordonna d'avoir soin de sa maison et de ses biens, et de les lui conserver. En même temps il dépêcha encore vers lui Tritumalle (*a*) le Messénien, pour lui proposer de consentir au moins que la citadelle de Corinthe fût gardée par une garnison moitié d'Achéens, et moitié de Lacédémoniens, et pour lui promettre à lui en particulier le double de la pension qu'il recevoit du roi Ptolémée (*b*). Mais comme Aratus ne voulut pas écouter cette proposition, qu'au contraire il envoya son fils à Antigonus avec les autres otages, et persuada aux Achéens d'ordonner, par un décret, que la citadelle

(*a*) Dans la vie d'Aratus, il est nommé Tripylus. *A. L. D.*

(*b*) Ptolémée Evergète. *A. L. D.*

seroit remise entre les mains d'Antigonus, alors Cléomène se jeta sur les terres de Sicyone qu'il ravagea, et reçut en don tous les biens d'Aratus par un décret des Corinthiens. Sur ces nouvelles, Antigonus se mit en campagne avec une grosse armée, et passa le mont Gerania (*a*). Cléomène ne jugea pas à propos de défendre le passage de l'Isthme, et crut qu'il étoit plus expédient de fortifier, par de bonnes tranchées et de fortes murailles, les pas des montagnes Onienes 4°, et de faire des combats de poste, pour amuser plus longtemps les Macédoniens, que de hasarder la bataille contre des troupes exercées et très-aguerries. Par cette conduite, il réduisit Antigonus à une grande extrémité; car il n'avoit pas une provision de vivres suffisante, et il n'étoit pas facile de forcer ces passages que Cléomène défendoit. Il essaya pourtant une nuit de se couler dans le Péloponèse par le port de Lechée (*b*), mais il fut repoussé et perdit quelques soldats. Cet avantage éleva encore le courage de Cléomène et celui de ses troupes, qui, enflées de leur victoire, se mirent à préparer leur souper. Antigonus, désespéré de ce que la nécessité ne lui laissoit que les partis les plus extrêmes et de la plus

(*a*) Montagne entre Mégare et Corinthe.

(*b*) Port de la ville de Corinthe.

difficile et de la plus hasardeuse exécution, avoit déjà résolu de se rendre au promontoire d'Hérée [41], et de conduire de là son armée, par mer, à Sicyone; mais cette entreprise demandoit beaucoup de temps, et de grands préparatifs qui n'étoient pas aisés à faire.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus, qui venoient d'Argos par mer, pour l'engager à se rendre dans cette ville, dont les habitants s'étoient révoltés contre Cléomène. L'auteur de cette révolte étoit Aristote, qui n'avoit pas eu beaucoup de peine à persuader le peuple déjà irrité de ce que Cléomène n'avoit pas exécuté l'abolition des dettes qu'il leur avoit fait espérer. Aratus, prenant donc quinze cents soldats de l'armée d'Antigonus, se rendit par mer à Epidaure; mais Aristote n'attendit pas son arrivée, et avec les seuls habitants d'Argos, il assiégea la citadelle, et Timoxène marcha à son secours de Sicyone avec les Achéens. Cléomène, informé de ces nouvelles vers la seconde veille de la nuit, manda aussitôt Mégistonus; et transporté de colère, il lui ordonna d'aller sur l'heure même à Argos soutenir ses gens; car c'étoit lui qui lui avoit le plus répondu de la fidélité des Argiens, et qui l'avoit empêché de chasser de la ville ceux qui lui étoient suspects. L'ayant

donc détaché sur-le-champ avec deux mille soldats, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigonus, et à soutenir et fortifier le courage des Corinthiens, en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit rien de considérable, mais une légère émotion causée par un petit nombre de mutins que l'on réduiroit sans peine. Mais, après que Mégistonus, entré dans Argos, y eut été tué en combattant, et que la garnison des Lacédémoniens, fort pressée, et ne pouvant presque plus résister, lui eut envoyé divers courriers, pour lui demander un prompt secours; alors craignant que, si les ennemis venoient à se rendre maîtres d'Argos et à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril, et ne missent le siége devant Sparte même, qu'ils trouveroient vide et sans défense, il leva son camp, et partit de Corinthe avec toute son armée.

Il ne se fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigonus y entra, et y mit une bonne garnison. Cléomène, s'étant approché des murailles d'Argos, et ayant rassemblé ses troupes qui s'étoient écartées dans leur marche, tâcha d'escalader la place; mais n'en n'ayant pu venir à bout, il enfonça les voûtes qui étoient sous le lieu appelé Aspis, entra par ce moyen, et se réunit aux soldats de la

garnison, qui se soutenoient encore contre les Achéens. De là s'étant saisi de quelques autres quartiers par le moyen des échelles, il fit balayer toutes les rues pas ses archers crétois, qui tiroient continuellement. Mais lorsqu'il vit Antigonus descendre des coteaux avec son infanterie, et ses gens de cheval se jeter en foule dans la ville, il désespéra de la pouvoir garder; et rappelant tous ses gens, il se retira le long des murailles, après avoir fait dans un espace de temps fort court de très-grands exploits, et s'être rendu maître de presque tout le Péloponèse en moins d'une campagne. Mais s'il fit ces grandes conquêtes en peu de temps, il les perdit en moins de temps encore; car de ses alliés qui étoient dans son camp, les uns l'abandonnèrent d'abord, et peu de temps après les autres livrèrent à Antigonus toutes leurs places.

Cléomène, réduit à cette triste situation, continuoit sa marche, lorsqu'il reçut le soir même à Tégée des courriers de Lacédémone qui lui apportèrent une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs; ils lui annoncèrent la mort de sa femme Agiatis, dont il n'avoit pas la force de se tenir éloigné une campagne entière dans le temps même de ses plus heureuses expéditions; car il faisoit souvent des voyages à Sparte pour le

seul plaisir de la voir, et par suite de l'amour et de l'estime qu'il avoit pour elle. Il fut donc vivement touché de cette perte, comme on peut le croire d'un jeune homme qui venoit de perdre une femme très-belle et très-sage, et qu'il aimoit tendrement. Cependant il ne déshonora pas en cette occasion sa magnanimité, et ne permit pas à ce deuil d'abattre son courage; mais conservant le même ton de voix, la même posture et le même visage qu'il avoit auparavant, il donna ses ordres à ses officiers, et pourvut à la sûreté des Tégéates. Le lendemain au point du jour, il prit le chemin de Sparte où il arriva de bonne heure; et après avoir donné quelques moments à sa douleur dans sa maison au milieu de sa mère et de ses enfants, il reprit aussitôt le soin des affaires publiques.

Ptolémée, roi d'Egypte, qui lui promettoit alors du secours, lui envoya demander pour otages sa mère et ses enfants. Cléomène fut assez long-temps sans oser déclarer à sa mère cette demande du roi d'Egypte; il alloit souvent chez elle pour lui en parler, et lorsqu'il étoit sur le point d'en ouvrir la bouche, il n'en avoit pas la force et se taisoit. Sa mère, voyant son embarras, entra dans quelque soupçon, et demanda à ceux qui vivoient avec lui dans la plus étroite familiarité, si son fils

e désiroit pas quelque chose d'elle qu'il 'osât lui déclarer. Enfin, Cléomène s'étant nhardi, et lui ayant expliqué la chose comme lle étoit, elle se mit à rire de toute sa force : Quoi, lui dit-elle, c'est donc là ce que tu as souvent voulu me dire, et que tu n'as osé me découvrir? Que ne nous jettes-tu « promptement dans un vaisseau, et que ne « m'envoies-tu sans différer partout où tu « croiras que mon corps pourra être utile à « Sparte, avant que la vieillesse vienne le « détruire et le consumer dans l'inaction et « dans la langueur »? Quand tout fut prêt pour le voyage, ils se rendirent par terre au port de Ténare (*a*), accompagnés de toute l'armée. Cratésicléa, au moment de s'embarquer, tira son fils à part, et le mena seul dans le temple de Neptune; et là, après l'avoir embrassé tendrement, le visage baigné de pleurs, comme elle sentit qu'il étoit si ému et si attendri, qu'il fondoit aussi en larmes, elle lui dit : « Allons, roi de Lacédémone, « reprenons courage, afin que, quand nous « sortirons de ce temple, personne ne nous « voie verser des larmes, ni rien faire d'in- « digne de Sparte; car cela seul est en notre « puissance, et les événements dépendent « de Dieu ». Après avoir ainsi parlé, elle re-

(*a*) Au bas de la Laconie.

prit un air plus calme, s'en retourna au vaisseau, tenant son petit-fils entre ses bras, et commanda au pilote de partir sans différer. En arrivant en Egypte, elle apprit que Ptolémée recevoit des ambassadeurs d'Antigonus, et qu'il écoutoit ses propositions; et d'un autre côté, elle fut informée que son fils Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure avec eux un traité, n'osoit, à cause d'elle, terminer cette guerre sans le consentement de Ptolémée. Elle lui écrivit « de faire « hardiment et sans balancer tout ce qui lui « paroîtroit utile et glorieux pour Sparte, et « de ne pas craindre toujours Ptolémée par « la considération d'une vieille femme et d'un « enfant ». Telles étoient les dispositions de cette reine contre tous les accidents de sa fortune.

Antigonus s'étant rendu maître de Tégée, et ayant saccagé Mantinée et Orchomène, Cléomène, réduit à défendre la Laconie seul, affranchit tous les ilotes qui furent en état de donner cinq mines (*a*). De cette contribution il ramassa jusqu'à cinq cents talents (*b*), arma à la macédonienne deux mille de ces ilotes, pour les opposer aux corps des Leucaspides d'Antigonus, et forma le dessein

(*a*) Un peu plus de 444 fr. *A. L. D.*

(*b*) Environ 2,469,136 fr. *A. L. D.*

l'une entreprise très-grande, et à laquelle personne ne se seroit attendu. La ville de Mégalopolis étoit alors très-considérable, elle ne cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puissance; elle avoit encore le secours des Achéens, et celui d'Antigonus campé dans son voisinage, et qui paroissoit avoir été appelé par les Achéens, à la sollicitation surtout des Mégalopolitains. Cléomène se mit en tête de brusquer cette place, car c'est le terme qui convient le mieux pour exprimer un exploit si rapide et si imprévu. Il commanda donc à ses troupes de prendre du pain pour cinq jours, et les mena d'abord à Sellasie, comme pour aller faire le ravage dans le pays d'Argos. Mais s'étant rabattu tout d'un coup sur les terres de Mégalopolis, et ayant fait souper ses gens près de Rœtium [42], il marcha droit à la ville par le chemin d'Héliconte [43]. Quand il en fut assez près, il détacha Pantéas, à la tête de deux compagnies de Lacédémoniens, avec ordre de se saisir d'un endroit de la muraille qui étoit entre deux tours, et qu'il savoit être l'endroit le moins gardé; et avec le reste de son armée, il le suivit sans se hâter. Pantéas ayant trouvé sans aucune garde ni défense, non seulement l'endroit que Cléomène lui avoit dit, mais encore toute la muraille qui étoit de ce côté-là, il en occupa

d'abord une partie, et se mit à abattre l'autre, et passa au fil de l'épée tous les gardes qu'il rencontra; de sorte que Cléomène arriva avec son armée, et se trouva au milieu de la ville avant que les Mégalopolitains fussent seulement informés de ses approches. Le bruit de cette invasion ne se répandit même que fort tard dans la ville, et alors les habitants se trouvèrent si étonnés, que la plupart, ramassant à la hâte ce qu'ils avoient de plus précieux, se retirèrent sur l'heure. Les autres en petit nombre prirent les armes, et allerent fondre sur l'ennemi qu'ils ne purent chasser; mais par cette défense, ils donnèrent le temps à ceux qui fuyoient de se mettre en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville, tous les autres s'étant retirés à Messène avec leurs femmes et leurs enfants avant qu'on pût penser à les poursuivre. La plupart même de ceux qui s'étoient mis en défense et qui combattoient pour la ville, se sauvèrent aussi, et il n'y en eut que fort peu de pris, parmi lesquels se trouvèrent Lysandridas et Théoridas, les deux plus nobles et les plus puissants personnages qui fussent parmi les Mégalopolitains. C'est pourquoi ceux qui les avoient fait prisonniers les menèrent d'abord à Cléomène.

D'aussi loin que Lysandridas l'aperçut, il lui cria : « Roi de Sparte, vous avez aujour-

« d'hui une grande occasion de vous couvrir « de gloire, en faisant une action encore plus « belle et plus royale que celle que vous venez « d'exécuter ». Cléomène, qui se douta bien de la prière qu'il vouloit lui faire, lui répondit : « Que voulez-vous donc me dire, Lysandridas; car sans doute vous ne me demanderez pas que je vous rende la ville? « Au contraire, lui repartit Lysandridas, « c'est cela même que je vous demande, que « vous ne ruiniez point cette ville, mais que « vous la remplissiez d'amis et d'alliés sûrs et « fidèles, en rendant aux Mégalopolitains leur « patrie, et en devenant le sauveur de tout « ce peuple qui en est sorti ». Cléomène, après avoir gardé quelques moments le silence : « Il est difficile, dit-il, de s'assurer « de ce que vous me dites là; mais à Sparte, « ce qui est glorieux l'emporte toujours sur « ce qui est utile ». En finissant ces mots, il envoya les deux prisonniers à Messène avec un héraut, pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendoit leur ville, à condition qu'ils renonceroient à la ligue des Achéens, et qu'ils deviendroient amis et confédérés de Sparte. Philopœmen les empêcha d'accepter ces conditions si douces et si humaines, en les détournant de rompre l'alliance avec l'Achaïe 44, se mit à calomnier Cléo-

mène, et à l'accuser « de chercher moins à « leur rendre la ville, qu'à avoir avec la ville « tous les habitants ». En même temps il chassa Théoridas et Lysandridas de Messène. C'est ce même Philopœmen qui fut ensuite le premier des Achéens, et qui acquit parmi les Grecs une très-grande gloire, comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Cléomène, qui jusque-là non seulement avoit épargné la ville, mais l'avoit conservée avec tant de soin qu'aucun n'auroit osé toucher à la moindre chose, fut si irrité et entra dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les statues et les tableaux; et après avoir détruit et rasé la plus grande partie de ses murailles et de ses quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte, et ramena ses troupes dans la crainte qu'Antigonus et les Achéens ne vinssent l'attaquer. Ils ne firent cependant aucun mouvement; car ils étoient à Ægium, où ils tenoient un conseil général; mais Aratus, informé de ce qui venoit d'arriver, se rendit aussitôt à l'assemblée, monta à la tribune, et pleura longtemps, tenant un pan de sa robe devant son visage. Tout le peuple étonné lui ordonna de déclarer le sujet de ses larmes; et il leur dit: « Mégalopolis a été prise et détruite par « Cléomène ».

A cette nouvelle l'assemblée se sépara, les Achéens étant consternés de ce malheur si subit et de la grandeur de cette perte. Antigonus fit tous ses efforts pour marcher au secours de cette place; mais comme ses troupes dispersées dans leurs quartiers d'hiver ne s'assembloient que fort lentement, et que l'affaire pressoit, il leur donna l'ordre de rester, et alla à Argos avec un petit nombre de soldats. Cependant la seconde tentative de Cléomène parut entreprise avec une audace pleine de témérité et de folie, mais elle fut au contraire conçue avec beaucoup de prévoyance et de bon sens, comme l'écrit Polybe 45. Car sachant, dit-il, que les Macédoniens étoient dispersés dans leurs quartiers, et qu'Antigonus passoit l'hiver à Argos avec ses amis, et n'avoit avec lui qu'un très-petit nombre de soldats étrangers, il se jeta dans les terres d'Argos. Il faisoit ce raisonnement en lui-même, ou qu'Antigonus piqué de honte hasarderoit le combat, et seroit sûrement vaincu, ou que, s'il refusoit de combattre, il le décrieroit et le perdroit de réputation auprès des Achéens. Et cela arriva; car comme il ravageoit tout le pays, et qu'il emportoit et emmenoit tout ce qu'il trouvoit sur son chemin, les Argiens, irrités et perdant patience, s'assembloient à la porte du roi, criant après lui

pour le presser de combattre ou de céder le commandement à de plus vaillants. Mais Antigonus, en capitaine prudent et sage, persuadé que la honte consistoit, non à se voir injurié par des étrangers, mais à s'exposer témérairement et sans raison, et à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer à la fortune, refusa de sortir et demeura ferme dans sa première résolution de ne point combattre. Cléomène mena donc ses troupes jusqu'au pied des murailles d'Argos; et après avoir impunément et sans aucune crainte saccagé et ruiné tout le plat-pays, il reprit le chemin de Sparte.

Peu de temps après, sur l'avis qu'Antigonus s'étoit avancé jusqu'à Tégée, pour entrer de là dans la Laconie, il assembla promptement son armée; et prenant un autre chemin, le lendemain à la pointe du jour, il parut encore aux portes d'Argos, faisant le dégât dans la plaine, non en fourrageant et en coupant les blés avec des faucilles ou des épées, comme on fait ordinairement, mais en les abattant avec de grandes perches faites en formes d'épées courbées, de sorte que ses soldats en ne faisant que jouer et que badiner dans leur marche, renversoient et détruisoient tous les blés. Quand ils furent près du Gymnase, appelé Cyllabaris, ils vou-

lurent y mettre le feu : mais Cléomène s'y opposa, disant que ce qu'il avoit fait à Mégalopolis avoit été plutôt un emportement de colère, qu'une bonne et belle action. Antigonus s'en étant retourné à Argos, et ayant occupé tous les coteaux et toutes les hauteurs des environs avec ses troupes, Cléomène, pour paroître n'en tenir aucun compte, et le mépriser, envoya des hérauts à la ville demander les clefs du temple de Junon, comme pour y faire un sacrifice à la déesse avant que de s'en retourner. S'étant ainsi moqué des Argiens et d'Antigonus, et ayant fait son sacrifice au-dessous du temple qui étoit fermé [46], il ramena son armée à Phlionte ; de là, il chassa les troupes qui gardoient Ologonte (*a*); et descendit le long d'Orchomène, ayant non seulement relevé le courage et l'audace de ses concitoyens, mais tiré de ses ennemis mêmes cette louange, qu'il étoit un excellent général, et très-digne et très-capable de conduire les affaires les plus grandes et les plus difficiles. Car avec les forces d'une seule ville, d'avoir résisté à la fois à toute la puissance des Macédoniens, à tout le Péloponèse et aux fonds immenses fournis par le roi, et de n'avoir pas seulement conservé la Laconie en-

(*a*) Petite ville d'Arcadie : Polybe l'appelle *Ologyntus*.

tière et hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir fourragées, et de leur avoir pris de si fortes villes, ce n'est pas un exploit d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune.

Celui qui a dit le premier que l'argent étoit le nerf des affaires, semble l'avoir dit par rapport à la guerre principalement. Et l'orateur Demadès, comme les Athéniens ordonnoient un jour qu'on équipât des galères et qu'on s'embarquât, quoiqu'ils n'eussent point d'argent, dit fort bien : « Qu'avant que de « penser à s'embarquer, il falloit penser à « pétrir (*a*) ». On rapporte aussi que l'ancien Archidamus, un peu avant le commencement de la guerre du Péloponèse, se trouvant pressé par les alliés pour régler ce que chacun devoit contribuer pour sa part, répondit, « que « la guerre ne se nourrissoit pas avec des « fonds arrêtés et fixes ». Or, comme les athlètes qui se sont long-temps exercés terrassent à la longue et surmontent ceux qui n'ont en partage que l'adresse et l'agilité, de même Antigonus, se présentant à cette guerre avec tous les fonds nécessaires pour la sou-

(*a*) Il veut dire qu'avant de s'embarquer, il faut avoir toutes les provisions et toutes les munitions nécessaires. *A. L. D.*

tenir, fatigua et défit enfin Cléomène, qui ne payoit que modiquement et avec peine la solde à ses soldats étrangers, et l'entretien de ses propres troupes. Car du reste, les circonstances étoient favorables pour Cléomène, les affaires d'Antigonus se trouvant en si mauvais état, qu'elles le rappeloient dans son royaume.

En effet les Barbares, profitant de son absence, couroient et ravageoient toute la Macédoine; les Illyriens surtout y étoient descendus des hautes parties du nord avec une grosse armée, et inondoient tout le pays; de sorte que les Macédoniens, au désespoir de se voir saccager, envoyèrent presser Antigonus de venir les défendre. Et on peut presque assurer que si ces courriers fussent arrivés un moment avant le combat, et lui eussent rendu leurs lettres, il se seroit retiré sur l'heure, et auroit laissé là les Achéens. Mais la fortune, qui décide des plus grandes affaires, et qui en décide souvent par un seul petit instant, qui, étant manqué, produiroit des événements tout contraires, marqua en cette occasion quel est le poids et la force d'un seul moment [47]. Car aussitôt après la bataille de Sellasie [48], où Cléomène venoit d'être défait et de perdre sa ville, on vit arriver les courriers qui venoient rappeler Antigonus. Cette circonstance rendit encore plus déplorable le

malheur de Cléomène; car s'il eût attendu deux jours seulement, et qu'il eût amusé Antigonus en éludant le combat, il n'eût pas eu besoin de tirer l'épée, et après la retraite des Macédoniens, il auroit réduit les Achéens à traiter avec lui aux conditions qu'il auroit voulu. Mais comme je l'ai déjà dit, le manque d'argent l'ayant obligé de mettre toutes ses espérances dans les armes, il fut forcé de combattre avec vingt mille hommes, comme Polybe l'écrit, contre trente mille. Dans ce grand danger, Cléomène se montra un capitaine digne d'admiration. Il fut aussi merveilleusement secondé par ses concitoyens qui firent paroître un grand courage, et il n'eut pas sujet de se plaindre de ses troupes étrangères qui combattirent très-vaillamment; mais il fut défait par l'armure des ennemis beaucoup meilleure que celle de ses troupes, et par l'impétuosité et le poids de la phalange des Macédoniens.

Phylarque ajoute qu'il y eut aussi de la trahison, et que ce fut ce qui ruina le plus les affaires de Cléomène; car Antigonus avoit donné ordre à ses Illyriens et à ses Acarnaniens d'environner secrètement et d'envelopper une des ailes de Cléomène, qui étoit commandée par son frère Euclydas, pendant qu'il rangeroit en bataille ses autres troupes.

Cléomène, qui observoit tout de dessus la montagne où il étoit, ne voyant nulle part les armes des Illyriens et des Acarnaniens, se douta qu'Antigonus les faisoit servir à quelque stratagème. Il fit donc appeler Damotelès qui commandoit un corps pour veiller à la garde du camp, et pour empêcher les embûches et les surprises, il lui commanda de bien voir et de bien examiner en quel état étoient les derrières de l'armée, et de visiter le tour du camp. Damotelès, qui, à ce que l'on dit, avoit déjà été corrompu par argent, lui dit, « qu'il n'avoit que faire de se mettre en peine « de ses derrières, que tout y alloit bien, et « qu'il pensât seulement à ceux qu'il avoit en « tête pour les bien repousser ». Cléomène, rassuré par ce rapport, marcha tête baissée contre Antigonus. Ses Spartiates firent une charge si soutenue, qu'ils forcèrent les Macédoniens à reculer jusqu'à cinq stades (*a*), en les pressant toujours avec la plus grande vigueur; mais en même temps il aperçut sur l'autre montagne son frère enveloppé par les Acarnaniens et les Illyriens. A cette vue il s'arrête, et comprenant bien le danger où étoit cette aile, il s'écrie, « Tu es perdu, ô « mon frère, tu es perdu; mais tu meurs en « vaillant homme 49, et ta vertu sera éter-

(*a*) Six cent vingt-cinq pas.

« nellement l'exemple que nos jeunes Spar-« tiates se proposeront, et le sujet des éloges « et des chants de nos femmes ». Tout le corps que commandoit Euclidas, ayant donc été passé au fil de l'épée avec lui, ceux qui les avoient défaits tournèrent leurs armes contre Cléomène, qui, voyant ses gens dans un tel désordre, et si effrayés qu'ils n'avoient plus le courage de faire aucune résistance, se sauva par la fuite. On dit que la plupart des troupes étrangères périrent à cette bataille, et que, de six mille Lacédémoniens, il ne s'en sauva que deux cents.

Cléomène arrivé à Sparte, conseilla à ses concitoyens de recevoir Antigonus; et leur dit: « que, si en vivant ou en mourant il pou-« voit faire quelque chose qui fût utile à Sparte, « il le feroit avec un très-grand plaisir ». Comme il vit que les femmes couroient au-devant de ceux qui s'étoient sauvés avec lui, qu'elles prenoient leurs armes, et qu'elles leur présentoient des coupes de vin, il se retira dans sa maison. Une jeune esclave qu'il avoit prise à Mégalopolis, qui étoit de condition libre, et qui le servoit depuis la mort de sa femme, courut à lui selon sa coutume, pour lui rendre les services dont il avoit besoin au retour d'un combat; mais il ne voulut ni boire quoiqu'il eût grand soif, ni s'asseoir, quoi-

qu'il fût très-las; il s'appuya tout armé sur une colonne, la tête sur le coude, et après qu'il se fut reposé quelques moments, en repassant dans sa tête tous les divers partis qu'il pouvoit prendre, tout d'un coup il sortit et se rendit avec ses amis au port de Gythium (*a*); là s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer, il mit promptement à la voile.

A peine étoit-il parti, qu'Antigonus arriva devant Sparte, dont il s'empara. Après avoir traité les habitants avec toute sorte de douceur et d'humanité, sans outrager et avilir la fierté et la dignité de Sparte, mais au contraire en lui rendant ses lois et son gouvernement, et après avoir sacrifié aux Dieux de la ville, Antigonus s'en retourna le troisième jour, sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, et que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le pays. Il étoit d'ailleurs déjà attaqué d'une maladie grave qui dégénéra en une phtisie totale et en une entière dissolution du sang. Il ne se laissa pourtant point abattre par le mal, mais il lui résista et trouva encore en lui des forces pour soutenir de nouveaux

(*a*) Petite ville au sud de la Laconie, près de l'embouchure de l'Eurotas; elle servoit de port à Sparte. *A. L. D.*

combats dans son propre royaume, et pour mourir plus glorieusement après une grande victoire et un grand carnage des Barbares. Phylarque écrit, et cela est vraisemblable, que, dans la bataille qu'il gagna contre les Illyriens dans la Macédoine, il cria tant et avec si grand effort, qu'il se rompit une veine; et dans les écoles 50 on entendoit dire publiquement qu'après sa victoire, en criant dans les transports de sa joie, *ô la belle, ô l'heureuse journée!* il lui prit une hémorragie, et que ce symptôme fut suivi d'une fièvre continue très-violente dont il mourut. Voilà ce que nous avions à dire d'Antigonus.

Cléomène étant parti de l'île de Cythère (*a*), aborda à une autre île appelée Ægialie (*b*); et comme il étoit sur le point de passer de là à Cyrène (*c*), un de ses amis, appelé Théry-cion, homme qui avoit témoigné beaucoup d'audace et de courage dans toutes les actions de la guerre, et marqué beaucoup de fierté et de hauteur dans tous ses discours, le tirant en particulier, lui dit: « Roi de Sparte, nous « avons tous deux fui la plus belle de toutes « les morts, celle que l'on obtient dans le

(*a*) Ile au bas de la Laconie.

(*b*) Ile à l'orient de Cythère.

(*c*) En Afrique. *A. L. D.*

« combat. Cependant tout le monde nous a
« entendu dire que jamais Antigonus ne
« vaincroit le roi des Spartiates, qu'après l'a-
« voir tué. Nous avons encore en notre pou-
« voir une autre mort qui, après celle-là, est
« la seconde en gloire et en vertu. Quel but rai-
« sonnable peut avoir notre navigation? Pour-
« quoi fuir une mort qui est près de nous,
« pour en aller chercher une qui est loin? Car
« s'il n'est pas honteux à des descendants
« d'Hercule d'être soumis aux descendants de
« Philippe et d'Alexandre, épargnons-nous
« cette longue navigation, en nous remettant
« entre les mains d'Antigonus qui doit être
« autant au-dessus de Ptolémée, que les Ma-
« cédoniens sont au-dessus des Egyptiens. Si
« nous dédaignons d'obéir à ceux qui nous
« ont vaincus par la force des armes, pourquoi
« reconnoîtrons-nous pour maître celui qui
« ne nous a pas vaincus? Et pouvant ne nous
« montrer qu'inférieurs à un seul, pourquoi
« nous montrer inférieurs à deux, à Antigo-
« nus que nous fuyons, et à Ptolémée à qui
« nous allons faire la cour? Dirons-nous que
« nous allons en Egypte à cause de la reine
« votre mère qui y est en otage? Vraiment ce
« sera un spectacle bien beau pour elle, et
« qui lui fera grand plaisir, quand elle mon-
« trera aux femmes de Ptolémée son fils de-

« venu fugitif et prisonnier, de roi qu'il étoit!
« Pendant que nous sommes donc encore
« maîtres de nos épées, et que nous avons
« encore le bonheur de voir la Laconie de
« nos propres yeux, délivrons-nous de cette
« infortune, et justifions-nous par là auprès
« de ceux qui sont morts dans les champs de
« Sellasie, pour la liberté de Sparte, à moins
« que nous n'aimions mieux nous tenir lâche-
« ment en Egypte pour y apprendre quel sera
« celui qu'Antigonus aura laissé à Sparte pour
« son satrape et son lieutenant ».

Thérycion ayant ainsi parlé, Cléomène lui répondit : « Méchant et lâche que tu es, tu
« crois donc que parce que tu poursuis la mort
« qui est la plus aisée de toutes les choses hu-
« maines, et celle qui est toujours en notre
« pouvoir, tu es magnanime et généreux, et
« tu ne vois pas que tu veux échapper par
« une fuite encore plus honteuse que la pre-
« mière. On a souvent vu des gens qui valoient
« mieux que nous, céder à leurs ennemis, ou
« trompés par la fortune, ou accablés par le
« nombre. Mais celui qui cède aux travaux,
« aux fatigues, aux louanges ou aux blâmes
« des hommes, celui-là est vaincu par sa pro-
« pre foiblesse et par sa seule lâcheté, car il
« faut que la mort que l'on choisit ne soit pas
« la suite d'une action, mais une action mê-

« me, n'y ayant rien de plus honteux que de « ne vivre et de ne mourir que pour soi [51]. Et « c'est pourtant à cela que tu nous exhortes, « en nous pressant de nous délivrer de nos « malheurs présents sans rien faire de beau « ni d'utile. Je suis d'un avis bien différent, « je crois que ni toi ni moi ne devons aban- « donner l'espérance d'être encore utiles à « notre patrie. Quand cette espérance nous « manquera, alors il nous sera aisé de mou- « rir si nous en avons tant d'envie ».

Thérycion ne répliqua point; mais à la première occasion favorable qu'il trouva pour s'éloigner de Cléomène, il s'écarta sur le rivage, et se tua de sa propre main. Cléomène étant parti de ce même rivage, aborda en Afrique, et escorté par les officiers du roi, il arriva à Alexandrie. Quand il salua le roi pour la première fois, il en reçut un accueil fort ordinaire et sans aucune distinction marquée. Mais quand il eût donné des preuves de son grand sens, qu'il se fut montré homme sage, qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise et la simplicité Laconique, assaisonnées d'une grâce pleine d'une honnête liberté et d'une fierté noble qui l'empêchoit de déshonorer la grandeur de sa naissance, et de plier sous les coups de la for-

tune, et que par cette conduite il eût paru plus agréable que les courtisans, qui ne cherchoient qu'à plaire par leurs flatteries et par leurs bassesses, alors Ptolémée fut saisi de honte et de repentir d'avoir négligé un si grand personnage, et de l'avoir abandonné à Antigonus, qui, par sa défaite, avoit acquis beaucoup de réputation et augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler Cléomène par toutes sortes d'honneurs et de caresses, le rassura et l'encouragea en lui promettant qu'il le renverroit en Grèce avec une flotte et de l'argent, et qu'il le rétabliroit sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talents (*a*) par an, dont il s'entretint et entretint ses amis très-simplement et très-sobrement, épargnant tout le reste pour l'employer à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Grèce en Egypte.

Mais le vieux Ptolémée mourut (*b*) avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléomène de le renvoyer en Grèce, et la nouvelle cour étant tombée dans la dissolution, l'intempérance et la domination des femmes, les affaires de Cléomène furent

(*a*) Environ 118,519 fr. *A. L. D.*

(*b*) Ptolémée Evergète I mourut la dernière année de l'olympiade cxj, l'an 210 avant l'ère chrétienne.

abandonnées. Le nouveau roi (*a*) lui-même étoit si corrompu par ces infames débauches, que lorsqu'il étoit le plus sobre et du sens le plus rassis, il passoit son temps à célébrer des fêtes et des sacrifices, et à courir dans son palais en battant le tambourin pour assembler son monde, et laissoit gouverner ses affaires les plus importantes par une courtisane, nommée Agathocléa, qui étoit sa maîtresse, par la mère de cette courtisane, et par un nommé Oenantes, qui étoit le ministre infâme de ses plaisirs. Cependant dans le commencement de son règne, il ne laissa pas de se servir de Cléomène; car, comme il craignoit son frère Magas, qui, à cause de sa mère, avoit beaucoup de crédit et de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cléomène, et l'admit dans ses conseils les plus secrets, où il cherchoit les moyens de se défaire de son frère. Mais, quoique tous les autres fussent d'avis qu'il devoit le faire mourir, Cléomène seul s'y opposa, disant: « Qu'il « vaudroit encore mieux, s'il étoit possible, « donner plusieurs autres frères au roi, pour « plus grande sûreté de sa personne, et pour « partager entre eux les affaires du gouvernement, qui en seroient mieux administrées [52].

(*a*) Ptolémée Philopator. *A. L. D.*

Sur cela, Sosibius, celui des amis du prince qui avoit le plus de pouvoir, ayant dit : « qu'on « ne pouvoit nullement s'assurer de la fidélité « des soldats étrangers pendant que Magas « seroit en vie », Cléomène lui répondit : « qu'à cet égard, il n'avoit qu'à être en re- « pos, parce que, parmi cette milice étran- « gère, il y avoit plus de trois mille soldats du « Péloponèse, qui dépendoient entièrement « de lui, et qui, au premier signal qu'il leur « donneroit, ne manqueroient pas d'accourir « avec leurs armes, tout prêts à exécuter ce « qu'il ordonneroit ». Cette réponse persuada sur l'heure de la sincérité de son affection pour le roi, et donna une grande idée de sa puissance. Mais bientôt après, la foiblesse de Ptolémée augmentant sa timidité et sa défiance, et comme il arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point de sens, que le parti le plus sûr leur paroît toujours de craindre tout et de se défier de tout, ces mêmes paroles rendirent Cléomène redoutable à toute la cour, comme un homme qui avoit beaucoup de pouvoir et d'autorité sur les soldats étrangers. Il y avoit même plusieurs de ces courtisans qui disoient que Cléomène étoit un lion parmi un troupeau de brebis. En effet, il paroissoit tel dans toutes ses manières à ces hommes ; car il les regardoit avec un air ferme et in-

épide, et observoit avec soin tout ce qui se
assoit.

Enfin, il se lassa de demander des vais-
aux et des troupes; mais ayant appris qu'An-
gonus étoit mort, que les Achéens étoient
ngagés dans une grande guerre contre les
Etoliens, et que les affaires le demandoient
t l'appeloient, tout le Péloponèse étant dans
e trouble et dans la discorde, alors il de-
nanda qu'on le renvoyât seul avec ses amis,
t c'est ce qu'il ne put obtenir. Il ne put
nême avoir audience du roi, qui passoit les
ours et les nuits avec ses femmes dans les
eux et dans les débauches. Sosibius, qui
étoit le principal ministre, et en qui le prince
e reposoit du soin de toutes ses affaires,
voyoit bien que Cléomène, retenu contre sa
volonté, seroit dangereux et redoutable, et
que renvoyé, il devoit être fort suspect; car
on devoit tout craindre de son audace et de
son ambition qui le portoient à tout entre-
prendre, et de la connoissance qu'il avoit de
la foiblesse et de la maladie du gouvernement.
En effet, il n'y avoit ni présents ni largesses
qui pussent adoucir ce naturel; mais comme
on dit que le bœuf sacré que les Egyptiens
adorent sous le nom d'Apis, au milieu de la
plus abondante pâture, et lorsqu'il semble le
plus vivre dans les délices, n'oublie pourtant

point la vie qui lui est naturelle, et désire de courir et de bondir dans les campagnes, et fait visiblement connoître qu'il ne peut souffrir d'être retenu entre les mains du prêtre qui a le soin de le garder et de le servir, Cléomène de même ne prenoit aucun plaisir à la vie molle et délicieuse qu'il menoit; mais, comme Homère dit d'Achille, « il se laissoit « dévorer à la tristesse, en demeurant dans « son quartier sans action, et soupiroit après « les alarmes et les combats (*a*).

Les affaires de Cléomène étant en cet état, Nicagoras le Messénien arrive à Alexandrie. C'étoit un homme qui haïssoit mortellement Cléomène, mais il faisoit semblant d'être de ses amis. Il lui avoit autrefois vendu une jolie maison de campagne, et n'en avoit pas été payé, soit que Cléomène eût manqué d'argent, soit qu'il n'eût pas eu le temps d'acquitter cette dette, ou que les guerres qui survinrent l'en eussent empêché. Cléomène le vit comme il débarquoit, car il se promenoit alors par hasard sur le quai qui bordoit le rivage; il le salua avec amitié et lui demanda *quelles affaires l'amenoient en Egypte*. Nicagoras, lui ayant rendu son salut avec de grandes marques d'affection, lui répondit qu'il ame-

(*a*) Iliade, I, v. 491. *A. L. D.*

oit au roi de très-beaux chevaux de guerre; léomène se mettant à rire, lui dit : « Il vaudroit mieux pour toi que tu lui eusses amené des baladines, des chanteuses et des courtisanes; car voilà les choses dont le roi est présentement le plus curieux. Nicagoas sourit alors à ce mot de Cléomène; mais uelques jours après, il lui fit souvenir de la etite maison qu'il lui avoit vendue, et le pria le lui en donner le prix sans autre délai, 'assurant, « qu'il ne l'importuneroit pas s'il n'avoit fait une perte considérable dans la vente de ses marchandises ». Cléomène lui épondit qu'il ne lui restoit pas la moindre chose de la pension que le roi lui donnoit. Nicagoras, affligé et fâché de ce refus, alla sur l'heure rapporter à Sosibius la raillerie de Cléomène. Sosibius le reçut avec grand plaisir; mais cherchant un sujet plus grave et plus capable d'irriter le roi, il persuada à Nicagoras d'écrire en partant une lettre au roi contre Cléomène, pour lui donner avis qu'il avoit résolu, s'il lui donnoit des vaisseaux et des troupes, de se rendre maître de Cyrène. Nicagoras écrivit cette lettre et s'embarqua en même temps. Quatre jours après son départ, Sosibius porta au roi Ptolémée cette lettre, comme s'il ne venoit que de la recevoir, et ayant par là mis ce jeune prince

en fureur contre Cléomène, il lui conseil de l'enfermer dans une maison spacieuse, de lui fournir toujours le même entretier, mais de lui ôter tout moyen de sortir et s'échapper.

Ce traitement affligea extrêmement Cléomène; mais il conçut encore de plus ma-vaises espérances pour l'avenir sur une aven-ture qui lui arriva. Ptolémée, fils de Chry-sermus, un des grands amis du roi, avo toujours bien traité Cléomène; ils avoient entre eux un grand commerce, et ils voient ensemble avec beaucoup de familiarit Cléomène l'ayant envoyé prier de le ve voir, il y alla, lui parla avec assez de modéra-tion et de douceur, tâchant de calmer soupçons, et de justifier la conduite du ro son égard. Quand il sortit, il ne prit garde que Cléomène le suivoit jusqu'à la port là il réprimanda fortement les gardes, « de « qu'ils surveilloient avec beaucoup de nég-« gence une bête féroce, qu'on auroit bien « la peine à reprendre si elle échappoit Cléomène, qui l'avoit entendu, se retira promp-tement avant que Ptolémée pût s'apercevo qu'il l'avoit suivi, et alla conter à ses amis aventure. D'abord ils perdirent tous l'espe-rance qu'ils avoient conçue en arrivant; e pleins de colère, ils résolurent de repouss

ar les armes l'injustice et l'insolence de Pto-
émée, de mourir d'une manière digne de
parte, et de ne pas attendre, comme des
ictimes engraissées, qu'on vînt les immoler;
ar ils trouvoient très-indigne et très-hon-
eux que Cléomène, qui avoit dédaigné de
'accommoder avec Antigonus, grand homme
e guerre, et vaillant de sa personne, se tînt
à dans l'inaction, attendant qu'un roi bate-
eur trouvât le loisir de quitter son tambou-
in, et d'interrompre ses débauches et ses
lanses, pour venir ordonner sa mort.

Cette résolution prise, et le roi étant allé
e jour-là à Canope (*a*), les amis de Cléo-
nène firent courir le bruit par toute la ville
que le prince avoit résolu de le tirer de sa
prison; en conséquence de ce bruit, comme
c'est la coutume des rois d'Egypte, quand
ls veulent élargir un prisonnier, de lui en-
voyer la veille un souper et de grands pré-
ents, les amis de Cléomène avoient eu soin
le préparer un festin et des présents qu'ils
ui envoyèrent en trompant les gardes et en
eur faisant croire que c'étoit de la part du
oi. Cléomène, la tête couronnée de fleurs,
it un sacrifice aux Dieux, envoya à ses gardes
le bonnes portions de ce sacrifice, et se met-

(*a*) Ville à l'embouchure la plus occidentale du
Nil, et qui portoit son nom. *A. L. D.*

tant à table, fit grande chère avec ses amis. On dit qu'il commença l'entreprise plutôt qu'il n'avoit résolu, parce qu'il s'apperçut qu'un des domestiques qui savoit tout le projet, étoit sorti et étoit allé voir une femme qu'il aimoit. Craignant donc d'être découvert, et voyant qu'il étoit déjà près de midi et que les gardes étoient encore endormis par suite de leur débauche de la nuit, il prit sa cotte-d'armes dont il avoit décousu la manche droite, et sortit l'épée à la main, avec ses amis équipés de même, au nombre de treize. Hippotas, qui étoit boîteux, et un de ces treize, sortit avec eux, et marcha d'abord assez vite; mais voyant qu'ils ralentissoient leurs pas pour l'attendre, il les pria « de le « tuer et de ne pas manquer leur entreprise « pour un homme foible qui ne pouvoit être « d'aucun secours ». Par bonne fortune, ils rencontrèrent près la porte un homme d'Alexandrie qui menoit un cheval; ils prirent le cheval, et l'ayant donné à Hippotas, ils coururent dans toutes les rues, exhortant et encourageant le peuple à la liberté. Mais tout ce peuple n'avoit de force et de courage que pour louer et admirer l'audace de Cléomène, et personne n'osa le suivre ni lui donner le moindre secours. Ptolémée, fils de Chrysermus, sortant du palais, fut attaqué par trois

le la troupe qui le tuèrent. Un autre Ptolémée, à qui la garde de la ville d'Alexandrie :toit confiée, étant sorti contre eux sur son :har, environné de ses domestiques et de ses ;ardes, ils allèrent à sa rencontre, écartèrent l'abord la foule qui l'accompagnoit, et l'ayant iré de son char, ils le tuèrent sur la place; :nsuite ils prirent le chemin de la citadelle lans le dessein d'enfoncer les portes de la)rison, et de se servir d'un grand nombre de)risonniers qui y étoient détenus. Mais les ;éoliers et les gardes les avoient prévenus, et ıvoient bien muni et barricadé les portes, de orte que Cléomène, déchu de cette espérance, :rra de tous côtés dans la ville, sans que perionne se présentât pour le suivre ni pour le :ombattre; tous saisis de frayeur prenoient .a fuite à son approche.

Alors Cléomène, qui vit bien qu'il falloit renoncer à son entreprise, se tourna vers ses amis, et leur dit : « Mes amis, il ne faut pas « s'étonner que des femmes commandent ici « à des hommes qui fuient la liberté », et les exhorta tous à mourir généreusement et d'une manière qui répondît à la grandeur des choses qu'ils avoient faites. Hippotas fut tué le premier à sa prière par un des plus jeunes de la troupe; tous les autres ensuite se tuèrent généreusement eux-mêmes, à l'exception de

Pantéus qui le premier étoit entré dans la ville de Mégalopolis. C'étoit un jeune homme très-beau, très-bien fait, à la fleur de son âge, et plus heureusement né qu'aucun des autres jeunes gens pour la discipline laconique, et ses grandes qualités avoient inspiré au roi Cléomène la plus tendre amitié pour lui. Ce prince lui ordonna que, quand il le verroit tombé mort, et tous les autres avec lui, alors il se tuât lui-même le dernier. Tous les autres s'étant donc passé l'épée au travers du corps et étant étendus par terre, Pantéus les alla visiter l'un après l'autre, et les sondant avec la pointe de son épée, il voulut s'assurer s'il n'y en avoit pas quelqu'un qui fût encore en vie. En piquant Cléomène au talon, il aperçut quelque contorsion sur son visage, il le baisa, s'assit auprès de lui, et attendit qu'il fût expiré; et après l'avoir embrassé, il se tua sur son corps. Ainsi finit Cléomène, après avoir régné seize années à Sparte, et s'être montré aussi grand homme que nous venons de le peindre.

Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans la ville, Cratésicléa sa mère, quoique femme d'un grand courage, ne conserva pas sa magnanimité contre ce grand coup de la fortune ennemie; et embrassant les deux enfants de Cléomène, elle se mit à déplorer ses

alheurs. L'aîné s'étant débarrassé de ses
ains, monta sur le toit, et sans que personne
en doutât, il se jeta en bas la tête la pre-
ière : il fut tout meurtri, mais il n'en mou-
it pas; on le releva malgré ses cris et mal-
ré la fureur où il étoit de ce qu'on l'empêchoit
e mourir. Le roi Ptolémée, informé de cet
vénement, ordonna qu'on mît en croix le
orps de Cléomène, après l'avoir enveloppé
e peaux pour le garantir des bêtes, et qu'on
it mourir ses enfants avec sa mère, et toutes
es femmes qui l'accompagnoient. L'épouse
e Pantéus étoit de ce nombre; c'étoit une
emme d'une grande beauté et d'une taille
najestueuse, il n'y avoit pas long-temps
u'elle avoit épousé Pantéus, et ils étoient
ncore dans les premiers feux de leur amour,
orsqu'ils tombèrent dans cette infortune.
Quand Pantéus partit de Sparte avec Cléo-
nène, et qu'elle voulut s'embarquer avec lui,
es parents l'en empêchèrent; et l'ayant ren-
ermée malgré elle, ils la gardoient soigneu-
ement. Mais peu de jours après, ayant trou-
vé le moyen d'avoir un cheval et quelque
peu d'argent, elle s'enfuit une nuit, gagna à
oute bride le port de Ténare, s'embarqua
sur le premier vaisseau, alla trouver son
mari en Egypte, et là elle partagea tranquille-
ment et même gaîment avec lui la vie mal-

heureuse qu'il menoit dans cette terre étrangère. Quand les soldats menèrent Cratésicléa au supplice, elle la soutenoit et lui portoit elle-même la robe, pour l'aider à marcher, en l'exhortant à montrer en cette occassion toute sa fermeté et sa constance, quoiqu'elle ne demandât pas d'autre grâce, que de mourir avant ses enfants. Malgré ses prières, quand on fut arrivé au lieu ou l'on avoit coutume de faire ces exécutions, les exécuteurs égorgèrent d'abord ses petits-fils à ses yeux, et l'égorgèrent ensuite, sans que jamais dans cette affreuse extrémité elle prononcât d'autre parole que celle-ci : *Ah! mes enfants, où êtes-vous venus?*

La femme de Pantéus, qui étoit grande et forte, ceignant sa robe, sans proférer une seule parole et sans marquer le moindre trouble, prit soin avec les linges qui lui restoient d'envelopper et d'ensevelir toutes ces femmes à mesure qu'elles étoient exécutées. Et quand son tour vint de mourir après toutes les autres; elle s'ajusta elle-même, baissa sa robe, sans permettre qu'aucun autre l'approchât, ni la vit même, que l'exécuteur, et mourut ainsi avec un courage héroïque, sans avoir besoin que personne lui rendît ce dernier office d'envelopper et de couvrir son corps après sa mort, tant elle fut soigneuse de garder

ans la mort même la pudeur et l'honnêteté, t de munir et de remparer son corps de la même décence qu'elle avoit conservée toute a vie. Ainsi Lacédémone, dans cette sanlante tragédie où les femmes entrèrent en ice contre les hommes, et disputèrent avec ux à qui supporteroit plus courageusement a mort, fit voir par cet exemple sensible et mémorable, qu'il n'est jamais au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

Quelques jours après, ceux qui gardoient le corps de Cléomène sur la croix [53], virent un grand serpent entortillé autour de sa tête, et qui lui couvroit tout le visage; de sorte qu'aucun oiseau de proie ne pouvoit en approcher [54]. Ce prodige jeta la superstition et la frayeur dans l'esprit du roi, et donna occasion aux femmes de la cour de faire des sacrifices d'expiation et de purification, ne doutant point qu'on n'eût fait mourir un homme aimé des Dieux, et supérieur à la nature humaine. Tout le peuple d'Alexandrie courut même en foule sur le lieu; et pour apaiser les mânes de Cléomène, il l'invoquoit en l'appelant héros et fils des Dieux, jusqu'à ce que des gens plus éclairés dans les causes naturelles, vinrent calmer leur superstition et leur crainte, en leur enseignant que comme les corps des bœufs quand ils sont en putré-

faction, engendrent des abeilles [55], ceux des chevaux, des guêpes [56], et ceux des ânes des escarbots; de même du corps des hommes, quand la liqueur qui compose la moëlle du dos est arrêtée et figée, il s'en engendre des serpents [57]. Et c'est sur cette expérience que les anciens ont choisi sur tous les animaux le serpent pour l'approprier à l'homme.

FIN DE LA VIE D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

NOTES.

1 C'EST une vérité que Plutarque met encore dans [un] grand jour dans le Traité : Comment il faut [q]u'un philosophe converse avec les princes. « L'homme de bon sens, dit-il, qui se mêlera du gouvernement, ne désirera qu'autant de gloire qu'il lui en faut pour exécuter de grandes actions, par la confiance qu'elle lui attire ; car il n'est ni agréable ni facile de servir des gens qui ne le veulent pas, et c'est la confiance qui excite la volonté. Il en est de la gloire comme de la lumière ; la lumière est un plus grand bien pour ceux qui voient que pour ceux qui sont vus ; la gloire de même est plus utile à ceux qui en sentent les effets, qu'à ceux qui en sont revêtus ».

2 Cela est inévitable ; dès qu'un état devient riche, [i]l déchoit de sa grandeur. C'est une vérité prouvée par mille exemples ; et une des plus grandes preuves, c'est ce qui est arrivé à l'empire romain. La vertu et la richesse font la balance ; quand l'une baisse, l'autre hausse.

3 Comme il n'y a rien de plus préjudiciable aux villes et aux états qu'une grande inégalité, cette égalité, que le partage des terres avoit introduite, continuant dans Sparte, servit à la relever. Ce qui subsiste encore d'un bon établissement, peut servir à rétablir ce qui est ruiné et perdu. Voyez la vie de Lycurgue.

4 Solon avoit fait à Athènes la même loi, mais plus restreinte ; car il ne permettoit qu'aux pères qui n'avoient point d'enfants mâles, nés de légitime mariage, de donner leur bien à qui ils voudroient. Plu-

tarque juge fort bien de ces lois, et fait voir combien elles étoient injustes et préjudiciables à l'état. Voyez la vie de Solon.

[5] Cette raison est d'une très-grande force, et une démonstration pour faire voir qu'un roi ne sauroit être grand par ses richesses, puisqu'il y a eu des domestiques de satrapes, et des esclaves mêmes de leurs favoris, qui ont possédé plus de richesses que les rois les plus riches, et qui cependant ont toujours été très-méprisables et très-petits. Il n'y a donc que la vertu qui puisse rendre un prince véritablement grand.

[6] Amyot écrit *Pallène*, qui étoit une ville d'Arcadie, aux confins de la Laconie. Il y avoit dans l'Achaïe une autre ville que la similitude de nom fait quelque fois confondre avec celle-ci, mais qui doit se nommer Pellène, suivant le scholiaste d'Apollonius. Mallée, dont il est question ensuite, est un promontoire au sud de la Laconie; et Sellasie est près de la rivière d'Œnus, à l'orient d'été, par rapport à Lacédémone. *A. L. D.*

[7] On a lu dans la vie de Lycurgue, que le nombre de personnes qui se réunissoient à une même table étoit de quinze environ. D'après le nombre des lots dont il vient d'être question, les éditeurs d'Amyot pensent qu'il y a ici une altération dans le texte de Plutarque, et que le nombre de quinze seroit celui des convives à chaque table. *A. L. D.*

[8] On alloit coucher dans son temple, et la nuit la Déesse faisoit voir en songe tout ce que l'on vouloit savoir. Cicéron a parlé de cet oracle de Pasiphaé dans le premier livre de la Divination : *Atque etiam qui praeerant Lacedemoniis non contenti vigilantibus curis, in Pasiphaae fano, quod est in agro propter urbem, somniandi causa excubabant, quia vera*

quietis oracula ducebant. Mais je crois qu'il manque un mot à ce texte de Cicéron. Le temple de Pasiphaé n'étoit pas si près de Sparte, qu'il ait pu dire qu'il étoit *propter urbem*, près de la ville. Il étoit au fond de la Laconie dans la ville de Thalames, sur le golfe Messénique et par conséquent assez loin de Sparte. Apparemment après *urbem*, il manque le nom de la ville la plus prochaine de ce temple, ou peut-être le nom même de la ville de Thalames; car Cicéron peut avoir voulu dire que ce temple étoit non dans Thalames, mais aux portes de Thalames.

9 Cet endroit me paroît corrompu. Peut-être vaudroit-il mieux traduire, « est une des Atlantides, « celle de qui Jupiter eut Ammon ».

10 Pausanias pourroit faire croire que c'étoit la Déesse Ino. « Sur le chemin d'Œtyla à Thalames, « dit-il, est le temple et l'oracle d'Ino. On le con- « sulte en dormant, et tout ce que l'on veut savoir, « la Déesse le fait voir en songe. Dans la cour du « temple, il y a deux statues de bronze, l'une de « Paphie, (on a corrigé avec raison de Pasiphaé,) et « l'autre du Soleil. Celle qui est dans le temple ne « peut être vue à cause de la quantité de couronnes « et de bandelettes qui la cachent. On dit qu'elle est « aussi de bronze ». Il y a bien de l'apparence que c'est Ino même qui fut appelée *Pasiphaé*, parce qu'elle rendoit ses oracles à tout le monde. Ce nom étant composé des deux mots Πᾶσι et Φαίνειν, *déclarer à tout le monde*.

11 Terpandre et Thalès étoient deux poëtes musiciens très-célèbres. Phérécide eut la gloire d'instruire Pythagore, et enseigna le premier dans la Grèce, au rapport de Cicéron, le dogme de l'immortalité de l'âme. *A. L. D.*

12 Tout ce qui tendoit à rendre la musique plus

molle et plus efféminée, étoit suspect à ces hommes sages, et l'expérience n'a que trop prouvé qu'ils avoient raison. Au reste le grec dit qu'il les coupa σκεπάρνῳ, que l'on a traduit *avec une hache*. Mais il faut que ce mot signifie autre chose qu'une hache; car il est ridicule de prendre une hache pour couper les cordes d'un instrument, à moins qu'on ne veuille dire que cet éphore prit une hache pour faire craindre qu'il ne mît la lyre en pièces.

[13] Timothée de Milet, grand poète dithyrambique et grand musicien; il avoit ajouté à la lyre une onzième et une douzième corde. Sparte fit un décret très-sévère contre lui.

[14] Comment est-il possible que des gens, si sages d'ailleurs, eussent une imagination si extravagante? Une étoile, c'est-à-dire une exhalaison, passant d'un côté du ciel à l'autre, marquoit que leurs rois avoient commis quelque faute énorme contre la Divinité, et méritoient d'être déposés. Il ne faut pas croire qu'ils donnassent à cela quelque fondement; c'étoit seulement un trait de politique pour avoir toujours quelque prétexte de chasser leurs rois.

[15] Il y avoit à Sparte un temple de Minerve qui étoit tout d'airain, c'est pourquoi la déesse fut appelée *Chalcioicos*, c'est-à-dire *qui habite la maison d'airain*. Pausanias écrit dans les Phociques que ce temple existoit encore de son temps.

[16] Cette raison est fort bonne; car le dégât que les Étoliens feroient dans le pays ne pouvoit pas être considérable, tous les biens étant renfermés dans les villes et dans les châteaux, qu'ils n'étoient en état ni d'assiéger ni de prendre d'emblée.

[17] On prétend que ce mot *décade* est corrompu, qu'il n'y avoit point dans la prison de Sparte de

chambre de ce nom, et qu'il faut lire *appelée cajade.* Mais je ne sais s'il n'y avoit point de différence entre *décade* et *cajade.* On appeloit *cajade* le lieu ou l'on jetoit les criminels après qu'ils avoient été exécutés, et la chambre où on les exécutoit pouvoit être appelée *décade.* Il est vrai que ce mot ne se trouve point ailleurs. Et ce n'est peut-être pas une raison.

18 Voici un philosophe du Bosphore. On en avoit déjà vu du fond de la Scythie; la sagesse a soufflé dans tous les pays, et il n'y a point de lieu si barbare où elle ne se soit fait entendre. Ce Sphérus vivoit sur fin du règne de Philadelphe, et florissoit sous celui d'Evergètes. Diogène Laërce nous a conservé la liste de ses ouvrages, qui étoient très-considérables. Il fut disciple de Zénon, et après lui de Cléanthe.

19 Il faut distinguer Zénon le Citien de Zénon d'Elée, ville de la Laconie, qui florissoit près de deux cents ans avant la mort de ce Zénon le Citien, ainsi appelé parce qu'il étoit de Citium, ville de Cypre.

20 C'est avec grande raison que Plutarque compare la philosophie des stoïciens à la poésie de Tyrtée; car il n'y en a point qui inspire plus de courage, et un plus grand mépris pour la mort. Mais, comme il dit fort bien, elle est dangereuse pour les âmes vigoureuses et fortes. Caton d'Utique en est une preuve.

21 Les Lacédémoniens donnoient à l'amour des garçons ce beau nom, parce qu'il ne tendoit qu'à les porter à la vertu et à la sagesse.

22 Le mot de ce roi est fort beau. Il est attribué à Agis l'ancien, fils d'Archidamus. M. Dacier cite un officier français qu'il ne nomme pas, qui en a dit un semblable. Avec peu de gens il attaqua une grosse troupe, et fut battu et pris. Comme on lui demandoit

comment avec une poignée d'hommes il avoit attaqué un corps si supérieur en nombre; il répondit : « Le roi « mon maître nous a ordonné de vous combattre, et « non pas de vous compter ».

[23] Ce poste est différent de la ville de Leuctres dans la Béotie, et de celle de la Laconie, sur le rivage du Sinus Messeniacus. On a cru que ce poste est le même que celui que Polybe appelle *Laodicii.* ἐν τοῖς Λαοδικείοις καλουμένοις τῆς Μεγαλοπολίτιδος. Liv. ij.

[24] Lysiadas avoit déposé volontairement la tyrannie, avant que la crainte d'Aratus eût forcé les autres tyrans à se démettre. Polybe raconte ce fait, liv. ij.

[25] Ce passage me persuade que cette Pasiphaé est la même qu'Ino; car pour la consulter on alloit coucher dans son temple, et tout ce qu'on vouloit savoir, la Déesse le faisoit voir en songe. On peut voir ce qui a été remarqué ci-devant.

[26] Voici un passage singulier qui nous apprend qu'à Sparte on appeloit *Samothraciens* les enfants qui étoient élevés ensemble. J'avoue que je n'ai vu ailleurs aucun vestige de cette dénomination. D'où pouvoit-elle venir? Est-ce qu'on regardoit ces enfants élevés ensemble comme des frères initiés aux mystères de Samothrace, pour rendre leur union plus forte? Ce mot a été suspect au savant Palmérius; il a cru qu'au lieu de Σαμοθρᾶκας, *Samothraciens*, il falloit lire Πυθίους, *Pythiens*, et il fonde sa conjecture sur ce qu'Hérodote nous apprend qu'à Sparte on appeloit *Pythiens*, deux citoyens que chacun des rois avoit droit de choisir pour les envoyer à Delphes consulter l'oracle, et qui avoient le privilége de manger avec eux en public. Mais comment de *Pythiens* auroit-on fait *Samothraciens*? ces deux mots sont si différents, qu'on ne comprend pas comment un copiste auroit pu

mettre l'un pour l'autre. D'ailleurs, ce qu'Hérodote dit est fort différent de ce que dit Plutarque.

27 C'est un demi-vers de quelque ancien poëte. Et il est constant que la honte est inséparable de la peur. Il est bien vrai qu'on n'a pas honte de tout ce dont on a peur, mais on a peur de tout ce dont on a honte. Car c'est ainsi que ce vers doit être expliqué, comme Socrate le fait voir dans l'*Eutyphron*.

28 Ce passage a été mal expliqué par tous les interprètes. Plutarque dit qu'auprès de la salle où mangeoient les éphores, les Lacédémoniens avoient consacré une chapelle à la Peur, et que par là ils avoient égalé cette dignité d'éphore à la royauté même. Comment cela? c'est que par cette chapelle dédiée à la Peur près de leur salle, ils avoient fait voir que les éphores devoient être respectés et craints comme les rois.

29 Théopompe trouvant la puissance du sénat et des rois encore trop absolue, lui opposa l'autorité des éphores comme un frein. Cléomène favorise un peu sa cause; car il n'est pas vrai que les éphores ne fussent d'abord que les ministres des rois.

30 Cette liberté de désobéir deux fois étoit pour marquer une sorte de supériorité des rois sur les éphores; c'étoit une marque de la dignité de leur caractère. Mais la nécessité de marcher au troisième mandement, détruisoit d'une manière bien visible cette supériorité qui n'étoit que chimérique, et marquoit bien l'autorité que les éphores avoient sur les rois.

31 Cléomène a glissé cette particularité, *qui cherchoit à se faire roi*, pour trouver plus de ressemblance entre Lycurgue et lui, et pour se rendre par là moins odieux. Mais il l'ajoute sans fondement; car

il n'est pas vrai que Lycurgue cherchât à se faire roi. Rien n'étoit plus éloigné de sa pensée, comme on l'a vu dans sa vie.

32 Les Illyriens étoient situés le long de la mer Adriatique, et venoient joindre la Macédoine; mais cette dénomination est assez vague chez les anciens, et comprend une plus ou moins grande étendue de pays.

Ibid. Dans cette dernière phrase, M. Dacier avoit appliqué à Lycurgue ce que Cléomène disoit de lui-même. J'ai cru devoir rétablir le sens qui m'a paru le plus naturel, et qui est d'ailleurs suivi par les derniers éditeurs d'Amyot. *A. L. D.*

33 Ces boucliers à anses étoient bien plus fermes que ceux qui ne tenoient qu'à des courroies. D'ailleurs, ces courroies pouvoient se rompre ou se détacher, et par là les boucliers devenir inutiles.

34 C'est le sens du texte tel qu'il est écrit, ἢ διὰ γραμματέων χρηματίζοντα; mais cette leçon m'est suspecte; car j'avoue que je n'ai vu nulle part aucun exemple de ces audiences données par billets. Dans le manuscrit de la Bibliothèque de S. Germain, on lit ἢ διὰ γραμματείων, etc. Je crois qu'il faut corriger, ἢ διὰ γραμματέων χρηματίζοντα, qui ne donnent leurs audiences et ne répondent que par leurs secrétaires. Car c'étoit une chose fort ordinaire à la plupart des princes; et on voit encore en Orient des vestiges de cette coutume, de ne donner des audiences que par leurs ministres, et de ne répondre que par leur bouche: γραμματεῖς sont ici ceux que nous appelons *secrétaires d'état.*

35 La conversation de Cléomène leur paroissoit plus charmante que la plus belle musique. Il me semble que

Platon dit quelque part, qu'à table, quand on sait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter.

36 Polybe dit, liv. II, ἐν τῇ Δυμαίᾳ περὶ τὸ κατώμενον Ἑκατόμβαιον, mais il n'explique point ce que c'est que ce lieu ou ce temple appelé *Hecatombœon*. Pausanias, qui a décrit exactement tout ce qu'on voyoit autour de Dymes, n'en fait aucune mention.

37 C'est-à-dire à cette simplicité, à cette frugalité et à cette égalité, qui font le même effet dans les états, que le ton dorien dans la musique. Il a été parlé ailleurs de ce ton dorien.

38 Les éditeurs d'Amyot pensent avec raison qu'il s'agit ici d'une ville d'Achaïe, appelée Tritæe, auprès de Dymes, et qui étoit, suivant Pausanias, du nombre des villes peu considérables qui avoient été réunies pour composer la cité de Mégalopolis; car il est évident que le nom de Tricca, ville de Thessalie, ne peut trouver ici sa place. Les habitants de cette ville d'Achaïe étoient nommés Tritæens. *A. L. D.*

39 Comme Ægion étoit une ville maritime de l'Achaïe sur le bord du golfe de Corinthe, tout au bout presque du côté du couchant, et par conséquent fort éloigné d'Argos, Cléomène espéroit de surprendre cette place avant que la déclaration de cette guerre y pût être portée d'Ægion, et qu'ils eussent fait leurs préparatifs.

40 C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides, sur le chemin de l'Attique, jusqu'à la Béotie et au mont Cithéron. Strabon, liv. viij. Elles étoient appelées ὄνεια ὄρη, c'est-à-dire, *les montagnes des ânes*.

41 C'est le promontoire de Junon appelée *Acræa*: le promontoire ayant donné le nom à la Déesse, et la

Déesse au promontoire qui étoit appelé *Heræum*. Tite-Live en parle liv. xxxij. 23. *Promontorium est adversus Sicyonem, Junonis quam vocant Acræam, in altum excurrens. Trajectus inde Corinthum, septem millia ferme passuum.* Sur ce promontoire, il y avoit un temple de Junon. Comme les géographes n'ont pas marqué la situation de ce promontoire, nous ne saurions bien juger du parti que vouloit prendre Antigonus. Ce temple de Junon est différent du temple de la même Déesse appelé aussi *Heræum*, qui étoit au-dessus d'Argos, et qui étoit commun à Argos et à Mycènes, comme nous l'apprenons de Strabon. C'est de ce dernier qu'il est parlé dans la vie d'Agésilas.

42 Les Géographes ne font aucune mention de Rœtium. Il paroît que c'étoit quelque poste, quelque place près de Mégalopolis.

43 Le P. Lubin a cru que le texte étoit corrompu, et qu'il falloit lire *par le chemin d'Hélissonte*. Car il n'y a point en Arcadie de place appelée *Hélieonte*; mais il y en a une appelée *Hélisson* et une rivière de même nom, mentionnées par Pausanias.

44 Polybe donne de grands éloges à cette constance et à cette générosité des Mégalopolitains, qui aimèrent mieux perdre leur pays, que de renoncer au parti et à l'alliance des Achéens, et qui, quoiqu'on leur donnât la permission de revenir dans leur ville, aimèrent mieux être privés de leurs terres, de leurs tombeaux, de leurs temples, de leurs biens, de leur ville, et de tout ce qu'ils avoient de plus cher, que de violer la foi qu'ils avoient donnée à leurs alliés. Y a-t-il rien de plus glorieux et de plus illustre? Polyb. liv. ij.

45 C'est le jugement qu'en fait Polybe après les plus sages. » Au commencement du printemps, dit-« il, Cléomène se jeta dans les terres d'Argos avec « une témérité désespérée, comme le croyoit le vul-

gaire, à cause des lieux forts d'assiette qu'il trouvoit sur son passage, mais avec beaucoup de prudence et de raison, selon les gens les plus sensés, etc. liv. ij. ».

46 Cela me paroît remarquable. Cléomène fait un sacrifice à Junon devant son temple, qui étoit fermé. La religion l'empêchoit d'en forcer les portes.

47 Cet endroit est assez difficile dans l'original; j'ai tâché d'en rendre le sens. Plutarque enchérit ici sur une réflexion que Polybe lui a fournie.

48 La bataille de Sellasie est parfaitement décrite par Polybe, liv. ij. Antigonus étoit entré dans la Laconie avec vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux. Cléomène n'avoit que vingt mille hommes; mais il suppléa à cette grande infériorité par l'avantage des postes; il se posta sur deux montagnes presque inaccessibles, séparées seulement par un chemin fort étroit, qui alloit le long d'une rivière jusqu'à Sparte; et il avoit fortifié encore ces deux montagnes par un bon fossé et de bons remparts; de sorte qu'Antigonus après l'avoir reconnu, ne jugea pas à propos de l'attaquer, et se contenta de camper près de lui. Cléomène, qui apparemment manquoit de vivres et d'argent, fit enfin la faute de consentir à la bataille, et il fut battu. Il y a beaucoup de profit à faire pour les gens de guerre dans le détail que Polybe a donné de ce combat.

49 Euclidas mourut en effet en vaillant homme; mais s'il fit le devoir de soldat, il ne fit pas celui de capitaine. Polybe nous apprend qu'il ne se servit pas de l'avantage de son poste; car au lieu de tomber de ces lieux hauts sur les ennemis, de mettre le désordre dans leurs rangs, et de se retirer ensuite sur ses hauteurs quand la nécessité l'y obligeroit, il fit tout le contraire; et, comme s'il eût dû remporter la victoire

sans rien faire, il se tint ferme sur le sommet de sa montagne, dans la pensée qu'il devoit y attendre l'ennemi, afin qu'après sa défaite, il eût plus de peine à s'enfuir par ces lieux penchants et difficiles. Mais le contraire arriva, comme cela étoit bien vraisemblable ; car ne s'étant laissé derrière lui aucun espace libre pour se retirer quand les cohortes des Illyriens lui tombèrent sur les bras, il ne put soutenir leur effort, parce qu'il n'avoit pas de terrain pour se rallier.

50 Dans les écoles, on faisoit publiquement des discours, des déclamations sur les grands hommes. Dans un manuscrit, au lieu de σχολαις, il y a λεσχαις, c'est-à-dire, dans les lieux où l'on s'assembloit pour discourir et pour parler de nouvelles.

51 Voilà un précepte admirable, et qui est tiré de la plus profonde philosophie. C'est la seule pierre de touche dont on doit se servir pour juger des morts, qui sont ou glorieuses ou honteuses.

52 Cléomène parle en homme vertueux, qui est persuadé qu'un roi ne sauroit avoir des ministres plus affectionnés à son service, et plus obligés de l'aider à porter le pesant fardeau de la royauté, que ses propres frères. Cela devroit être ; mais l'histoire de ces temps-là fait assez voir que l'expérience a démenti ce beau principe, et que les frères de presque tous ces rois ont été leurs ennemis les plus dangereux, et qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire dans les maisons royales que les meurtres des frères. Plutarque nous dit dans la vie de Démétrius, que ce meurtre des frères étoit dans la politique ce qu'est en géométrie un axiome que tout le monde reçoit, et que personne ne conteste.

53 C'étoit la coutume de mettre des gardes auprès des corps de ceux qu'on avoit exécutés, pour empêcher qu'on ne les enlevât pour les enterrer. *Miles qui cruces asservabat, ne quis ad sepulturam corpora*

etraheret, dit Pétrone dans sa Matrone d'Ephèse. 'est dans cet esprit que les princes des prêtres et es pharisiens dirent à Pilate, après qu'on eût crucifié Jésus-Christ : » Ordonnez que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent la nuit dérober son corps, etc. Matth. xxvij. 64. ». Cette remarque est de M. de 'hou, je l'ai trouvée écrite de sa main à la marge e son exemplaire.

54 Le serpent étoit autour de sa tête et lui couvroit ont le visage, parce qu'il n'y avoit que cette partie ui fût découverte, le reste étant tout couvert de peaux. 'est ce qui faisoit le prodige, et c'est cela même qui evoit le détruire. Car il n'étoit pas mal-aisé de juger ue c'étoit un serpent qui s'étoit glissé sur la croix, t qui s'étoit attaché à la tête et au visage, comme ux seules parties découvertes.

55 C'est ce que toute l'antiquité a cru. Varron l'enseigne comme une chose connue et éprouvée : *Primum apes nascuntur partim ex apibus, partim ex bubulo corpore putrefacto. Itaque Archelaus in epigrammate aït eas esse*, Βοὸς φθιμένος πεποιημένα τέκνα. *Idem* ἵππων μὲν σφῆκες γενεά, μόσχων δὲ μέλισσαι, liv. iij. de R. R. cap. 26. Virgile a suivi cette fable, et l'a détaillée admirablement dans son quatrième livre des *Géorgiques*. Ovide a aussi rapporté dans son quinzième livre des *Métamorphoses* ces générations miraculeuses.

—— Delectos mactatos obrue tauros,
Cognita res usu, de putri viscere passim
Florigeræ nascuntur apes.

56 C'est ce qu'Archélaüs avoit dit, *ἵππων μὲν σφῆκες γενεὰ*, et d'après lui Ovide,

Pressus homo bellator equus crabronis origo.

57 Nous apprenons des paradoxes d'Antigonus qu'Archélaüs avoit écrit en vers sur cette matière au roi Ptolémée ; c'est dans une de ses épigrammes qu'il dit :

Ἀνδρὸς γὰρ κοίλης ἐκ μυελοῦ ῥάχεως.
Δεινὸς γίνητ' ὄφις, νέκυος δειλοῖο σαπέντος.

» De la moëlle de l'homme s'engendre un terrible « serpent après que le corps est pourri. »

Et il y a bien de l'apparence que ce Ptolémée, à qui ces vers étoient adressés, étoit ce Ptolémée Philopator, et que ces générations prodigieuses furent imaginées par ce poëte, pour consoler ce prince, et pour calmer ses frayeurs. Car il n'y a rien qu'on ne persuade aux princes sur les matières qu'ils ignorent, surtout quand ce qu'on leur dit tend à les rassurer et à les soulager du pesant fardeau d'une conscience chargée de crimes. C'est après cet Archélaüs qu'Ovide a dit :

Sunt qui, cùm clauso putrefacta est spina sepulcro,
Mutari credant humanas angue medullas.



CAIUS — GRACCHUS.

Amyot, Edition 1587.

BÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

PRÈS avoir donné l'histoire des Grecs
s et Cléomène, nous ne trouvons pas de
ns grandes calamités à exposer dans la
des deux Romains, Tibérius et Caïus,
nous devons leur opposer. Ils étoient fils
Tibérius Gracchus, qui ayant été censeur
leux fois consul, et ayant eu deux fois
nneur du triomphe, tiroit encore plus de
re et d'éclat de sa vertu seule, que de
tes ses dignités [1]. C'est cette haute vertu
, après la mort du grand Scipion, vain-
ur d'Annibal, le rendit digne d'épouser
fille Cornélie, quoiqu'il n'eût jamais été
de son père, et qu'au contraire, il lui
toujours été très-opposé. On dit qu'un
r il trouva dans son lit deux serpents; que
devins, après avoir considéré ce prodige,
lui permirent ni de les tuer ni de les lais-
échapper tous deux; qu'ayant fait leur
nostic sur l'un et sur l'autre, ils assurèrent
la mort du mâle hâteroit la mort de
cchus, et que celle de la femelle avance-
la mort de Cornélie [2]; que Gracchus,
aimoit éperdument sa femme, et qui

trouvoit qu'il étoit plus raisonnable qu'il mou
rût le premier parce qu'il étoit déjà âgé,
que Cornélie étoit encore jeune, tua le mâ
sans balancer, et laissa aller la femelle[3],
qu'il mourut peu de temps après, laiss
douze enfants qu'il avoit eu de Cornélie.

Cette dame, après la mort de son ma
prit ses douze enfants et la conduite de
maison, et se montra si sage, si bonne et
tendre pour ses enfants, et si pleine de mag
nimité et de courage, qu'il parut que Grac
chus n'avoit pas pris le mauvais parti de pr
férer sa propre mort à celle d'une fem
aussi accomplie. Le roi Ptolémée voulut l
faire part de son diadème, et envoya la d
mander en mariage, mais elle le refusa. Da
son veuvage, elle perdit presque tous ses e
fants; il ne lui resta qu'une seule fille qu'e
maria au jeune Scipion, et deux fils, Tib
rius et Caïus, qu'elle éleva avec tant de so
que quoiqu'ils fussent généralement recon
pour être nés avec le plus heureux naturel
les meilleures dispositions, ils paroissoi
avoir été encore mieux élevés à la ver
qu'ils n'y étoient nés, et avoir reçu plus
secours de l'éducation que de la nat
Mais comme dans les portraits et d
les statues des deux jumeaux Castor et Pol
au travers de la ressemblance de leurs trai

on ne laisse pas de remarquer la différence qui se trouve naturellement entre un athlète né pour les combats du ceste et un autre athlète né pour combattre à cheval; de même au travers de la ressemblance de ces deux jeunes hommes, pour tout ce qui regardoit la force, la tempérance, la libéralité, la magnanimité et l'éloquence, on ne laissoit pas de voir paroître et éclater certaines dissemblances dans toutes leurs actions et dans la manière de gouverner la république. Et il me semble qu'il ne sera pas mal fait de les exposer ici avant que d'entrer dans le détail de leur vie.

Premièrement, pour ce qui est des traits du visage, du regard, de la démarche et de tous les mouvements, Tibérius étoit plus doux et plus posé, et Caïus plus vif et plus véhément, de sorte que, quand ils parloient en public, le premier se tenoit toujours à la même place, dans un maintien sage et posé, et l'autre fut le premier des Romains qui commença à se promener dans la tribune, à aller d'un bout à l'autre, et à rejeter sa robe de dessus ses épaules [4], comme on dit de Cléon l'Athénien, qu'il fut le premier des orateurs qui, en haranguant, rejeta son manteau et frappa sa cuisse. De plus, l'éloquence de Caïus étoit terrible et véhémente jusqu'à l'excès, et celle de Tibérius étoit douce et plus propre à émouvoir

et à exciter la compassion. La diction de celui-ci étoit pure et extrêmement travaillée, et celle de Caïus étoit persuasive, fleurie et riante. La même différence se remarquoit dans leur table et dans leur dépense ordinaire. Tibérius étoit simple et frugal, et Caïus, comparé aux autres Romains, étoit tempérant et sobre; mais en comparaison de son frère, il étoit recherché, somptueux, et donnoit dans le superflu : aussi Drusus lui reprocha-t-il *un* jour d'avoir acheté des tables de Delphes d'argent massif, et d'un ouvrage si exquis, qu'il en avoit payé douze cent cinquante drachmes la livre pesant [5]. Leurs mœurs n'étoient pas moins différentes que leur langage. Tibérius étoit doux, modéré et poli, et Caïus étoit rude, violent et emporté, jusque-là que souvent au milieu de ses harangues, tout d'un coup, contre son dessein, il s'abandonnoit à des mouvements excessifs de colère, haussoit la voix, disoit des injures, et brouilloit et confondoit tout dans son discours. Ces fréquentes rechutes l'obligèrent à chercher un remède à ces écarts. Il avoit un esclave nommé Licinius, qui n'étoit pas dépourvu d'entendement, et qui savoit se servir de cet instrument de musique avec lequel on règle la voix et on enseigne à hausser et à baisser le ton [6]. Toutes les fois que Caïus parloit en public, ce

Licinius se tenoit derrière lui, et quand il entoit à l'éclat de sa voix qu'il s'emportoit t qu'il étoit maîtrisé par la colère, il lui soufloit un ton doux, sur lequel Caïus, relâchant out aussitôt la violence de sa passion et la éhémence de sa voix, s'adoucissoit tout-à-oup et se laissoit ramener[7].

Voilà les différences qui étoient entre eux; lu reste, la valeur contre les ennemis, la jusice envers les inférieurs, l'application et 'exactitude à se bien acquitter de leur devoir lans les fonctions de leurs charges, et la temérance dans les voluptés, étoient égales dans 'un et dans l'autre. Mais Tibérius étoit plus gé de neuf ans que son frère : de là vint que eur autorité fut séparée par des temps considérables, et c'est ce qui contribua le plus à uiner toutes leurs entreprises et tous leurs lesseins, parce qu'ils ne fleurirent pas ensemle, et qu'ils ne purent unir leur puissance, qui seroit devenue très-grande et peut-être nême invincible par cette union. Il faut donc écrire séparément la vie de l'un et de l'autre, t commencer par l'aîné.

Tibérius, au sortir de l'enfance, se rendit i célèbre et si recommandable, qu'on le jugea ligne d'être associé au collége des augures, bien plus à cause de sa vertu qu'à cause de sa grande naissance. Une marque bien éclatante

de sa réputation, c'est le glorieux témoignage que lui rendit Appius Claudius, qui avoit été consul et censeur, que sa dignité personnelle avoit fait nommer prince du sénat, et qui, en grandeur d'âme et en prudence, surpassoit tous les Romains de son temps. Ce grand personnage se trouvant à un festin des augures, adressa toujours la parole au jeune Tibérius, le combla de marques d'amitié, et lui offrit sa fille en mariage. Tibérius ayant reçu avec beaucoup de joie cette proposition, et les paroles étant données de part et d'autre, Appius s'en retourna chez lui. Dès qu'il fut sur le seuil de la porte, il appela sa femme, et lui cria : « Antistia, je viens de promettre notre fille Claudia ». Antistia étonnée et surprise : « Pourquoi donc ce grand empressement, lui « dit-elle, à moins que vous n'ayez trouvé « Tibérius Gracchus à lui donner pour mari? » Je n'ignore pas que quelques auteurs appliquent cette circonstance à Tibérius, père des Gracques, et à Scipion l'Africain; mais la plupart l'écrivent comme je la rapporte ici. Et Polybe lui-même dit qu'après la mort de Scipion l'Africain, les parents assemblés choisirent sur tous les autres ce Tibérius, père des Gracques, pour lui donner Cornélie, que son père avoit laissée sans l'établir [8].

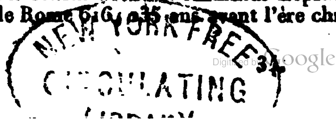
Le jeune Tibérius faisant la guerre en Afri-

ne sous le second Scipion, qui avoit épousé
sœur, vivoit dans la même tente avec son
énéral, dont il eut bientôt connu le naturel,
ui produisoit tous les jours plusieurs grandes
belles choses, très-capables d'exciter dans
âme le zèle et l'amour de la vertu, et un
iolent désir de l'imiter. D'abord il surpassa
ous les autres jeunes gens en valeur, en obéis-
ance et en attachement pour la discipline. Il
ionta le premier sur la muraille d'une ville
nnemie, comme le rapporte Fannius (*a*),
ui assure même qu'il monta avec lui, et qu'il
artagea la gloire de cette action. Pendant
u'il fut à l'armée, il eut l'amitié de toutes
es troupes; et quand il en partit, il laissa de
rands regrets dans tous les cœurs.

Cette guerre finie, il fut élu questeur, et
nvoyé par le sort contre les Numantins, avec
'un des consuls, Caïus Mancinus (*b*), qui ne
ianquoit pas de courage, mais qui fut le plus
ialheureux de tous les généraux; et ce furent
récisément tous ses malheurs et tous les évé-
iements qu'il éprouva, qui firent éclater la
rudence et le courage de Tibérius, et ce

(*a*) Fannius, gendre de Lælius, avoit composé une
istoire et des annales, dont Brutus fit un abrégé.

(*b*) Qui étoit consul avec M. AEmilius Lépidus.
C'étoit l'an de Rome 616, 135 ans avant l'ère chré-
ienne.



qui est plus admirable, le respect et l'honneur qu'il portoit à son général, que ses infortunes avoient tellement étonné, qu'il ne se reconnoissoit plus lui-même, et qu'il ne savoit plus s'il étoit général; car ayant été battu en plusieurs grandes batailles, il tâcha de s'enfuir la nuit en abandonnant son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, s'emparèrent d'abord du camp; et courant ensuite après les fuyards, ils passèrent au fil de l'épée tous les derniers, et enveloppant l'armée, ils la poussèrent dans des lieux difficiles d'où elle ne pouvoit se tirer. Mancinus, désespérant de s'ouvrir un chemin par la force, leur envoya un héraut pour demander quelque composition. Les Numantins répondirent qu'ils n'auroient confiance qu'en Tibérius seul, et demandèrent qu'on le leur envoyât. Cette grande affection qu'ils avoient pour lui venoit de la réputation de ce jeune homme; car toute l'armée retentissoit du bruit de son nom et de ses vertus : mais elle venoit aussi du souvenir qu'ils conservoient de son père, qui, ayant fait autrefois la guerre en Espagne, et subjugué plusieurs nations, avoit accordé la paix à Numance, et l'avoit maintenue et conservée depuis avec toute sorte de justice et de religion, après l'avoir fait confirmer et ratifier par le peuple. Tibérius fut donc envoyé : il

boucha avec les principaux officiers des
imantins; et par son éloquence et par ses
uces persuasions, ayant fait ajouter des
nditions plus favorables à celles qu'on lui
cordoit d'abord, il conclut avec eux un
uité, et sauva visiblement vingt mille ci-
yens Romains, outre les esclaves et tous
:ux qui suivoient l'armée. Toutes les ri-
iesses qui étoient dans le camp des Ro-
ains demeurèrent aux Numantins qui les
llèrent.

Parmi le butin se trouvèrent les registres
e Tibérius, où étoient ses comptes de recette
: de dépense pendant sa questure. Comme
étoit pour lui une affaire très-importante de
:s recouvrer, il quitta l'armée qui étoit déjà
n marche, et alla à Numance, accompagné
eulement de trois ou quatre de ses amis.
)uand il fut aux portes, il appela les com-
iandants de la place, et les pria de lui rendre
es papiers, afin qu'il ne donnât point à ses
nnemis un prétexte de le calomnier, quand
ls le verroient hors d'état de se défendre et
le rendre compte de son administration. Les
Numantins, ravis de cette circoustance qui
'obligeoit de recourir à eux, le prièrent d'en-
rer dans leur ville. Comme il s'arrêtoit, con-
ultant en lui-même ce qu'il devoit faire, les
Numantins s'approchèrent, l'embrassèrent,

et le conjurèrent de ne plus les regarder comme ennemis, mais bien comme ses amis les plus fidèles, et d'avoir une entière confiance en eux. Tibérius crut devoir se rendre à leurs prières, tant par l'envie de retirer ses registres, que dans la crainte de les offenser et de les aigrir, s'il témoignoit quelque défiance. Dès qu'il fut entré, ils lui firent servir à dîner, et le prièrent très-instamment de s'asseoir et de manger avec eux. Ils lui rendirent ensuite ses registres, et le pressèrent de prendre tout ce qu'il voudroit parmi le butin. Mais il ne prit que l'encens, qu'il n'employa que pour les sacrifices publics, et retourna rejoindre l'armée, après avoir embrassé ces officiers, et leur avoir fait toutes sortes d'amitiés et de caresses.

Quand il fut de retour à Rome, la paix qu'il avoit faite fut regardée comme indigne et honteuse pour les Romains, et il en fut ouvertement blâmé : mais les parents et les amis de ceux qui avoient servi à cette guerre, faisant la plus grande partie du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius, criant que c'étoit à lui seul qu'on avoit l'obligation de la vie de vingt mille citoyens, et rejetant sur le général tout ce qu'il y avoit de honteux dans ce traité. D'un autre côté, ceux qui étoient indignés de ce qu'on avoit fait,

ouloient à toute force qu'on imitât les anens Romains : car autrefois en cas pareil, s renvoyèrent tout nus aux Samnites les géraux qui s'étoient trouvés très-heureux d'échapper de leurs mains par une composition gnominieuse; et ils renvoyèrent non seulement les généraux, mais encore tous ceux qui voient eu part à ce traité, ou qui y avoient onsenti, comme les questeurs et les tribuns, isant tomber ainsi sur leur tête toute la haine es serments violés et de la paix rompue 9. Ce it surtout en cette occasion que le peuple fit aroître l'affection et la faveur qu'il portoit Tibérius; car il ordonna que le consul Mancinus seroit livré aux Numantins nu et hargé de chaînes (*a*), et il pardonna à tous es autres pour l'amour de Tibérius.

Il y a bien de l'apparence que Scipion, qui étoit alors le plus grand des Romains, et qui voit le plus d'autorité et de puissance, lui ida en cette circonstance; mais il ne laissa pas d'être blâmé de ce qu'il n'avoit pas sauvé ussi le consul, et fait confirmer le traité conclu avec les Numantins, dont Tibérius, son ami et son allié, avoit été l'auteur. Cependant il me paroît que ces plaintes venoient pour la plupart d'un côté de l'ambition même de Ti-

(*a*) Mancinus lui-même avoit proposé la loi, mais les Numantins le renvoyèrent. *A. L. D.*

bérius, et de l'autre, du zèle de ses amis, de quelques sophistes qui le vantoient et qu l'élevoient jusqu'aux nues. Elles n'aboutire pourtant à rien de fâcheux, ne produisire aucun désordre, et ne brouillèrent pas Tibé rius avec Scipion. On peut dire même qu Tibérius auroit évité les malheurs où il tom ba, si Scipion avoit été à Rome quand il pu blia ses nouvelles lois (*a*); mais il étoit dé devant Numance où il faisoit la guerre, quan Tibérius entreprit de les faire passer. En voi l'occasion.

Toutes les fois que les Romains avoien conquis des terres sur leurs voisins, ils avoien coutume d'en vendre une partie, d'ajouter le autres au domaine de la république, et de le donner aux plus pauvres des citoyens pour le faire valoir, à condition qu'ils en paieroien tous les ans une petite rente au trésor publi Mais les riches ayant commencé à enchérir su eux et à porter beaucoup plus haut ces rentes et à chasser par ce moyen les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portoit qu'au cun citoyen ne pourroit posséder que jusqu'à cinq cents arpents de terre. Cette loi refréna pendant quelque temps l'avarice des riches, et secourut fort à propos les pauvres, qui, en

(*a*) C'étoit l'an de Rome 620, cent trente-un an avant l'ère chrétienne.

.u de cette loi, demeurèrent dans le pays les terres qu'ils tenoient à ferme, et con-èrent de cultiver chacun la portion qui étoit échue dès le commencement. Mais s la suite les voisins riches ayant trouvé le yen de se faire transporter la ferme de ces res sous des noms empruntés, et enfin les ant ouvertement eux-mêmes, les pauvres en étoient dépossédés ne se présentoient s pour aller volontiers à la guerre, et ne se icioient plus d'élever des enfants; de sorte e toute l'Italie étoit en danger de se voir ntôt dépeuplée d'habitants libres, et toute nplie d'esclaves et de Barbares, dont les ri-es se servoient pour cultiver ces terres d'où avoient chassé les citoyens.

Caïus Lælius, l'ami particulier de Scipion, cha de remédier à ce désordre; mais les ri-es s'y étant opposés, il craignit une sédi-on, et renonça à son entreprise; ce qui lui fit nner le surnom de *sage* ou de *prudent*; car est ce que signifie proprement le mot romain *piens* [10]. Mais Tibérius, plus hardi, n'eut s été plutôt nommé tribun du peuple, qu'il prit avec ardeur le même projet. La plu-irt disent que ce fut à l'instigation de Dio-hane le rhéteur, et de Blossius le philoso-he, dont le premier étoit un banni de Mity-ne, et l'autre étoit de l'Italie même, natif

de la ville de Cumes, ami particulier d'An pater de Tarse, qu'il connut à Rome, et q lui fit l'honneur de lui dédier quelques-u de ses traités de philosophie. Il y a quelq auteurs qui leur donnent pour complice s mère Cornélie, qui reprochoit tous les jour ses deux fils « que les Romains ne l'appeloi « que la belle-mère de Scipion, et qu'ils n « l'appeloient pas encore la mère des Gra « ques ». D'autres assurent que celui q donna davantage lieu à cette entreprise, f un certain Spurius Posthumius, compag de Tibérius, et son rival en éloquence; c Tibérius, à son retour de l'armée, l'ava trouvé fort supérieur à lui en réputation, e crédit et en puissance, et voyant qu'il ét admiré et respecté de tout le monde, en co çut une telle jalousie, qu'il résolut de le su passer en entreprenant cette action très-has deuse, et qui excitoit une grande attente da le public. Son frère Caïus, dans un mém qu'il a laissé, écrit que Tibérius, allant à N mance, traversa la Toscane; que là il vit le terres désertes, et ne trouva d'autres labo reurs ni d'autres pâtres que des esclaves ve des pays étrangers et des Barbares, et que d ce moment, il conçut le dessein de cette e treprise qui leur causa tant de maux. Mais qui enflamma le plus en lui cette ardeur

cette ambition, ce fut le peuple, qui, par des écriteaux affichés sur les portiques, sur les murailles et sur les tombeaux, l'exhortoit tous les jours à faire rendre aux pauvres les terres du domaine.

Il ne fit pourtant pas cette loi de son propre mouvement, mais il la communiqua aux premiers de Rome en réputation et en vertu, et prit leur conseil. De ce nombre étoit Crassus, souverain pontife, le jurisconsulte Mutius Scévola, alors consul, et Appius Claudius même, le beau-père de Tibérius. Et il semble que jamais loi plus douce ni plus humaine ne fut donnée contre une si grande injustice et contre une avarice si énorme; car au lieu de punir ces avares possesseurs de leur désobéissance et de les chasser, après avoir payé l'amende, des terres dont ils jouissoient contre les lois, il se contenta d'ordonner qu'ils en sortiroient après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement, et que les citoyens qui avoient besoin d'être soulagés y entreroient en leur place.

Cependant, quoique cette réforme fût si douce, le peuple oublia le passé, et demanda seulement qu'on ne lui fît à l'avenir aucune injustice; mais les riches et ceux qui possédoient les terres, haïssant par avarice la loi, et par dépit et par opiniâtreté celui qui l'avoit

rendue, tâchoient d'en dégoûter le peuple, et
de lui persuader que Tibérius ne proposoit ce
nouveau partage des terres, que pour susciter
de grands troubles dans la république, et
pour la mettre en combustion. Mais ils ne
gagnèrent rien par ces menées; car Tibérius
soutenant sa cause, qui, d'elle-même, ét
honnête et juste, avec une éloquence qui a
roit pu en faire passer une mauvaise, par
soit terrible et invincible, et il n'y avoit per
sonne qui pût lui résister, lorsque tout le peu
ple étant assemblé autour de la tribune,
venoit à parler en faveur des pauvres, et
déduire ces raisons : « Les bêtes sauvages q
« sont répandues dans les montagnes et dan
« les forêts de l'Italie, disoit-il, ont chacun
« leurs forêts et leurs tanières pour s'y retire
« mais ces braves Romains qui combattent
« qui s'exposent à la mort pour la défense
« l'Italie, ne jouissent que de la lumière
« de l'air qu'on ne peut leur ravir, et n'
« rien autre chose au monde : sans maison
« sans retraites, ils errent dans les campagn
« avec leurs femmes et leurs enfants. Leu
« généraux les trompent, lorsque dans l
« combats ils les exhortent à combattre p
« leurs tombeaux et pour leurs dieux dom
« tiques, et à repousser l'ennemi; car par
« tout ce grand nombre de Romains, il n'y a

« pas un seul qui ait ni un autel paternel, ni un « tombeau de ses ancêtres; et ils ne font la « guerre et ne meurent que pour entretenir le « luxe et pour augmenter les richesses des « autres; et on a l'effronterie de les appeler « les maîtres de l'univers, lorsqu'effective- « ment ils n'ont pas un seul pouce de terre « qui leur appartienne ».

A ces paroles, qu'il prononçoit avec un enthousiasme plein de courage et d'une véritable passion, et qui frappoient extrêmement le peuple, il n'y avoit aucun de ses adversaires qui osât rien opposer. Abandonnant donc le parti de lui répondre, ils s'adressent à Marcus Octavius, l'un des tribuns, jeune homme grave dans ses mœurs, et plein de modération et de sagesse, et d'ailleurs collègue de Tibérius et son ami particulier. Octavius, par considération pour lui, refusa d'abord de s'opposer à sa loi; mais la plupart des plus puissants de Rome le pressant et le conjurant de les seconder, il fut comme entraîné par cette violence, et s'éleva contre Tibérius. Or, parmi les tribuns, l'opposition est toujours ce qui l'emporte: l'accord de tous les autres ne suffit pas, s'il y en a un seul qui refuse son consentement. Tibérius, irrité de cet obstacle, retira sa loi qui étoit pleine d'humanité, et en proposa une autre qui étoit plus favorable aux

pauvres, et plus sévère contre les riches; car elle ordonnoit «que tous ceux qui possédoient « plus de terres que les anciennes lois ne per- « mettoient, les quitteroient à l'instant ». Il avoit donc tous les jours de nouveaux combats à soutenir contre Octavius dans la tribune; et dans tous ces combats, quoiqu'ils parlassent avec la dernière véhémence et la plus opiniâtre contention, on assure cependant qu'ils ne dirent pas la moindre chose fâcheuse l'un contre l'autre, et qu'il ne leur échappa pas un seul mot que la colère eût dicté; tant il est vrai qu'un heureux naturel et une bonne éducation modèrent l'esprit, le retiennent dans des bornes honnêtes, le règlent et l'adoucissent non seulement dans les excès de la débauche[11], mais encore dans les plus grands emportements de la colère, et dans la plus grande ardeur des disputes qu'excitent l'ambition et la jalousie d'honneur.

Tibérius voyant donc que sa loi touchoit particulièrement Octavius, parce qu'il possédoit beaucoup de terres, le pria de se relâcher de son opposition, et lui offrit de lui payer le prix de ses terres de ses propres deniers, quoiqu'il ne fût pas des plus riches. Mais Octavius n'ayant pas voulu écouter cette offre, alors il proposa un édit, par lequel il défendoit à tous les magistrats d'exer-

r les fonctions de leurs charges, jusqu'à ce
.e, par les suffrages, on eût ou reçu ou re-
.é sa loi. Il ferma même les portes du tem-
e de Saturne, et les scella de son sceau,
n que les questeurs ne pussent y rien pren-
e, ni rien y porter, et prononça de fortes
ıendes contre ceux des préteurs qui seroient
belles et désobéissants; de sorte que tous les
agistrats, sans exception, craignant d'en-
urir cette peine, abandonnèrent leur minis-
re, et cessèrent toutes leurs fonctions. Cette
ssation de la justice et des affaires fit que les
:hes qui possédoient des terres changèrent
: robe, et parurent sur la place avec une
ntenance morne, et dans un état d'abais-
ment et d'humiliation; mais en secret ils
essèrent des embûches à Tibérius, et lui
ostèrent des meurtriers pour l'assassiner. Il
ı fut averti; et au vu de tout le monde, il
it sous sa robe un de ces poignards dont se
rvent les brigands, et que les Romains ap-
:llent *dolons* [12].

Quand le jour marqué pour l'assemblée
t arrivé, et que Tibérius eut appelé le peu-
e pour venir donner ses suffrages, les riches
ılevèrent les urnes [13], ce qui causa une grande
ınfusion, et alloit être suivi d'un grand
'sordre; car les partisans de Tibérius étant
s plus forts en nombre, alloient l'emporter

par la force, et pour cet effet ils s'assembloient déjà autour de lui. Mais Manlius et Fulvius, hommes consulaires, se jetèrent à ses pieds; et lui embrassant les genoux et lui prenant les mains, ils le conjuroient avec larmes de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui comprenoit les affreux inconvénients qui alloient résulter de ce désordre, et qui d'ailleurs étoit plein de respect pour ces deux personnages, leur demanda ce qu'ils vouloient donc qu'il fît. Ils lui répondirent qu'ils ne se croyoient pas capables de lui donner conseil dans une affaire de si grande conséquence, et le pressèrent avec de grandes instances de s'en remettre au sénat; ce qu'il leur accorda sur l'heure. Mais quand il vit que le sénat assemblé ne déterminoit rien à cause des riches qui y avoient le plus de crédit et d'autorité, alors il prit un parti qui n'étoit ni honnête, ni juste : ce fut de déposer Octavius de sa charge de tribun, car il désespéroit de pouvoir jamais faire autoriser sa loi par une autre voie.

Mais avant que de se porter à cette extrémité, il eut recours à la douceur. Il le pria donc ouvertement, et employa les paroles les plus touchantes dont il put s'aviser, lui serrant les mains et le conjurant « de se départir « de son opposition, et d'accorder cette grâce

« au peuple, qui ne demandoit que des choses « très-justes, et qui, en les obtenant, ne re- « cevroit même qu'une légère récompense de « tant de peines, de travaux et de dangers « qu'il essuyoit pour la république ». Octavius rejeta toutes ses prières. Alors Tibérius dit à haute voix : « Que, puisqu'ils étoient « tous deux tribuns du peuple, et d'une égale « autorité, et qu'ils se trouvoient en différent « sur des affaires de si grande importance, il « n'étoit pas possible qu'on en vînt autrement « que par les armes à une décision ; qu'il ne « voyoit d'autre remède à ce grand malheur « que de les déposer l'un ou l'autre de leur « charge », et ordonna en même temps à Octavius de faire opiner le peuple sur lui-même tout le premier, ajoutant « qu'il étoit « prêt à se démettre et à devenir simple par- « ticulier, si cela étoit agréable au peuple ». Comme Octavius refusoit cet expédient, il lui déclara qu'il feroit opiner sur lui, à moins qu'après avoir eu le temps de prendre conseil, il ne changeât d'avis, et il congédia l'assemblée.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, Tibérius monta à la tribune, et fit de nouveaux efforts pour gagner Octavius : mais voyant qu'il étoit d'une opiniâtreté invincible, il proposa l'édit qui le destituoit de sa

charge, et appela le peuple à venir donner des suffrages. Il y avoit trente-cinq tribus. Dix-sept avoient déjà donné leurs voix contre Octavius, et il n'en falloit plus qu'une, après laquelle il étoit absolument déposé, et n'étoit plus qu'un simple particulier, lorsque Tibérius ordonna qu'on s'arrêtât. En même temps il recommença à le prier, l'embrassa devant tout le peuple, et lui fit toutes sortes de caresses, le suppliant et le conjurant de ne pas s'exposer lui-même à cet affront d'être démis de sa charge par la voix du peuple, et de ne pas lui attirer à lui le reproche d'avoir été l'auteur d'un édit si sévère et si cruel. On dit qu'Octavius ne put entendre ces prières sans être ému et attendri, que ses yeux parurent baignés de larmes, et qu'il garda le silence pendant un assez long temps; mais enfin, ayant jeté ses regards sur les riches et sur ceux qui possédoient les terres, et qui étoient en grand nombre autour de lui, il y a de l'apparence qu'il eut honte, et qu'il craignit de se livrer à leur mépris et à leurs reproches, et qu'il aima mieux s'exposer à tout ce qu'il y avoit de plus terrible. C'est pourquoi il cria généreusement à Tibérius « qu'il n'avoit qu'à passer outre, et à faire tout ce qu'il voudroit». Sa déposition ayant été prononcée, Tibérius ordonna sur-le-champ à un de ses affranchis

l'arracher de la tribune; car il se servoit de
s affranchis pour licteurs. Cette circonstance
outa encore à la compassion qu'inspiroit
ctavius traîné si indignement et avec tant
outrage. Le peuple voulut même se jeter
r lui, mais les riches coururent à son se-
urs, et s'opposèrent aux efforts de la multi-
de. Octavius ne se sauva qu'avec peine de
fureur du peuple; un de ses esclaves des
us fidèles, qui s'étoit toujours tenu au-de-
nt de lui pour le garantir et pour parer les
ups, eut les yeux crevés. Ce fut contre l'in-
ntion de Tibérius, qui, ayant entendu le
multe et appris ce qui venoit d'arriver,
urut précipitamment pour en prévenir les
ites.

La loi du partage des terres fut donc con-
mée, et on nomma trois commissaires (*a*)
ur en faire la recherche et la distribution; ce
t Tibérius lui-même, avec son beau-père
laudius Appius, et son frère Caïus alors ab-
nt; car il servoit au siége de Numance sous
ipion l'Africain. Tibérius étant venu à bout
cette grande affaire assez tranquillement,
sans que personne osât s'opposer à lui,
mma un autre tribun à la place d'Octavius,
il ne le prit point parmi les nobles, mais
choisit un de ses clients nommé Mucius. Les

(*a*) Ils furent appelés *triumviri dividendis agris*.

nobles offensés de ce choix, et redoutant l'
croissement de sa puissance, lui firent dans
sénat tous les affronts dont ils purent s'avis
car sur ce qu'il demanda qu'on lui fournît
dépens du public une tente, comme c'étoit
coutume, afin qu'il s'en servît à camper pen
dant qu'il vaqueroit à ce partage, ils la
refusèrent, quoiqu'on l'eût toujours acco
à des gens mêmes qui alloient pour des co
missions bien moins importantes. Ils fi
plus encore; ils ne lui ordonnèrent pour
dépense que neuf oboles (*a*) par jour, à l'in
tigation de Publius Nasica, qui se déclara
ennemi sans aucun ménagement; car il pos
sédoit beaucoup de terres du public, et
supportoit avec peine d'être forcé de les ab
donner. Tout cela ne faisoit qu'irriter et en
flammer davantage le peuple.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un a
particulier de Tibérius mourut subitement,
qu'il parut sur son corps des marques qui n'
toient pas ordinaires. Le peuple ne manq
pas de crier d'abord qu'il avoit été emp
sonné, courut chez lui pour son convoi,
chargea de son lit funèbre, et assista à s
bûcher. Là il se confirma dans le soupç
qu'il avoit eu; car le cadavre creva tout d'
coup, et il en sortit une si grande quanti

(*a*) L'obole valoit 15 cent. *A. L. D.*

'humeurs corrompues, qu'elle éteignit le feu; n en apporta d'autre qui ne prit pas non plus, isqu'à ce qu'on l'eût transporté en un autre ndroit; et là, après beaucoup de tentatives, n eut encore bien de la peine à allumer le ûcher et à faire brûler le corps[14]. Alors Tiérius, pour aigrir davantage le peuple, prit n habit de deuil, et menant ses enfants sur a place publique, il les recommanda au peuple, et le conjura « d'avoir soin de ces pauvres malheureux et de leur mère », comme désespérant de pouvoir sauver sa vie, et n'attendant que la mort.

Cependant Attalus Philopator étant venu à décéder [15], Eudémus de Pergame apporta à Rome le testament de ce prince, qui avoit institué le peuple romain son héritier. La lecture de ce testament faite, Tibérius saisit cette occasion, et haranguant sur-le-champ le peuple, il proposa une loi qui portoit: « Que « tout l'argent comptant de la succession de « ce prince seroit distribué aux pauvres ci- « toyens, afin qu'ils eussent de quoi s'éta- « blir dans leurs nouvelles possessions, et se « pourvoir des outils nécessaires à l'agricul- « ture. Il ajouta, que, quant aux villes et aux « terres qui étoient de la domination d'Atta- « lus, il n'appartenoit pas au sénat d'en or- « donner, et qu'il en laissoit la disposition au

« peuple ». Par là il offensa encore davantage le sénat ; et un des membres de ce corps, nommé Pompéius, s'étant levé, dit : « Qu'é-« tant proche voisin de Tibérius, il savoit « de toute certitude qu'Eudamus de Pergame « lui avoit apporté secrètement le diadème et « la robe de pourpre du roi, comme à celui « qui devoit régner à Rome ». Quintus Métellus se leva après lui, et fit d'autres reproches à Tibérius ; il lui dit que lorsque son père étoit censeur, et qu'après avoir soupé en ville, il se retiroit tard, tous les citoyens qui étoient avec lui éteignoient leurs torches, de peur qu'il ne parût qu'ils avoient été dans les compagnies et dans les festins plus long-temps qu'il ne convenoit, mais que pour lui il n'avoit pas tant de pudeur et ne suivoit pas cet exemple ; car toutes les nuits il se faisoit éclairer par les plus séditieux et les plus misérables des citoyens. Et Titus Annius qui n'étoit d'ailleurs ni honnête homme ni homme sage, mais qui passoit pour l'homme du monde le plus subtil et le plus fort dans la dispute, soit par les questions qu'il faisoit, soit par ses reparties, le défia un jour devant tout le monde, lui déféra même le serment, et lui soutint qu'il avoit imprimé une note d'infamie à son collègue, dont les lois rendoient la personne sacrée et inviolable. Sur cela le peuple

s'émut, et Tibérius s'avançant l'appelle à son secours, et ordonne qu'on amène Annius qu'il veut accuser et faire condamner sur l'heure. Annius, qui se sentoit inférieur en dignité et en éloquence, eut recours à ses subtilités ordinaires, et pria Tibérius qu'avant que de parler, il voulut lui répondre à une question fort simple. Tibérius lui ayant permis de l'interroger, il se fait d'abord un grand silence; et Annius lui demande tout haut : « Si vous « vouliez me faire un affront et me maltraiter « devant tout le monde, que j'appelasse à « mon secours un de vos collègues, que ce « collègue accourût à mon aide, et que vous « en fussiez fâché, trouveriez-vous que ce « fût là un juste sujet de le déposer de sa « charge » ? On dit qu'à cette demande, Tibérius fut si confus et si déconcerté, que, quoiqu'il fût l'homme du monde le plus prompt et le plus hardi à parler, il ne répondit pas une seule parole, et congédia l'assemblée sur-le-champ.

Mais sentant bien que, de tout ce qu'il avoit fait dans sa charge, la déposition d'Octavius étoit ce qui avoit le plus offensé non-seulement les nobles, mais le peuple même, parce qu'il sembloit avoir ravalé et avili la dignité des tribuns, qui jusqu'à ce jour-là avoit été conservée dans tout son éclat et

dans tous ses honneurs, il fit un grand discours au peuple, et il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques endroits pour faire voir quelle étoit la force de son éloquence et la vive persuasion dont il l'animoit. Il dit donc : « Que le tribun étoit vé-
« ritablement un magistrat sacré et inviola-
« ble, parce qu'il étoit en quelque sorte con-
« sacré au peuple, et établi pour soutenir ses
« intérêts. Mais, ajouta-t-il, si venant à changer
« sa destination, il fait tort au peuple, au
« lieu de le protéger, s'il affoiblit sa puissance,
« et s'il l'empêche de donner ses suffrages,
« alors il se prive lui-même des droits et des
« honneurs qui lui ont été accordés, parce
« qu'il ne fait pas les choses pour lesquelles
« seules il les a reçus; car autrement il fau-
« droit souffrir qu'un tribun démolît le Ca-
« pitole, et qu'il brûlat nos arsenaux; en-
« core même en se livrant à ces excès seroit-
« tribun, mauvais sans doute, mais toujours
« tribun. Au lieu que, quand il détruit et
« renverse l'autorité et la puissance du peu-
« ple, il n'est plus tribun. Et n'est-ce pas
« une chose bien étrange et bien terrible qu'un
« tribun ait le droit, quand bon lui semble,
« de traîner en prison un consul, et que le
« peuple n'ait pas celui d'ôter à un tribun
« toute son autorité, quand il ne s'en sert que

« contre celui qui la lui a donnée ? Car c'est « le peuple qui choisit également et le consul « et le tribun. La royauté même, outre qu'elle « renferme en elle-même toute l'autorité et « toute la puissance des autres magistrats qui « émanent d'elle, a encore cet avantage, « qu'elle est consacrée par des cérémonies « augustes et religieuses, qui l'approchent « en quelque sorte de la divinité ; cependant « Rome ne laissa pas de chasser Tarquin à « cause de son injustice. L'insolence d'un seul « homme fut cause que cette puissance sou- « veraine, non seulement la plus ancienne « de cet empire, mais celle qui donna la « naissance à Rome, fut entièrement abolie. « Qu'y a-t-il de plus sacré et de plus vénéra- « ble dans Rome, que ces vierges chargées « de la garde et de l'entretien du feu sacré ? « Cependant si quelqu'une d'elles vient à « faire une faute, elle est enterrée toute vive « sans miséricorde ; car en offensant les Dieux, « elles ne conservent plus ce caractère invio- « lable qu'elles n'ont qu'à cause des Dieux. « De même, quand un tribun offense le peu- « ple, il n'est plus juste qu'il conserve un « caractère qu'il n'a reçu qu'à cause du peu- « ple ; car il détruit lui-même cette puissance « qui fait toute son autorité. En effet, s'il a « été justement élu tribun, quand la plupart

« des tribus lui ont donné leurs suffrages, « comment ne sera-t-il pas encore plus justement privé de sa charge, quand toutes les « tribus auront donné leurs suffrages pour le « déposer ? Il n'y a rien de si saint et de si inviolable que les choses qui ont été consa- « crées aux Dieux ; cependant jamais per- « sonne n'a empêché le peuple de s'en servir, « de les changer de place, et de les transporter « à son gré. Il lui est donc permis de regarder « le tribunat comme une de ces choses con- « sacrées, et de le transférer à qui il veut. Et « une preuve certaine que cette charge n'est « ni inviolable ni immuable, c'est que très- « souvent ceux qui en ont été pourvus, s'en « sont démis d'eux-mêmes, et ont prié qu'on « les en déchargeât ».

Tels furent les principaux chefs de la justification de Tibérius. Mais ses amis voyant les menées des nobles, et les menaces qu'ils faisoient contre lui, crurent qu'il étoit nécessaire, pour la sûreté de sa personne, qu'il demandât un second tribunat pour l'année suivante. Tibérius, continué dans ses fonctions, recommença à se concilier de plus en plus la faveur du peuple par de nouvelles lois, où il abrégeoit les années du service militaire, accordoit le droit d'appeler au peuple de tous ·gements des autres magistrats, mêloit

parmi les juges, qui alors étoient tous pris dans le corps des sénateurs, un pareil nombre de chevaliers, et rabaissoit et détruisoit en toutes manières la force et l'autorité du sénat, plutôt par un esprit de contention et de colère, que par aucun égard à la justice et au bien du gouvernement. Mais quand on vint à recueillir sur ces nouvelles lois les suffrages, Tibérius et ses partisans voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts, parce que tout le peuple n'étoit pas présent, se mirent d'abord à s'emporter et à dire des injures aux autres tribuns, pour gagner du temps, et enfin Tibérius congédia l'assemblée en ordonnant qu'on se rassemblât le lendemain. Tibérius s'étant rendu sur la place en robe de deuil et dans l'état de la plus grande humiliation, et le visage baigné de larmes, il conjura le peuple de le prendre sous sa protection, lui disant : « Qu'il craignoit que ses ennemis ne « vinssent la nuit abattre sa maison et le poi-« gnarder ». Par ce discours il émut tellement le peuple, qu'il y en eut plusieurs qui allèrent camper et passer la nuit autour de sa maison, pour lui servir de gardes.

Le lendemain au point du jour, celui qui avoit soin de garder les poulets sacrés dont les Romains se servent pour la divination [16], les porta sur la place, et jeta à manger devant

eux. De tous ces poulets il n'y en eut qu'un seul qui sortit de sa cage, encore ne fut-ce qu'après que l'officier l'eut long-temps secouée; mais il ne voulut point manger, et ne fit que lever l'aile gauche et étendre la cuisse, après quoi il se retira dans sa cage. Cette circonstance fit ressouvenir Tibérius d'un autre présage qui lui étoit arrivé. Il avoit un casque dont il se servoit dans les combats, qui étoit orné magnifiquement, et remarquable sur tous les autres; deux serpents allèrent faire leurs œufs dans ce casque sans qu'on s'en aperçût, et les firent éclore. Ce souvenir fit qu'il fut encore plus troublé du présage des poulets. Cependant il ne laissa pas de sortir quand on l'eut averti que le peuple étoit assemblé au Capitole. En sortant il se heurta le pied contre le seuil de la porte, et le coup fut si rude, que l'ongle du gros doigt du pied en fut fendu, et que le sang sortit au travers du soulier. En marchant il aperçut à sa gauche sur les tuiles d'une maison, des corbeaux qui se battoient; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse, comme cela est vraisemblable, à cause de sa dignité, une pierre poussée par un de ces corbeaux tomba justement auprès de son pied; cela l'étonna et arrêta les plus hardis de ses partisans. Mais Blossius de Cumes, qui le suivoit, lui repré-

senta : « Que ce seroit une grande honte et « une lâcheté insigne que Tibérius, fils de « Gracchus, petit-fils de Scipion l'Afri- « cain, et le protecteur du peuple, pour la « crainte d'un corbeau, refusât d'obéir à ses « concitoyens qui l'appeloient à leurs secours; « que ses ennemis ne tourneroient pas cette « indignité en raillerie, mais qu'ils iroient se- « mant parmi le peuple que c'étoit là le trait « d'un tyran déjà tout formé qui leur insul- « toit et les traitoit avec arrogance ».

En même temps, il reçut plusieurs messagers que ses amis, qui étoient au Capitole, envoyoient au-devant de lui pour le presser de se hâter, et pour l'assurer que tout alloit bien. En effet, on lui fit l'accueil le plus favorable et le plus honorable; car du plus loin qu'on le vit, le peuple jeta un grand cri de joie pour marque de son affection; et quand il fut monté, il le reçut avec de grands honneurs, prenant grand soin que personne ne l'approchât qui ne fût connu. Mucius ayant commencé à appeler les tribus, pour venir donner leurs suffrages, on ne put rien faire de tout ce qui se pratiquoit dans ces occasions, à cause du tumulte qu'excitèrent les derniers, qui, étant poussés, repoussoient ceux qu'on renversoit sur eux, et se mêloient confusément les uns avec les autres. Dans ce

désordre, Fulvius (*a*) Flaccus, un des sénateurs, monta sur un lieu éminent d'où il pouvoit être vu de toute l'assemblée; et voyant qu'à cause du bruit il ne pourroit se faire entendre, il fit signe de la main qu'il avoit quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna en même temps au peuple de lui ouvrir le passage; et Fulvius s'étant approché avec peine, l'avertit que le sénat étant assemblé, les nobles et les riches avoient fait tous leurs efforts pour attirer le consul (*b*) dans leur parti; et que n'ayant pu en venir à bout, ils avoient résolu de le tuer eux-mêmes sans le secours du consul; et que pour cet effet ils avoient déjà assemblé grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés.

Tibérius ayant communiqué sur-le-champ cet avis à ses amis qui étoient autour de lui, ils ceignirent d'abord leurs robes; et rompant les baguettes des licteurs avec lesquelles ils rangent la foule, ils en prirent les tronçons comme pour s'en servir à repousser ceux qui viendroient les attaquer. Ceux qui étoient les plus éloignés et qui n'avoient pas entendu ce

(*a*) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas *Flavius*. La famille des Flaccus n'étoit pas appelée *Flavia*, mais *Fulvia*.

(*b*) Le consul P. Mucius Scévola; son collègue Calpurnius Piso étoit en Sicile.

que Tibérius avoit dit, étonnés de ces mouvements dont ils ne comprenoient pas la cause, demandoient tous ce que c'étoit. Alors Tibérius porta sa main à sa tête, pour leur faire connoître par ce geste le danger dont il étoit menacé, puisqu'il ne pouvoit faire entendre sa voix. Ses ennemis voyant ce geste coururent promptement au sénat lui annoncer que Tibérius demandoit ouvertement le diadème, allégnant pour preuve qu'il avoit touché sa tête avec la main [17]. Ce rapport causa une grande rumeur et une vive émotion dans le sénat. Nasica pressa sur-le-champ le consul de secourir la ville, et de détruire le tyran ; mais le consul répondit avec douceur, « qu'il « ne commenceroit point à user de violence, « qu'il ne feroit mourir aucun citoyen qu'il « n'eût été jugé dans les formes, et que, si le « peuple, persuadé ou forcé par Tibérius, « venoit à ordonner quelque chose d'injuste, « il s'y opposeroit de tout son pouvoir, et « l'empêcheroit de passer ». Alors Nasica se levant avec colère : « Puisque le souverain « magistrat trahit et livre la ville, s'écria-t-il, « que ceux qui ont le courage de secourir les « lois me suivent ». Prononçant ces paroles, et se couvrant la tête du pan de sa robe, il sortit et marcha droit au Capitole. Ceux qui l'accompagnoient s'entortillant leurs robes au-

tour du bras, repoussent ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin. Peu de personnes osoient s'opposer à leur passage, par respect pour leur dignité; ils fuyoient tous et se renversoient les uns sur les autres, de sorte qu'ils étoient foulés aux pieds. Les gens à la suite des sénateurs avoient apporté de leurs maisons de gros bâtons et des leviers; tandis qu'eux-mêmes saisissant les pieds et les débris, des siéges que la foule du peuple avoit rompus en fuyant, se faisoient jour pour joindre Tibérius, et frappoient à droite et à gauche tous ceux qui étoient devant lui. Tout prend la fuite, et il y en eut plusieurs de tués. Comme Tibérius lui-même s'enfuyoit, quelqu'un le saisit par sa robe; il la laissa entre les mains de celui qui le retenoit, et se mit à fuir en tunique. Mais en courant, il fit un faux pas et tomba sur d'autres qui étoient renversés devant lui. Dans le moment qu'il se relevoit, Publius Saturéius, un de ses collègues, le frappa le premier, et lui donna un grand coup sur la tête avec le pied d'un banc; le second coup lui fut donné par Lucius Rufus, qui s'en glorifioit comme d'un grand exploit. De tous les autres il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de pierres, et pas un ne fut tué avec l'épée.

Les historiens assurent que ce fut à Rome

la première sédition qui, depuis qu'on en eut chassé les rois, fut terminée par le meurtre et par le sang des citoyens; toutes les autres qui s'étoient élevées auparavant, et qui n'étoient ni petites ni pour des sujets légers, avoient été calmées par les partis mêmes qui cédoient les uns aux autres, le sénat par la crainte du peuple, et le peuple par le respect qu'il portoit au sénat. Il semble même qu'en cette occasion, Tibérius se seroit aussi relâché sans beaucoup de peine, si on l'avoit pris par la douceur, et qu'on lui eût fait des remontrances; encore même auroit-il plutôt cédé si on fût venu l'attaquer sans meurtre et sans effusion de sang; car il n'avoit autour de lui qu'environ trois mille hommes. Mais il paroît que cette sanglante exécution fut plutôt l'effet de la colère des riches, et de la haine personnelle qu'ils avoient pour lui, que des raisons qu'ils alléguoient pour prétexte. Et ce qui le prouve, c'est la cruauté et l'inhumanité qu'ils exercèrent sur son corps; car ils refusèrent à son frère, malgré ses ardentes prières, la permission de l'enlever et de l'enterrer la nuit, et ils le jetèrent dans le Tibre avec tous les autres morts. Ce ne fut pas même encore là le terme de leur vengeance, ils enveloppèrent tous ses amis dans son infortune; car, sans aucune forme de procès, ils banni-

rent tous ceux qu'ils ne purent prendre, et firent mourir tous ceux qui tombèrent entre leurs mains. Du nombre de ces derniers fut Diophanes le Rhéteur. Un certain Caïus Billius périt enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Blossius de Cumes fut mené devant les consuls; et là interrogé sur ce qui vénoit de se passer, il avoua qu'il avoit fait tout ce que Tibérius lui avoit ordonné. « Mais, lui dit Nasica, s'il t'avoit ordonné « de mettre le feu au Capitole » ? A cela Blossius répondit d'abord en rejetant cette proposition, et en disant que Tibérius n'étoit pas capable de lui donner un tel ordre. Comme d'autres sénateurs s'opiniâtroient à lui faire toujours la même question, il répondit enfin : « Si Tibérius me l'eût commandé, j'aurois « cru ne pouvoir mieux faire que de lui obéir; « car jamais il ne me l'auroit commandé s'il « n'avoit été utile pour le peuple [18] ». Il se sauva pourtant de ce grand danger, et peu de temps après il se retira en Asie auprès d'Aristonicus [19]; mais quand il vit les affaires de ce prince absolument ruinées, il se donna lui-même la mort.

Le sénat, pour calmer et apaiser le peuple en lui donnant satisfaction, ne s'opposa plus au partage des terres, et lui suggéra de nommer un autre [20] commissaire à la place de

Tibérius. On en vint aux suffrages, et on élut Publius Crassus, allié de Tibérius ; car sa fille Licinnia étoit mariée à Caïus. Cependant Cornélius Népos écrit que ce n'étoit pas la fille de Crassus que Caïus avoit épousée, mais bien celle de Brutus qui avoit triomphé des Lusitaniens (*a*). Cependant la plupart des historiens le rapportent comme nous. Comme le peuple étoit fort aigri de la mort de Tibérius, et que l'on voyoit évidemment qu'il n'attendoit qu'une occasion de la venger, et que même il menaçoit d'appeler en justice Nasica, le sénat, alarmé pour ce personnage, résolut, quoique sans aucune nécessité, de l'envoyer en Asie ; car, dans toutes les occasions, le peuple ne cachoit point son ressentiment ; mais partout où il le rencontroit, il s'emportoit contre lui, le traitant de maudit, de tyran et de scélérat, qui avoit souillé du sang d'un magistrat, sacré et inviolable, le plus saint, le plus auguste et le plus respectable des temples de Rome.

Nasica fut donc obligé de sortir de l'Italie, quoiqu'il fût revêtu du plus grand de tous les sacerdoces, car il étoit souverain pontife. Il fut quelque temps à errer de côté et d'autre hors de sa patrie, accablé de chagrin et d'inquiétude, et au désespoir de son

(*a*) Des anciens Portugais. *A. L. D.*

état ; et bientôt après il mourut près de Pergame. Il ne faut pas s'étonner que le peuple eût conçu une haine si violente contre lui, puisque Scipion l'Africain même, qui étoit un des hommes du monde que les Romains paroissent avoir le plus aimé, et avec plus de justice, se vit sur le point de perdre toute cette affection et cette bienveillance, parce que, lorsque la nouvelle de la mort de Tibérius lui fut portée devant la ville de Numance, il prononça à haute voix ce vers d'Homère : « Périsse comme lui quiconque imitera ses actions (a) ». Depuis Caïus et Fulvius, lui ayant demandé en pleine assemblée ce qu'il pensoit de la mort de Tibérius, il fit une réponse qui donnoit à entendre qu'il n'approuvoit pas ce que ce tribun avoit fait. Cette réponse offensa tellement le peuple, que depuis ce temps-là il l'interrompoit souvent quand il vouloit haranguer, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant ; et lui-même de son côté s'emporta jusqu'à dire des injures au peuple : mais ce sont des faits que nous avons écrits en détail dans la vie de Scipion (b).

Caïus Gracchus, aussitôt après la mort de

(a) C'est ce que Minerve dit dans le premier livre de l'Odyssée à Jupiter, qui venoit de parler des crimes d'Égiste, v. 47.

(b) Cette vie est perdue. *A. L. D.*

son frère, soit qu'il craignît encore ses ennemis, ou qu'il voulût attirer sur eux la haine publique, commença à se retirer des assemblées et à vivre en repos dans son particulier, comme un homme qui se trouvoit dans un état d'humiliation et d'abaissement, et qui ne pensoit désormais qu'à passer sa vie sans se mêler du gouvernement. Par cette conduite, il donna lieu à quelques-uns de répandre contre lui des bruits désavantageux, et de le décrier comme un homme qui abhorroit et détestoit la conduite de son frère. Il étoit encore fort jeune, car il avoit neuf ans de moins que Tibérius, qui n'en avoit pas encore trente quand il fut tué. Mais après que, par la suite du temps, il eut fait connoître peu-à-peu que ses mœurs étoient très-éloignées de la paresse, de la mollesse, des débauches et de l'amour des richesses, et qu'il travailloit à se former à l'éloquence, et à se faire par là comme des ailes pour s'élever au gouvernement, on vit évidemment qu'il ne meneroit pas une vie retirée et oisive. En effet, il défendit en jugement un de ses amis, nommé Vettius, qui avoit été appelé en justice; et le peuple fut si ravi et si transporté d'aise et de plaisir de l'entendre, qu'il en paroissoit hors de lui-même. Aussi Caïus fit-il voir en cette occasion que les autres orateurs

n'étoient que des enfants auprès de lui. Ce grand succès le rendit suspect et redoutable aux nobles, qui convinrent entr'eux qu'il falloit prendre toutes sortes de mesures pour l'empêcher de parvenir au tribunat.

Sur ces entrefaites, il arriva par hazard qu'il fut élu questeur, et qu'il fut désigné par le sort pour aller en Sardaigne en cette qualité avec le consul Oreste [21]. Cela fit un très-grand plaisir à ses ennemis, et ne lui fut pas désagréable; car aimant naturellement la guerre, ne s'étant pas moins exercé aux armes qu'à l'éloquence, et ayant d'ailleurs une espèce d'horreur pour la tribune et pour les affaires, et ne se sentant pas assez de force pour résister au peuple et à ses amis qui l'y appeloient, il fut ravi d'avoir ce voyage à faire. Cependant c'est presque l'opinion générale qu'il étoit entièrement livré au peuple, et plus déterminé encore que son frère à tout sacrifier pour lui plaire et pour parvenir par son moyen. Mais cela est faux, et il paroît au contraire que ce fut plutôt la nécessité que le choix qui l'obligea à se jeter dans le gouvernement. Cicéron lui-même écrit que, comme il fuyoit les charges avec grand soin, et qu'il étoit résolu de passer sa vie en repos sans se mêler d'aucune affaire, son frère lui apparut une nuit en songe, et lui dit : « Caïus,

« pourquoi diffères-tu si long-temps? Il t'est « impossible d'échapper. Une même vie et « une même mort nous ont été marquées par « le destin. Il a décidé que nous nous sacri- « fierions pour le peuple ».

Caïus étant arrivé en Sardaigne, y donna toutes sortes de preuves de son courage. Il se distingua au-dessus de tous les jeunes gens en valeur contre les ennemis, en équité et en justice envers ceux qui dépendoient de lui, et en affection, obéissance et respect pour son général; mais par sa tempérance, par sa simplicité, par sa sobriété et son amour pour le travail, il surpassa même tous ceux qui étoient au-dessus de son âge. Cette année-là, l'hiver ayant été très-rude et très-malsain en Sardaigne, le général envoya demander aux villes des habits pour ses soldats. Les villes députèrent en même temps au sénat, pour le prier de les décharger de cette imposition trop onéreuse. Le sénat accueillit leur requête, et ordonna au consul de chercher ailleurs de quoi habiller ses troupes. Comme le général ne trouvoit aucun moyen de fournir à cette dépense, et que cependant les troupes souffroient beaucoup, Caïus s'avisa d'aller de ville en ville, et il fit si bien par son éloquence, qu'il leur persuada à toutes d'en-

voyer d'elles-mêmes des habits, et de secourir les Romains dans une extrémité si grande [22].

Cette nouvelle étant portée à Rome, ce grand service parut un essai et un prélude de Caïus pour gagner l'affection du peuple, et alarma le sénat. Les choses allèrent même si loin, que des ambassadeurs, arrivés en même temps à Rome de la part du roi Micipsa, ayant déclaré au sénat que le roi leur maître, pour l'amour de Caïus, envoyoit en Sardaigne au général romain une grande provision de blé, les sénateurs s'emportèrent contre eux et les chassèrent [23]. Ils ordonnèrent ensuite par un décret, qu'on enverroit relever les soldats de cette armée, et que leur général seroit continué, ne doutant point que Caïus ne restât auprès de lui à cause de sa charge [24]. Mais il n'eut pas plutôt appris ces nouvelles, que, plein de colère, il s'embarqua; et ayant paru à Rome contre l'attente de tout le monde, il fut blâmé non seulement de ses ennemis, mais aussi du peuple même, qui trouva fort étrange qu'un questeur fût revenu avant son général. Il fut accusé et cité devant les censeurs. Là il demanda audience pour se défendre, et parla si bien qu'il changea l'esprit de tous ses auditeurs, qu'il fut absous entièrement, et prouva qu'on lui avoit fait une

grande injustice. Il dit : « Qu'il avoit fait la
« guerre douze ans (*a*), quoique les lois n'en
« exigeassent que dix, qu'il avoit servi trois
« ans [25] de questeur à son général, quoique
« la loi permît au questeur de se retirer après
« un an de service ; qu'il étoit le seul de cette
« armée qui avoit emporté sa bourse pleine
« d'argent, et qui la rapportoit vide, et que
« tous les autres ayant bu le vin qu'ils avoient
« emporté dans leurs amphores, rappor-
« toient ces mêmes amphores pleines d'or et
« d'argent ».

Après cette affaire, on lui en fit encore d'autres, et on intenta contre lui divers chefs d'accusation encore plus graves ; car on l'accusa d'avoir sollicité les alliés de quitter le parti des Romains, et d'avoir eu part au soulèvement qui étoit arrivé à Fregelles (*b*). Mais il répondit si bien à toutes ces charges, qu'il détruisit tous les soupçons, et après s'en être entièrement lavé, il se mit sur les rangs pour le tribunat. Tous les nobles et les riches généralement s'opposèrent à lui dans cette poursuite ; mais le peuple le favorisa tellement, que de toute l'Italie, il vint comme

(*a*) Il parla ainsi l'an de Rome 629. Il étoit donc allé à la guerre à dix-sept ans.

(*b*) Ville du Latium qui s'étoit révoltée. L. Opimius, préteur, la réduisit et la rasa l'an de Rome 629.

une inondation de gens qui se jetèrent dans la ville, pour assister à son élection, et que la foule y fut si grande, qu'une infinité ne purent trouver de logement, et que le champ de Mars s'étant trouvé trop petit pour contenir toute cette multitude, ils donnèrent leur suffrage à haute voix de dessus les toits des maisons [26]. Tout ce que les nobles purent obtenir du peuple, et rabattre de l'ambition et des grandes espérances de Caïus, c'est qu'au lieu d'être le premier des tribuns, comme il s'en flattoit, il ne seroit que le quatrième. Mais ils ne gagnèrent pas beaucoup par là; car il ne fut pas plutôt installé dans cette charge, qu'il fut réellement le premier: outre qu'il avoit une éloquence à laquelle toute autre cédoit, l'accident que sa maison avoit éprouvé, lui donnoit une grande liberté de parler, et un moyen sûr de toucher en déplorant la mort de son frère; car quelque matière qu'il traitât, il en revenoit toujours là, et ramenoit le peuple sur cette idée, les faisant ressouvenir de tout ce qui s'étoit passé, et leur représentant la conduite bien différente de leurs ancêtres: « Vos ancêtres, leur « disoit-il, déclarèrent autrefois la guerre aux « Falisques, pour venger Génucius, tribun « du peuple, qu'ils avoient maltraité en pa- « roles seulement; et ils condamnèrent à la

« mort un Caïus Veturius, parce qu'un des « tribuns traversant la place publique, il avoit « été le seul qui eût refusé de se retirer pour « le laisser passer. Au lieu, continua-t-il, « que ces gens, en montrant les nobles, ont « assommé devant vos yeux, à coups de bâ- « tons, mon frère Tibérius; que son corps a « été traîné au travers de la ville depuis le « Capitole jusqu'au Tibre où on l'a jeté; et « que tous ses amis qui sont tombés entre « leurs mains, ont été mis à mort sans aucune « formalité de justice. Cependant c'est une « coutume de tout temps observée à Rome, « que lorsqu'un homme accusé d'un crime « capital, refuse d'obéir aux sommations qui « lui sont faites le jour qu'on doit le juger, on « envoie dès le matin à la porte de sa maison « un officier l'appeler à son de trompe; et « jamais avant que cette formalité n'ait été « remplie, les juges ne donnent leur voix « contre lui, tant nos ancêtres avoient de re- « tenue et de précaution dans leurs jugements « quand il s'agissoit de la vie d'un citoyen ».

Après qu'il eut ému et excité le peuple par ces discours, car il avoit la voix si étendue et si forte, qu'il pouvoit se faire entendre aisément de toute une multitude, il proposa deux édits, l'un qui portoit, « que tout magistrat « que le peuple auroit déposé, ne pourroit

« plus exercer d'autre charge ; et le second « qui ordonnoit que le magistrat qui auroit « banni un citoyen sans lui avoir fait son pro- « cès dans les formes, seroit jugé par le peu- « ple en dernier ressort ». La première de ces lois notoit et dégradoit nommément le tribun Marcus Octavius que Tibérius avoit déposé ; et l'autre tomboit sur Popilius, qui, étant préteur, avoit banni les amis de Tibérius sans aucune forme de justice. Pour Popilius, il ne voulut pas s'exposer à ce jugement du peuple, et abandonna l'Italie. Caïus cassa de lui-même son premier édit, et déclara publiquement qu'il accordoit Octavius aux prières de sa mère Cornélie qui lui avoit demandé cette grâce. Le peuple en fut ravi et consentit volontiers à cette révocation : car il honoroit Cornélie autant en considération de ses deux fils, que pour l'amour de son père, comme cela parut bientôt après par une statue de bronze qu'on lui éleva, et sur laquelle on mit cette inscription : « Cornélie, mère des Grac- « ques [27] ». On cite plusieurs bons mots de Caïus, qui les dit publiquement au sujet de sa mère à un de ses ennemis : « Quoi, lui « dit-il, tu oses médire de Cornélie qui a « mis au monde Tibérius » ! Et comme ce médisant étoit extrêmement décrié pour un vice infâme : « Sur quel fondement, lui dit-

« il, as-tu l'audace de te comparer à Cor-
« nélie? As-tu enfanté comme elle? Tous
« les Romains savent pourtant qu'elle a été
« plus souvent sans mari, que toi sans hom-
« me [28] ». Tel étoit le sel de ses discours; et l'on pourroit rassembler beaucoup de traits semblables de tous ses écrits.

Parmi les édits qu'il proposa pour relever la puissance du peuple, et pour rabaisser celle du sénat, il y en eut un qui avoit pour objet l'établissement de colonies, et qui donnoit aux pauvres les terres domaniales des villes qu'on vouloit repeupler; un autre en faveur des troupes, qui ordonnoit qu'on leur fourniroit les habits sans rien retrancher pour cela de leur solde, et qu'on n'enrôleroit point de soldat qui n'eût dix-sept ans accomplis; un troisième en faveur des alliés, qui donnoit à tous les peuples d'Italie le droit de suffrage tel que l'avoient les propres citoyens; un quatrième, pour diminuer en faveur des pauvres le prix du blé; et un cinquième enfin, qui concernoit la justice, par lequel il retranchoit la plus grande partie de l'autorité du sénat; car les sénateurs étoient les seuls juges de tous les procès, ce qui les rendoit très-redoutables aux chevaliers et au peuple. Il ajouta donc aux trois cents sénateurs qu'il y avoit alors, un pareil nombre de cheva-

liers, et fit que les jugements de toutes les causes appartinrent également à ces six cents juges [29]. En proposant cette loi, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit la faire passer, mais il s'avisa surtout d'une chose très-bien pensée : jusque-là ceux qui haranguoient le peuple se tournoient toujours vers le sénat, et vers le lieu qu'on appeloit le Comice; mais lui, au contraire, affecta de se tourner vers l'autre bout qui étoit la place publique, et conserva cet usage depuis ce moment-là; de sorte que par un léger changement de situation et de vue, il introduisit un changement très-considérable dans l'état, et fut cause que le gouvernement devint en quelque sorte démocratique, d'aristocratique qu'il étoit auparavant, en faisant voir aux orateurs qu'ils devoient adresser leurs discours, non au sénat, mais au peuple [30]. Et comme le peuple ne reçut pas seulement cette loi, mais lui donna encore à lui-même le droit de choisir les chevaliers qu'il vouloit établir pour juges, il se trouva tout d'un coup revêtu d'une puissance souveraine et monarchique. Le sénat même souffrit qu'il assistât à ses délibérations, et qu'il lui donnât ses avis. Il est vrai qu'il ne donnoit jamais que des conseils convenables à la dignité de ce corps. Tel fut, par exemple, l'avis qu'il ouvrit sur quelques blés que

abius, qui commandoit en Espagne à la place
u préteur, avoit envoyés, avis très-modéré,
ès-beau et très-juste ; car il persuada au
énat de faire vendre ces blés, d'en envoyer
argent aux villes qui les avoient fournis, et
e faire à Fabius une sévère réprimande de
e qu'il rendoit la puissance romaine odieuse
t insupportable aux Espagnols.

Ce décret lui acquit dans les provinces une
rès-grande réputation et lui mérita la bien-
veillance des peuples. Il fit aussi des ordon-
nances pour envoyer des colonies dans les
villes désertes, pour construire des grands
chemins, pour bâtir des greniers publics, et
l se chargea lui-même de l'intendance et de
a conduite de ces grands ouvrages, sans ja-
mais succomber sous le travail, et sans pa-
roître ni accablé ni embarrassé de tant et de
si grandes entreprises ; mais au contraire les
exécutant toutes avec une aussi admirable
célérité, et avec autant de soin, que si cha-
cune eût été la seule dont il fût chargé ; de
sorte que ceux qui le haïssoient, ou qui le
craignoient, étoient surpris de son activité
et de sa diligence. Le peuple étoit ravi de le
rencontrer et de le voir toujours suivi d'une
foule d'entrepreneurs, d'ouvriers, d'ambas-
sadeurs, d'officiers, de soldats, de gens de
lettres, avec lesquels il s'entretenoit familiè-

rement, avec beaucoup de douceur, conservant toujours sa gravité et sa dignité au milieu de cette humanité et de cette politesse, s'accommodant au génie des uns et des autres, et disant à chacun ce qui convenoit. Par cette conduite, il décréditoit et faisoit paroître fâcheux et injustes les calomniateurs qui vouloient le faire passer pour un homme incommode, terrible et emporté; car il se montroit encore plus populaire dans le commerce, et dans toutes les actions de la vie civile, que dans les fonctions de son ministère et dans ses discours publics. L'ouvrage qu'il prit le plus à cœur, et auquel il s'appliqua avec le plus de soin, ce fut de faire dresser les grands chemins publics qu'il avoit ordonnés, et en s'attachant particulièrement à la commodité, il ne négligea ni la beauté ni la grâce. Il poussa ces chemins en droite ligne au travers des terres, les pava de belles pierres de taille partout où il en étoit besoin, les assurant et les affermissant ailleurs par des monceaux de sable qu'il faisoit battre et lier comme du ciment. Toutes les fondrières et tous les ravins que les torrents ou les eaux croupies avoient creusés, il les faisoit combler, ou il en joignoit les bords par des ponts solides; de sorte que les deux côtés étant d'une hauteur égale [illegible] tout l'ouvrage étoit également

ni et agréable à la vue. De plus, il partagea
ous ces chemins par espaces égaux que les
lomains appellent milles, et chaque mille,
ui est à peu près de huit stades, étoit marqué
ar une colonne de pierre. Il y ajouta une
hose d'une grande commodité, c'est qu'aux
eux côtés des chemins, il fit poser d'autres
ierres à des distances plus rapprochées, afin
u'elles aidassent les voyageurs à monter à
heval sans le secours de personne [31].

Pour tous ces travaux, le peuple l'élevoit
usqu'au ciel par ses louanges, et témoignoit
u'il étoit prêt à lui donner toutes les mar-
ues les plus essentielles de son affection.
Caïus, pour profiter de cette bienveillance,
ui dit un jour, en le haranguant, « qu'il lui
« demandoit une seule grâce, qui lui tiendroit
« lieu de toutes les récompenses, s'il l'obte-
« noit, et du refus de laquelle il ne se plain-
« droit jamais ». A ces mots, il n'y eut per-
onne qui ne crût qu'il alloit demander le
consulat et le tribunat ensemble [32]. Mais le
our de l'élection des consuls étant venu, et
ous les esprits étant dans l'attente de ce qu'il
lloit faire, il parut sur la place publique,
nenant par la main Fannius; et, secondé de
es amis, il sollicita pour lui le consulat.
Cette brigue fut d'un grand poids pour Fan-
nius, car il fut élu consul; et Caïus fut nom-

mé pour la seconde fois tribun, sans l'avoir ni sollicité ni demandé, mais par la seule faveur du peuple. Comme il vit que le sénat étoit son ennemi déclaré, et que le consul Fannius, malgré le grand service qu'il venoit de lui rendre, étoit extrêmement refroidi, il recommença à s'attacher de plus en plus le peuple par de nouveaux édits; car il ordonna qu'on meneroit des colonies à Tarente et à Capoue, et que le droit de citoyen seroit étendu sur tous les peuples latins. Sur cela, le sénat, craignant que son autorité ne vînt à un tel point qu'il seroit invincible, résolut de tenter un moyen très-nouveau et très-inouï de détourner cette faveur excessive, en flattant et en caressant le peuple à l'envi, et en cherchant à lui complaire en tout, contre toute sorte de raison, d'honnêteté et de justice.

Parmi les collègues de Caïus au tribunat, il y en avoit un, nommé Livius Drusus, qui étoit aussi heureusement né, et avoit été aussi bien élevé qu'aucun autre des Romains, et qui, en éloquence et en richesses, pouvoit le disputer à ceux qui étoient les plus puissants et qui avoient le plus de réputation. Les premiers de Rome s'adressent à lui, et le pressent de s'opposer à Caïus, et de se liguer avec eux contre lui, non en violentant le peuple,

ii en résistant à ses volontés; mais au conraire, en faisant tout ce qui pouvoit lui être igréable, et en lui accordant des choses par c refus desquelles il auroit été bien plus honnête d'encourir sa haine et de s'exposer à toute sa fureur. Livius Drusus se livre donc au sénat; et prostituant son ministère à ne servir que ses désirs, il rend des édits qui n'avoient rien de beau ni d'utile, mais dont le seul but étoit de surpasser Caïus, et d'entrer en lice avec lui à qui feroit plus de plaisir au peuple, ni plus ni moins que ceux qui font jouer devant lui des comédies pour le divertir [33].

Par là le sénat fit connoître bien évidemment qu'il n'étoit point du tout fâché des ordonnances de Caïus, mais que dans tout ce qu'il faisoit il n'avoit en vue que de le ruiner et de l'abattre. En effet, lorsque Caïus ordonna d'envoyer seulement deux colonies, qu'il composoit des plus honnêtes citoyens, le sénat ne manqua pas de s'élever et de crier qu'il accabloit et fouloit le peuple; et quand Livius Drusus ordonna d'en envoyer douze, et de choisir pour chacune trois mille des plus pauvres citoyens, il le favorisa de tout son pouvoir. Si Caïus distribuoit aux pauvres des terres, en les chargeant chacun de payer une rente annuelle au trésor public, le sénat le

détestoit comme un homme qui flattoit et gâtoit le peuple; et quand Livius déchargeoit les pauvres de cette rente, et qu'il leur laissoit ces terres franches et quittes, le sénat le louoit et en étoit ravi. Bien plus, Caïus ayant fait accorder le droit de suffrage aux peuples latins, le sénat en murmura et en fut affligé; et lorsque Livius ordonna que les généraux n'auroient pas la liberté de faire frapper de verges un soldat latin, le sénat applaudit, et lui aida à faire passer sa loi. Aussi Livius, dans les harangues qu'il faisoit en proposant ses édits, ne manquoit jamais de dire, « qu'il « les proposoit de l'avis même du sénat qui « avoit soin du peuple ». Et c'étoit la seule chose qu'il y avoit d'utile dans ses édits et dans ses discours; car le peuple en devint plus doux envers le sénat; et au lieu qu'auparavant il haïssoit tous les principaux de cette compagnie, et les avoit pour suspects, Livius adoucit et éteignit entièrement cette ancienne animosité et ces défiances, en lui persuadant que c'étoit du consentement, et à la suscitation même des sénateurs, qu'il se portoit à lui complaire et à le satisfaire en tout.

Mais ce qui assuroit le plus le peuple de l'affection de Livius et de sa grande droiture, c'est que, dans tout ce qu'il proposoit, il n'y

avoit jamais rien qui le regardât personnellement, ni qui favorisât le moins du monde ses intérêts; car tous ces emplois d'aller rebâtir des villes et de mener des colonies, il les faisoit tomber à d'autres, et ne voulut jamais avoir le maniement de l'argent; au lieu que Caïus retenoit toujours pour lui la plupart de ces commissions, et toujours les plus importantes. Rubrius, un de ses collègues, ayant ordonné par un édit qu'on iroit rebâtir Carthage qui avoit été détruite par Scipion, et le sort ayant nommé Caïus à cet emploi, il s'embarqua pour aller conduire cette colonie en Afrique. Alors Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus hautement contre lui, et travailla de plus en plus à gagner le peuple et à se concilier sa faveur, surtout en accusant ouvertement Fulvius qui étoit l'ami particulier de Caïus, et avoit été élu avec lui commissaire pour le partage des terres. C'étoit un esprit séditieux, ouvertement haï de tout le sénat, et suspect à tous les Romains, comme un homme qui ne cherchoit qu'à allumer une guerre civile, et qui excitoit secrètement les peuples de l'Italie à se révolter. Ces bruits couroient sourdement sans aucun indice et sans aucune preuve certaine; mais il les rendoit vraisemblables par sa conduite, en ne prenant jamais aucun parti sage, et en se dé-

clarant toujours contre celui de la paix. C'est ce qui contribua le plus à la ruine de Caïus; car toute la haine qu'on avoit pour Fulvius, retomba sur lui. Mais après que Scipion l'Africain eût été trouvé sans vie dans son lit, sans qu'il eût paru aucune cause de mort, et qu'on eût cru apercevoir sur son corps quelques marques de coups et de violence, comme nous l'avons écrit dans sa vie, alors la plupart des gens accusèrent ouvertement Fulvius qui étoit son ennemi déclaré, et qui, ce jour-là même, s'étoit emporté contre lui dans la tribune, et en termes très-offensants. On eut aussi quelque soupçon contre Caïus; cependant cet horrible attentat commis contre le premier et le plus grand homme de la république, ne fut ni puni ni recherché; car le peuple s'y opposa et empêcha le jugement, de crainte qu'il n'y eût des indices contre Caïus, et qu'il ne fût trouvé coupable de ce crime, si on l'approfondissoit; mais cela arriva quelque temps auparavant (a).

Pendant que Caïus étoit en Afrique, occupé à rebâtir et à repeupler Carthage, qu'il appela alors *Junonia*, c'est-à-dire la ville de Junon [34], on dit que les Dieux lui envoyèrent

(a) Cela étoit arrivé l'an de Rome 624, sept ans avant l'année dont il parle ici; Caïus n'avoit alors que vingt-quatre ans.

isieurs signes funestes pour le détourner de tte entreprise. Car la pique de la première iseigne fut rompue par la violence d'un vent npétueux qui se leva tout-à-coup, et par la ísistance du porte-enseigne qui s'efforçoit de on côté de la retenir; les entrailles des vicimes qui étoient déjà sur l'autel furent emiortées et dispersées par ce tourbillon, et etées bien loin au-delà des palissades dont on ivoit marqué l'enceinte de la nouvelle ville; les loups survenant arrachèrent ces palissades, et les emportèrent fort loin. Malgré tous ces présages sinistres, Caïus ayant réglé et ordonné toutes choses dans l'espace de soixante-dix jours, se rembarqua et revint à Rome, parce qu'il apprit que Fulvius y étoit extrêmement pressé par Drusus, et que les affaires avoient grand besoin de sa présence. Lucius Hostilius [35], qui étoit fort porté pour l'oligarchie, et qui avoit beaucoup de crédit dans le sénat, ayant brigué l'année précédente le consulat, avoit été refusé par la protection que Caïus avoit donnée à Fannius, et par les brigues qu'il avoit faites en sa faveur. Mais il y avoit toute apparence qu'à la première élection, il seroit reçu à cause de la quantité de gens qui le favorisoient; et on ne doutoit point que, dès qu'il seroit en charge, il ne vînt à bout de détruire Caïus, dont la

puissance commençoit à baisser et à se flétrir, le peuple étant déjà rassasié de ses ordonnances flatteuses, parce que tout étoit plein de gens qui ne cherchoient qu'à lui complaire, et que le sénat même les laissoit faire très-volontiers.

Dès que Caïus fut de retour à Rome, la première chose qu'il fit, ce fut de changer d'habitation; car il quitta le mont Palatin et alla loger au-dessous de la place publique, ce qui étoit beaucoup plus populaire, parce que c'étoit là le quartier de la classe la plus obscure et des plus pauvres citoyens. Ensuite il proposa le reste de ses lois, voulant les faire autoriser par les suffrages du peuple. Comme une grande foule accouroit de tous les environs, et se rangeoit autour de lui, le sénat persuada au consul Fannius de chasser tout ce peuple qui n'étoit point habitant de Rome, et de ne laisser que les Romains naturels. On publia donc à son de trompe cette défense jusqu'alors inouie et très-étrange, qu'aucun des alliés et des amis de Rome ne se trouvât dans la ville pendant les jours de l'élection. Mais en même temps, Caïus fit mettre partout des affiches, pour se plaindre de cette proclamation si injuste du consul, et pour promettre main-forte à tous les alliés qui resteroient dans Rome. Il ne tint pourtant pas sa

arole; car voyant un de ses amis et de ses
ôtes mêmes traîné en prison par les licteurs
u consul, il passa outre, et ne lui donna au-
un secours, soit qu'il craignît de faire voir
ue son pouvoir étoit déjà fort diminué, soit,
omme il le dit lui-même, qu'il ne voulût pas
onner à ses ennemis un prétexte de prendre
es armes, prétexte qu'ils auroient embrassé
vec joie pour faire éclater leurs mauvais
esseins.

Il arriva en même temps qu'il se brouilla
xtrêmement avec ses collègues, et en voici
e sujet. Le peuple devoit assister à un combat
le gladiateurs qu'on lui préparoit dans la
place publique. La plupart des magistrats
irent dresser tout autour de la place des
échafauds pour les louer. Caïus leur fit com-
mandement de les abattre, afin que les pau-
vres eussent ces places pour voir ce spectacle
sans payer. Comme personne n'obéissoit à son
commandement, il attendit la nuit qui pré-
céda ces jeux, et prenant avec lui tous les
charpentiers et tous les ouvriers qu'il avoit en
sa disposition, il fit abattre lui-même tous ces
échafauds, et le lendemain matin il montra
aux pauvres la place vide pour les recevoir.
Cette action le fit regarder du peuple comme
un homme de résolution et de courage; mais
ses collègues en furent très-mécontents, et le

regardèrent comme un homme violent et d'une témérité outrée. Il parut même que cela fut cause qu'on lui refusa le troisième tribunat qu'il poursuivoit. Ce n'est pas qu'il n'eût la pluralité des suffrages; mais on prétend que ses collègues, par un esprit de vengeance, prévariquèrent très-injustement dans le rapport qu'ils en firent. Il est vrai que cela ne fut pas bien avéré dans le temps et demeura douteux.

Caïus supporta fort impatiemment ce refus, et l'on assure que, voyant ses ennemis rire de sa disgrâce, il leur dit, avec une insolence trop outrée, « qu'ils rioient d'un ris sardo-« nien, ne voyant point dans quelles ténèbres « il les précipitoit par ses lois ». Lucius Opimius ayant été élu consul, commença par casser plusieurs de ses lois, et par faire des recherches sur le nouvel établissement de la colonie de Carthage, le tout à dessein de l'irriter, afin que par ses emportements il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Caïus supporta d'abord tous ces affronts avec patience. Mais ses amis, et surtout Fulvius, l'aiguillonnèrent si fort, qu'il assembla de nouveau des gens pour s'opposer au consul. On prétend que sa mère même entra dans cette espèce de conjuration, et le seconda dans cette entreprise, ayant secrètement loué des étrangers, et les

ayant envoyés à Rome déguisés en moissonneurs; car c'est ainsi qu'on le trouve écrit en paroles couvertes dans les lettres qu'elle écrivoit à son fils. D'autres assurent que cela se passa non seulement sans la participation de Cornélie, mais même contre son gré. Le jour donc que le consul Opimius devoit casser les lois de Caïus, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin; et le consul Opimius ayant fait son sacrifice, un de ses licteurs, nommé Quintus Antyllius, qui emportoit les entrailles des victimes, dit à Fulvius et à ceux qui étoient en grand nombre autour de lui: « Méchants citoyens que vous êtes, faites « place, et laissez passer les gens de bien »; Quelques-uns ajoutent qu'en prononçant ces paroles il leur montra le bras nu avec une posture fort déshonnête pour leur faire affront [36]; ce qui les irrita tellement, qu'Antyllius fut tué sur la place à coups de poinçons de tablettes qu'on dit qu'ils avoient fait faire exprès. Tout le peuple fut fort troublé de ce meurtre; mais les deux chefs se trouvèrent dans des sentiments bien opposés, car Caïus fut très-fâché de cet événement, et s'emporta contre ses gens, leur reprochant qu'ils avoient donné prise sur eux à leurs ennemis, qui ne cherchoient depuis long-temps qu'un prétexte. Opimius, au contraire, regardant cette oc-

casion comme un prélude favorable, s'éleva et excita le peuple à la vengeance; mais il survint une grosse pluie qui les obligea de se séparer.

Le lendemain dès le matin, le consul assembla le sénat; et pendant qu'il expédia les affaires dans l'intérieur, des gens disposés pour cela, ayant mis le corps d'Antyllius tout nu sur un lit funèbre, le portèrent au travers de la place jusqu'au sénat, en poussant des cris et des gémissements d'autant plus grands qu'ils étoient affectés. Opimius savoit fort bien ce que c'étoit, mais il faisoit semblant de l'ignorer, et contrefaisoit l'étonné. Tous les sénateurs étant sortis pour savoir ce que ce pouvoit être, et voyant le lit posé au milieu de la place, quelques-uns en parurent vivement touchés, comme d'un malheur épouvantable; mais cette vue fit un effet tout contraire sur l'esprit du peuple, et ne servit qu'à lui faire haïr et détester davantage cette faction des nobles qui avoient massacré dans le Capitole Tibérius Gracchus, tribun du peuple, et avoient jeté son corps dans le Tibre; et lorsqu'un malheureux licteur, comme Antyllius, qui peut-être n'avoit pas mérité son sort, mais qui se l'étoit attiré du moins par son imprudence, étoit exposé sur la place, non seulement ils environnoient son lit et l'arrosoient

le leurs larmes, mais ils conduisoient en pompe le convoi de cet homme mercenaire, pour exciter par là les Romains à se défaire encore du seul personnage qui restoit de tous ceux qui protégeoient et défendoient le peuple.

Le sénat étant rentré, fit un décret par lequel il ordonna au consul Opimius de se servir de tout son pouvoir, pour empêcher la république de recevoir aucun dommage et pour détruire les tyrans. Sur cela le consul ordonna à tous les sénateurs de prendre les armes, et à tous les chevaliers de venir le lendemain matin chacun avec deux domestiques bien armés. Fulvius se prépara de son côté à s'opposer à leurs efforts, et assembla une grande foule de peuple. Caïus, en s'en retournant de la place, s'arrêta près de la statue de son père, la regarda long-temps sans dire une seule parole; et après avoir versé quelques larmes et poussé quelques soupirs, il continua son chemin. Ce spectacle toucha de compassion le peuple; et tous alors se reprochant leur lâcheté de ce qu'ils abandonnoient et trahissoient un tel personnage, le suivent et passent la nuit devant la porte de sa maison dans un état bien différent de celui où étoient ceux qui gardoient la maison de Fulvius. Ceux-ci la passèrent à se réjouir, à

boire, à pousser de grands cris et à faire des rodomontades, Fulvius lui-même leur donnant l'exemple, s'enivrant tout le premier, et disant et faisant beaucoup de choses très-indécentes et peu convenables à son âge et à sa dignité; au lieu que ceux qui gardoient Caïus, la passèrent dans un grand silence, comme dans une calamité publique, s'entretenant de ce qui pouvoit arriver de ce désordre, et se relevant tour-à-tour pour se reposer.

Le lendemain au point du jour, les gens de Fulvius l'éveillent avec beaucoup de peine, car l'ivresse avoit rendu son sommeil plus profond, et s'armant des dépouilles qui étoient dans sa maison, et qu'il avoit prises sur les Gaulois qu'il avoit défaits dans son consulat, ils se mettent en marche en poussant de grands cris et faisant beaucoup de menaces, pour aller se saisir du mont Aventin. Pour Caïus, il refusa de prendre ses armes, et sortit en robe, comme il alloit ordinairement sur la place, s'étant muni seulement d'un petit poignard. Comme il sortoit, sa femme l'arrêta et se jeta à ses genoux sur le seuil de la porte, et le prenant d'une main et tenant son fils de l'autre, elle lui dit: « Mon cher Caïus, je ne « vous vois point partir de votre maison à « votre ordinaire, pour aller à la tribune

« proposer des édits comme législateur et
« comme tribun, ni pour aller à la guerre,
« environné d'honneurs, et en état, si le sort
« des armes me privoit de votre chère vie,
« de me laisser un deuil horrible et sans con-
« solation, mais au moins plein de gloire.
« Vous allez vous exposer aux meurtriers de
« votre frère Tibérius; et vous y allez sans
« armes, plus prêt à tout souffrir qu'à rien
« entreprendre vous-même. En quoi je loue
« votre générosité; mais vous allez mourir,
« sans que votre mort puisse être utile à votre
« patrie. Déja le mauvais parti triomphe, la
« violence et le fer décident dans tous les
« jugements. Si votre frère avoit été tué de-
« vant Numance, les lois de la guerre, par
« une trève, nous auroient fait rendre son
« corps; au lieu que présentement je vais
« peut-être moi-même être réduite à courir
« toute éplorée sur les bords des rivières et
« des mers pour les supplier de me montrer
« enfin votre corps qu'elles auront long-temps
« gardé dans leur sein. Car désormais que
« peut-on attendre des lois et des Dieux
« mêmes, après qu'à leur vue Tibérius a été
« si cruellement massacré »?

Licinnia ayant exprimé ces tristes regrets, le visage couvert de larmes, Caïus se débarrassa doucement d'entre ses bras et marcha

daus un profond silence environné de ses amis. Sa femme voulant s'avancer et le suivre pour le retenir par sa robe, tomba sur le pavé où elle demeura long-temps sans voix et sans sentiment, jusqu'à ce que ses esclaves, la voyant évanouie, l'enlevèrent et l'emportèrent chez son frère Crassus. Quand les gens de Caïus et de Fulvius furent assemblés sur l'Aventin, Fulvius, à la sollicitation de Caïus, envoya à la place le plus jeune de ses enfants avec un caducée à la main. C'étoit un jeune garçon d'une beauté singulière. Dès qu'il fut arrivé à la place, se tenant dans une posture pleine de pudeur et de modestie, et le visage baigné de pleurs, il fit au consul et au sénat des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs écoutoient assez volontiers ces propositions; mais le consul Opimius, prenant la parole, dit, « que ce n'étoit « point par des hérauts que ces rebelles de« voient persuader le sénat, qu'ils devoient « descendre de leur asile comme des pré« venus, venir subir leur jugement, et se « livrant eux-mêmes, demander grâce en cet « état, et désarmer la colère du sénat irrité « de leur révolte ». En même temps, il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner, et de ne revenir que pour accepter ces conditions. Caïus, dit-on, voulut alors des-

cendre pour tâcher de ramener le sénat à d'autres sentiments, mais tous les autres s'y étant opposés, Fulvius renvoya de nouveau son fils pour faire les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandoit qu'à décider l'affaire par la voie des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius; et l'ayant donné en garde à des gens sûrs, il marcha contre la troupe de Fulvius avec une bonne infanterie et des archers crétois, qui, tirant sur eux et en blessant plusieurs, les mirent bientôt en désordre. Dans un moment la déroute fut générale. Fulvius se retira dans un bain public qui étoit abandonné, où il fut trouvé peu de moments après, et égorgé avec l'aîné de ses enfants.

Pour Caïus, personne ne le vit combattre ni tirer l'épée; mais très-affligé de tout ce qui se passoit, il se retira dans le temple de Diane. Là il voulut se servir de son poignard pour se tuer lui-même; mais il en fut empêché par les plus fidèles de ses amis, Pomponius et Licinnius, qui, l'ayant suivi, lui ôtèrent son poignard, et le portèrent à prendre la fuite. On dit qu'avant de sortir, il se jeta à genoux, et levant les mains vers la déesse, il pria que le peuple Romain, en punition de son ingratitude et de sa noire trahison, ne sortît jamais de la dure servitude à laquelle il cou-

roit volontairement ; car la plupart l'avoient abandonné sur la première publication de l'amnistie qu'on leur promit. Comme Caïus s'enfuyoit, ses ennemis, qui le suivoient de près, l'atteignirent près du pont de bois. Ses deux amis qui ne l'avoient point abandonné, le forcèrent de gagner les devants pendant qu'ils s'opposeroient seuls à ceux qui le poursuivoient ; et se jetant en même temps l'épée à la main au-devant du pont, ils combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Caïus n'avoit avec lui qu'un esclave nommé Philocrate. Tous les autres l'exhortoient et l'encourageoient comme on fait dans les combats de lice, mais aucun ne le secouroit, et ne lui présentoit un cheval quoiqu'il le demandât avec instance ; car les ennemis les suivoient de très-près. Il les devança pourtant d'un moment, et gagna un bois qui étoit consacré aux Furies [57]. Là il fut tué de la main de son esclave, qui, après lui avoir rendu ce service, se tua lui-même. D'autres disent qu'ils furent pris tous deux par leurs ennemis, et que Philocrate embrassa si étroitement Caïus, et le couvrit si bien de son corps, qu'aucun d'eux ne put le frapper que l'esclave ne fût percé auparavant de tous les coups qu'on portoit à son maître, et tombé

ort à ses pieds. On dit qu'un soldat coupa tête de Caïus, et qu'il la portoit au consul, rsqu'un des amis d'Opimius, nommé Sepmuléius, la lui enleva en chemin; car avant combat, on avoit fait publier à son de ompe, que ceux qui apporteroient les tes de Caïus et Fulvius auroient pour récompense leur pesant d'or. Septimuléius apporta au consul Opimius la tête de Caïus au out d'une pique. On fit apporter des balances, et il se trouva qu'elle pesoit dix-sept vres huit onces, Septimuléius ayant ajouté fraude au crime; car il ôta toute la cervelle e cette tête, et mit à la place du plomb ondu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulius n'eurent rien, parce que c'étoient des ens d'une condition obscure.

Les corps de Caïus et de Fulvius, et ceux le tous les autres qui avoient été tués, furent etés dans le Tibre au nombre de trois mille. Tous leurs biens furent confisqués; on fit défenses à leurs femmes de les pleurer et d'en porter le deuil, et Licinnia fut privée de sa dot. Le plus jeune des enfants de Fulvius fut traité très-inhumainement, quoiqu'il n'eût fait aucune résistance, et qu'il ne se fût pas trouvé au combat; car ayant été envoyé auparavant pour proposer un traité, il fut retenu prisonnier, et après le combat, on le fit mourir

contre toute sorte de justice. Mais le peuple ne fut ni si offensé ni si affligé de toutes ces indignités, que de l'insolence qu'eut Opimius de bâtir le temple de la Concorde. Car il paroissoit par là qu'il se glorifioit, qu'il s'enorgueillissoit de ce qu'il venoit de faire, et qu'il regardoit en quelque sorte comme un grand sujet de triomphe, le meurtre de tant de citoyens. C'est pourquoi la nuit qui suivit la dédicace de ce temple, quelqu'un écrivit au-dessous de l'inscription : « Ce temple de « la Concorde est l'ouvrage de la fureur ».

Cet Opimius fut le premier qui, dans le consulat, usurpa toute l'autorité du dictateur, et qui, sans aucune forme de justice, fit mourir trois mille citoyens, outre Caïus Gracchus et Fulvius Flaccus, dont l'un avoit été consul et avoit eu les honneurs du triomphe, et l'autre surpassoit tous ceux de son âge en vertu et en réputation. Mais cet Opimius si fier ne put s'empêcher de commettre un vol public[35]; car envoyé en ambassade à la cour de Jugurtha, roi de Numidie, il se laissa corrompre par argent, et ayant été condamné juridiquement pour une action si infâme, il vieillit dans le mépris, et fut haï du peuple, qui après les actions cruelles de ce consul, étoit véritablement tombé dans l'humiliation et dans l'abattement, mais qui se releva et reprit cou-

rage bientôt après, et fit voir tout le regret qu'il avoit de la mort des Gracques ; car ayant fait faire leurs statues, il ne craignit pas de les exposer au public ; il consacra les lieux où ils avoient été tués, et il y alloit offrir les prémices des fruits de toutes les saisons. Plusieurs même y faisoient tous les jours des sacrifices, y adoroient et y faisoient leurs prières à genoux comme dans les temples des dieux.

Leur mère Cornélie supporta son malheur avec beaucoup de constance et de magnanimité ; et l'on écrit qu'en parlant des édifices qu'on avoit construits sur les lieux où ses enfants avoient été tués, elle dit seulement, « ils ont les tombeaux qu'ils méritent ». Elle passa le reste de ses jours dans une maison de campagne près du mont de Misène, sans rien changer à sa manière de vivre. Comme elle avoit beaucoup d'amis, et qu'elle aimoit à recevoir les étrangers, elle avoit toujours une bonne table ; sa maison étoit pleine de Grecs et de gens de lettres ; les rois mêmes se faisoient un honneur de recevoir d'elle des présents et de lui en envoyer. Tous ceux qui étoient reçus chez elle prenoient un singulier plaisir à lui entendre raconter les particularités de la vie de son père Scipion l'Africain, et sa manière de vivre. Mais on l'admiroit surtout quand, sans donner aucune marque

de douleur et sans verser une seule larme, elle faisoit l'histoire de tout ce que ses enfants avoient fait et souffert, comme si elle eût parlé de quelques anciens personnages qui lui auroient été entièrement étrangers. Cela paroissoit si extraordinaire, que la plupart croyoient que la vieillesse lui avoit affoibli l'esprit, ou que la grandeur de ses maux et de ses malheurs lui avoit ôté le sentiment. Mais c'étoit eux-mêmes qu'on pouvoit accuser d'être privés et de sentiment et d'esprit, de ne pas reconnoître quels grands remèdes fournissent aux hommes, contre la douleur et la tristesse, l'heureuse naissance et la bonne éducation; et d'ignorer que, si dans la prospérité, la fortune triomphe souvent de la vertu dans ceux qui ont été le mieux élevés, et qui sont les plus attachés à tout ce qui est beau et honnête, dans l'adversité, elle ne leur ôte pas la force de supporter constamment leurs malheurs [59].

FIN DE LA VIE DE TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

COMPARAISON
D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE
AVEC
TIBÉRIUS ET C. GRACCHUS.

Après avoir terminé le récit des actions de ces personnages, nous n'avons qu'à contempler leurs vies ensemble en les comparant. Pour ce qui est des deux Gracques, tous ceux qui en ont le plus mal parlé et qui ont eu pour eux la haine la plus outrée, n'ont jamais osé dire qu'ils n'eussent pas été plus heureusement nés à la vertu, que tous les Romains de leur temps, et que cette heureuse naissance n'eût pas été secondée et fortifiée par la plus excellente éducation et par les instructions les plus solides. Mais dans Agis et dans Cléomène, la nature paroît avoir été encore plus forte que dans ces deux Romains, en ce que n'ayant pas eu le bonheur d'être bien élevés, et ayant été nourris dans des coutumes et dans un genre de vie qui avoient corrompu ceux qui avoient été avant eux, ils se rendirent pourtant des modèles de vertu,

de simplicité et de tempérance. D'ailleurs, les Gracques ayant vécu dans le temps où Rome étoit la plus florissante, et où l'éclat des vertus relevoit davantage sa gloire et sa dignité, ils auroient eu honte d'abandonner la succession de cette vertu paternelle qui leur étoit transmise par leurs ancêtres ; au lieu qu'Agis et Cléomène, nés de pères qui avoient des sentiments bien différents, et ayant trouvé leur patrie corrompue et malade, ne ralentirent pourtant en rien l'ardeur qu'ils avoient naturellement pour tout ce qui est beau et honnête. Il est vrai qu'une très-grande preuve du désintéressement des Gracques, et du mépris qu'ils avoient pour les richesses, c'est qu'ayant été dans les plus grandes charges et dans les emplois les plus considérables, ils ont toujours conservé leurs mains pures, et n'ont jamais essuyé aucun reproche d'avoir pris la moindre chose injustement. Mais Agis se seroit mis dans une véritable colère, si quelqu'un l'avoit loué de n'avoir rien pris du bien des autres, lui qui donna à ses concitoyens son propre bien, qui consistoit en six cents talents (*a*) d'argent, sans compter d'autres possessions très-considérables. Quel crime n'auroit donc point paru un gain injuste à celui qui regardoit comme un

(*a*) Environ 2,962,963 f. de notre monnoie. *A. L.*

avarice horrible de posséder plus que les autres, quoique justement !

Si l'on considère la hardiesse et l'audace de leurs entreprises et des innovations qu'ils firent dans l'état, celles d'Agis l'emportent de beaucoup par leur grandeur et par leur importance. Car, des deux Romains, Caïus ne s'appliqua principalement qu'à construire de grands chemins et à repeupler des villes par des colonies ; et le trait le plus hardi et le plus éclatant de leur politique, ce fut pour Tibérius le partage des terres ; et pour Caïus le changement qu'il fit dans les tribunaux, en mêlant parmi les sénateurs un pareil nombre de chevaliers. Au lieu que le changement qu'Agis et Cléomène firent dans leur état, fut tout autre chose ; car voyant bien que de vouloir corriger en détail les petites fautes, et retrancher peu à peu ce qu'il y avoit de défectueux, c'étoit, comme dit Platon, couper les têtes de l'hydre 49, ils firent dans les affaires un changement qui pouvoit remédier tout d'un coup à tous les maux publics. Peut-être même est-ce parler plus véritablement de dire qu'ils proscrivirent le changement qu'on avoit introduit avant eux, et qui avoit causé tous ces maux, et que par là ils ramenèrent et rétablirent leur ville dans l'état qui

lui étoit propre, et qui étoit celui de sa fondation.

On peut dire aussi que les nouveautés que les Gracques voulurent introduire dans le gouvernement, furent combattues par les principaux d'entre les Romains; au lieu que tout ce qu'Agis entreprit et que Cléomène acheva, étoit fondé sur l'autorité la plus grande, la plus authentique et la plus respectable, qui leur servit de modèle, je veux dire sur les rhètres ou anciennes lois de leur patrie, touchant la tempérance et l'égalité, dont les unes avoient été établies par Lycurgue, et les autres avoient Apollon même pour auteur et pour fondateur. Mais ce qui est encore plus considérable, c'est que par toutes les nouveautés que les Gracques introduisirent, Rome ne s'agrandit jamais, et n'acquit pas un pouce de terrain; aulieu que, par celles de Cléomène, la Grèce vit en peu de temps Sparte devenir maîtresse du Péloponèse, et combattre contre les peuples les plus puissants, pour l'empire, combat glorieux, dont l'unique but étoit de délivrer la Grèce entière des armes des Illyriens et des Gaulois, et de la remettre sous le juste et honorable gouvernement des descendants d'Hercule.

Je trouve aussi que la mort de tous ces

personnages marque quelque différence dans leur vertu ; car les Gracques combattirent contre leurs concitoyens, et ensuite ayant pris la fuite, ils périrent malheureusement. Au lieu que, des deux Grecs, Agis mourut presque volontairement, pour ne faire mourir aucun citoyen ; et Cléomène, poussé à bout par les mépris et par les outrages qu'il essuya, prit enfin les armes pour se venger ; mais l'occasion n'ayant pas favorisé son courage, il se tua généreusement.

Si on les considère les uns et les autres sous un autre rapport, on trouvera qu'Agis n'a jamais fait aucune action de grand capitaine ; car il fut tué avant que d'avoir pu donner des marques de son habileté et de son courage, et qu'à toutes les grandes et belles victoires de Cléomène, qui sont en grand nombre, on peut opposer l'éclatante action de Tibérius, lorsqu'à la prise de Carthage, il monta le premier sur la brèche, et le sage traité qu'il fit à Numance, par lequel il sauva vingt mille Romains qui n'avoient aucune autre espérance de salut. Pour Caïus, et dans cette guerre de Numance et dans la Sardaigne, il donna de grandes marques de valeur : de sorte que ces deux frères auroient été comparables aux plus grands capitaines romains, s'ils n'eussent pas péri si jeunes.

Pour ce qui est de leur manière de gouverner, il semble qu'Agis se conduisit avec trop de lenteur et de mollesse ; car il se laissa surprendre par Agésilas ; il trompa ses concitoyens en n'exécutant pas le partage des terres qu'il leur avoit promis ; et pour tout dire, en un mot, par une timidité qui étoit la suite de sa grande jeunesse, il laissa inutiles et imparfaites toutes les grandes entreprises qu'il avoit faites, et qui avoient excité l'attente du public. Cléomène, au contraire, se porta avec trop de violence et d'emportement à changer le gouvernement de la république, en tuant, contre toute sorte de raison et de justice, les éphores qu'il lui auroit été très-facile d'attirer dans son parti, puisqu'il étoit le plus fort, ou qu'il auroit pu chasser de la ville, comme on en avoit déjà banni un grand nombre de citoyens. Car d'avoir recours au fer sans la dernière nécessité, cela n'est ni du grand médecin ni du grand politique, et fait voir au contraire, dans l'un et dans l'autre, une grande ignorance de l'art. Et il y a de plus dans la politique, que cette ignorance est accompagnée d'injustice et de cruauté. Aucun des deux Gracques ne commença le premier à verser le sang de ses concitoyens ; et on rapporte que Caïus, attaqué de tous côtés et en butte à tous les traits de ses enne-

mis, ne prit pas le parti de se défendre, et qu'autant qu'il étoit brave et déterminé dans les batailles, autant il fut froid et tranquille dans la sédition. Car premièrement il sortit de sa maison sans armes; ensuite, pendant que l'on combattoit, il se tint toujours à l'écart, et on le vit toujours plus occupé à se retenir et à ne rien faire, qu'à s'empêcher de rien souffrir. C'est pourquoi il est plus juste de regarder leur fuite comme un effet de leur précaution, que comme une marque de leur lâcheté; car il n'y avoit point de milieu, ou il falloit céder par la fuite à ceux qui les poursuivoient, ou, en les attendant, se mettre en défense et repousser la force par la force.

Quant aux reproches qu'on peut faire aux uns et aux autres, le plus grand dont on puisse noircir la mémoire de Tibérius, c'est d'avoir déposé son collègue, et d'avoir brigué un second tribunat. Mais c'est injustement qu'on a imputé à Caïus la mort d'Antyllius; car il fut tué contre sa volonté et à son grand regret. Au lieu que Cléomène, sans rappeler ici le meurtre des éphores, affranchit tous les esclaves, et régna en effet tout seul, ayant appelé au trône, pour sauver les apparences, son frère Euclidas qui étoit de la même maison. Il écrivit bien à Archidamus, à qui seul

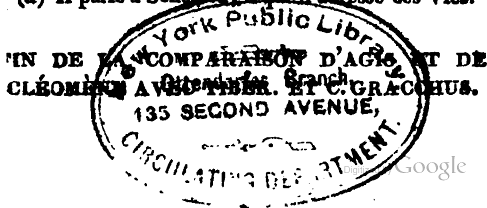
il appartenoit de régner conjointement avec lui, parce qu'il étoit de l'autre maison, et lui persuada de quitter Messène et de venir à Sparte. Mais Archidamus ayant été tué d'abord après son arrivée, Cléomène ne fit aucune recherche pour venger sa mort, et confirma par là le soupçon que l'on avoit, que c'étoit lui-même qui en étoit l'auteur: bien différent en cela de Lycurgue qu'il faisoit semblant d'imiter; car Lycurgue rendit librement et volontairement au jeune Charilaüs, fils de son frère, le royaume qui lui avoit été confié; et dans la crainte où il étoit que, si cet enfant venoit à mourir de maladie ou autrement, on ne l'accusât d'y avoir contribué, il se bannit lui-même de son pays, et n'y retourna qu'après que son neveu Charilaüs eut un fils pour succéder à la couronne. Mais parmi tous les Grecs en trouvera-t-on un seul qu'on puisse comparer à Lycurgue?

Nous avons montré que le gouvernement de Cléomène a été marqué par de plus grandes nouveautés et par de plus grandes injustices. Aussi ceux qui blâment les mœurs des uns et des autres, reprochent à Agis et à Cléomène qu'ils ont eu dès le commencement un esprit tyrannique et porté à la guerre. Au lieu que les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'un excès

'ambition ; et ils avouent tous qu'emportés
ar la chaleur des contestations et par la co-
ère, contre leur propre naturel, comme par
es vents impétueux, ils avoient passé les
ornes et porté le gouvernement à ces excès
u'on ne peut excuser. En effet, qu'y avoit-il
e plus beau et de plus juste que leur premier
esseien, si les riches et les nobles, en opposant
a force et la puissance pour les empêcher de
aire passer leur loi, ne les eussent jetés tous
eux dans la nécessité de prendre les armes,
'un pour défendre sa vie, l'autre pour ven-
er son frère qui avoit été mis à mort sans au-
une forme de jugement et sans aucun décret
réalable ?

Vous voyez donc (*a*) assez vous-même la
lifférence qui est entre eux. S'il faut les ca-
actériser chacun en particulier, je trouve
ue Tibérius est au-dessus des trois autres
ar la vertu; que le jeune Agis a fait moins
le fautes; et que Caïus est fort au-dessous de
Cléomène, soit en courage pour entrepren-
lre, soit en audace pour exécuter.

(*a*) Il parle à Sénécion, à qui il adresse ces Vies.



FIN DE LA COMPARAISON D'AGIS ET DE
CLÉOMÈNE AVEC TIBER. ET C. GRACCHUS.

NOTES.

[1] Tibérius Gracchus, petit-fils de Publius Sempronius, fut deux fois consul; il avoit eu, outre la censure, la dignité de grand-augure. Il étoit homme très sage et un des meilleurs citoyens. C'est l'éloge que lui donne Cicéron dans le premier livre de *la Divination*

[2] Cicéron rapporte cette histoire dans son premier livre de *la Divination*, d'après les mémoires de Caïus Gracchus, fils de ce Tibérius; et ce qu'il y a de plaisant il ne la rapporte que pour prouver la certitude de cet art des augures, et pour faire voir la grande foi qu'il faut y ajouter.

[3] Mais pourquoi le tuer? n'auroit-il pas mieux fait de le laisser vivre et de les garder tous deux pour vivre avec sa femme Cornélie? Il semble que cela auroit été plus sensé.

[4] Cicéron, dans le troisième livre de *l'Orateur* rapporte un endroit d'une oraison de ce Caïus Gracchus après la mort de Tibérius, qui marque la force et la vivacité de son éloquence, et l'action avec laquelle il prononçoit. *Quid fuit in Graccho, quam tu, Catule, melius meministi, quod me puero tantopere ferretur? Quo me miser conferam? quo vertam. In Capitolium ne? At fratris sanguine redundat. An domum? Matrem ne ut miseram, lamentantemque videam et abjectam? Quæ sic ab illo acta esse constabat, oculis, voce, gestu, inimici ut lacrymas tenere non possent.* Les gestes véhéments et outrés, qui distinguent aujourd'hui les orateurs de ce pays-là d'avec ceux des autres pays, ont donc une origine bien ancienne.

Il y a dans le grec, δελφῖνας ἀργυρῶν, des dauphins argent. On appeloit de ce nom certaines machines de erre dont on se servoit sur les vaisseaux; ce qui ne ut avoir lieu ici. Il faut lire Δελφικὰς, des tables Delphes; on appeloit ainsi des tables rondes à trois eds, et de la figure du trépied de Delphes. Les douze nt cinquante drachmes font un peu plus de 1,111 fr., qui est un prix excessif, car la livre d'argent ne loit que 88 fr. 89 cent. de notre monnoie; ainsi c'est us de 1,000 fr. de façon par livre pesant.

6 C'étoit une espèce de flageolet d'ivoire, comme ous l'apprenons de Cicéron qui dit dans son troisième livre de *l'Orateur*: *Itaque idem Gracchus, uod potes audire, Catule, ex Licinio, cliente tuo, itterato homine, quem servum sibi ille habuit ad manum, cum eburneola solitus est habere fistula, qui taret occulte post ipsum, cum concionaretur, peritum ominem, qui inflaret celeriter eum sonum, quo illum ut remissum excitaret, aut à contentione revocaret.* Cela étoit assez plaisant de voir dans une assemblée un joueur de flageolet marquer le ton à l'orateur, et l'obliger à le hausser ou à le baisser. Et Crassus dit fort bien dans la suite: *Sed fistulatorem domi relinquetis, sensum hujus consuetudinis vobiscum ad forum deferetis.* « Mais vous laisserez le joueur de flûte à la « maison, et vous apporterez au barreau le goût « que vous aurez tiré de l'habitude à force d'entendre « ses leçons. »

7 Il paraît par tout ce que Plutarque dit ici, que ce flageolet ne servoit pas seulement à régler la voix de l'orateur, mais encore, qu'en agissant sur les passions, il le portoit à modérer ses emportements, et à adoucir ses termes. Cela pouvoit être fort bon pour des orateurs qui parloient sur-le-champ. Mais des discours préparés auroient-ils pu obéir au flageolet, et auroit-on pu en changer les termes?

8 Du nombre de ces auteurs est Tite-Live, liv. xxxviij. 57. Mais il fait entendre en même temps qu'il y avoit sur cela différentes traditions. Et le témoignage de Polybe confirme suffisamment celle que Plutarque a suivie.

9 Il parle des Romains passés sous le joug aux Fourches Caudines, cent quatre-vingt-deux ans auparavant, c'est-à-dire, l'an 317 avant l'ère chrétienne. Les Romains, pour effacer la honte de ce traité, renvoyèrent aux Samnites les généraux, c'est-à-dire, les consuls Véturius Calvinus et Posthumius Albinus.

10 Je crois que Plutarque a suivi ici de faux mémoires, ou qu'il n'a pas finement entendu ce qu'il lisoit; car Lælius ne fut pas appelé *Sage*, pour avoir renoncé à l'entreprise de faire partager les terres, mais parce qu'il méprisoit les délices et les voluptés. En voici un bon témoin. Cicéron, dans le second livre *de fin. bon. et mal.* dit: *Nec ille qui Diogenem Stoïcum adolescens, post autem Panætium, audierat, Lælius, eo dictus est sapiens, quod non intelligeret quid suavissimum esset, nec enim sequitur, ut cui cor sapiat ei non sapiat palatum, sed quia parvi id duceret.*

11 Il y a dans le grec, ἐν βακχεύμασιν. Et Xylandre a fort bien remarqué que par ce seul mot, Plutarque fait allusion à ce passage des Bacchantes d'Euripide, où Tirésias dit à Penthée, » que la femme, qui est « naturellement sage, ne se corrompra point dans les « excès des Bacchanales. »

—— καὶ γὰρ ἐν βακχεύμασιν,
οὖσ' ἥ γε σώφρων, οὐ διαφθαρήσεται.

12 Virgile a employé ce mot,

Pila manu sævosque gerunt in bella dolones.

Le dolon étoit un bâton dans lequel il y avoit une

me de poignard cachée, et on l'appeloit dolon du mot *dolus*, tromperie, parce qu'il trompoit: on le croyoit un bâton, et c'étoit une arme très-dangereuse.

13 Les urnes où le peuple devoit jeter ses suffrages. Les Romains avoient deux sortes d'urnes pour les suffrages. Les premières étoient appelées *cistæ*, *cistellæ*, dont l'ouverture étoit large, où l'on mettoit les balotes et les tablettes pour les distribuer au peuple, afin qu'il donnât son suffrage; et les autres appelées *sitellæ*, dont l'ouverture étoit étroite, où le peuple jetoit son suffrage. C'étoient ces dernières que les riches enlevèrent, afin que ces suffrages ne pussent être donnés.

14 Deux choses confirment le peuple dans ce soupçon, que le mort avoit été empoisonné. La première, que le cadavre creva tout-d'un-coup, et rendit quantité d'humeurs corrompues. Mais cela arrive tous les jours à des cadavres qui n'ont point été empoisonnés. Et la seconde, que ces humeurs éteignirent le feu, et qu'on eut bien de la peine à le rallumer; comme si le poison pouvoit jamais produire cet effet, et comme si un mort empoisonné ne brûloit pas aussi facilement et plus facilement même qu'un autre. Mais quand le peuple est une fois imbu d'une opinion, quelque folle qu'elle soit, tout l'y confirme.

15 C'est Attalus III, fils d'Eumène II et de Stratonice, et le dernier roi de Pergame. Mais il n'étoit pas nommé Philopator, son surnom étoit Philométor. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de S. Germain.

16 Les Romains gardoient dans des cages, des poulets dont ils se servoient pour la divination. Ils jetoient de la pâture devant leur cage, et quand ces poulets mangeoient, ils observoient s'il tomboit quelque chose de leur bec qui fît du bruit en tombant à terre. Ce qu'ils appeloient *tripudium solistimum*.

Voyez Cicéron dans le second livre *de la Divination*, sect. 24.

[17] Florus, liv. iij, chap. 14, dit : *Inde cum in Capitolium profugisset, plebemque ad defensionem salutis suæ, manu caput tangens, hortaretur, præbuit speciem regnum sibi et diadema poscentis.* C'étoit donner une explication bien maligne à un geste très-innocent. Mais cette calomnie fut d'autant mieux reçue, que le sénateur Pompéius avoit déjà répandu le bruit qu'Eudémus de Pergame avoit apporté à Tibérius le diadème et la robe bordée de pourpre. Il n'en falloit pas davantage pour accréditer l'explication que l'on donnoit à son geste.

[18] Lélius, dans le traité de Cicéron qui porte son nom, raconte la chose autrement. Il dit, « que ce Blossius, après que Tibérius eût été tué, l'alla trouver « comme il étoit enfermé à délibérer sur l'état présent « des choses avec les deux consuls Popilius Lœnas et « P. Rupilius, et qu'il le pria instamment de lui par- « donner, disant pour toute excuse qu'il avoit tant « d'estime pour Tibérius, qu'il se croyoit obligé de « faire tout ce qu'il vouloit. Hé quoi, lui répliqua Lé- « lius, s'il avoit voulu que tu eusses brûlé le Capitole, « l'aurois-tu fait? Oh, répondit Blossius, c'est ce « qu'il n'auroit jamais voulu. Mais s'il l'avoit voulu, « je l'aurois fait. Vous voyez, reprend Lélius, quelle « parole atroce. Et il a fait comme il le dit, ou plus « même qu'il ne dit; car il n'a pas obéi à la témérité « de Tibérius Gracchus, et ne s'est pas rendu le com- « plice de sa fureur, mais il l'a excité et s'est mis à la « tête de la sédition ». Dans ce passage de Lélius, cela n'a nullement l'air d'un interrogatoire juridique comme dans Plutarque.

[19] Aristonicus étoit frère bâtard d'Attalus. Indigné que son frère eût donné son royaume aux Romains, il voulut s'en mettre en possession par les armes, et

s'empara de plusieurs villes. Les Romains envoyèrent contre lui le consul P. Licinius Crassus, la seconde année après la mort de Tibérius Crassus fut battu et pris par Aristonicus. L'année suivante on envoya contre lui le consul Perpenna, qui le battit et le fit prisonnier.

[20] Il y a dans le texte, « et lui suggéra de nommer « Titus, commissaire ». Mais on a bien vu que ce mot Τίτον, *Titus*, est corrompu. J'ai suivi les manuscrits qui ont ἕτερον, *un autre*.

[21] L. Aurélius Oreste fut consul avec AEmilius Lépidus, l'an de Rome 627, cent vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne, et six ans après la mort de Tibérius Gracchus. Caïus alla donc en Sardaigne à l'âge de vingt-sept ans.

[22] Voilà un effet bien surprenant de l'éloquence. Des villes refusent une imposition, elles s'en font dédécharger par le sénat ; et l'éloquence les force à faire de leur pur mouvement ce qu'elles avoient refusé à l'autorité, et dont elles avoient été déchargées.

[23] Rien ne marque mieux combien le sénat et les nobles étoient jaloux et soupçonneux, que les deux exemples que Plutarque rapporte ici, l'un de la manière dont ils expliquèrent le grand service que Caïus venoit de rendre au public en sauvant les troupes, et l'autre de la manière dont ils reçurent la libéralité de Micipsa dans un pressant besoin.

[24] Le sénat, persuadé que les soldats de l'armée d'Oreste étoient entièrement à la dévotion de Caïus, parce qu'il les avoit sauvés en les faisant habiller, crut qu'il se vengeroit de lui en les retirant et en envoyant au consul de nouveaux soldats qui, n'ayant pas la même obligation à Caïus, ne lui seroient pas si dévoués. Mais ces soldats qu'on faisoit revenir, ne pou-

voient-ils pas être aussi utiles à Caïus dans Rome, qu'à l'armée? Il semble que cette politique du sénat n'est pas bien entendue. Apparemment le sénat voyoit un mal présent, au lieu que l'autre paroissoit encore éloigné. Et en cela sa prudence fut trompée.

25 Aulugelle nous a conservé la plus grande partie du discours de Caïus dans le douzième chapitre de son quinzième livre, et là Caïus dit lui-même : *Biennium enim fui in provincia*. J'ai été deux ans en Sardaigne. Il est question de savoir quel texte doit être corrigé, ou celui de Plutarque, ou celui d'Aulugelle. A mon avis, il faut lire, comme dans Plutarque, *trois ans*, et non pas *deux*, comme dans Aulugelle, car Caïus avoit été questeur les années 627, 628 et 629, puisqu'il n'étoit revenu à Rome que sur la fin de 629.

26 Peut-on douter que les soldats qu'on avoit retirés de Sardaigne, ne fissent le plus grand nombre, et qu'ils ne se hâtassent de marquer leur reconnoissance à leur questeur, auquel ils avoient tant d'obligation?

27 Quelle grandeur dans cette simplicité! quel éloge pour Cornélie, et quel éloge pour les Gracques! et tout cela en trois mots.

28 Le Grec dit, *que toi qui es un homme*. Mais il m'a paru qu'il y avoit plus de sel dans la manière dont je l'ai mis, quoique ce soit le même sens.

29 Dans l'Epitome de Tite-Live, LX, il est porté qu'il mêla six cents chevaliers aux trois cents sénateurs. Mais peut-être que le passage doit être expliqué de cette manière, que Caïus allia au sénat les six cents chevaliers qui étoient à Rome; mais tantôt les uns et tantôt les autres; de sorte qu'il y avoit toujours autant de chevaliers que de sénateurs, et jamais davantage. Ce sens semble même déterminé par ce que Plutarque dit ensuite, que le peuple donna à Caïus le

it de choisir les chevaliers qu'il vouloit établir r juges. Mais le savant Paul Manuce, dans son ex-ent traité des lois, a fait voir que Plutarque s'est npé en cet endroit, et que Caïus n'associa pas les valiers au sénat pour le jugement des procès, is qu'il l'ôta entièrement au sénat, et le donna aux valiers, qui jouirent de ce droit pendant seize ou -sept ans jusqu'au consulat de Servilius Cæpio associa le sénat. Les chevaliers furent ensuite ré-lis dans ce droit, ensuite il fut encore partagé entre chevaliers et les sénateurs jusqu'au temps de Sylla, en priva les chevaliers; ce qu'il prouve par l'au-ité de Velléius, d'Asconius, d'Appien, de Tite-re, et de Cicéron même. Ruauld a aussi traité cette tière dans son *animadv.* xxvj.

30 Ce changement de situation et de vue paroît en t très-léger et très-peu important; mais il étoit très-isidérable, et ne pouvoit pas manquer d'avoir l'ef-qu'il eut. Un orateur qui en parlant se tournoit du é du sénat, reconnoissoit l'autorité du sénat, au u qu'en se tournant du côté du peuple, il recon-issoit l'autorité du peuple, et rien n'est plus con-me à la nature et à la raison, et tel a toujours été sage de tous les pays. Encore ajourd'hui, parmi us, celui du côté duquel on se tourne en parlant en iblic, ou à qui on adresse la parole, est reconnu ur le maître et le plus puissant.

31 C'est ce que signifie *ἀναβολέας μὴ δεομένοις*. ναβολεὺς étoit un homme, un valet qui aidoit son aître à monter à cheval. Ceux qui ont expliqué *sans riers* se sont trompés; car alors, les étriers n'étoient oint encore connus.

32 Le consulat et le tribunat n'étoient pas com-atibles, et ne pouvoient être possédés ensemble par même magistrat. Il faut donc entendre qu'on croyoit u'il les demanderoit pour deux années différentes.

33 En Italie comme en Grèce, les poëtes, qui faisoient jouer leurs pièces, tâchoient de se surpasser les uns et les autres, pour attirer la faveur du peuple: les magistrats qui les achetoient entroient dans cette sorte d'ambition.

34 Voici Carthage nommée *Junonia*, *la ville de Junon*, par Caïus, près de cent ans avant que Virgile travaillât à son Énéide; et par conséquent ce n'est pas par une fiction poétique que Virgile a dit de cette ville-là,

> Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
> Posthabita coluisse Samo.
>
> Æn. I. 20.

On voit qu'il a suivi une tradition reçue, et la même qui avoit porté Caïus à changer l'ancien nom de Carthage en celui de *la ville de Junon*.

35 Il n'y a point de Lucius Hostilius qui ait brigué le consulat cette année-là; Arétinus et Sigonius ont fort bien vu qu'il falloit lire *Lucius Opimius*. Car c'est Opimius qui, ayant brigué inutilement le consulat pour l'an 631, fut nommé consul pour l'année suivante avec Q. Fabius Maximus.

36 C'est ce que signifient, à mon avis, ces mots είον, ἐφ' ὕβρει σχηματίζοντα; ce qui semble marquer toute autre chose qu'une menace. Mais il n'est pas nécessaire de rechercher ce qu'il vouloit marquer par cette posture très-indécente.

37 C'est ainsi que Plutarque explique fort bien ce que les Romains appeloient *lucum Furinæ*, le bois de la déesse Furine. Car cette déesse étoit Erinnys *Furina*. Son bois étoit près du pont Sublicius. Aurelius Victor, dans son *Traité des Hommes illustres* éclaircit tout cet endroit, et nomme les deux amis de Caïus, qui, pour lui donner le temps de se sauver s'opposèrent généreusement à ceux qui le poursui-

ent. *Pomponio amico apud portam Trigeminam, Lætorio in ponte Sublicio persequentibus resistente lucum Furinæ pervenit.* Cette déesse Furina avoit grand-prêtre appelé *Flamen Furinalis*, et une appelée *Furinalia*. Varron dit, dans le cinquième re de la langue Latine, *Furinalia et Furina, quod deæ feriæ publicæ dies is, cujus deæ honos apud tiquos, nam ei sacra instituta annua, et Flamen ributus, nunc vix nomen notum paucis.* Festus en t aussi mention, *Furinalia, sacra Furinæ quam am dicebant.* Et dans le calendrier, sa fête est marée le 25 de juillet. *Fur. N. P. Ludi.*

38 Cela est assez remarquable. Plutarque appelle *l public*, de s'être laissé corrompre par argent pour hir les intérêts de sa patrie. Et en effet, il n'y a pas plus grand vol que celui-là.

39 C'est ce que l'expérience fait voir assez souvent. n homme vertueux qui, dans la prospérité, n'a pu défendre contre la fortune, résiste souvent à tous s coups les plus rudes dans l'adversité. Et il n'est as mal aisé d'en trouver la raison : la prospérité mollit et relâche, au lieu que l'adversité resserre et ndurcit.

40 Le passage de Platon est du quatrième livre *de la République*, tome ij, page 426, et il convient paritement ici; car Platon parle des législateurs qui roient par de petites lois en détail déraciner les vices e leur république. Voici comme il s'en moque : « Ce sont de merveilleux personnages ces législateurs qui font les lois dont je viens de parler, et qui sont toujours occupés à réformer l'état, croyant avoir « trouvé par là le moyen de mettre fin à toutes les « fraudes et malversations qui se commettent dans le « commerce et sur les choses dont je viens de parler, « ne s'aperçevant pas qu'ils ne font autre chose que « couper la tête à l'hydre.

